# REVUE

DES

# DEUX MONDES

XXXe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

# REVUE

DES

# DEUX MONDES

XXXe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME VINGT-CINQUIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1860

11.499

054
R3274
1860 [v.1]

UNE

# RÉFORME ADMINISTRATIVE

## EN AFRIQUE.

1858 — 1859.

---

## I.

### DES CONDITIONS DE NOTRE ÉTABLISSEMENT COLONIAL.

---

Peu de spectacles m'ont intéressé dans ma vie autant que celui que présentait au début de l'automne de 1858 la capitale de nos possessions africaines, et auquel m'a fait assister le hasard d'un séjour très involontaire. Je ne voudrais pas jurer que la surprise ne fût pas pour quelque chose dans mon plaisir, car en quittant la France, fort malgré moi et pour des raisons assez pénibles, j'avais fait mon sacrifice tout entier et ne m'attendais guère à en être récompensé. Alger, l'avouerai-je à ma honte? ne m'inspirait que fort peu de curiosité. L'Afrique française ne rappelait à ma pensée que des combats très sanglans dont le souvenir était déjà fort effacé, des salles de l'exposition universelle assez peu remarquables pour un ignorant, par-dessus tout des lectures ingrates, des articles de journaux très ennuyeux, des questions ardues d'économie politique, de douane et d'agriculture auxquelles beaucoup d'efforts n'avaient jamais réussi à me rien faire comprendre. Je partais de plus sous une impression de langueur qui était à ce moment fort générale, car, je ne sais si on s'en souvient, la France, si vivement distraite depuis lors, était,

en octobre 1858, entrée dans une de ces défaillances d'ennui, maladie périodique chez elle, et dont elle sort habituellement par des traitemens brusques qui lui coûtent fort cher. Le déclin des affaires commerciales, le dégoût et l'absence des discussions politiques, tout contribuait également à suspendre toute espèce d'animation. Je m'embarquais donc la tristesse dans l'âme, et bien que laissant l'ennui derrière moi, je pensais qu'il saurait prendre les devans pour m'attendre au port.

Merveilleuse puissance du ciel du midi! Lorsque, le 25 octobre au matin, après une traversée monotone et pluvieuse, les premiers rayons d'un soleil ardent vinrent se réfléchir sous mes yeux contre les crêtes blanches de la ville mauresque, je sentis tout renaître en moi, la curiosité comme le courage. Le paquebot des *Messageries impériales* nous débarquait sur le quai, au pied d'un rocher à pic, contre-fort naturel surmonté par les voûtes de maçonnerie qui soutiennent la place du Gouvernement. On ne demeure guère à Alger que sur cette place ou aux environs. Pour nous rendre à l'endroit où nous devions loger, nous avions le choix ou de faire un immense détour, afin de trouver une rampe douce le long des bâtimens de la douane et de la marine, ou d'enlever en quelque sorte la position d'assaut en grimpant une sorte d'escalier assez raide formé de gradins fort délabrés. Il n'était que cinq heures du matin; mais comme il n'y avait en l'air ni un nuage, ni une brise, la chaleur était déjà suffocante. Nous prîmes pourtant gaiement le dernier parti, tant l'on éprouve de plaisir et l'on se sent de force à marcher en quittant cet élément perfide où la marche est si difficile. Nous gravîmes donc la montée de la Pêcherie, fort bien appelée de ce nom, car ce n'est, au fond, que le grand marché au poisson de la ville. A chaque pas, nous étions arrêtés par les établis des commerçans en plein air qui ont choisi ce poste pour y camper avec leur magasin ambulant. C'étaient presque tous des émigrés de ces bienheureuses populations de l'Europe méridionale, à qui le bruit est nécessaire pour vivre. La longue cape de laine rouge et le petit chapeau de velours à pompon noir permettaient bien de distinguer le marinier d'Amalfi de celui de Majorque ou de Valence; mais nul n'aurait pu dire si les sons rauques et confus dont ils assourdissaient nos oreilles avaient la prétention d'appartenir à l'Italie ou à l'Espagne. Fort peu émues de tout ce bourdonnement, quelques vieilles négresses, coiffées d'un lambeau d'étoffe à couleurs très voyantes, dormaient à côté d'un petit panier de fruits ou de légumes qu'elles semblaient avoir placé là pour l'acquit de leur conscience et sans aucun souci d'en tirer le moindre profit. Des Arabes enveloppés de leur burnous descendaient de la ville à pas comptés, ou s'accroupissaient le long de

quelques pans de murs avec une gravité affectée, comme s'ils eussent voulu montrer combien ce tumulte européen leur paraissait de mauvais goût. A mesure que nous approchions du sommet, deux monumens de nature très différente s'offraient plus nettement à nos regards : à gauche (sur la place du Gouvernement), la statue de M. le duc d'Orléans, de Marochetti, dans ce correct uniforme d'officier-général et dans cette pose académique, que chacun connaît; à droite, le minaret de la mosquée hanéfite, agréable échantillon d'architecture mauresque faisant scintiller au soleil l'éclatante blancheur de ses pierres granulées.

Il y avait sans doute dans ce bizarre mélange matière à regarder et à réfléchir. Qu'on rie cependant, si l'on veut, de ce que peut produire une préoccupation habituelle et obstinée. Parmi tant d'objets confus et nouveaux qui éblouissaient et surprenaient mes regards, j'eus encore la présence d'esprit nécessaire pour discerner une petite affiche collée sur un pilier, et portant l'annonce d'une publication nouvelle, *le Gouvernement de l'Algérie, ce qu'il est, ce qu'il doit être.* Ce titre me surprit, et plus que toute chose, plus encore que le costume des passans ou l'architecture des maisons, m'avertit que je n'étais plus en France. En France en effet (au moins depuis que l'ordre est rétabli dans les esprits), en matière de gouvernement ce qui est doit être, et ce qui doit être est. C'est chose entendue : personne ne se permettrait, sinon de penser, au moins de dire le contraire, et la presse surtout, dûment avertie (ne voyez ici, je vous prie, aucun jeu de mots), ne se permet pas de contester cette maxime. Vous figurez-vous quel effet produirait sur les murailles de Paris cette affiche : *le Gouvernement de la France, ce qu'il est et ce qu'il doit être!* Ou le scandale des passans, ou quelque autre moyen aussi expéditif aurait vite fait disparaître un prospectus si malencontreux.

J'étais donc averti par là même que j'allais trouver en Algérie une latitude de discussion que je n'avais pas laissée sur l'autre bord de la Méditerranée. Tout ce que je vis et entendis pendant les jours suivans me confirma dans cette pensée. Conversation, publications, tout me parut porter le caractère d'une vivacité et d'une hardiesse auxquelles je n'étais plus accoutumé. J'entendais discuter tout haut dans les rues les actes de l'administration de la colonie, en appelant les choses par le nom qu'elles portent dans le vocabulaire et les hommes par celui qu'ils ont reçu au baptême. Chaque matin, deux journaux, représentant la résistance et le mouvement, la conservation et l'opposition, établissaient sur les intérêts algériens un débat en règle, qui ne semblait contenu par aucune limite, même pas toujours par celles de la politesse. Il y eut même un instant, Dieu me pardonne, une petite assemblée dont les séances

orageuses étaient rapportées par la presse avec accompagnement de plaisanteries et de commentaires. En un mot, c'était le régime parlementaire au petit pied. Je croyais rêver ou rajeunir.

Une singularité nuisait pourtant à l'exactitude de cette reproduction et empêchait la miniature de ressembler tout à fait à l'original. Dans cette guerre faite aux pouvoirs existans et soutenue par eux, l'attaque semblait jouir d'une liberté qui était refusée à la défense. La presse assaillante, celle qui demandait la réforme complète et radicale de tout le régime en vigueur dans la colonie, avait le verbe haut et les coudées franches; elle abordait la question de front, incriminait nominativement les administrateurs, recevait, provoquait même les dénonciations des administrés, faisait peser tantôt sur les individus, tantôt sur les institutions en masse les plus graves et parfois les plus injurieuses imputations. Les conservateurs au contraire avaient le langage timide, et ne répondaient qu'à mots couverts, par des insinuations détournées et des réticences significatives. Évidemment la lutte n'était pas égale, et les conditions en étaient troublées par ce qu'on appelait dans le bon temps du régime constitutionnel une influence extra-parlementaire. Je ne fus pas longtemps sans être mis dans le secret de cette bizarrerie. C'était de Paris, et non d'Alger, que se faisait sentir cette force étrangère et supérieure qui soutenait l'opposition et décourageait la résistance. Il n'y avait pas longtemps en effet qu'une modification importante venait d'être opérée au sommet même du pouvoir qui présidait aux destinées de l'Algérie. Le poste de gouverneur-général, dont la résidence était à Alger, avait été supprimé. A sa place, un nouveau ministère était créé à Paris, réunissant dans ses attributions l'Algérie et toutes les colonies françaises d'outre-mer, et ce n'était pas seulement le siége, c'était la nature même du pouvoir et la qualité de son représentant qui changeaient. Jusque-là le gouverneur-général avait toujours été un militaire et le chef même de l'armée d'Afrique. Le nouveau ministre était un prince dont la jeunesse ne s'était point passée dans les camps, et qui n'avait figuré qu'accidentellement à la tête d'un corps d'armée. Cette substitution était grave; on s'attendait généralement qu'elle ne serait pas la seule, et que de la tête la réforme passerait aux membres. L'administration ancienne, trop empreinte de l'influence de l'armée, aurait une composition et serait inspirée d'un esprit moins militaires. Le régime du sabre finissait; le jour du pouvoir civil était venu. Tel était, disaient les gens bien informés, le dessein du prince-ministre. En attendant, l'ancienne administration, déjà altérée dans ses traits essentiels, se croyait donc condamnée d'avance, et ne défendait plus que mollement des prérogatives conservées seule-

ment à titre provisoire. Ses adversaires se vantaient de posséder la pensée intime du chef suprême et faisaient croire à des confidences par la vivacité de leur reconnaissance et de leurs hommages. L'état que j'avais sous les yeux n'était donc pas tout à fait la liberté malgré l'apparence à laquelle je m'étais d'abord laissé prendre, c'était plus et c'était moins : c'était un mouvement d'innovation radical qui partait du pouvoir supérieur, et pouvait, s'il durait trop longtemps sans aboutir, dégénérer en anarchie.

Quelles causes avaient amené une situation si irrégulière? En quoi avait démérité l'administration ainsi ostensiblement désavouée par son supérieur naturel? Qui avait raison ici, de l'accusateur ou de l'accusé? La lutte engagée sous nos yeux était-elle la vieille lutte de la routine et du progrès, ou la lutte non moins ancienne de la sage expérience contre l'esprit d'aventure? Il m'eût été difficile de ne pas me poser toutes ces questions : tous les échos les renvoyaient à mes oreilles, et dans les cafés comme dans les corps de garde on ne parlait guère d'autre chose; mais il n'était pas beaucoup plus aisé pour un novice de les résoudre, car les opinions les plus contraires se disputaient le terrain à l'aide des assertions les plus contradictoires. Les lecteurs de la *Revue* ont déjà été mis au courant du côté le plus délicat et le plus complexe de ces problèmes par un écrivain distingué qui n'a peut-être qu'un tort, celui de connaître trop bien dans le détail les affaires de l'Algérie pour se donner la peine d'en expliquer suffisamment les généralités aux ignorans d'outre-mer. Après ce jugement d'un homme compétent, mais qui par cela même a son opinion depuis longtemps faite, le coup d'œil plus superficiel, mais plus libre peut-être, d'un spectateur curieux, venu sans prévention, et ne s'étant donné d'autre peine que d'ouvrir ses yeux et ses oreilles, peut aussi avoir son utilité. Il s'agit d'ailleurs d'intérêts graves où la France a engagé à longue échéance une bonne partie de sa puissance, de sa richesse et de sa gloire : on ne saurait les envisager à trop de reprises et sous trop de faces. Ces intérêts se plaignent volontiers d'être oubliés et méconnus; on ne saurait faire trop souvent en leur nom appel à l'attention publique. Que la patience du lecteur nous permette donc de revenir sur des points qu'il connaît peut-être, et même de le reprendre d'un peu haut. Je parle spécialement à ceux qui, comme moi naguère, ont toute leur éducation à faire et sont obligés de tout apprendre pour comprendre quelque chose. Je leur promets pourtant de ne remonter que jusqu'au déluge, et de les ramener très promptement.

## I.

En lisant l'histoire déjà longue de notre domination en Algérie, comme en examinant les traces déjà profondes qu'elle a laissées sur le sol, on est frappé du mélange de persévérance et d'incertitude que les divers gouvernemens de la France ont porté dans cette grande entreprise : persévérance dans l'effort, incertitude dans le but. Je ne parle pas seulement de l'indécision si longtemps funeste qui présida à la conduite de nos opérations militaires : on sait combien de tactiques différentes furent essayées avant que l'Afrique eût produit son grand général et enfanté sa véritable armée; l'on peut compter encore de lieue en lieue, sur la route de Constantine et dans les gorges de l'Atlas, les étapes de toutes nos fausses démarches, marquées par le sang de nos soldats. Je ne parle pas seulement non plus des confuses délibérations qui s'élevèrent si souvent, dans nos conseils de gouvernement, sur les limites qu'il convenait d'imposer à notre domination. L'occupation restreinte et l'occupation étendue faisaient alors tous les frais du débat; l'une et l'autre ont été singulièrement dépassées, et la plus étendue d'alors paraîtrait aujourd'hui terriblement restreinte. Je ne parle pas enfin davantage de toutes les révolutions qu'a subies l'organisation intérieure de l'Algérie, et de ces volumes de décrets dont la collection effraie, mais dont la lecture est heureusement inutile, parce que chaque page a pris soin d'effacer et d'annuler la précédente. Ce qui est peut-être plus singulier, c'est que le doute ait porté non-seulement sur la manière de s'y prendre pour atteindre le but, mais sur le but même qu'on se proposait, c'est que pendant bien des années il n'y ait pas eu parmi les juges les plus compétens deux personnes pleinement d'accord sur le parti qu'on pouvait tirer de nos possessions africaines, et qu'aujourd'hui, après tant de sang répandu, d'espace conquis, de lois faites et de livres écrits, beaucoup de confusion et d'incertitude règne encore à ce sujet dans l'esprit public.

Cette singularité s'explique par ce qu'il y eut d'accidentel et d'arbitraire dans l'événement qui a fait tomber l'Afrique septentrionale sous notre empire. Un point d'honneur a porté nos armes sur cette plage, un point d'honneur les y a retenues et disséminées sur deux cents lieues de territoire; mais de projet de conquête et d'espérance de profit, il n'y en avait nulle trace dans l'esprit de ceux qui dirigèrent la première expédition et qui en recueillirent les premiers fruits. Ce ne fut en vertu d'aucun plan arrêté ni même pour répondre à aucun intérêt éveillé que la France s'engagea dans une entreprise où elle rencontrait l'inconnu en toutes choses, hommes, sol et cli-

mat. Dans la nuit, surtout quand on ne sait pas bien où on veut aller, il est naturel d'hésiter, d'errer beaucoup et de revenir plus d'une fois sur ses pas. N'ayant aucun système préconçu, on fut à son aise pour les essayer tous, les abandonner et les reprendre, ensemble ou successivement : irrésolution d'autant plus naturelle que, dans quelque voie qu'on s'engageât, quelque usage qu'on essayât de faire du territoire conquis, on rencontrait des difficultés inattendues et à la première apparence insurmontables. Présenter le tableau complet de ces difficultés de manière à les embrasser d'un coup d'œil, c'eût été peut-être alors faire acte de mauvais citoyen, en décourageant les efforts d'une armée et d'une administration généreuses. Aujourd'hui la France a reçu et donné tant de gages sur le sol de l'Afrique que le découragement n'est plus à craindre. Aujourd'hui d'ailleurs beaucoup des obstacles sont surmontés, et la France voit déjà poindre le jour qui justifiera et récompensera sa persévérance. Un tel exposé, loin d'être dangereux, peut donc être utile pour aider à mesurer le chemin parcouru, les fautes commises, les progrès obtenus et la tâche qui reste encore à accomplir. Poser nettement quelles étaient au début de l'opération les obscures données du problème, c'est la meilleure manière de vérifier les erreurs commises dans le calcul et les pas qui ont été faits vers la solution.

Il fut un temps où l'usage à faire d'une conquête n'était pas matière à longue délibération : il y en avait un tout simple, qui se présentait tout naturellement, et dont le résultat était habituellement profitable. Les vainqueurs accouraient en masse et prenaient individuellement, chacun pour son compte, possession d'un lot du sol conquis. Le vaincu, spolié, réduit en servitude ou en vasselage, ne conservait le plus souvent que le droit de cultiver pour autrui la terre que le sort des armes lui avait enlevée. De nouveaux propriétaires, s'installant ainsi, au nom de la force, sur des sillons qu'ils trouvaient creusés et dans des bâtimens qu'ils trouvaient construits, formaient à la surface du pays une population enrichie et puissante, qui ne tardait pas à y prendre racine. Personne dans l'antiquité ne s'avisait de contester la légitimité d'un tel usage de la conquête, et Rome elle-même, la conquérante habile et modérée par excellence, l'adoucit en pratique, sans l'abandonner jamais en principe. Ses colonies militaires, petites places fortes élevées au sein des provinces soumises, dotées de biens-fonds à leurs dépens, s'élevaient comme autant de témoins d'un droit qui cédait devant la politique, mais non devant la justice. L'Évangile même, commenté, il est vrai, par les Barbares, ne fit point disparaître cette brutale interprétation du droit de conquête, et l'invasion germaine au contraire en fut l'éclatante consécration. La dépossession du sol devint plus que jamais

l'apanage du vainqueur. La vieille Europe fut à plusieurs reprises dépeuplée et repeuplée de cette étrange manière, et c'est à la dernière opération de cette nature qu'elle ait subie sur une grande échelle que l'Angleterre doit l'heureux mélange de ses races diverses et la physionomie originale de son histoire.

Les précédens en ce genre ne manquaient point sur la terre d'Afrique. Romains, Vandales, Arabes et Turcs s'étaient rapidement succédé, tour à tour spoliateurs et spoliés, héritant de richesses ou de ruines, de travaux ou de dévastations. Sans le coup de vent qui le chassa de la côte, Charles-Quint réservait certainement le même sort aux compagnons de Barberousse : aucun scrupule n'aurait retenu des Espagnols du XVI^e siècle, qui avaient fait leur apprentissage de conquérans dans le Nouveau-Monde. Je ne voudrais même pas jurer que, si Louis XIV eût accompli sur Alger les menaces que Bossuet faisait entendre du haut de la chaire, il se fût montré plus réservé. Mais tel était le changement produit dans les idées par le développement naturel d'une civilisation chrétienne, que le 1^er juillet 1830, quand le maréchal de Bourmont put contempler des hauteurs de la Casbah les élégantes villas qui parsemaient déjà les coteaux de Mustapha et les pentes ombragées du Sahel, la pensée, j'en suis sûr, ne vint ni à lui ni à son état-major qu'ils pourraient aller s'y installer à aussi bon droit que Brian de Bois-Guilbert sous le toit de Cédric le Saxon. Peu de jours avant, dit-on, quelques Turcs, désirant fléchir le courroux du vainqueur et sauver leur patrie de la ruine, avaient fait offrir sous main la tête du dey, et ne comprirent pas trop pourquoi le roi de France ne se montrait pas jaloux de recevoir ce genre de satisfaction. Ces ardens patriotes durent être encore bien plus surpris lorsqu'ils lurent dans l'article 5 de la capitulation que « la liberté de toutes les classes d'habitans, leur religion, *leurs propriétés*, leur commerce et leur industrie ne recevraient aucune atteinte. » Le moyen de comprendre ce que venaient faire des gens qui se mettaient en campagne à travers les mers sans vouloir pour leur peine ni sang ni argent, sans se soucier de tirer ni profit de leurs prises ni vengeance de leurs injures!

Quoi qu'il en soit, que l'honneur en revienne à la France et à ses représentans, il demeura bien entendu dès le premier jour que la conquête de l'Afrique était une conquête non à la manière ancienne, mais à la mode nouvelle de l'Europe, c'est-à-dire une conquête purement politique, et non une prise de possession du sol. C'était un nouveau souverain qu'on proclamait, ce n'étaient pas de nouveaux propriétaires qui s'établissaient. Restait seulement à examiner, et la question ne tarda pas à naître même dans les esprits

les moins réfléchis, si la conquête, ainsi entendue et ainsi restreinte, apportait avec elle des compensations suffisantes à ce qu'elle avait coûté et devait coûter encore.

Du moment qu'une conquête n'offre plus les profits matériels, sensibles, tangibles au doigt et à l'œil, qu'elle produisait autrefois, elle ne peut rendre à la nation conquérante d'autres services que d'accroître sa force politique. Du moment que ce n'est pas la cupidité privée qu'elle est destinée à satisfaire, c'est à la puissance collective de l'état vainqueur qu'elle doit venir en aide. Politique est sa nature, politiques doivent être ses avantages; mais en fait d'avantages politiques nous n'en connaissons réellement, tout compte fait, que de deux sortes : ils sont pécuniaires ou militaires. Toutes les forces politiques d'une nation (laissant de côté les forces morales, qui ne trouvent guère d'appui dans les conquêtes) se traduisent en hommes et en argent. Tout le problème de l'utilité d'une conquête, réduite aux termes dans lesquels l'enferme la morale scrupuleuse de l'Europe moderne, consiste donc uniquement dans la question de savoir si elle profite au trésor ou aux armées du vainqueur, si on peut lever abondamment dans son sein des impôts et des soldats.

Or le moindre bon sens suffit pour concevoir qu'examinée à ce point de vue purement arithmétique, la conquête d'un pays barbare court toujours risque d'être un mauvais calcul. Un tel pays en effet est en général pauvre, mal cultivé, médiocrement peuplé; il tire de maigres produits du sol qu'il cultive, et ses richesses, s'il en a, purement naturelles, consommées directement par le producteur, difficiles à échanger et à déplacer, offrent très peu de prise au mécanisme le plus savant de nos perceptions financières. Il n'y a guère de pire matière imposable, pour parler le langage technique, que celle des nations barbares. En revanche, elles sont beaucoup plus prêtes à se battre qu'à payer, et le courage chez elles est moins rare que les écus. Outre que leur manière de combattre est rarement celle des armées civilisées, et qu'elles acceptent difficilement le joug de la discipline, c'est leur fidélité, sinon leur valeur, qui est douteuse. Les levées d'un pays conquis sont toujours des auxiliaires peu sûrs à encadrer dans une armée conquérante. Au jour du besoin et du péril, le sentiment national froissé se réveille, et la désertion n'est pas marquée à leurs yeux de l'empreinte ineffaçable du déshonneur; mais entre nations issues de la même civilisation la bonne administration et la justice arrivent souvent assez vite à cicatriser les traces sanglantes de la conquête. L'éducation, les croyances communes triomphent, avec l'aide du temps, des distinctions nationales, et forment comme une atmosphère bienfaisante dont la pression rapproche les deux lèvres de la plaie. C'est ainsi que la reine d'An-

gleterre n'a point de meilleurs soldats que les anciens archers d'Écosse, et que l'Alsace est, depuis un siècle au moins, la pépinière des meilleurs régimens français. D'un peuple barbare à un peuple civilisé, au contraire, l'assimilation est d'autant plus longue à s'opérer que sont plus profondes les différences. Tout contribue à séparer les nouveaux maîtres des nouveaux sujets, les croyances autant que les préjugés, les lois divines autant qu'humaines, parfois les vertus autant que les vices. A faire tomber de telles barrières, la justice, le bon gouvernement servent peu : heureux encore quand ils ne nuisent pas, car il n'est peut-être pas de points sur lesquels la civilisation et la barbarie s'entendent moins que sur ce qu'elles demandent ou reprochent à leur gouvernement. Ce que l'une appelle l'ordre paraît à l'autre une insupportable tyrannie. Une oppression intermittente lui paraît moins lourde à porter que cette gêne douce, mais continue, cette équitable répartition d'un fardeau constant, qui constitue pour nous une administration régulière. Une défiance réciproque est donc pour des siècles peut-être la condition nécessaire de deux élémens si contraires violemment rapprochés; il n'en est pas qui rendent le commandement si pénible, ni surtout le recrutement des armées si dangereux.

Plus qu'aucune autre peut-être, la population qu'on trouvait éparse sur le sol de la régence d'Alger offrait aux prétentions les plus modérées de ses conquérans tous les genres de résistance active et négative. L'appeler une population barbare, c'eût été lui faire tort, et de plus l'offenser grièvement, car son état était celui d'une civilisation très imparfaite, mais en revanche très orgueilleuse. D'origine plus récente que la nôtre, à qui elle a un moment disputé et la possession du monde et la gloire des lettres et des arts, la civilisation musulmane, bien que déchue aujourd'hui, n'en est pas moins restée très fière. Peut-être cette fierté s'est-elle conservée plus intacte encore dans les pays, comme était l'Afrique en 1830, préservés du contact de l'Europe, et pouvant par là échapper à la preuve trop évidente de leur décadence. Les promesses d'une religion qui s'honore de rendre à la jalouse unité divine un hommage en apparence plus absolu que l'Évangile lui-même, le souvenir des prodiges du croissant et des pompes de l'Alhambra, la vue, toute récente encore, des chrétiens captifs dans le port d'Alger et des monceaux d'or entassés par les tributs de l'Europe humiliée, des instincts belliqueux, des armes imparfaites sans doute, mais merveilleusement appropriées à la défense des fortifications naturelles du sol, tout contribuait à maintenir chez les pasteurs de l'Atlas un sentiment de leur force et un espoir de secouer le joug qui devaient en faire très longtemps les plus intraitables des sujets. Il n'y avait aucun espoir de

les éblouir par ce prestige vainqueur de la raison et de la puissance qui a fait tomber tant de sauvages et tant d'idoles au seul souffle de la conquête chrétienne. S'il y avait chez les habitans de l'Algérie assez de civilisation pour qu'il fût impossible de les dompter par surprise et de les prendre d'assaut, comme on peut faire des sauvages de l'Océanie, il n'y en avait pourtant pas assez pour qu'on pût établir aisément entre eux et nous une union fondée sur des maximes communes de gouvernement. Ils n'en restaient pas moins séparés de la société française par les plus profonds abîmes que la diversité des principes et l'opposition des croyances puissent creuser : ils différaient de nous par les fondemens mêmes sur lesquels l'humanité repose, par les deux rocs auxquels sont attachés les premiers anneaux du lien social, la constitution de la propriété et de la famille. C'en était assez pour que de longtemps la possession d'un tel pays ne pût être paisible, et par conséquent la conquête fructueuse. Il était trop évident qu'elle emprunterait pendant une période indéfinie les forces et les ressources de la France, avant de lui en fournir à son tour. Il faut ajouter, pour dresser complétement le bilan de la conquête, que ces descendans d'Abraham, n'ayant pas fait, depuis leur aïeul, un progrès dans la culture, se présentaient comme les plus médiocres exploitans d'un beau sol, et par conséquent promettaient les plus mauvais payeurs d'impôt qu'on puisse imaginer.

Toutes ces considérations furent entrevues, sinon complétement approfondies, du premier coup par la sagacité de l'instinct national. Dès le lendemain de la victoire, avant qu'on sût bien quelles en seraient les conséquences, avant qu'on eût mesuré, même du regard, les limites, encore moins parcouru l'étendue de l'héritage, une sorte de cri public s'éleva pour avertir la France que conquérir l'Afrique pour la posséder et s'en tenir là, ce serait la plus laborieuse et la plus stérile des opérations. Un petit nombre, qui se croyaient prudens, en conclurent qu'il fallait s'en aller au plus vite. La foule, éclairée par des pressentimens plus justes, ou éblouie par le renom d'une possession lointaine, décida au contraire qu'au lieu de se retirer du rivage d'Afrique, il fallait s'y transporter en masse et en grand nombre. Il n'y avait que quelques pouces de terrain possédés par nos armes, que déjà l'idée d'une colonisation avait germé dans toutes les têtes. Que dis-je? Le premier retour des bâtimens qui avaient annoncé la victoire ramenait déjà des colons. Il fut décidé, par ce verdict de l'entraînement populaire, contre lequel il n'y a guère d'appel possible, que l'Algérie, pour valoir quelque chose, n'était pas seulement une conquête à détenir, mais une colonie à fonder.

Une colonie, le mot est bien vite prononcé : il y a des colonies de beaucoup d'espèces, fondées dans bien des pensées, par bien des

moyens et sous bien des conditions différentes. Pour ne prendre que la plus saillante et la plus importante aussi de ces distinctions, une grande nation, en fondant une colonie au-delà des mers, peut se proposer l'un ou l'autre de ces deux buts : ou bien assurer un débouché certain à son industrie et à son commerce, ou bien préparer à l'écoulement de sa population surabondante un réservoir d'émigration. Bien que ces deux points de vue soient souvent confondus dans la pratique, et que l'une de ces entreprises ait souvent conduit à l'autre, il importe de ne pas les confondre; car suivant que l'un ou l'autre de ces desseins préside à la formation d'une colonie, suivant qu'il s'agit d'exporter dans la colonie en projet des hommes ou des marchandises, ni la conduite à suivre, ni le lieu à choisir, ni les instrumens à employer, ni les obstacles à surmonter, ni les avantages à recueillir, aucune des conditions en un mot n'est exactement pareille. Le régime intérieur de la colonie une fois fondée ne peut non plus être le même, si la mère-patrie se propose d'y établir un entrepôt commercial, ou si elle prétend en faire une autre elle-même, sa continuation, sa reproduction et son image sur un territoire éloigné.

Je ne sais si cette distinction fut aperçue aussi clairement que je l'établis par les nations de l'Europe qui ont fondé depuis trois siècles tant d'illustres et florissantes colonies. Les spéculations de ce genre n'ont jamais été très claires dans l'esprit ni des politiques ni des publicistes de l'ancienne Europe, et l'étaient peut-être moins que jamais au moment du grand développement colonial qui a suivi les découvertes de Vasco de Gama et de Christophe Colomb. L'histoire même de ce développement montre que, soit que les colonisateurs s'en rendissent ou non un compte exact, ce fut alors la pensée commerciale qui domina presque exclusivement et qui régit ces innombrables entreprises, dont beaucoup ont été si fécondes. Presque toutes les colonies modernes ont été conçues au point de vue commercial : la preuve matérielle en subsiste dans les restes de ce qu'on nomme par excellence en législation le système colonial, si longtemps en vigueur dans toute l'Europe, et dont les débris se défendent encore dans nos lois contre les progrès de la science et l'activité envahissante de la liberté industrielle. Ce système en effet, qui consiste, comme chacun sait, à établir entre les anciens et les nouveaux sujets d'un même état un échange de monopoles, — à garantir à la métropole le privilége exclusif du marché colonial pour ses produits fabriqués, en assurant aux colonies un privilége analogue pour leurs produits naturels sur le marché de la métropole, — ce système, dis-je, atteste très évidemment qu'aux yeux de ceux qui l'inventèrent, le principal mérite et le but à pour-

suivre dans la fondation des colonies étaient d'obtenir la régularité des échanges commerciaux.

Et il y a une excellente raison pour que l'intérêt commercial ait ainsi prévalu dans l'établissement de la plupart des colonies modernes : c'est le commerce en effet qui, lui-même et lui seul, les a presque toutes fondées. Presque toutes sont dues à cette audace d'initiative qui en tout temps a caractérisé l'esprit des populations maritimes et commerçantes. Quand les dernières années du xv^e siècle ouvrirent à la fois aux vaisseaux européens l'accès des trésors jusque-là si difficilement abordables de l'extrême Orient et déroulèrent devant l'imagination de l'ancien monde les perspectives éblouissantes du nouveau, ce fut le commerce qui se précipita dans ces voies à peine ouvertes. Tout l'appelait et rien ne l'arrêtait : l'élément qu'il fallait vaincre lui était familier, et le prix de la course était une innombrable profusion de richesses naturelles et inconnues à échanger contre de très modiques quantités des produits les plus grossiers de l'art européen. Aussi les premiers établissemens faits sur les côtes des deux Indes, comme on disait alors, furent-ils des comptoirs et des entrepôts. La conquête ne vint qu'à la suite du commerce, puis l'émigration à la suite de la conquête, mais toujours à l'aide du commerce et pour le soutenir tout en s'appuyant sur lui. On prit possession des territoires nouvellement abordés ou découverts pour faire le commerce plus à l'aise à l'abri des incursions des populations sauvages et de la rivalité des nations concurrentes. Puis, là où l'on s'aperçut que les populations indigènes n'étaient ni assez laborieuses ni assez intelligentes pour exploiter elles-mêmes, avec une industrie suffisante, les richesses naturelles de leur propre sol et fournir ainsi en abondance au commerce les denrées qu'il venait chercher, là où l'on put espérer que le travail européen serait à la fois salubre et productif, on fit venir des populations d'Europe, et on leur livra la terre à cultiver; mais ces émigrans, appelés et devancés par les trafiquans, durent ainsi toujours au commerce les avances comme la rémunération de leurs premiers travaux.

Les colonies ainsi fondées par l'esprit commercial ont pour une nation le plus grand des avantages, celui de se faire à peu près toutes seules. C'est un développement spontané dans lequel l'état n'intervient que pour le régler et le protéger. La plupart des états d'Europe ont eu, il est vrai, le grand tort d'étendre et de multiplier la règle et la protection fort au-delà du nécessaire et même de l'utile. Priviléges, monopoles, avances pécuniaires, subsides, règlemens douaniers de toute nature, toutes ces faveurs funestes, imaginées par un faux patriotisme et par une fausse science, ont été prodiguées par tous les gouvernemens d'Europe aux grandes compagnies

commerçantes qui se chargeaient d'établissemens en pays lointains. Ces interventions bénévoles ont fait aux établissemens commerciaux plus de mal que de bien. Elles ont souvent eu pour effet de détourner de ses canaux naturels le cours de la richesse et de l'activité nationales, et de faire vivre quelques jours d'une vie factice et stérile des établissemens sans avenir. Les entreprises qui ont véritablement prospéré ne leur ont jamais dû leur succès. Toujours et partout les établissemens commerciaux ont dû conserver ce caractère de spontanéité sans lequel le commerce verrait tarir les deux sources qui le font vivre : le crédit et le capital. C'est ce capital, aliment à la fois et produit du commerce, qui, se transportant de lui-même par l'appât du bénéfice, et jouant ainsi le rôle des héros des temps antiques, des Cadmus et des Romulus, a choisi l'emplacement des cités à bâtir, des ports à creuser, a percé les forêts et remonté les fleuves. C'est lui aussi qui a disposé suivant ses convenances le régime intérieur des sociétés nouvelles qui lui ont dû l'existence. C'est lui qui a chassé devant lui les naturels paresseux de l'Amérique pour les remplacer par des travailleurs plus actifs. Aux Indes et dans les grandes îles de l'Océan asiatique, il s'est borné à dompter les indigènes en les employant. Il a régné sur ces populations soumises, souvent en son propre nom, par l'organe des grandes compagnies qu'il avait fondées, se faisant, pour le besoin des circonstances, législateur et même guerrier, et il n'y a pas longtemps qu'ayant fait toute son œuvre, il a abdiqué à Java ou à Bombay entre les mains du souverain politique.

La pensée de faire de l'Algérie une grande colonie commerciale, une de ces colonies qui marchent toutes seules à l'aide des capitaux privés, et qui, si elles n'enrichissent pas toujours le trésor public, alimentent l'industrie et par conséquent la richesse nationale de la mère-patrie, était certainement très séduisante; mais il y avait à la réaliser une difficulté considérable, c'est, encore un coup, que ces colonies-là, on ne les fait pas, elles se font. Ce sont des agglomérations qui se groupent instinctivement autour d'une source naturellement ouverte de profits et de richesses, comme la verdure croît au bord des fleuves, et cette source consiste dans l'existence d'un ou plusieurs produits appartenant exclusivement au sol de la colonie, que le commerce de la métropole a par là même un intérêt direct à venir chercher, en portant en échange les richesses plus savantes que fabrique une civilisation plus avancée. C'est le rôle qu'ont joué les épices dans les Indes, les fourrures rares au Canada, dans presque tous les pays du Nouveau-Monde les cultures tropicales ou les métaux précieux. Lorsque de pareils produits existent, sont exploités et connus, un courant de commerce, par

suite de capitaux et au besoin d'émigration, s'établit de lui-même; mais quand ils n'existent pas ou quand ils demeurent inconnus et inaccessibles, il est évident qu'il ne suffit pas de la volonté du législateur pour faire naître un mouvement auquel aucun intérêt actif ne donne l'impulsion.

Or telle était malheureusement en 1830, telle est encore au fond, quoique adoucie et en grande voie d'amélioration, la situation de nos nouvelles possessions africaines. Si le commerce avait établi de longue date sur la côte orientale de la Régence, à La Calle, quelques pauvres établissemens destinés à la pêche du corail, ce n'était pas un faible objet de luxe d'un usage si limité qui pouvait attirer à lui le flot de capital nécessaire pour peupler et développer la colonisation d'une vaste province. Hors de là cependant l'Algérie, au moins telle qu'elle sortait des mains des Arabes, n'offrait guère autre chose que de l'huile, du blé et des troupeaux, toutes denrées qu'à tort ou à raison la France se croit propre à produire mieux que personne, et qu'elle aime mieux se demander à elle-même qu'emprunter à autrui. Sans doute ce n'était pas là tout ce qu'une si vaste région, placée sous un ciel si bienfaisant, pouvait rendre à l'obstination ingénieuse d'un travail intelligent. D'autres trésors étaient renfermés sous les couches épaisses de sa terre végétale, ou se cachaient dans les gorges et dans les entrailles de ses montagnes. Le soleil qui l'échauffe pouvait prêter vie même aux plantes qui n'avaient pu naturellement germer sur le sol. On pouvait donc espérer, soit de découvrir, soit de naturaliser en Algérie d'autres produits que ceux qu'en avaient tirés la négligence et l'imprévoyance de ses possesseurs; mais pour faire cette transformation, un long travail, soit de recherches, soit d'acclimatation, était nécessaire, et en attendant l'Algérie n'offrait au commerce aucun objet d'exportation séduisant ou sérieux. Compter sur le commerce pour fonder ou même hâter la colonie, c'eût donc été s'enfermer dans un cercle vicieux d'où l'on n'aurait pu sortir, car, avant que le commerce y vînt chercher les produits qui l'alimentent, il fallait une colonie, et une colonie en pleine activité, pour les faire naître.

Il fallait donc, faute de mieux et par l'impossibilité de toute autre entreprise, ajourner les espérances commerciales, tenter en Algérie ce que j'appellerai une œuvre de colonisation directe, c'est-à-dire provoquer l'émigration de populations entières, n'ayant d'autre but que de s'établir sur un nouveau sol pour y vivre ensuite, comme les cultivateurs de nos campagnes, du travail quotidien de leurs bras, d'un trafic domestique et intérieur, — une colonie destinée à se suffire à elle-même et n'ayant d'autre fin qu'elle-même, non le débouché ou le comptoir de la mère-patrie, mais sa prolongation

pour ainsi dire et sa reproduction. Il fallait songer, non à trouver de l'autre côté de la Méditerranée des Indes ou même des Antilles, mais à y organiser de toute pièce et de propos délibéré de nouveaux départemens français.

Or de toutes les entreprises coloniales on peut bien dire que celle-là est assurément la plus grande, mais aussi la plus malaisée. Le renom, le profit en sont peut-être sinon plus éclatans, au moins plus durables que d'aucune autre, mais l'enfantement aussi en est plus laborieux. Les colonies purement commerciales, promptes à naître, sont aussi promptes à périr; elles sont sujettes aux intermittences, aux oscillations, à la mobilité continue du commerce lui-même : de nouvelles voies ouvertes, une nouvelle impulsion donnée soit à la navigation, soit à l'industrie, font parfois tarir la source qui les alimente; elles périssent quand le courant qui leur apportait la vie se détourne et les abandonne. Au contraire, l'établissement d'une population de travailleurs ruraux sur une rive éloignée, quand une fois il est accompli et a pris racine, est un résultat permanent que le temps, loin d'affaiblir, consacre et développe. C'est un être nouveau auquel la mère-patrie a donné le jour, et qui, s'il ne lui en témoigne pas toujours sa reconnaissance par sa soumission, lui procure au moins l'avantage d'étendre l'influence de ses mœurs, de sa langue et de ses exemples, et de perpétuer l'éclat de son nom à travers les âges. La récompense est donc grande, quoi qu'il arrive; mais la peine, il faut le dire, est bien en proportion de la récompense. Pour soulever ainsi des populations agricoles et les transporter à distance, il faut un levier qui souvent manque et plus souvent encore se brise entre les mains d'un gouvernement. Il faut un concours de conditions assez rares à trouver, et dans le sein de la contrée qui veut envoyer la colonie au dehors, et à la surface du pays qui est destiné à lui servir de réceptacle.

Il faut, avant tout, qu'il se rencontre chez la nation colonisatrice une pépinière suffisamment abondante de sujets propres à l'émigration. On s'imagine trop aisément en France que tout le monde est bon à faire un colon, et principalement ceux qui ne sont pas bons à autre chose. Dès qu'un homme se trouve mal chez lui, il croit que cela suffit pour qu'il soit bien ailleurs. Un homme sans argent et hors d'état d'en acquérir, sans ressources et sans valeur, un mauvais sujet qui n'a rien, c'est celui-là qu'en France on regarde comme naturellement destiné à émigrer. A merveille, s'il ne s'agit que de s'en délivrer pour n'en plus entendre parler; mais si l'on prend le moindre souci de ce que l'émigration devient quand une fois elle a franchi les mers, il faut bien reconnaître que le métier d'émigrant, un des plus rudes que puisse affronter l'activité humaine, exige,

comme à peu près tous les métiers de ce monde, une combinaison particulière de ressources morales et matérielles.

A coup sûr, la première qualité du colon c'est l'audace. Celui qui quitte à la fois la société et la famille, l'affection de ses proches et la protection de ses lois, qui met l'orageuse barrière de l'océan entre lui et ses souvenirs, entre son enfance et sa vieillesse, entre son existence d'hier et celle de demain, — celui qui, se posant seul en face d'une nature indomptée, reprend l'œuvre de la civilisation plus de vingt siècles en arrière et recule ainsi dans le temps autant qu'il avance dans l'espace, celui qui met le soc en terre sans bien connaître ni les feux du soleil qu'il va braver, ni les miasmes près de s'échapper du sillon qu'il va déchirer, celui-là certainement a plus que le navigateur du poète un triple airain autour de la poitrine. Mais si l'audace est indispensable, elle est pourtant insuffisante, ou plutôt il y a plusieurs genres d'audaces, et celle qu'il faut au colon est de la nature la plus rare. Il y a une audace emportée qui se précipite comme par un mouvement du sang au-devant d'un péril promptement menaçant, mais rapidement surmonté, qui excelle à emporter de haute lutte un résultat décisif, mais qui, mise à l'épreuve d'une lutte infructueuse et prolongée, se décourage et s'affaiblit comme un feu de paille qui s'éteint. Il y a une audace orgueilleuse qui s'exalte par les applaudissemens des spectateurs, qui vise à l'éclat, à la gloire, et s'enivre elle-même du bruit qu'elle répand autour d'elle. Aucun de ces genres d'intrépidité, excellens sur le champ de bataille, ne convient aux dangers très réels, mais d'un aspect très ingrat, qui attendent le colon parvenu au lieu de son aventureuse destination. Là point de charge à faire ou de bastion à emporter sous les yeux et aux cris de camarades enthousiastes, mais tous les déboires et tous les mécomptes de l'inexpérience, des travaux cent fois détruits et cent fois à recommencer, la souffrance inattendue de besoins qu'on ne se connaissait pas, parce qu'ils sont si naturellement satisfaits dans nos sociétés civilisées qu'on oublie presque qu'ils existent : la faim à rassasier sans cuisinier et sans boulanger, la maison à réparer sans charpentier, la fièvre à soigner sans médecin et sans quinine, l'accablante monotonie de la solitude, le tête-à-tête sans fin avec une nature silencieuse, voilà les épreuves quotidiennes auxquelles est vouée la force d'âme du colon. Pour ne point fléchir, il faut un courage rare et persévérant, prenant ses racines dans l'obstination de la volonté, ou mieux encore, s'il se peut, dans la conscience d'un devoir à remplir. Le goût de l'inconnu, des voyages et du changement, qui naît du feu de la jeunesse ou même du désordre des habitudes, est précisément le contraire de ce qui convient à une tâche si sévère. En un mot, pour faire

un émigrant qui ne meure pas à la peine, il faut un homme qui se décide à courir une grande aventure sans être pourtant un aventurier.

Voilà pour les conditions morales. Encore si c'étaient les seules! Mais il y en a une tout aussi essentielle et beaucoup plus prosaïque encore : c'est non pas précisément d'être riche, mais du moins de n'être pas tout à fait pauvre; c'est d'avoir devant soi de quoi vivre et de quoi travailler pendant une ou deux années pour le moins sans rien attendre de son travail. C'est ici surtout que l'imagination populaire prend ordinairement le change par la plus déplorable des illusions. On se figure que ce sont les pauvres surtout qu'il faut exporter dans une colonie naissante. « Il y a trop de monde ici, dit-on volontiers à ceux qui se plaignent de leur sort; les rangs sont trop serrés : allez là-bas sur les territoires nouveaux, où il y a de la place. » Le conseil peut être bon s'il s'agit de se rendre à une colonie déjà fondée, où il y a des capitaux transportés et un certain nombre de propriétaires qui demandent à être aidés par des ouvriers; mais pour passer les premiers jours et jeter les premiers fondemens d'une colonie agricole, il n'y en a pas de plus certain d'être trompé par l'événement. Un adulte valide qui n'a que ses deux bras pour toute richesse n'est à sa place au contraire que dans une société déjà parvenue à un certain point de civilisation, par l'excellente raison que c'est là seulement qu'il est sûr le matin de pouvoir atteindre le soir sans mourir de faim. Nulle part en effet, sous aucun ciel, quelque facile à remuer que soit la terre, les bras de l'homme ne suffisent à la cultiver; il lui faut des outils, une charrue, des semences. Nulle part non plus, quelque active que soit la force végétale, la récolte ne suit d'assez près le labour pour que le laboureur ne doive pas se mettre en peine d'avoir de quoi se nourrir en l'attendant. La terre est un mauvais payeur qui ne solde pas ses salaires jour à jour. Il faut donc à tout homme qui veut vivre de son travail une certaine somme d'avances représentée par les instrumens nécessaires à ce travail et par les provisions nécessaires à sa nourriture. Dans les sociétés constituées, ces avances sont fournies au travailleur par ce mécanisme merveilleux qui fait servir l'avoir des uns à soutenir le travail des autres. Dans les sociétés constituées, il y a des propriétaires et des fermiers pour employer et nourrir des journaliers. Dans les sociétés constituées, il y a des maisons toutes bâties pour abriter, la nuit, le travailleur, moyennant un modique loyer payé à termes divisés. Tout cela n'existe pas ou du moins n'existe qu'en germes informes sur le territoire encore nu d'une colonie naissante, et surtout d'une colonie rurale. Cet admirable appareil circulatoire, cette pompe aspirante et foulante qui, dans une vieille société, porte la vie du centre aux extré-

mités par les mille canaux du capital, ne s'y trouve encore qu'en embryon et en rudiment. Tout colon doit donc ou s'associer à un capitaliste qui le défraie, ou, ce qui est plus sûr, être son capitaliste à lui-même. Il faut arriver les poches pleines, portant avec soi ce qui est nécessaire pour se vêtir, s'alimenter, bâtir sa demeure et tracer son sillon. Une colonie à fonder n'est donc point, comme beaucoup de gens se le représentent, une sorte de brelan ouvert où un joueur qui a tout perdu peut encore courir une chance sans fournir de mise. Dans une colonie naissante, encore plus qu'ailleurs, il n'y a que ceux qui ont déjà quelque chose qui ont chance d'acquérir davantage.

On dira qu'en ce cas ce n'est pas la peine d'aller si loin, et qu'un homme qui a reçu du ciel le courage et l'aisance, étant à peu près sûr de faire fortune partout, n'a pas de raison de s'expatrier. Je ne nie point qu'il n'y ait là, comme au début de beaucoup de choses, un cercle vicieux d'où il est embarrassant de sortir. Il y a pourtant une nation dans le monde qui a toujours merveilleusement réussi à s'en dégager; il y a une nation qui semble prédestinée, par ses institutions politiques comme par ses institutions sociales, à couvrir le monde de colonies. C'est celle-là même qui est par excellence la patrie de l'audace individuelle et la nourrice du capital. On a nommé l'Angleterre : elle a débuté dans cette carrière par la plus singulière des bonnes fortunes, et elle l'a due (ô faveur imméritée de la Providence!) à ces mêmes agitations religieuses qui ont épuisé dans le sein déchiré de la France le plus pur de notre sang. Ces puritains qui, au début du XVII^e siècle, allèrent fuir le joug des Stuarts sur les rives de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre; ces hommes, appartenant presque tous aux classes aisées de la société et emportant avec eux tout leur avoir pour ne rien laisser à leurs oppresseurs; ces pères de famille de mœurs austères, possédés par une conviction passionnée et pleins de cette indomptable confiance en soi-même que donne l'orgueil du libre examen mêlé à l'aveuglement du fanatisme, c'était là véritablement le type achevé et l'idéal du colon. On ne s'étonne point que la nature la plus rebelle ait cédé à l'étreinte de telles mains, et d'une telle pépinière la forêt qui est sortie ne paraît pas trop majestueuse. Si l'Angleterre n'a pas tous les jours de telles aventures coloniales, elle a pourtant toujours une excellente école de colons dans ces fortes institutions qui développent dès le jeune âge chez chacun de ses enfans l'habitude virile de ne compter que sur soi-même. Une éducation dirigée presque sans surveillans, une justice rendue presque sans magistrats, une police maintenue presque sans gendarmes, un sentiment partout répandu d'indépendance et de responsabilité personnelles, tous les efforts permis, mais très peu de soutien promis par le pouvoir à l'ambition

ou à l'intérêt privé, — ce régime, qui fournit à l'Angleterre des citoyens propres à toutes les professions de la vie publique, est aussi le mieux fait pour assurer l'hygiène morale qui convient à de futurs colons. Une société qui se gouverne toute seule est la meilleure préparation pour qui veut apprendre à se passer à la fois de société et de gouvernement. Rien ne fortifie les membres pour de grandes courses comme d'avoir marché de bonne heure sans lisières. Mais si les mœurs publiques préparent naturellement à l'Angleterre une race de bons émigrans, la distribution de la richesse, telle que ses lois l'ont faite et telle que ses habitudes la maintiennent, est aussi merveilleusement propre à diriger vers les entreprises lointaines le superflu des petits capitaux. Dans un pays où règnent la concentration de la propriété foncière et la domination presque exclusive de la grande culture, où le sol est ainsi tout entier entre les mains de riches propriétaires ou de gros fermiers, la condition du paysan proprement dite, vivant indépendant sur un petit lot de terre, semant et labourant avec ses épargnes, est ingrate et difficile. Les petits capitaux dans un tel pays sont donc naturellement repoussés de la terre par la concurrence ruineuse et l'extension progressive de la grande agriculture; s'ils tiennent à y rester attachés, c'est au dehors et au loin qu'ils sont contraints de l'aller chercher. Aussi c'est du sein des nombreuses familles des fermiers anglais que se détachent chaque année les courageux *settlers* qui ont peuplé ses possessions d'outre-mer. Le père mort, un seul de ses huit ou dix fils conserve en vertu du droit de primogéniture son exploitation tout entière. Les autres, pourvus d'une médiocre légitime, s'en vont sans trop de regret chercher fortune ailleurs. Voyez-les débarquer sur quelque côte de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Ils arrivent bien nourris, bien vêtus, souvent avec les instrumens les plus perfectionnés de la dernière exposition agricole de leur comté. Dès le lendemain, ils sont à l'œuvre, les uns faisant paître les troupeaux qu'eux-mêmes souvent ont amenés avec eux, d'autres défrichant la forêt pour bâtir sur-le-champ leurs demeures. Bientôt anciens et nouveau-venus se rapprochent et se groupent tout naturellement, à l'image de leur patrie, en paroisses, puis en comtés. Ils se nomment eux-mêmes des *aldermen*, des juges de paix, des sheriffs, se rassemblent d'eux-mêmes en jury pour rendre la justice, se divisent en haute et basse chambre : véritable essaim sorti de la ruche après s'être nourri de son meilleur miel, et prêts à en reproduire partout l'architecture exacte avec cette géométrie spontanée dont Dieu a déposé en eux l'instinct (1).

(1) Les rapports des commissions d'émigration présentés chaque année en Angleterre par les commissaires royaux spécialement chargés de ce service ne laissent aucun doute sur la richesse relative d'une très grande partie des émigrans anglais. Dans les dépouil-

Le gouvernement de la France était bien loin de disposer, pour l'entreprise que les événemens le contraignaient d'accomplir, d'instrumens si bien appropriés. En aucune autre matière peut-être, la différence des races anglaise et française n'est, on le sait, plus sensible. Une expérience malheureusement répétée sous beaucoup de latitudes, et qui a abouti à faire passer à nos voisins la plupart de nos meilleures colonies, a fort accrédité dans le monde la conviction que nous sommes beaucoup moins doués qu'eux de ce qu'un phrénologue appellerait la faculté colonisatrice. Si l'analyse que nous venons de faire est juste, elle fournira, je le crains, les raisons véritables de cette opinion vulgaire. A coup sûr, ce qui peut manquer aux Français pour bien coloniser, ce n'est pas le courage d'entreprendre des choses dangereuses ou difficiles : une pareille accusation, cette année-ci encore plus qu'aucune autre, serait aussi odieuse que ridicule; mais le courage français, qui éblouit et subjugue le monde, paraît avoir besoin de deux conditions pour briller de tout son éclat, de camarades pour lui applaudir, et de bons maîtres pour lui commander. C'est en société et en régiment que le Français est incomparable; isolé et sans guide, il s'inquiète, s'ennuie et se décourage. Son naturel l'a fait sociable par excellence, et ses institutions politiques l'ont habitué de longue date à être gouverné, administré, régenté, surveillé, protégé à toute heure, sur tous les points. On ne saurait imaginer de pire éducation pour affronter la solitude et l'abandon, inévitables dans une colonie naissante. On sait de plus combien l'esprit d'entreprise, l'initiative individuelle, sont rares et faibles chez les plus riches d'entre nous : c'est d'hier que l'industrie a imaginé de marcher toute seule, de remuer librement et d'associer hardiment ses capitaux. Quant à nos populations rurales, la routine et l'inertie règnent chez elles encore sans conteste. Faire comme son père, au même lieu que lui, et sur le même champ s'il est possible,

mens faits chaque année des diverses catégories d'émigrans, les *fermiers* (soigneusement distingués des ouvriers agricoles) figurent toujours pour un nombre très considérable; de plus, malgré la libéralité avec laquelle le gouvernement anglais et les divers gouvernemens coloniaux fournissent aux dépenses de voyage des émigrans, le nombre des émigrans qui vont à leurs frais (*unassisted*) dépasse habituellement ceux qui profitent de l'assistance officielle. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que cette nécessité d'être possesseur d'un certain capital pour émigrer avec fruit n'existe à l'état absolu que dans le début d'une colonie. Dès qu'il y a dans une colonie soit des villes de commerce où s'exercent diverses industries, soit des cultivateurs assez riches pour pouvoir payer des journaliers, en un mot dès qu'une somme suffisante de capitaux est formée ou transportée dans la colonie même, les simples ouvriers peuvent s'y rendre avec l'espérance d'y trouver de l'emploi; mais l'essentiel est que le capital soit préparé avant la main-d'œuvre ou transporté avec elle, ce qui ne peut arriver que par une première infusion et même par un courant assez longtemps continué de colons pourvus de moyens d'existence et de travail.

c'est tout ce que se permet l'imagination craintive d'un paysan. Nos lois civiles viennent encore en aide à cette tendance en assurant à tous les cohéritiers, dans chaque partage, non-seulement une part égale dans la fortune du père de famille, mais un fragment matériellement déchiré de chacun de ses immeubles. Tandis qu'en Angleterre les petits capitaux agricoles sont chassés du sol national par la concentration de la propriété et de la culture, ils y sont retenus au contraire en France par la division, constamment renouvelée, que les prescriptions excessives du code civil rendent obligatoire. Bien loin d'être portés à s'élancer dans des contrées lointaines, ils restent obstinément accroupis sur la terre à laquelle ils sont accoutumés, ils s'en disputent, ils s'en arrachent les lambeaux : ils s'y cramponnent et souvent s'y épuisent, et le travail le plus opiniâtre ne réussit pas toujours à les empêcher de s'y engouffrer sans retour.

Il fallait donc s'attendre que la vraie matière émigrante, si on ose parler ainsi, c'est-à-dire les cultivateurs pourvus d'un petit capital, serait pour le gouvernement français très difficile à mettre en mouvement vers l'Algérie, et resterait longtemps sourde à son appel. Pour la décider à s'émouvoir, pour l'enlever de ce sol natal qui la retient par tant d'attraits, il aurait fallu que des attraits plus puissans encore se fissent sentir de l'autre côté de la Méditerranée. Il aurait donc fallu que la culture en Algérie présentât des avantages immédiats, sensibles, considérables, de nature à récompenser vite les premiers qui s'y hasarderaient et à faire rapidement suivre leur exemple. Or ces avantages ne pouvaient résulter que de deux conditions indispensables l'une et l'autre à tout territoire qu'on veut promptement coloniser : une extrême abondance de terres cultivables et une extrême facilité à les mettre en culture. Avoir plus de terres et des terres plus aisément productives, parce qu'elles ne sont pas épuisées, c'est la supériorité des pays nouveaux sur les pays anciens, c'est le seul appât qui puisse diriger vers une colonie les populations rurales. L'Algérie possédait-elle ce double avantage à un assez haut degré pour attirer rapidement à elle un flot de colonisation? Le nouvel établissement colonial trouvait-il ainsi au lieu d'arrivée assez de facilités pour compenser celles qui lui manquaient, nous venons de le voir, au point de départ? Dernier aspect de la question qui n'était pas non plus entièrement satisfaisant.

Assurément ce n'est ni l'espace cultivable ni la fécondité latente qui manquaient sinon à l'Algérie tout entière, au moins à cette longue et large bande qui s'étend entre les montagnes et la mer, et qui a reçu par excellence le nom de Tell (*tellus*, terre). Il n'est pas besoin d'être connaisseur en agriculture, il suffit de traverser en ouvrant les yeux ce beau pays, pour se convaincre qu'il est aimé du ciel

autant que maltraité des hommes. Aux doutes élevés sur sa puissance productive, l'Algérie a répondu par deux ou trois expériences concluantes, qui ferment aujourd'hui la bouche aux plus incrédules. Les plus obstinés contradicteurs ne résisteraient pas par exemple, j'en suis sûr, à une demi-heure de promenade dans les jardins maraîchers qui s'étendent le long de la mer, à l'ouest d'Alger, entre le faubourg de Moustapha et le fort de la Maison-Carrée. Là, entre les derniers jours de décembre et le commencement de juin, d'industrieux Mahonnais tirent d'une langue de terre étroite que vient baigner la vague trois ou quatre récoltes de primeurs qui, se succédant de six semaines en six semaines, s'en vont, grâce à la vapeur et au chemin de fer, faire l'ornement de nos halles de Paris et les délices de nos restaurans. Il faut voir ces intelligens insulaires à l'œil vif et au visage ouvert, les bras nus, les jambes vêtues d'un pantalon rouge enlevé à la défroque de nos armées, accroupis entre deux rangées d'artichauts monstrueux ou de choux gigantesques. Une barrière de roseaux à haute taille, frémissant au moindre souffle, défend contre le vent de mer ce champ dont chaque motte de terre est un trésor. Au centre s'élève une *noria* arabe, sorte de roue grossière autour de laquelle des seaux sont enroulés, et qui, par un double mouvement sur la même axe, va chercher l'eau dans les profondeurs du sol, puis la répand autour d'elle. Sous cette aspersion bienfaisante, la terre a vraiment l'air de se soulever par la poussée intérieure des germes qui s'y développent. Tout à l'entour une végétation luxuriante de plantes grasses, d'aloès, de cactus et de figuiers de Barbarie rivalisent avec les produits de la culture, comme pour attester que le labeur de l'homme n'est pas encore venu à bout non-seulement d'épuiser, mais même d'absorber toutes les forces de cette nature exubérante. Tout ce tableau, éclairé par un soleil qui a la pureté lumineuse du printemps avec la puissance de la canicule, porte dans l'âme un sentiment de prospérité et de confiance qu'aucune brochure ou aucun discours en faveur de l'Algérie n'avait jamais fait naître en moi. Les craintes élevées sur la salubrité du pays, plus sérieuses et mieux fondées, n'ont pas tenu davantage devant un examen patient. Toute terre vide et inhabitée est assurément sujette à des émanations dangereuses, et tout changement de latitude est une épreuve périlleuse pour des travailleurs; mais l'exemple de plusieurs villages des environs d'Alger, où la fièvre a décimé une première génération de colons, tandis qu'une seconde y vit aujourd'hui dans d'excellentes conditions sanitaires, montre qu'il n'y a rien dans ces influences morbides dont le temps et les bons soins ne puissent triompher. Il n'y a rien là surtout qui dépasse les conditions communes de toute colonisation.

Du côté de la nature par conséquent, l'Algérie ne tient rien qui ne

rende son territoire éminemment propre à la colonisation qu'on lui destine; mais le malheur, c'est que la nature n'y est ni neuve ni vierge, c'est que les hommes y ont beaucoup vécu à côté d'elle pour abuser d'elle. L'Algérie, telle qu'elle nous est tombée en partage, n'était pas un pays inhabité, mais un pays mal habité, ce qui est très différent pour toute expérience, mais surtout pour une colonisation. Pour ne prendre que le côté le plus pratique et le plus étroit de la question, il n'y a point d'agriculteur qui ne puisse dire combien une terre encore inculte diffère, pour le profit qu'on en peut tirer, d'une terre longtemps mal cultivée. Sur une terre inculte, si l'homme n'a rien mis du sien, au moins il n'a rien ôté. Toutes les forces vives et naturelles du sol ont été respectées et ont même été, en certaine mesure, accumulées et thésaurisées dans son sein; mais une terre mal cultivée est une terre à laquelle le possesseur a beaucoup demandé et beaucoup pris sans lui rien rendre. L'Algérie tout entière est cette terre-là. Dès qu'on s'avance un peu dans l'intérieur, dès qu'on sort de la banlieue des villes, le spectacle qu'on aperçoit n'est pas le désert, mais la dévastation. Ce sont les richesses naturelles prodiguées d'abord, puis étouffées dans leur germe, et qui demandent, pour être rétablies dans leur abondance et leur vigueur primitives, un travail presque aussi considérable et presque aussi coûteux que celui qui est nécessaire à nos vieilles terres, fatiguées par tant de siècles de culture et sollicitées par tant de bouches à nourrir.

Il faudrait des volumes pour raconter, et des connaissances plus précises que je ne les possède, pour faire comprendre tout le mal que les Arabes, avec leur vie déréglée et leurs détestables procédés de culture, ont fait à un pays renommé autrefois comme le grenier du monde. Il en est un pourtant qui saute aux yeux les moins exercés. Les croupes arrondies des montagnes, assez semblables, dans leur forme, aux pentes des Vosges et du Jura, sont couvertes au printemps d'une teinte de verdure uniforme qui fait croire de loin à l'existence de vastes forêts comme celles qui couvrent nos montagnes. Elles y croissaient autrefois, on n'en peut douter, et on en retrouve encore la trace sur les sommets assez élevés et assez écartés pour avoir échappé à l'invasion musulmane; mais partout ailleurs l'habitude barbare qu'ont les Arabes de brûler tout le bois qu'ils trouvent, pour former avec les cendres un détestable fumier, a depuis longtemps fait tomber toutes les hautes tiges, et la dent venimeuse des chèvres et des moutons qu'on laisse courir au hasard détruit les jeunes plants à mesure qu'ils poussent. Toute la force productive s'épuise donc en broussailles épaisses, entre lesquelles l'Arabe trace un léger sillon à fleur de terre, suffisant pour épuiser partout les premières couches du sol, sans en avoir nulle part pé-

nétré ni aéré les profondeurs. Tel est le sol qu'on livre au pauvre cultivateur européen, et sur lequel, avant d'essayer aucune culture, il lui faut souvent consumer de longs mois à extirper d'odieux buissons dont la plupart sont impropres même à faire un combustible passable : triste situation, il faut l'avouer, surtout si on la compare à celle des colons d'Amérique, placés en face de ces grandes forêts où la seule difficulté est de pénétrer. Une fois entré la hache à la main, le colon américain tire de ses forêts d'abord les matériaux nécessaires à la construction de sa maison, puis des madriers gigantesques et des bois excellens, qui, embarqués sur quelque grand fleuve, vont se vendre chèrement dans les villes, enfin un sol engraissé par des couches séculaires de détritus végétaux et animaux. Le colon français en Afrique n'a rien de pareil. A la vérité, ce qui lui manque le plus, ce sont ces beaux fleuves d'Amérique, incomparables moyens de communication tout préparés par la nature. Ce qu'on nomme rivière en Algérie n'est rien de semblable : c'est un lit de sable pendant neuf mois de l'année, et un torrent indomptable pendant les trois autres. Sous ce rapport, c'est le ciel qui a été avare; mais la maladresse humaine a beaucoup ajouté à cette faiblesse naturelle. Le déboisement systématique a sans mesure accru la sécheresse du sol pendant la saison chaude; puis, quand viennent les pluies torrentielles de l'hiver, les sources, taries la veille et grossies le lendemain, ne rencontrent plus aucun des obstacles destinés à prévenir leur débordement. De là ces inondations subites qui emportent tout devant elles, cultures, travaux d'art, chaussées, ponts, transforment les plaines en marais d'eau stagnante, suspendent toute communication et rendent toute voirie régulière impossible. Tel est en Algérie le résultat de dix siècles de soumission à des conquérans à demi civilisés. Mieux vaudrait cent fois, pour le sol de l'Algérie, avoir été possédé par des sauvages vivant du produit de leur chasse que d'être tombé entre les mains de cultivateurs comme les Arabes (1). Le passage du premier au second degré de civilisation lui a été extrêmement funeste, et l'on peut affirmer que sur cent dépenses imposées au colon qui veut mettre en culture le sol africain, s'il y en a une destinée à suppléer aux biens que Dieu ne lui a pas donnés, il y en a quatre-vingt-dix-neuf dont le but est de réparer le mal que les hommes lui ont fait.

Ce mal ne serait pourtant pas encore si grand, ni surtout si difficile

(1) Cette opinion est celle de l'écrivain qui a peut-être étudié avec le plus de soin les conditions agricoles de l'Algérie, et dont les observations, déjà anciennes, ont été presque toutes confirmées par l'expérience. « Il est certain, dit M. Moll (*Colonisation et Agriculture de l'Algérie*, t. Ier, p. 135), que l'Algérie serait beaucoup plus fertile et présenterait notamment une tout autre végétation forestière, si elle était restée quelques siècles déserte ou habitée seulement par un peuple tout à fait sauvage. »

à corriger, si telle qu'elle est cette terre, et dans l'état où elle se présente, elle était au moins livrée avec abondance et facile à obtenir. Malheureusement, après avoir dévasté la terre, les Arabes (au point de vue de la colonisation, c'est là le pire) la détiennent encore. D'après de récens documens officiels, ils sont deux millions environ, et encore n'habitent-ils pas tous la région cultivable ou colonisable. Il faut retrancher les tribus du désert et les Maures commerçans des villes, les anciennes populations kabyles qui vivent réfugiées sur les hautes cimes de montagnes. C'est environ onze ou douze cent mille hommes qui restent répandus dans les vallées, dans les plaines, et jusqu'à mi-côte des pentes de l'Atlas. A eux seuls, ces douze cent mille hommes, à peu près la population d'un des grands départemens de la France, n'occupent pas beaucoup moins de onze à douze millions d'hectares, c'est-à-dire la moitié du sol cultivé de l'Angleterre et le quart de celui de France. Ils occupent tout cela, chose assez naturelle, puisque jusqu'à ces dernières années personne n'était là pour le leur contester; mais, chose plus singulière, c'est de tout cela à peu près qu'ils ont besoin pour vivre. Avec leur mode de culture et d'existence, chaque tribu arabe a besoin pour subsister, et encore à de très pauvres conditions, de rayonner sur une sphère immense de territoire. C'est ici la conséquence inévitable d'une propriété possédée à titre collectif, jointe à une vie à peu près nomade. A très peu d'exceptions près, le territoire appartenant à chaque tribu est possédé indivis par la tribu tout entière, ou par des fractions de tribu. A peine les chefs les plus considérables ont-ils quelques biens propres : la différence de fortune entre les riches et les pauvres ne consiste pas habituellement dans la propriété d'une plus ou moins grande quantité de terres, mais dans le droit de prélever une plus ou moins grande part du produit de l'immeuble commun, ou d'y faire paître un plus ou moins grand nombre de troupeaux. Là même où, à l'origine, des propriétés particulières ont existé et subsistent encore en droit, l'usage d'une vie errante, les abus d'une sorte de féodalité envahissante, la confusion des titres, ont amené de véritables habitudes de communauté. Ce communisme pratique a produit ses effets naturels. La terre n'appartenant à personne, personne aussi ne s'ingénie ni ne se fatigue à lui faire produire tout ce qu'elle peut rendre. Il en faut par conséquent trois ou quatre fois plus pour nourrir le même nombre de personnes que sous le régime de la propriété individuelle. Tous les communaux, à cet égard, jouissent auprès des économistes d'une réputation bien méritée. Les propriétés de nos communes de France elles-mêmes, au sein de notre société, où tout vise à l'économie, n'échappent point à cette règle fatale : ce sont en général des landes où à peine quelques troupeaux peuvent trouver leur subsis-

tance, tandis qu'à côté d'eux la petite culture, sous l'aiguillon de la propriété individuelle, résout souvent le problème de faire vivre une famille de sept ou huit personnes sur un coin de terre qu'elles pourraient en se couchant couvrir tout entier de leur corps. Le Tell de l'Algérie est une série de communaux de la pire espèce. De là le singulier spectacle qui saisit d'étonnement le voyageur. Vous parcourez des lieues entières où nulle trace de pas ou de charrue, de culture ou de visite humaine, ne se laisse apercevoir. Les bruyères, les cactus, y règnent seuls avec la fierté de l'indépendance. C'est le désert, pensez-vous, ce sol est sorti tout droit de la main de Dieu : il attend le premier occupant. Détrompez-vous : il a un maître, et même plusieurs. Ils y étaient encore il y a peu de mois : s'ils l'ont quitté, c'est que telle source d'eau était tarie, ou telle veine de terre épuisée; mais ils reparaîtront, sinon l'année qui court, au moins celle qui vient. Et en attendant, si l'horizon est pur, vous pouvez distinguer à travers les vapeurs du soir la fumée de leurs tentes, et l'écho vous apportera les aboiemens des chiens qui en gardent l'entrée.

Du moment que l'on voulait coloniser, il fallait nécessairement se préoccuper de faire passer des Arabes aux Européens une partie au moins du terrain si mal employé. C'est là qu'on rencontrait le dernier et non le moindre des problèmes de la colonisation. C'est là qu'on venait se heurter contre une redoutable complication de difficultés matérielles et morales. La plus sérieuse n'était pas la résistance armée que les Arabes pouvaient opposer à une réduction de ce genre, destinée à les atteindre dans leurs habitudes les plus anciennes et les plus intimes. Bien que de la part de sujets aussi belliqueux aucun genre de résistance ne fût à dédaigner, ce n'était après tout là qu'une question de force, et une fois en train de vaincre et de conquérir, un peu plus ou un peu moins de force à déployer, ce n'est pas là ce qui est de nature à arrêter des armées françaises; mais derrière cette question de force s'élevait une bien plus délicate question de droit. Avions-nous le droit de retirer aux Arabes par voie de contrainte ce territoire dont ils abusent sans doute, mais qu'ils tiennent pourtant de leurs aïeux, et sur lequel ils exercent, au titre d'une occupation non contestée, une possession immémoriale? Pouvions-nous consommer un tel dépouillement sans rompre l'engagement conclu par notre premier traité et plus encore celui que nous avions contracté envers nous-mêmes de respecter les propriétés de nos nouveaux sujets? Cette garantie solennelle que nous avions généreusement donnée s'étendait-elle à cette propriété inattendue, abusive, dévorante, pour ainsi parler, qui confisque et engouffre les dons les plus précieux de la nature sans en jouir elle-même et sans permettre qu'on en jouisse? Le droit d'user et d'a-

buser, définition de la propriété selon les jurisconsultes, va-t-il jusqu'à ne pas user du tout de deux cents lieues de territoire? Fallait-il violer notre parole? Fallait-il exposer la colonisation entreprise à mourir, devant des immensités désertes, du lent supplice de Tantale? Je ne crois pas que jamais cas de conscience plus délicat ait été posé à un conquérant honnête homme.

Les moyens les plus variés, les uns doux, les autres énergiques et sommaires, furent proposés dès le premier jour pour sortir de cette difficulté, qui était au fond, dans un avenir plus ou moins éloigné, le nœud vital de la colonisation. Les théories radicales, toujours séduisantes pour beaucoup d'esprits, surtout quand la nécessité presse et que les obstacles impatientent, furent les premières à se produire. Des écrivains soi-disant versés dans le droit musulman ont sérieusement prétendu que le Coran ne permettait à ses fidèles aucune propriété digne de ce nom, que le souverain politique, dans la loi musulmane, était l'unique propriétaire, et que l'usufruit seul des biens-fonds appartenait aux détenteurs, d'où il suivait qu'en sa qualité d'héritier de Mahomet, le gouvernement français pouvait à son gré déposséder tous les Arabes. Cette subtilité eût tout arrangé en effet, tout excepté l'honneur, l'humanité et la conscience. Des conseillers plus timorés ouvraient l'avis d'acquérir aux Arabes leurs territoires par voie d'expropriation publique moyennant échange ou indemnité, parti sans contredit beaucoup plus humain et plus sage, mais qui lui-même donnait naissance à des difficultés d'un autre ordre. Pour acquérir avec certitude en effet et à l'abri des fraudes et des revendications, il faut commencer par déterminer avec clarté la nature et l'étendue des droits du vendeur. Sans titre de propriété positif, point d'acquisition bien assurée. Or c'est là justement ce qui manque aux tribus arabes, et ce qu'elles ne se soucient guère de se procurer. Établies sur le territoire qu'elles détiennent au nom de coutumes mal définies, elles ne se mettent pas en peine de bien savoir ce qu'elles ont, afin d'être plus à leur aise pour prendre ou vendre au besoin ce qu'elles n'ont pas. Les limites de leur propriété respective sont si confusément tracées, dans l'intérieur de chaque tribu le mode de transmission et de partage est si incertain, tant d'usages et de substitutions bizarres viennent à la traverse du droit commun, et la bonne foi est si peu répandue dans leur sein que toute transaction avec elles, pour ne pas donner ouverture à des débats sans fin, doit être précédée de longues et minutieuses précautions. Les premiers Français qui se risquèrent aux portes d'Alger en firent l'expérience à leurs dépens : dix ans après la conquête, ils plaidaient souvent encore sans avoir pu être mis en possession d'un bien imaginaire, ou qui n'avait jamais existé, ou qui n'appartenait point au vendeur. Le système d'expropriation avec

indemnité supposait donc comme opération préalable une vérification générale de tous les titres de possession et l'établissement d'un cadastre régulier, deux opérations qui, appliquées à ces territoires immenses, effraient la pensée par leur complication et leur longueur. Ici encore se retrouvait sous une face nouvelle l'inconvénient d'avoir affaire à une demi-civilisation. Avec des nations policées, on traite en assurance; avec des tribus barbares, on n'a pas de droits acquis à ménager; on les pousse devant soi : elles reculent, et tout est dit. Mais les Arabes ont assez de droits sur le terrain qu'ils occupent pour qu'on ne puisse, sans blesser l'équité, les spolier administrativement, pas assez pour qu'on puisse contracter avec eux sans péril; ils en ont assez pour arrêter un vainqueur scrupuleux, pas assez pour rassurer un acquéreur prudent.

Tel est exposé très imparfaitement et même (je crains qu'on ne s'en doute pas) très brièvement l'ensemble et comme le cercle de difficultés dans lesquelles se trouvait enfermée à son début l'œuvre entreprise par l'occupation française en Afrique. De quelque côté qu'elle se tournât, sous quelque point de vue qu'elle voulût envisager la tâche qui lui était dévolue, elle rencontrait la route barrée dès le premier pas. Voulait-elle se borner à une simple conquête? La conquête était laborieuse, sanglante et stérile. Demandait-elle appui au commerce? Le commerce répondait qu'il vit d'échanges, et ne peut rien porter là où il n'a rien à reprendre. Tentait-elle une colonisation directe? Toute colonie agricole se compose de colons et de terres : il y avait très peu de colons à trouver en France et très peu de terres à leur donner en Afrique. C'est contre ces entraves de tout genre que l'administration algérienne a lutté pendant vingt-huit ans, hésitant, tâtonnant, mais ne renonçant jamais, essayant de tous les systèmes, entrant dans toutes les voies avec une persévérance souvent heureuse, parfois mal conseillée, toujours digne d'éloge. Il est grand temps d'en venir à examiner quel résultat elle a obtenu, et parmi tant d'obstacles qu'elle avait à vaincre, combien ont cédé à son habileté, combien ont résisté à ses efforts, combien même ont été accrus par son inexpérience et sa maladresse; mais si on n'avait commencé par mesurer l'étendue de la tâche, on ne serait ni assez juste envers le succès obtenu, ni assez indulgent pour les fautes commises.

Dans cet examen même, deux parts devront être faites, comme nous l'avons annoncé : l'une pour l'ancienne administration, qui a cessé moralement d'exister en 1858 avec la suppression des gouverneurs-généraux; l'autre pour la nouvelle, qui commence avec la création du ministère de l'Algérie, et qui, si elle n'a pas encore eu le temps de beaucoup faire, a du moins beaucoup parlé, et dont on

peut donc juger les intentions, sinon les actes. Craignant de nous fier uniquement dans cette comparaison à nos souvenirs et à nos observations personnelles, nous avons fait choix, pour nous guider, parmi la quantité très considérable d'écrits qu'a fait éclore la crise de l'année dernière, d'un petit nombre dont le nom se trouve inscrit au bas de ces pages (1), non qu'ils aient tous à nos yeux une valeur ni un mérite égal, mais parce qu'ils représentent des points de vue différens dont le parallèle peut être utile. *Ab Jove principium.* Le premier en importance de ces divers documens est sans contredit le travail de M. le colonel Ribourt, publié sous ce titre : *le Gouvernement général de l'Algérie de* 1852 *à* 1858. M. Ribourt a été attaché à la personne de M. le maréchal Randon, dernier gouverneur-général, pendant toute la durée de son pouvoir, et l'a suivi même, si je ne me trompe, dans sa promotion récente au ministère de la guerre. C'est donc ici l'ancienne administration elle-même qui se défend, et son témoignage a toute la valeur d'une pièce officielle, en même temps que l'autorité plus grande qui s'attache à la loyauté généralement reconnue de son dernier représentant. En regard de ce travail d'une source si élevée, nous prions qu'on nous pardonne l'irrévérence de placer la brochure du journaliste le plus opposant d'Alger, véritable satire qui a tous les défauts du genre et quelques-uns de ses faciles mérites. Entre ces deux extrêmes viennent s'interposer naturellement les travaux de deux écrivains distingués, qui, sans faire à l'ancien système une opposition à outrance, ont exprimé des vues de réforme modérée. Un recueil hebdomadaire assez peu répandu, mais rédigé avec soin, nous a fourni la série très complète des pièces émanées du nouveau ministère, au moins pendant la durée du pouvoir du prince qui l'a inauguré. Les faits sur lesquels s'accordent des autorités si différentes doivent être nécessairement tenus pour avérés. Quant aux idées qui les divisent, nous demandons la permission de n'en adopter aucune ni exclusivement, ni aveuglément.

ALBERT DE BROGLIE.

(1) I. *Le Gouvernement d'Algérie de 1852*, par F. Ribourt, colonel d'état-major; Paris, Panckouke et Cie, quai Voltaire, 13. — II. *L'Algérie, ce qu'elle est et ce qu'elle doit être*, par Clément Duvernois; Alger, chez Dubos frères, rue Babazoun. — III. *L'Algérie, tableau historique, descriptif et statistique*, par M. Jules Duval, secrétaire du conseil-général de la province d'Oran; Paris, Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14. — IV. *Histoire de la Colonisation de l'Algérie*, par Louis de Baudicour; Paris, Challamel aîné, rue des Boulangers, 30. — V. *Moniteur de la Colonisation*, journal hebdomadaire; Paris, rue Richelieu, 110.

# SALOMÉ

## SCÈNES ET SOUVENIRS DE LA FORÊT-NOIRE.

### I.

Il n'est pas de chasseur du pays de Bade qui ne connaisse la *Herrenwiese*. Les cerfs et les chevreuils errent en liberté sous l'ombre épaisse des sapins qui l'entourent; le coq de bruyère y chante au printemps, la gelinotte y bat de l'aile. La plume ne saurait rendre l'aspect de ce plateau, situé au cœur même de la Forêt-Noire, et séparé par d'interminables futaies de la plaine que la charrue féconde et que l'industrie anime; le pinceau le plus habile serait maladroit à reproduire sur la toile les couleurs changeantes et la désolation de ce paysage, fermé par une ceinture d'arbres sombres et serrés. Qu'on se figure une prairie ovale cachée dans un pli de la montagne; les profondes colonnades des sapins montent en amphithéâtre tout alentour sans que le regard en puisse percer l'étendue mystérieuse. On dirait qu'un géant a fauché un pan de la forêt pour y faire pénétrer l'air et la lumière; mais le soleil ni le vent n'en ont pu chasser la tristesse. Les eaux claires d'un ruisseau traversent la prairie; quelques maisons se groupent autour d'une humble chapelle, qui n'élève pas bien haut son petit clocher. Une auberge est bâtie au bord de la route; des troupeaux de vaches paissent l'herbe çà et là. On n'entend pas d'autres bruits que le son de la cloche ou le beuglement des animaux qui ruminent; mais quand la bise souffle, des rumeurs plaintives remplissent le plateau, la forêt désolée gémit, et des murmures s'en élèvent qui prêtent une voix à la solitude pour

pleurer. Selon que le ciel est bleu ou que les nuées se déchirent au milieu du feuillage noir, le caractère de ce plateau peut être moins sauvage sans cesser d'être mélancolique. Aux heures où le vent d'hiver agite la forêt d'un premier frisson, où le brouillard qui rampe sur les taillis des jeunes sapins estompe la montagne, la tristesse suinte du sol, descend des profondeurs du bois, monte de la vallée, passe avec le son, et la Herrenwiese tout entière, cachée dans les nuages, glacée par un froid sinistre, communique à l'âme l'impression morne d'un tombeau. Et cependant, si on l'a visitée, soit au printemps, quand mille fleurs pressées de s'épanouir étoilent l'herbe des prés, soit en automne, quand la feuille tombe et court parmi les sentiers, on ne peut s'empêcher de l'aimer, d'y penser souvent, et de revoir en esprit les lignes sévères de la montagne qui l'enserre et les croupes sombres de la forêt qui profile sur le ciel gris les flèches dentelées du mélèze et du sapin.

Lorsque le voyageur a tourné l'angle de la route escarpée qui de Bühl conduit à la Herrenwiese, il a devant lui toute l'étendue du plateau, les modestes châlets à toits de planches groupés autour de l'auberge, le ruisseau limpide qu'enjambent de légers ponts, les petits jardins où poussent quelques légumes entre des haies vives, deux ou trois métairies perdues sur la lisière des grands bois. C'est à peine si quelques figures humaines animent le silence et l'immobilité du paysage : une bergère qui tricote garde deux ou trois vaches; une pauvre femme, armée de la pioche ou du râteau, cultive un petit coin de terre; un montagnard pousse devant lui des bœufs qui traînent un chariot tout chargé de jeunes troncs fraîchement coupés. Si un coup de fusil éclate, de longs échos répercutent le son, qui roule et se prolonge dans la montagne. Le ciel est bas; des vapeurs glissent sur les crêtes de la forêt et voilent l'horizon. Tout au fond du plateau, à l'autre extrémité de la Herrenwiese, s'ouvre une vallée qui conduit à Forbach : on dirait un coin des Alpes perdu dans la Forêt-Noire.

A l'époque où commence ce récit, vers la fin du mois de janvier 184., à la tombée de la nuit, cinq personnes étaient réunies dans la maison du garde à qui appartient le gouvernement des chasses de la Herrenwiese. Une lampe de cuivre à deux branches, suspendue au plafond, éclairait la pièce du rez-de-chaussée, qui servait tout à la fois de salon et de salle à manger à la famille. Cette pièce était vaste, propre, un peu basse, garnie de bancs qui en faisaient le tour, d'une large table bien luisante placée au milieu avec une demi-douzaine d'escabeaux poussés dessous, d'un gros poêle de fonte qui ronflait dans un coin, et dont les énormes tuyaux contournés rappelaient vaguement la trompe formidable d'un éléphant.

Les cloisons, le plafond, le plancher, les meubles, tout était en bois de sapin bien poli; nulle part un grain de poussière. Un râtelier solide, cloué contre le mur principal, supportait deux ou trois fusils de divers calibres, des poires à poudre, des sacs à plomb, des bonnets fourrés, et quelques-uns de ces manchons en peau de renard que les chasseurs portent au temps des battues. Un grand coucou, dont le pendule grinçait bruyamment, sonnait les heures tout auprès; chaque fois que l'aiguille annonçait une sonnerie nouvelle, l'oiseau mélancolique chantait. On aurait vainement cherché dans les angles de cette pièce, chaude et tranquille, ces petites statues de la Vierge que la foi catholique des montagnards couronne de fleurs; point de christ non plus et point d'images de saints, mais en place quelques vieilles gravures représentant des épisodes de chasse et un assez beau portrait de Calvin dans un cadre de bois noir. Tout au bas, une main inconnue avait tracé de l'écriture large et ferme du XVII^e siècle cette date : 10 *juillet* 1509, et plus bas ces mots : *Que la lumière soit, et la lumière fut.* A côté du chef le plus sévère de la réforme, un second portrait à la mine de plomb, crayonné d'une manière large et à grands traits, représentait un vieillard dont la physionomie était empreinte d'un caractère singulier d'énergie et de sombre exaltation. On lisait au-dessous, mais d'une autre écriture, la date du 17 octobre 1685, placée en vedette au-dessus de ce verset de la Genèse : *Je suis le Seigneur, votre Dieu, qui vous ai tirés de l'Égypte, de la maison de servitude.* L'encre avait un peu pâli. Non loin de ces portraits, dans un coin, se dressait un vieux piano carré à pieds droits, accompagné de quelques cahiers de musique dans leur casier. Des pots de bruyère et de géranium ornaient l'appui des fenêtres. Un beau chien de la race des épagneuls, à la robe noire, dormait auprès du poêle; au-dessus chantait une bouilloire pleine d'eau. La pluie fouettait par rafales les volets fermés; on entendait le pétillement des gouttes d'eau contre les ais de sapin, et à intervalles inégaux les sifflemens de la bise, qui secouait la robuste maison. Par une porte intérieure, à demi ouverte, on apercevait une servante en train de frotter vigoureusement la vaisselle d'étain et de faïence sur le bord fraîchement lavé d'un fourneau chargé d'ustensiles de cuivre. Elle fredonnait à voix basse pour accompagner son travail. Dans la grande pièce, aucun bruit, pas une parole, pas un son, si ce n'est le murmure intermittent d'un rouet dont une fileuse faisait tourner la manivelle.

Parmi les cinq personnes qu'on voyait là, quatre avaient entre elles un air de famille, la cinquième paraissait étrangère; c'était un jeune homme qui portait un costume de chasse, gilet, veste et pantalon de velours marron à côtes, avec des bottes de cuir de Russie

serrées autour du jarret. Assis devant la grande table, la tête nue, il écrivait; la plume s'arrêtait souvent, et souvent aussi il regardait le petit groupe, qui semblait absorbé tout entier par des occupations diverses. Ce chasseur pouvait avoir une trentaine d'années; il avait le visage pâle, sérieux et doux, les yeux bleus, des cheveux abondans, bruns et soyeux, les traits fins, la physionomie rêveuse, et, comme contraste, une longue balafre blanche qui traversait le front et expirait sur la joue. On pouvait croire également que c'était un professeur de l'université de Heidelberg en train de faire une excursion scientifique, ou quelque jeune officier de la garnison de Rastadt heureux d'égayer par la chasse les loisirs d'un congé. Quand les yeux du jeune homme avaient fait le tour de la chambre, ils s'arrêtaient plus longtemps, et avec une complaisance rêveuse, sur le profil d'une jeune fille qui lisait à l'autre bout de la table. Il n'en détachait plus son regard sans un effort, et sa main paraissait ensuite plus lente à écrire. La jeune fille, objet de cette attention, n'avait pas plus de dix-huit ou dix-neuf ans; deux épais bandeaux de cheveux blonds, semblables à des fils de soie couleur d'or, encadraient un front pur, placide et légèrement bombé; un petit réseau de veines bleues courait sur les tempes. Ses paupières, abaissées et frangées de longs cils, projetaient une ombre ténue sur la blancheur mate de ses joues. Aucune émotion ne paraissait sur son visage, et jamais elle n'était distraite de sa lecture; cependant sa respiration semblait oppressée, et sa poitrine se soulevait par mouvemens irréguliers et profonds. Tout en elle avait une apparence frêle et délicate; le corsage étroitement serré par un fichu de mousseline, sa taille plate, ses bras souples, dont l'un soutenait sa tête pensive par une courbe harmonieuse, ses mains brunies par le hâle, mais d'une forme charmante, son cou mince et rond, l'expression sérieuse de sa bouche, faisaient songer à ces vierges qui ensevelissent leur jeunesse dans les ombres d'un cloître et semblent regretter une patrie inconnue. Auprès d'elle, un petit garçon dessinait des maisonnettes et des bonshommes sur une feuille de papier blanc. Il était bravement accroupi sur sa chaise, et ne manquait pas d'exposer son œuvre à la lumière après chaque coup de crayon. A l'air de son visage, on devinait que cet artiste de dix ans donnait une pleine approbation à ce qu'il faisait. Plus loin, à côté du poêle, un homme à cheveux grisonnans, vigoureux, sec et de taille moyenne, assis entre un baquet plein d'eau et une tasse au fond de laquelle il y avait quelques gouttes d'huile, fourbissait le canon d'un fusil à deux coups, dont la crosse et la batterie, garnies de cuivre, venaient d'être nettoyées et polies à fond. On reconnaissait en lui le chef de la famille; il portait le vê-

tement des gardes de la Forêt-Noire, la grande casaque de drap gris, à paremens et à collet droit de couleur verte; son chapeau de feutre, également vert, orné d'un large ruban de soie et d'une cocarde en plumes de coq de bruyère, reposait à ses pieds, chaussés de grandes bottes en cuir noir qui montaient jusqu'au milieu des cuisses. A portée de sa main, appuyée contre la cloison, on voyait cette hachette à long manche avec laquelle les forestiers allemands entaillent les arbres propres à être abattus. Quand par hasard le garde relevait la tête, on apercevait un visage maigre, austère, auquel le sourire semblait étranger, et dont les yeux noirs, profondément enchâssés sous des sourcils touffus et mobiles, rappelaient, par leur éclat et leur vivacité, ceux des oiseaux de proie. Ce visage cependant n'effrayait pas; malgré la rigidité des traits et le feu du regard, on y lisait la franchise, la droiture et la bonté, unies à l'expression d'une énergie sans égale. Après l'avoir examiné un instant, on ne pouvait s'empêcher de jeter les yeux sur le portrait à la mine de plomb suspendu au mur. Entre le vieillard que représentait ce portrait et l'homme qui lavait son fusil, il y avait une analogie qui saisissait tout d'abord. En face du père de famille, une femme âgée, vêtue de noir, filait lentement. De temps en temps, elle regardait le petit garçon qui dessinait et lui souriait à la dérobée. Au premier coup d'œil jeté dans cette vaste pièce et sur les personnes qui l'habitaient, il était facile de reconnaître qu'on avait mis le pied dans l'intérieur austère d'une famille protestante.

Après qu'il eut achevé de fourbir son arme de prédilection et rajusté le canon dans le bois de la crosse, Jacob Royal mit à sa place, dans le râtelier, le fusil oint légèrement d'une dernière couche d'huile, se rapprocha de la table, prit un gros livre à fermoirs d'argent, et, tirant un escabeau, s'assit dans le voisinage de la lampe à deux branches. — Celui qui n'a pas soin de son arme, dit-il, est semblable à un homme qui ne donnerait à son serviteur ni le pain ni le sel; quand vient le jour de la mauvaise fortune, le serviteur abandonne la maison, et l'homme périt.

Personne ne répondit; le petit dessinateur suspendit un instant la marche de son crayon, la plume du jeune chasseur cria sur le papier, et Jacob, ayant ouvert son grand livre, lut silencieusement, ses deux mains étendues sur la table. Le chasseur ne regarda plus la jeune fille. Le silence, déjà profond, devint plus profond encore.

Bientôt après le coucou chanta dix fois. Jacob ferma son livre. — L'heure du repos est venue, dit-il; la nuit a été donnée à l'homme pour qu'il fût délassé de ses fatigues; retirez-vous, mes enfans. Toi, Salomé, va voir dans la cuisine, à l'étable et dans l'écurie, si tout est en ordre et si les animaux ne manquent de rien. Le Seigneur nous les a donnés, mais il faut être bon pour eux.

La jeune fille, qui lisait, se leva et sortit, tandis que son frère serrait dans une boîte son crayon et son papier avec la docilité muette d'un enfant qui pratique, sans la connaître, la sentence des serviteurs arabes : « Entendre, c'est obéir. »

— Et toi, Rodolphe, poursuivit Jacob en s'adressant au chasseur, cesse d'écrire; après cette longue journée de chasse, tu dois avoir besoin de sommeil. Quiconque a vécu en paix dormira en paix, et son réveil sera semblable à la fraîche lueur du matin.

Salomé rentra, et, secouant les gouttes de pluie qui argentaient sa mante et ses cheveux, s'arrêta debout devant son père. — Tout est bien, et les animaux reposent, dit-elle d'une voix lente et grave qui avait la sonorité d'une cloche d'argent.

— A présent prions, mes enfans, reprit Jacob.

Toute la famille joignit les mains, la fileuse à la droite de Jacob, Salomé et Zacharie à sa gauche. Le chasseur inclinait sa tête de l'autre côté de la table. Le garde leva les yeux au ciel. — Toi qui as tiré les Hébreux des mains des Égyptiens et rendu semblables aux agneaux les lions qui menaçaient Daniel, protége-nous. Tu vois le fond de nos cœurs et tu lis dans nos âmes. Inspire-nous, Seigneur, la sainte résolution de marcher dans ta voie, et que ta miséricorde s'étende sur cette maison!

Après que sa main se fut abaissée sur les fronts penchés de Salomé, de Zacharie et de la fileuse, Jacob se tourna vers le chasseur : — Tu n'es pas de notre communion, ajouta-t-il; mais celui qui rend aux enfans l'iniquité des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération connaît entre tous les hommes de bonne volonté et les bénit. Adieu, mon fils, jusqu'à demain!

Salomé, qui s'était levée, approcha son front des lèvres de son père; il l'embrassa, ainsi que Zacharie, qui fermait à demi les yeux, et se retira. La fileuse prit l'enfant par la main et ouvrit une porte voisine. Au moment où Salomé allait poser le pied sur l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, le chasseur l'arrêta par le pan de sa robe. — Ne me direz-vous rien, Salomé? Vous ne m'avez pas encore parlé, et j'ai vécu loin de vous tout aujourd'hui, dit-il.

Salomé se retourna. Elle tenait à la main un petit flambeau qui l'éclairait tout entière. Elle était très pâle, et ses lèvres semblaient agitées d'un mouvement nerveux. — Que le Seigneur me juge, si je fais mal! dit-elle avec effort, mais mon cœur n'est pas de pierre. Voilà ma main... Dormez, Rodolphe, dormez tranquille, si une bonne parole peut rendre la paix à vos nuits.

Un éclair de joie illumina le visage du chasseur; il s'empara de la main qu'on lui tendait et la porta à ses lèvres. Salomé la retira vivement, et monta l'escalier de bois, qui craquait sous ses pas tremblans. Un instant la lumière de sa lampe en éclaira l'obscurité, puis

tout disparut, et l'on entendit dans le silence de la maison le bruit d'une porte qu'on fermait.

— Ah! dit le chasseur, pourquoi l'ai-je vue et pourquoi faut-il que je l'aime?

Comme il se retournait, il aperçut sur la table le livre que dans son trouble Salomé avait oublié d'emporter. Il l'ouvrit et dessina avec une plume sur le feuillet marqué par un signet un R et un S entrelacés. — Si quelque jour nous sommes séparés, murmura-t-il, ces deux lettres, éternellement unies, lui rappelleront quelqu'un qui loin d'elle la pleure et s'en souvient!

## II.

Jacob Royal était depuis vingt ans garde des forêts domaniales de la couronne grand-ducale de Bade à la Herrenwiese; il avait succédé à son père. Il avait alors une cinquantaine d'années à peu près. Sa famille se composait, on le sait, de trois personnes : sa sœur Ruth, qui était son aînée et qui portait depuis sa lointaine jeunesse le deuil de son fiancé mort à Leipzig, Salomé et Zacharie. Jacob avait déjà perdu deux enfans et sa femme, qu'il avait tendrement aimée, et qu'il n'avait pas voulu remplacer. Tous les événemens qui avaient laissé leurs traces dans sa vie, il les avait inscrits sur les marges d'une grosse bible in-folio qui était dans la famille depuis une longue suite d'années. D'autres marges étaient depuis longtemps noircies et l'avaient été par des mains que la mort avait glacées tour à tour. Lorsque Jacob feuilletait le soir ce lourd et respectable volume qui devait être un jour remis à Zacharie, il y trouvait de page en page les annales de sa famille, les dates des naissances, des mariages, des décès, et en outre celles de certains faits considérables dont les victimes avaient voulu que la mémoire fût conservée. Des sentences religieuses, des emprunts faits à la Bible, des prières énergiques et courtes, un mot, un cri où l'on sentait parfois tout le déchirement d'une âme, accompagnaient ces dates et en traduisaient le sens. C'était comme un écho des souffrances et des épreuves du passé. Dans les heures d'angoisse, le cœur fort de Jacob se retrempait dans cette lecture; il en sortait raffermi et résigné.

La famille de Jacob Royal était, comme son nom l'indique, d'origine française. Elle avait quitté le Haut-Languedoc à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, et réussi, après maintes aventures et non sans laisser aux mains des dragons de M. de Baville la totalité de ses biens et quelques-uns de ses membres, à gagner l'Allemagne, où elle avait trouvé la liberté d'adorer Dieu selon sa foi. Comme un vol d'oiseaux voyageurs longtemps battus par l'orage

s'arrête sur le premier rivage qu'il rencontre, ainsi cette famille d'exilés prit racine sur les bords du Rhin, et, lasse de sa course ensanglantée, ne chercha pas un autre refuge. Ces premiers fugitifs, privés de tout, vêtus de quelques lambeaux d'étoffe, tendirent leurs mains vers le ciel sur la terre de délivrance, et, armés de ce courage qu'avaient eu leurs frères les puritains dans les forêts de l'Amérique, ils demandèrent au travail les ressources qu'ils avaient perdues. La première fois qu'ils s'assirent autour d'une table grossière qu'ils avaient façonnée, sous un humble toit qu'ils avaient bâti, et qu'ils mangèrent, réunis sous la main de l'aïeul, un pain honnêtement gagné, ils remercièrent le Seigneur et entonnèrent un hymne d'actions de grâces dans la langue de la patrie perdue. Ils continuèrent comme ils avaient commencé, obéissant de père en fils à cette tradition de constance et de résolution qu'ils avaient reçue au berceau; mais endurcis par les fatigues, les périls et les épreuves de toutes sortes qu'une longue adversité avait fait passer sur tous ceux de leur nom, ils revêtirent leur foi d'un caractère d'austérité et de rigorisme qui les rendit semblables à ces sombres puritains qui combattaient les cavaliers du roi Charles la Bible d'une main et l'épée de l'autre. Au milieu d'un peuple et d'une civilisation qui changeaient, ils ne changèrent pas. Tels ils arrivèrent à Kehl en 1686, tels on les retrouvait à la Herrenwiese en 184.. Jamais un Royal n'avait mêlé son sang au sang d'un catholique, si ce n'est sur les champs de bataille. Les fils des proscrits et leurs filles s'allièrent entre eux, puis s'allièrent aux familles protestantes du pays; ils s'habituèrent à parler allemand sans oublier la langue maternelle, qui, dans la bouche des descendans, avait conservé des formes anciennes et des tours solennels qui étonnaient l'étranger. Ils apprenaient le français dans la vieille bible emportée par l'aïeul. C'est alors que cette habitude qu'ils avaient contractée d'emprunter à l'Ancien Testament les noms qu'on donne aux nouveau-nés s'enracina dans la famille. C'était comme un souvenir des proscriptions qu'ils subissaient après le peuple de Dieu et un hommage rendu au livre saint auquel les calvinistes demandent chaque jour des consolations et des enseignemens. Cette gravité qui naît du malheur et ce besoin de solitude qu'éprouvent les cœurs blessés les avaient poussés loin des grands centres d'habitation, vers les montagnes, et dès la seconde génération le Schwartzwald était devenu une nouvelle patrie pour cette tribu d'exilés. Parmi les descendans de David Royal, ceux-là devinrent forestiers, ceux-ci fabricans d'horloges : tous vécurent humblement, mais probes et gardant intact, dans des cœurs qui semblaient faits d'un morceau de chêne, l'héritage d'honneur et de loyauté qu'ils avaient reçu de leur père; toutefois, comme si l'air et

le soleil du pays natal eussent manqué à leur poitrine, ils ne multiplièrent pas ainsi que les fils d'Israël, et leur nombre lentement diminua plus qu'il ne s'accrut. En 184., Jacob était le chef de la famille; lui seul portait le nom de Royal dans la Forêt-Noire, et après lui Zacharie seul devait en être le représentant.

Quand le père de Jacob avait été nommé à l'emploi de garde-forêt, dans la pensée que la Herrenwiese serait éternellement l'asile de sa famille, cette terre de Chanaan que poursuivent les proscrits et qu'ils trouvent si rarement, il s'était plu à embellir la maison qu'il avait achetée du fruit de ses laborieuses économies et à l'agrandir pour qu'elle fût commode à ses enfans et aux enfans de ses enfans. De là ces communs amples et bien distribués, ces étables, ce chenil, ce jardin, ce potager qui l'entouraient; de là ces curiosités qui trompent les longues heures de l'isolement, ce petit ruisseau qui s'arrondit et baigne une île faite d'un peu de terre et de quelques racines entre lesquelles niche le canard, ces prairies et ces taillis larges de six coudées où joue et court une paire de faisans apprivoisés, cette colline tapissée de bruyère qu'un écolier franchirait d'un élan et qui sert de retraite à toute une tribu de lapins que des bassets à robes noires et à jambes torses poursuivent en jappant, ce sapin mort sur lequel perche un milan fauve étonné de son oisiveté, cette forêt enfermée entre quatre planches où bondissent deux chevreuils dont les têtes fines et sauvages regardent le voyageur par-dessus les jeunes pousses, ce lac qui tiendrait dans un boudoir et qu'anime le vif frétillement des truites. Jacob, et après Jacob Salomé et Zacharie avaient grandi dans cette enclave qui les avait amusés tout petits, et à laquelle, plus grands, ils tenaient par mille souvenirs. Si leur domaine n'était pas grand, ils avaient la prairie, le torrent, et plus loin les profondeurs sans bornes de la forêt. Quels ravins ne connaissaient-ils pas, dans quelle source n'avaient-ils pas étanché leur soif, quelles pentes n'avaient-ils pas gravies! De la Hornisgrinde au Wildersee, il n'était pas de coin sombre qu'ils n'eussent exploré.

Dans la semaine, les soins du ménage occupaient les femmes; le temps des hommes appartenait à la forêt : ils en surveillaient les coupes, marquaient les arbres et chassaient. De lentes épargnes amassées d'année en année avaient grossi le petit avoir de la famille. A dix-huit ans, et dans ces contrées pauvres, Salomé, qui avait six arpens de bonnes terres et 3,000 florins de dot, passait pour un riche parti. Elle n'avait point encore fait de choix. Jamais on ne la voyait aux danses qui réunissent la jeunesse du pays dans l'auberge. Le dimanche, elle priait en famille. Personne ne filait mieux qu'elle et ne préparait de meilleure toile. Elle était active,

vigilante et douce. Si quelque bûcheron ou quelque ouvrier des carrières se blessait en travaillant, elle était la première à porter la charpie et le linge nécessaires au pansement, la plus prompte et la plus adroite à le soigner. Il y avait toujours dans la maison, grâce à elle, un gros morceau de pain, une tranche de jambon et quelque menue monnaie pour l'étudiant qui passe faisant le tour de la Forêt-Noire, ou le pauvre qui tend la main. On l'aimait dans tout le canton, on lui reprochait seulement de ne jamais rire. Salomé faisait tout silencieusement, son travail de chaque jour et le bien. On savait qu'elle regrettait sa mère et une petite sœur morte entre ses bras; on ne savait pas si elle désirait quelque chose. L'ouvrage terminé, quand le temps le permettait, Salomé avait coutume chaque jour de se promener dans la montagne. Elle en connaissait tous les sentiers, mais elle avait des coins de prédilection vers lesquels elle dirigeait presque toujours ses pas. Souvent elle avait un livre à la main. On la voyait, à travers les arbres, passer lentement, recueillie dans une pensée intérieure qui jetait de nouvelles ombres sur son front. Les étrangers, les touristes se retournaient pour la regarder, saisis d'un sentiment où la surprise se mêlait au respect; les jeunes gens de l'endroit la saluaient sans s'arrêter. Salomé restait de longues heures assise au pied d'un arbre dans les bruyères, sur des hauteurs d'où sa vue perçait l'horizon, ou blottie à l'ombre d'un rocher, dans un ravin, attentive et les mains sur les genoux. Quelquefois elle lisait, et le passage d'un troupeau de bœufs ne l'aurait pas tirée de sa lecture; quelquefois elle avait les yeux perdus dans un brin d'herbe, et rien avant le soir ne l'arrachait à sa rêverie. Alors elle rentrait au logis plus pâle encore malgré la marche et le grand air, mais sereine et prête à tous les humbles devoirs d'une ménagère. Les enfans l'aimaient et seuls osaient l'aborder.

Comment Rodolphe, qui n'appartenait pas à la famille et n'était pas du pays, avait-il pénétré dans cet intérieur sévère et l'y voyait-on déjà depuis quelques semaines? C'est ce qu'un hasard avait voulu.

Jacob ne le connaissait pas, Salomé ne l'avait jamais vu. Un jour que Rodolphe chassait dans la Forêt-Noire, le brouillard l'avait surpris; au milieu de ces masses épaisses de vapeur que le vent roulait au travers de la montagne, il n'avait pas tardé à perdre son chemin. Le soir était venu; la fatigue commençait à se faire sentir; quand il s'arrêtait, le froid le saisissait. Chaque pas lui faisait rencontrer de nouveaux sapins. Il savait qu'il n'y a point d'hôtes dangereux à redouter dans la forêt; mais la perspective d'une nuit à passer dans cette humidité glaciale ne laissait pas de l'inquiéter. Comme il désespérait d'atteindre une habitation et cherchait déjà l'abri d'un rocher sous lequel il pût s'étendre, il entendit un bruit de pas sur les cail-

loux. Rodolphe appela. Une voix lui répondit, et un homme précédé d'un chien s'approcha de lui à grandes enjambées : c'était Jacob, qui regagnait la Herrenwiese après une tournée dans les bois. La présence du garde, sa parole ferme, l'espoir d'un gîte prochain, tout rendit au chasseur la force qui lui manquait. Il suivit résolûment son guide. Si sombre qu'elle fût, la forêt n'avait pas de mystères pour Jacob. Un arbre d'une forme particulière, une pierre, un pan de mousse, un ruisseau, une croix, un vieux tronc renversé, étaient autant de signes auxquels Jacob reconnaissait l'étroit sentier couvert des ombres du brouillard. Le chien, qui répondait au nom d'Hector, marchait devant eux, bondissant sur les pistes, disparaissant sous le couvert impénétrable des sapins et reparaissant tout à coup joyeux, agile et la queue au vent. Au bout d'une heure, on entendit au fond de la brume errante le son d'une cloche; bientôt après, une lumière rougeâtre, élargie par la vapeur qui ondulait sur le plateau, perça la nuit. — Nous y voici, dit Jacob. Quelques pas encore les amenèrent devant la porte d'une vaste maison qui s'était ouverte aux aboiemens d'Hector. Une jeune fille était sur le seuil, tenant une lampe de la main gauche, et de l'autre couvrant son front pour mieux voir dans l'obscurité. Elle était petite, immobile et grave, avec quelque chose en elle d'harmonieusement triste, intelligent et doux qu'on n'est pas accoutumé à voir parmi les filles de la campagne. Entrevue à cette clarté douteuse, elle semblait jolie. Examinée à loisir et en pleine lumière, elle était mieux que cela. Les traits du visage étaient fins, l'expression surtout en était remarquable. Elle avait le regard droit, ferme et clair. Jamais bouche plus sérieuse ne fut plus aimable. Il sembla à Rodolphe qu'il avait déjà vu cette figure jeune et calme. Son souvenir ne lui en disait pas davantage. Comme il la regardait, Salomé se rangea pour lui laisser le passage libre, et la voix mâle du garde lui dit d'entrer.

— Tu es chez Jacob Royal, reprit son guide, et, lui montrant un siége près du poêle, il l'invita à s'asseoir.

Il se trouva justement que Rodolphe avait dans sa poche une lettre que le grand-veneur de la cour de Bade lui avait donnée pour le forestier de la Herrenwiese, où il avait l'intention de passer deux ou trois jours à chasser le cerf. Il la tira de son portefeuille et la présenta à Jacob, qui se leva pour la recevoir et la lut tête nue. — Tu étais mon hôte, à présent tu es chez toi, reprit-il.

Un moment après, on vint les prévenir que le souper les attendait, et Rodolphe s'assit à table à la place d'honneur, à côté de Jacob et en face de Salomé.

Pendant la nuit, il eut un accès de fièvre causé par la fatigue et le refroidissement. Un peu de délire le prit au matin. Quand il revint

à lui, son premier regard rencontra celui de Salomé, qui, debout au pied du lit, préparait un breuvage. Il lui sembla qu'elle avait les yeux humides. — Tenez, lui dit-elle, voilà que la fièvre vous quitte, ce ne sera rien. — Il prit la tasse et but sans la perdre des yeux. Elle ne baissa pas les siens. Il éprouvait un sentiment de bien-être délicieux, et en même temps la profonde lassitude d'un homme qui aurait fait cent lieues. La chambre dans laquelle il se trouvait était blanche et gaie à l'œil; par la fenêtre, dont on avait écarté les rideaux, on voyait la forêt éclairée par un vif rayon de soleil. La lumière, qui entrait en gerbe et frappait le lit, enveloppait Salomé d'un nimbe d'or. Les parfums de la bruyère et du genêt flottaient dans l'air. Rodolphe chercha encore dans sa mémoire en quel lieu et dans quelle circonstance il avait vu cette tête blonde, attentive à veiller sur son sommeil; il ne trouva rien, et ferma les yeux pour mieux savourer son repos. Jamais il n'avait été plus heureux. Vers midi, Jacob entra et lui prit la main. — La fièvre s'en est allée, lève-toi et viens respirer le grand air, dit le garde.

Le soir, au souper, Rodolphe reprit la place qu'il avait occupée une fois. Sa serviette, passée dans un rouleau de bois de sapin enjolivé de sculptures, était devant lui; depuis la veille, il était de la maison. Les effets qu'il avait laissés à Bühl arrivèrent dans la journée, apportés par un roulier; Jacob les prit à l'auberge où on les avait déposés, et Rodolphe les trouva dans sa chambre en y rentrant.

Le lendemain au petit jour, Jacob se présenta devant son hôte, et le pria de l'excuser s'il ne le menait pas à la chasse. — Une famille de nos frères quitte la montagne, et va chercher au loin une terre où des fruits plus abondans récompensent le travail; nous qui restons, nous leur disons adieu, et leur offrons l'hospitalité du dernier repas.

Rodolphe suivit le garde. Toute la population de la Herrenwiese était réunie sur le plateau; ceux qui étaient en retard arrivaient à grands pas, on les voyait sortir des massifs de la forêt, et tous se hâtaient pour serrer encore une fois la main des émigrans. Devant la porte de l'auberge et sur la route, un grand nombre de chariots tout attelés attendaient l'heure du départ; des mains prévoyantes avaient étalé sur le gazon une provende que les pacifiques animaux se partageaient; des femmes, des enfans, groupés autour des voitures, échangeaient quelques paroles rares avec leurs voisins. Dans ce jour solennel, les hommes avaient revêtu leurs habits de fête, la longue redingote noire à doublure de laine blanche, le gilet rouge, de grandes bottes, le bonnet fourré ou le chapeau de feutre à cornes; les femmes portaient sur la tête la coiffe aux larges ailes de soie noire rehaussées de broderies d'or. On couvrait de mets fumans et

de brocs les tables de l'auberge. Quelques jeunes filles s'essuyaient les yeux furtivement. Des fiancés, qui allaient être séparés pour un long temps, s'embrassaient à l'écart, attendris, mais certains de ne pas manquer à leur foi,

Dans ces pays d'où un courant d'émigration constante fait sortir chaque année des tribus entières de pionniers, ces spectacles touchans ne sont pas rares. Ils se renouvellent fréquemment au printemps et en automne. Le recueillement est peint sur tous les visages: on n'est pas triste, on est grave. Les amis se séparent; on va chercher au loin des campagnes inconnues, et bien des yeux consultent l'horizon, comme si l'on voulait y découvrir le secret de la vie nouvelle vers laquelle courent de hardis explorateurs. Les reverra-t-on jamais? L'expérience enseigne à ceux qui restent que la plupart de ceux qui partent ne reviennent pas. Un jour les suivra-t-on? une meilleure fortune attend-elle sur ces rivages lointains les frères qui s'éloignent? Rodolphe, pénétré d'une singulière émotion, allait et venait au milieu des groupes; les visages les plus ingénus exprimaient une mâle résolution; nul abattement, mais la volonté de bien faire. Jacob se promenait sur la route avec les chefs de famille; il causait gravement. Salomé le suivait, les bras passés autour de la taille de deux de ses jeunes compagnes, auxquelles elle venait de distribuer de légers souvenirs. Le garde se rapprocha de son hôte. — Nous ne sommes tous ici-bas que des voyageurs, dit-il; un jour on plante sa tente, le lendemain il faut ceindre ses reins et partir. J'ai fermé les yeux de mon père dans cette maison, mais qui peut savoir si le matin n'est pas proche où je devrai, comme l'ont fait mes aïeux, marcher sur le chemin de l'exil? Si telle est la volonté de Dieu, ce jour-là je prendrai le bâton d'une main ferme, et, me levant, je dirai : Seigneur, ton serviteur est prêt!

Cependant on apportait aux émigrans les humbles tributs de l'amitié : l'un donnait un sac de blé, l'autre le soc d'une charrue, celui-là une pièce de toile, celle-ci une petite corbeille pleine de fil, d'aiguilles, de bobines et de ciseaux. Le nécessaire venait en aide au nécessaire, c'était la dîme du souvenir. Les voyageurs recevaient d'une main tranquille et serraient ces offrandes sur leurs chariots. On se mit à table et on mangea en commun; puis, quand on eut vidé le dernier verre, avant que le soleil eut quitté l'horizon, les émigrans se levèrent. Les enfans furent assis dans les voitures, et le cortége se mit en route, précédé par les anciens du pays et suivi par toute la population, qui s'efforçait de rester calme. Quand on fut arrivé sur la première pente des montagnes, à cet endroit où la plaine apparaît au loin coupée par la ligne éclatante du Rhin, semblable à une bande d'argent, on se sépara. — Que Dieu vous

donne un bon voyage! cria-t-on aux émigrans. Ceux-ci agitèrent leurs chapeaux. Quelques femmes et de pauvres filles cachèrent leurs têtes dans leurs tabliers pour qu'on ne vît pas leurs larmes, et les montagnards regagnèrent leurs forêts.

C'était la première fois que Rodolphe assistait à une scène semblable. Des mœurs nouvelles, des mœurs austères se révélaient à lui. Ce qui l'étonnait le plus, c'était encore cette famille de protestans, cette famille d'exilés perdue au fond de la Forêt-Noire, et telle dans l'immuable ténacité de ses convictions et de ses habitudes qu'un bloc de granit oublié par la mer au milieu des sables agités sans cesse par le flux et le reflux. Le temps n'avait pas mordu sur elle depuis l'époque lointaine où elle priait dans les Cévennes. La nouveauté de ces grands spectacles qui avaient pour cadre une nature forte à laquelle la main de l'homme semblait n'avoir pas touché, l'antique simplicité de ces mœurs primitives, la présence d'une jeune fille dont le modèle ne lui était pas encore apparu, tout intéressait le jeune voyageur au plus haut degré. Ce n'était plus une question d'archéologie, un point de science obscur, une étude d'art, c'était le cœur même de l'homme qu'il découvrait sous un aspect nouveau, c'était surtout, au milieu d'une solitude sauvage, la grâce sobre et chaste d'une femme dans tout l'attrait mystérieux d'une beauté virginale qu'il avait entrevue autrefois. Rodolphe ne devait passer que trois jours à la Herrenwiese; il y était encore au bout de deux mois. Il savait alors où il avait rencontré le visage de Salomé.

Rodolphe était Lorrain. Sa famille, qui habitait une petite ville de l'ancienne province des Trois-Évêchés, se composait d'une mère âgée et d'une sœur veuve qui avaient concentré toutes leurs affections sur lui. Il avait eu dès l'enfance l'humeur vagabonde. Dans la maison de campagne où il passait à cette époque la belle saison, il se perdait chaque jour au fond des bois; point de mésaventure qui pût le contraindre le lendemain à rester au logis. A sa majorité et après de solides études, il avait fait voir qu'il était propre à tout, ce qui était peut-être cause qu'il n'avait jamais pu s'astreindre à un travail régulier. Il avait beaucoup voyagé, et à trente ans, lorsqu'un hasard le conduisit à la Herrenwiese, il avait parcouru, sans suite, mais avec bonheur, le cercle entier des connaissances humaines, un jour s'adonnant à la botanique, le jour suivant à la conchyliologie et bientôt après à l'étude des langues mortes, sans négliger toutefois la philosophie et la numismatique. Sa soif de science n'était tempérée que par une inclination naturelle très forte à la rêverie, à laquelle se mêlait un goût singulier pour la chasse. Comment s'arrangeait-il pour satisfaire toutes ces passions également impétueuses? C'est ce qu'il aurait été fort en peine d'expliquer lui-

même; toujours est-il que son cœur était comme une hôtellerie où elles vivaient en paix, sûres qu'elles étaient que leur maître ou leur esclave n'en trahirait jamais une seule au profit des autres. Rodolphe avait hérité de son père une petite fortune que ses amis estimaient à huit ou dix mille francs de rente. On ne sait pas ce qu'il pouvait entreprendre et mener à bonne fin avec ce patrimoine : études et voyages, chasses lointaines et longs travaux, rien ne l'embarrassait. Il avait été tuer des daims au Canada et déchiffrer des inscriptions à Balbek. A Paris, il vivait comme un cénobite, faisant les plus longues courses à pied et entassant pêle-mêle des livres et des curiosités rapportées de tous pays dans un petit appartement de la rue de Courcelles, où il passait de longues heures à lire et à fumer. C'était un nid où il aimait à s'abattre après des voyages qui n'avaient pas d'autres règles que sa fantaisie et d'autres limites que sa fatigue. Il arrivait quelquefois à Rome après être parti pour Moscou, et s'en allait par contre à Bagdad après s'être mis en route un matin pour Venise; mais son humeur accommodante et la promptitude, le zèle, le plaisir et la bonne grâce qu'il apportait à rendre service aux personnes auxquelles il pouvait être utile, le faisaient aimer de toutes celles qui le connaissaient. Il aurait fait mille lieues pour obliger un ami. Ajoutez à cet ensemble de qualités et de bizarreries une absence totale d'ambition et le dédain le plus sincère de la richesse, et on saura à peu près ce qu'était Rodolphe. Son premier soin, quand il revenait d'une excursion, était de courir en Lorraine, dans la petite ville où vivait sa mère. Il y passait un temps où il trouvait autant de bonheur qu'il en apportait. Puis un matin l'inquiétude le reprenait, il songeait à un problème soulevé par une lecture, à un pays qu'il n'avait pas vu, à une chasse qu'il n'avait pas faite, et commençait à siffler en marchant un certain air que sa mère et sa sœur connaissaient bien. Un jour, les bonnes créatures préparaient sa malle à son insu, et bientôt après en l'embrassant lui disaient : — Va! — Et il partait comme le pigeon de la fable. Elles savaient toujours qu'il reviendrait.

Rodolphe comptait au nombre de ses amis un M. de Faverges, qu'il avait rencontré en Syrie et bravement sauvé d'un mauvais pas où s'étaient échangés force coups de carabine et de pistolet. M. de Faverges, à moitié mort, n'avait dû la vie qu'au dévouement de Rodolphe, qui, atteint lui-même d'un grand coup de sabre au travers du visage, avait été tout à la fois pour son compatriote un chirurgien et une sœur de charité. Ce M. de Faverges, plus âgé que Rodolphe de quelques années, se trouva mêlé plus tard à de grandes affaires industrielles où il ne lui fut pas difficile de gagner deux ou trois millions. Malgré son opulence, le financier resta

l'ami du voyageur, et s'efforça de lui donner en maintes circonstances des témoignages d'une reconnaissance que le poids de l'or n'avait pas étouffée. Vingt fois il tenta de le pousser dans la voie où il marchait si heureusement; ce résultat qu'il avait atteint, il le lui promettait pour lui-même. Rodolphe, par bonté d'âme, acceptait, et on le voyait pendant une semaine occupé sérieusement dans un cabinet à grouper des chiffres; puis un jour il ne se faisait pas voir, et on apprenait bientôt que Rodolphe avait passé la frontière. De retour dans son entre-sol après une absence de trois mois, le fugitif s'excusait de son mieux. — Il y a des êtres, disait-il, qui ne peuvent pas s'empêcher de rester libres. — Oui, répondit une fois M. de Faverges exaspéré, les hannetons et les sangliers! — Rodolphe sourit. — Il est certain que l'étourderie de ceux-là et l'humeur sauvage de ceux-ci sont incurables, reprit-il. Donc, s'ils meurent dans l'impénitence finale, il ne faut pas leur en vouloir. — M. de Faverges renonça à enrichir son ami, mais ne renonça pas à l'aimer. Le paon revêtu de pierreries resta l'ami du bouvreuil hôte des forêts. Un matin, et après cent courses entreprises au hasard, Rodolphe était parti tout à coup pour Fribourg en Brisgau, où il était entraîné par l'espoir d'éclaircir une question d'architecture qui tenait depuis quelques jours son esprit en haleine. Sa visite faite à cette merveilleuse cathédrale, qui serait le chef-d'œuvre du grand Erwin de Steinbach, si le Munster de Strasbourg n'existait pas, Rodolphe imagina de parcourir la Forêt-Noire à pied, en chasseur, et d'en sortir par Heidelberg, après y être entré par l'Hœllenthal. On a vu comment le brouillard l'avait amené à la Herrenwiese.

L'allemand, qu'il avait bégayé au berceau, était une langue aussi familière à Rodolphe que le français. Il pouvait se croire dans sa patrie sur la rive droite comme sur la rive gauche du Rhin. Ce fut dans la langue adoptive de Jacob Royal qu'il échangea ses premières paroles avec Salomé. A peine installé chez le forestier, il avait chassé d'abord avec lui; plus tard, quand Jacob dut surveiller des coupes, Rodolphe parcourut le pays. Salomé en connaissait tous les sites et lui servait parfois de guide. Cette silencieuse fille, qui au logis ne restait pas une heure inactive, et qu'il avait pourtant surprise au bord du ruisseau, les mains pendantes et les yeux perdus dans l'eau, l'intéressait comme un problème. Jamais de sourire, jamais de rougeur sur ce visage de neige. Un cœur battait-il sous ce fichu tranquille? Que cachait ce front placide et rêveur? Que demandaient au ciel ces yeux si clairs et si profonds, dont aucune ombre ne troublait tout à coup la pureté? Sans qu'ils se fussent expliqués, il y avait entre eux une secrète sympathie qui les faisait se retrouver avec plaisir. L'un près de l'autre, ils étaient heureux. Salomé ne le disait pas, mais

Rodolphe le devinait dans son regard. Zacharie les accompagnait dans leurs promenades : il pêchait des truites, et en attrapait quelques-unes dans les torrens, bien que la saison ne fût pas encore favorable. Tandis que l'enfant s'amusait, ils marchaient lentement, regardant la forêt, la montagne, le ciel, et parlant bas.

Il y avait déjà un certain temps que Rodolphe habitait la maison du garde, lorsque Salomé fut choisie par une femme du pays pour être marraine de son enfant. La jeune mère aurait bien voulu associer Rodolphe à ce choix en qualité de parrain; mais la différence de religion s'y opposait. La cérémonie du baptême est une occasion de fête dans ces parties reculées du Schwartzwald. Il est d'usage de se réunir dans l'auberge du pays; les hommes et les femmes revêtent leurs plus beaux habits; l'enfant, paré de langes tout neufs et de couleurs vives, est couché sur un oreiller et dort sur un banc au milieu de ceux qui seront un jour ses guides et ses soutiens; la marraine porte autour du front une couronne de fleurs naturelles, un bouquet orne le chapeau du parrain; on s'asseoit autour des tables et on se réjouit. Dans ces contrées, où l'éclatant soleil du midi ne brille pas, la gravité est la compagne de tous les plaisirs, les convives restent sérieux; on choque les verres, on échange un mot, un souhait, une espérance, puis on se tait. La rêverie qui est dans l'air s'empare de tous les esprits. Lorsqu'un nouveau-venu pousse la porte, chacun lui tend son verre; l'arrivant y trempe les lèvres, rompt un morceau de pain et s'assoit. A son tour, il fait le même accueil à ceux qui le suivent. C'est comme le témoignage de l'hospitalité et l'affirmation d'une amitié cordiale, quelque chose comme une communion villageoise.

Rodolphe avait suivi Salomé dans la grande salle de l'auberge. Le parrain du petit enfant était auprès d'elle; c'était un beau jeune homme, à l'air franc et résolu; il ne la quittait pas. La couronne de fleurs des champs, glanées à grand'peine dans les bois et sur le plateau, que Salomé portait sur la tête, rehaussait la grâce pensive et le caractère poétique de son visage. Au milieu des compagnes de ses travaux journaliers, elle semblait appartenir à un autre monde. Un doux sourire entr'ouvrait ses lèvres quand elle offrait son verre à un voisin; mais quel regard quand elle contemplait l'enfant dont elle allait répondre devant Dieu! On voyait bien à l'accueil qu'on lui faisait qu'elle était aimée; une sorte de respect empêchait seulement que les témoignages d'affection allassent jusqu'à la familiarité.

Vers midi, elle se leva et sortit accompagnée de Zacharie. La robe de laine blanche qu'elle portait tombait à longs plis sur ses pieds. Rodolphe la suivit. Un moment, le jeune homme qu'une parenté religieuse allait unir à Salomé s'arrêta sur le seuil de l'au-

berge, hésita, désirant peut-être un appel, puis rentra dans la maison lentement. Au bout d'une heure, Rodolphe et Salomé étaient arrivés près d'un site sauvage aux environs du Wildersee; ils s'assirent dans l'herbe, sous l'ombre de grands hêtres devant lesquels s'ouvrait un horizon de forêts. Autour d'eux, dans la bruyère épaisse, des sapins vaincus par le vent se tordaient au ras du sol, et mêlaient leurs rameaux verts aux ronces et aux buissons de houx. Des nuages qui couraient dans le ciel jetaient de grandes ombres sur la montagne; une solitude profonde les enveloppait. Salomé regarda du côté du couchant, d'où montaient lentement des flocons de vapeur qui rampaient au flanc d'un ravin. Bientôt après, ces flocons glissèrent au-dessus de la ligne de l'horizon, effleurèrent un instant la cime des arbres, puis se perdirent dans le ciel, où la lumière les colora d'une teinte d'or. Les yeux de Salomé, qui les suivaient dans leur vol, se mouillèrent, et sa poitrine se gonfla. — Où vont-ils? murmura-t-elle.

Rodolphe lui prit la main, et, comme réveillé subitement : — Qu'avez-vous? lui dit-il.

— Je ne sais. Je m'en veux de pleurer, et je pleure. Toutes les fois qu'une circonstance particulière me tire de la quiétude accoutumée où mes jours s'écoulent, je cède à cette sensation, à ce besoin. Mon cœur est comme un vase plein qu'une main imprudente secoue; le contenu du vase s'épanche au dehors. Et cependant le Seigneur ne nous a pas octroyé le don des larmes pour les répandre sur des maux imaginaires; elles nous soulagent dans les sérieuses afflictions de la vie, et nous permettent encore de consoler ceux qui souffrent. Pourquoi donc les miennes coulent-elles sans cause et sans tarir, comme l'eau de cette source où tout à l'heure nous avons bu? Ah! Dieu me châtiera pour des larmes si peu justifiées!

Il y eut un moment de silence. Rodolphe, ému, observait ce visage, animé alors de tous les feux et de tous les désordres d'un désespoir qui faisait explosion. La glace s'était fondue : il y avait de la flamme dans les yeux, de la douleur, mille passions dans le pli des lèvres. La statue avait une âme et une voix.

— Ne me croyez pas folle, reprit Salomé avec un doux sourire, qui anima sa bouche décolorée d'une grâce ineffable. Il m'a semblé, du premier jour que vous m'êtes apparu, que vous étiez un frère qui veniez me secourir. Peut-être devinerez-vous ce que je ne devine pas, et m'aiderez-vous à guérir. Je suis une pauvre fille ignorante, et vous venez des pays où l'on sait.

Amenée à parler d'elle-même par une de ces secousses violentes et soudaines dont les natures les plus concentrées subissent à certains momens l'irrésistible empire, Salomé raconta à Rodolphe qu'une

maladie de langueur qui l'avait menacée dans sa première adolescence avait contraint son père à lui faire passer quelques années dans un pensionnat de Carlsruhe, où son esprit s'était ouvert à de nouvelles idées et plié à de nouveaux besoins, comme une terre vigoureuse est pénétrée lentement par l'eau qui l'arrose. Elle avait vécu au-delà de l'horizon de montagnes et de forêts où jusqu'alors elle avait grandi. Quand elle y retourna, habituée à de jeunes et fraîches amitiés qui l'y suivirent par le souvenir et quelque temps l'entretinrent de choses qu'elle regrettait, l'espace, la régularité méthodique, le bien-être acheté par le travail, le bruit du torrent, les promenades sous l'ombre mouvante des bois ne lui suffirent plus. Elle avait d'autres goûts, d'autres désirs. Son corps était guéri, son âme était malade. Elle ne savait où épancher ce trésor amer de connaissances qu'elle avait puisées au milieu de compagnes plus riches. Les conversations des gens simples de la Herrenwiese roulaient sur un thème invariable : on s'occupait des récoltes, de la coupe des bois, du prix des bestiaux; on ne souhaitait qu'un peu plus d'aisance. Salomé était isolée au milieu de tous. L'inquiétude de son âme était servie par une organisation nerveuse, une sensibilité exquise qu'elle s'était appliquée à étouffer, mais qui réagissait. Seul son père aurait pu la comprendre, mais le garde avait mis sous ses pieds ces besoins et ces désirs tumultueux qu'il traitait de vanités et de piéges suscités par l'esprit malin. Sa mère en mourant emporta le secret de cette angoisse. Lorsque Salomé s'aperçut que les correspondances qui lui rappelaient les jours d'autrefois la troublaient dans sa retraite, elle en rompit le fil délicat, mais sans retrouver le calme. La lecture de certains livres qu'elle avait rapportés de la ville la faisait tomber dans de longues rêveries d'où elle sortait avec des vertiges, le cœur tout palpitant. Soumise au renoncement par l'austérité d'une éducation puritaine, elle déchira ces livres empoisonnés, et en dispersa les feuillets au vent; mais la plaie vive saignait au plus profond de son cœur. Dans les commencemens de son séjour à la Herrenwiese, après qu'elle eut quitté Carlsruhe, sa principale, sa plus douce distraction avait été de chanter en s'accompagnant du piano. Elle avait un sentiment très vif et très sérieux de la musique, avec une voix sympathique, large, étendue, qu'elle conduisait habilement. Salomé ne chantait jamais que des morceaux des plus grands maîtres, et passait des heures dans cette occupation où elle trouvait une source intarissable de pures jouissances. Jacob aimait à l'écouter, malgré son éloignement pour les plaisirs profanes. Salomé avait bien vite reconnu que la musique exerçait sur tout son être un empire encore plus despotique que la lecture. Vainement, sollicitée par la raison, avait-elle tenté d'y renoncer, vainement avait-elle voulu s'imposer un

sacrifice absolu : ses mains se promenaient toujours sur le clavier, et souvent elle chantait le soir des airs qui troublaient son sommeil et l'agitaient comme un arbrisseau secoué par la bise. Ainsi contre tout Salomé luttait avec vaillance et résolution, et cependant elle n'était pas encore maîtresse d'elle-même. De là ces longs silences et cette tristesse où elle s'absorbait. Devait-elle espérer la guérison, et les prières qu'elle adressait au Très-Haut seraient-elles exaucées?

Une rougeur fébrile passait sur le visage de Salomé pendant cette confession, la première qu'elle eût faite; ses yeux, noyés dans l'espace, étaient tout brillans de larmes. Rodolphe laissa tomber cette émotion à laquelle la jeune fille ne cédait pas sans résistance, et lui demanda bientôt après si elle n'avait jamais ouvert son âme à son père; peut-être consentirait-il à descendre pour elle dans les villes, à quitter cette solitude où Salomé s'épuisait en luttes stériles; ne l'aimait-il pas assez pour lui faire tous les sacrifices? Salomé releva la tête : — Et c'est parce qu'il m'aime comme le fruit de ses entrailles que je ne lui en parlerai jamais! s'écria-t-elle avec un feu extraordinaire. Moi, son enfant, l'arracher à cette chère montagne où son père a vécu, où ma mère est morte, où il a trouvé la paix du foyer domestique, où chaque tronc d'arbre qu'il a vu grandir est comme un compagnon de son enfance, où il est aimé, honoré, libre!.. Ah! plutôt que de lui porter ce coup, je réduirai mon cœur en poudre!..

Elle appuya son front brûlant sur ses mains jointes, et garda le silence. En ce moment, Zacharie, qui faisait rouler des pierres dans le lac, revint en courant : — Il est tard et voilà le soleil qui se couche, cria l'enfant du plus loin qu'il aperçut Rodolphe, il faut partir. Salomé se leva : — Dieu m'envoie cette épreuve, que son nom soit béni! dit-elle. Et, marchant devant Rodolphe, elle entra d'un pas ferme dans la forêt.

Cet entretien avait produit sur l'esprit du chasseur une impression profonde. Il eut pour résultat de le rapprocher encore de Salomé. Rodolphe était sûr à présent que le sang coulait sous cet épiderme froid, et que la vie s'agitait dans ce sein comprimé. Il ne lui trouvait pas plus de charme, elle lui était plus sympathique. Les chasses et les promenades continuèrent. Le froid descendit sur la montagne, quelques floçons de neige, un vent plus âpre, annoncèrent l'hiver; Rodolphe ne quitta pas la Herrenwiese.

## III.

Cependant cette conversation, dans laquelle Salomé avait épanché sa tristesse, ne se renouvela plus. A quelque temps de là, si elle n'évitait pas la présence de Rodolphe, elle se montrait moins prompte

à l'accompagner dans ses longues courses. Elle était rentrée dans son silence et sa tranquillité morne, comme un volcan qui s'endort après l'éruption. Seulement, quand le jeune chasseur lui parlait, elle avait des tressaillemens subits et sur la peau des rougeurs fugitives. Rodophe avait remarqué ce changement sans en pouvoir démêler la cause. Il en souffrait, et cherchait mille prétextes pour renouer la chaîne rompue de sa chère confiance. Après des tentatives infructueuses, un soir que Salomé s'était éloignée, comme il arrivait de la chasse, il la rejoignit le long du ruisseau qui traverse la Herrenwiese. — Que vous ai-je fait? dit-il. Ai-je trahi vos confidences? Pourquoi me fuyez-vous? Ai-je eu le malheur de vous déplaire? Si je ne suis plus un ami pour vous, dites-le-moi, et jamais vous ne me reverrez.

Salomé devint plus blanche que les pierres lavées par l'eau du torrent. — Dieu, qui connaît nos plus secrètes pensées, sait ce qui se passe là, dit-elle en posant le doigt sur son corsage. La haine et l'ingratitude ne sont pas entrées dans mon cœur. Si vous partez, personne ne priera pour vous plus que Salomé.

Rodolphe resta.

A quelque temps de là, un jour qu'ils étaient assis sur un petit banc dans le jardin, le visage tourné vers le soleil, un étudiant qui passait sur la route s'arrêta et tendit sa casquette par-dessus la haie avec ce geste calme et grave qui ennoblit la pauvreté. L'étudiant voyageait et demandait l'aumône, l'aumône sainte qui devait l'aider à cueillir les fruits de l'arbre de science. Salomé, que la prière ne prenait jamais au dépourvu, tira du fond de sa poche quelques pièces de monnaie où le cuivre se mêlait à l'argent, et ouvrit la main dans la casquette de l'étudiant; puis, courant vers la maison, elle en revint avec un pain blanc et un verre rempli de vin. Le voyageur vida le verre d'un trait, en secoua les gouttes sur le gazon, et prit le pain. Salomé venait de se rasseoir auprès de Rodolphe. — Que Dieu t'assiste! dit-elle en saluant l'étudiant de la main.

L'étudiant agita sa casquette. — Que Dieu bénisse ton union et t'accorde une fille qui te ressemble! répondit-il. Et il passa.

Un flot de sang monta au visage de Salomé. Elle se leva d'un bond, et s'éloigna en courant. Rodolphe n'osa pas la suivre.

Il arrive souvent qu'un mot éclaire d'un jour vif des sentimens ensevelis dans les ténèbres du cœur. On les ignorait, on n'y pensait pas la veille. Tout à coup ils font explosion, et le cœur qui les recélait en est subitement envahi. C'est l'étincelle qui tombe sur la mine chargée de poudre. Tout était silence, tout n'est plus que flammes et tonnerre. Tandis que Rodolphe regardait fuir Salomé, il se sentait remué jusque dans les entrailles. Un sang plus chaud circulait

dans ses veines; il était attendri, ému; il avait peur, et son trouble le remplissait d'une ivresse nouvelle; il n'osait point descendre en lui-même, et chaque battement de son cœur lui criait qu'il aimait Salomé. On sait que Rodolphe avait à maintes reprises traversé Paris; mais la durée et la fréquence de ses voyages dans des contrées barbares, son goût pour la chasse et la rêverie, qui, dans ses heures de paresse et de loisir, en faisait un hôte des campagnes, tout avait contribué à le sauver des plaisirs faciles et des séductions banales de la galanterie. Il avait conservé la jeunesse d'âme et, jusqu'à un certain point, la naïveté de ces bénédictins qui traversaient les années fougueuses de la vie entre les quatre murailles d'une bibliothèque. Cette éclosion de l'amour fut une fête pour Rodolphe, et il s'abandonna avec des délices infinies à la fraîcheur et à l'impétuosité de ses sensations.

La soirée qui suivit cet incident fut silencieuse. Ruth filait et caressait Zacharie du regard; Jacob lisait le livre des Rois dans sa grande bible. Salomé travaillait à un ouvrage d'aiguille. Elle ne releva pas la tête une fois, et jamais ses yeux ne rencontrèrent ceux de Rodolphe; mais sa main tremblait sur la broderie, et à deux reprises, dans sa précipitation, elle cassa le fil que l'aiguille fixait sur la batiste. Son père la pria de chanter. Elle posa son ouvrage sur la table sans répondre et ouvrit le vieux clavecin. Elle prit au hasard, dans un cahier de musique, une mélodie de Schubert, et chanta. Sa voix était étouffée, mais avait en ce moment une expression singulière qui en augmentait le charme indéfinissable. Ruth cessa d'agiter son rouet; Zacharie tout doucement se retourna sur sa chaise et regarda sa sœur; Jacob, la tête entre ses mains, écoutait les yeux fermés. Quand Salomé arriva aux dernières mesures de l'*Adieu*, sa voix avait la douceur plaintive et la tristesse du vent qui pleure sur la bruyère. Tout à coup elle s'arrêta, et son visage parut baigné de larmes. — Salomé! cria Rodolphe. Mais déjà Jacob l'avait prise entre ses bras. — Qu'as-tu? Parle! dit le père.

Salomé fit un effort pour se raffermir sur ses genoux. — Ce n'est rien,... je suis lasse, dit-elle.

Elle fit signe de la main à Ruth, qui accourut, et elle monta lentement l'escalier de bois.

Jacob, debout, les traits contractés par le chagrin, la suivait des yeux. — Seigneur, épargne ton serviteur! dit-il d'une voix haute. Puis, se tournant vers Rodolphe : — Sa mère me l'a donnée, reprit-il, et je me souviens qu'elle a été malade. Depuis lors je suis inquiet comme l'oiseau dont le nid a été menacé, et j'élève mon âme à Dieu pour qu'il veille sur Salomé. Toi que ton âge rapproche de ma fille et que ton éducation a rendu habile dans des connais-

sances qui me manquent, ne sais-tu rien, n'appréhendes-tu rien?

Rodolphe secoua la tête sans répondre. Alors Jacob Royal retourna à sa place, devant la table, et, ouvrant sa bible au livre des Psaumes, se mit à lire.

Et Rodolphe l'entendait à demi-voix qui disait :

« Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur et ne me punissez pas dans votre colère,

« Parce que j'ai été percé de vos flèches et que vous avez appesanti votre main sur moi.

« A la vue de votre colère, il n'est resté rien de sain dans ma chair, et à la vue de mes péchés, il n'y a plus aucune paix dans mes os... »

A dix heures, sa voix murmurait encore au milieu d'un silence que rien ne troublait. Rodolphe se leva. — Prie pour nous, mon fils, dit le garde.

Le lendemain, Salomé parut à l'heure accoutumée; son visage ne gardait plus aucune trace des langueurs et des abattemens de la veille. Elle tendit son front à son père, et, prévenant la question qu'il allait lui adresser : — Dieu a béni mon sommeil, dit-elle d'une voix calme.

Que d'actions de grâces dans le regard que le père abaissa sur sa fille! Zacharie sauta au cou de sa sœur. — Ah! m'as-tu fait peur hier!... Ne chante plus.

— Non, répondit Salomé.

Et elle ferma le piano, qui était resté ouvert.

Il y avait dans un village voisin le fils d'un éclusier dont la famille professait la religion réformée. Il avait quelque aisance et possédait une petite scierie sur les bords du torrent. Chaque année, avec les profits qu'il en tirait, il achetait quelque arpent de terre ou de bois. Jean était un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, probe, laborieux, de mœurs irréprochables; avec ce qu'il avait amassé et l'expérience qu'il avait acquise dans le commerce des sapins, on ne doutait pas qu'il ne s'établît un jour dans la vallée de la Murg. Il ne négligeait aucune occasion de voir les habitans de la Herrenwiese. Un coreligionnaire était toujours le bienvenu chez Jacob Royal; la bonne réputation de Jean rendait cet accueil plus amical. On se marie de bonne heure dans la Forêt-Noire; on s'étonnait donc que l'éclusier n'eût pas encore introduit une ménagère dans sa maison. La question de savoir quelle fille il épouserait était en conséquence une de celles qu'on débattait le plus volontiers dans les auberges du pays. Un matin, il quitta la scierie après avoir prévenu qu'il ne déjeunerait pas au logis, et s'enfonça dans un sentier qui de son village conduisait par le plus court

à la Herrenwiese. Les bûcherons qui travaillaient dans la forêt remarquèrent que Jean avait ses plus beaux habits, bien qu'il eût plu la veille, et que le terrain fût mauvais. — Eh! eh! dit l'un d'eux, il n'a pas peur de gâter ses bottes ni de mouiller les pans de sa redingote noire! j'imagine qu'un mariage est au bout de la promenade. — Bientôt après, le gilet écarlate et le bonnet de peau de renard de Jean avaient disparu derrière un coude du sentier. Vers midi, l'éclusier arriva sur le plateau. Jacob fumait sa pipe sur le seuil de sa porte; Jean l'aborda, et ils causèrent en marchant à petits pas dans la prairie. Quand ils eurent fait trois ou quatre tours, Jacob et Jean échangèrent une poignée de main, et ils entrèrent dans la maison. Salomé travaillait; Rodolphe était non loin d'elle qui lisait. Au premier regard, Rodolphe reconnut le jeune homme qui, dans la cérémonie du baptême dont il avait été témoin, avait figuré comme parrain à côté de Salomé.

— Voilà Jean notre voisin, dit Jacob; il marche selon les voies du Seigneur, il est honnête selon le monde, il t'aime, et il vient me demander si tu veux devenir sa femme.

Salomé se leva plus froide que le marbre. — Est-ce un ordre, mon père? dit-elle.

— Non, répondit le garde; je crois que Jean sera bon pour toi, et que tu ne manqueras de rien dans sa maison.

— Vous êtes bon pour moi, et je ne manque de rien dans la vôtre, répondit-elle.

Jacob prit la main de sa fille. — Tu as la jeunesse en partage, et il est dans ma destinée de rendre compte de mes actions avant toi, ajouta-t-il avec une sorte d'insistance; à l'heure de notre séparation, ce sera pour moi une consolation de penser que je laisserai ma fille auprès de quelqu'un qui sera son ami et aura le droit de la protéger.

Le regard de Salomé glissa sur Rodolphe. Le livre qu'il lisait était tombé à ses pieds; il était affreusement pâle.

— Me permettez-vous d'attendre encore, mon père? répondit Salomé d'une voix faible, je ne voudrais pas apporter à mon mari un cœur qui ne fût pas tout à lui. Donnez-moi le temps de savoir si je puis aimer Jean comme il m'aime.

Jacob Royal se tourna vers l'éclusier : — Tu l'as entendue, dit-il, prends patience... D'ailleurs, si tu as besoin d'une compagne, et il n'est pas bon que l'homme reste seul, n'hésite pas, cette maison te sera toujours ouverte.

Tandis que Jacob parlait, Salomé s'appuyait d'une main contre la chaise qu'elle avait quittée; elle tenait ses yeux baissés et tremblait de rencontrer ceux de Rodolphe.

— Qu'il soit fait selon la volonté de Salomé; dans un an, je reviendrai, dit l'éclusier, et si son cœur ne parle pas pour moi, je choisirai une autre compagne.

La bouche de Salomé s'ouvrit comme pour lui dire : — Ne revenez pas! mais l'excès de sa joie lui fit peur, et elle cacha sa tête entre les bras de Ruth.

Une heure après, Rodolphe, qui rôdait autour de la maison, en vit sortir Salomé. Elle prit un sentier qui côtoyait le bord du ruisseau, et le descendit à pas lents; elle était seule; Rodolphe la suivit. Au bout de quelques minutes, elle atteignit l'endroit où commence la vallée qui se dirige vers Forbach. Quelques grands arbres qui trempent leur pied dans l'eau y mêlent leur feuillage sur un talus de gazon semé de grosses pierres. La journée avait été tiède et rappelait les belles heures de l'automne envolé. Salomé s'assit au soleil sur la mousse. D'une main distraite, elle jetait de petits cailloux dans l'écume du torrent. Rodolphe s'approcha d'elle; Salomé attacha sur lui ses yeux sans témoigner aucune surprise; jamais son regard n'avait été plus doux et plus triste. — Ah! je vous aime! s'écria Rodolphe hors de lui.

— Et vous êtes catholique! répondit Salomé sans retirer la main qu'il avait saisie.

Un frisson parcourut tout le corps de Rodolphe. Que de choses dans ce seul mot! Il était aimé, et une barrière infranchissable les séparait. Il ne voyait aucun moyen d'arriver jusqu'à ce cœur qui se donnait à lui. Le saisissement l'empêcha de répondre. Il porta silencieusement la main de Salomé à ses lèvres et la regarda avec une sorte d'effroi. — Oui, vous m'aimez, reprit-elle la rougeur sur le front, mais sans s'éloigner. Je l'ai compris en même temps que j'ai compris que je vous aimais aussi. Peut-être est-ce un aveu que je ne devrais pas vous faire; cependant j'y trouve un charme douloureux qui m'y fait succomber. D'ailleurs il n'est pas dans ma nature de mentir, et mieux vaut tout de suite creuser ensemble une situation à laquelle je ne vois pas d'issue. Nous serons deux à prendre la résolution qui nous paraîtra la meilleure. Je vous sais honnête et bon; pendant cette première nuit que vous avez passée sous notre toit, au milieu du délire qui vous avait saisi, vous avez prononcé le nom de votre mère; ce souvenir m'a donné une favorable opinion de votre cœur; rien plus tard ne l'a démentie, et lentement je me suis attachée à vous; à votre tour, vous emporterez de moi la pensée que je suis une créature sincère qui n'aurait pas mieux demandé que de vous dévouer sa vie. Malheureusement il y a entre nous un abîme que la plus longue patience et les efforts les plus constans ne parviendront pas à combler. Vous savez de quel sang je sors; n'eussé-je

pas enracinée en moi la foi de mes aïeux, leur long martyre est un legs qui pèse sur ceux de notre nom et les engage tous. Si vous changiez de croyance pour arriver jusqu'à moi, je vous estimerais moins, et, vous estimant moins, je ne pourrais plus vous aimer. Si je vous parle ainsi, c'est pour que vous me connaissiez tout entière. Vous savez à présent pourquoi j'évitais ces promenades et ces rencontres que vous recherchiez. Il n'en pouvait sortir rien de bon, et pour vous, et pour moi; mais quand je me suis retirée, le mal était fait; je l'ai senti au trouble de mes nuits. Rien depuis lors n'a pu me guérir, ni la méditation, ni la prière. Dieu n'a point béni mes larmes. C'est la première fois, ce sera la dernière aussi que je vous parlerai de ce triste amour. Il y a des blessures si cuisantes, qu'il n'y faut pas toucher. Maintenant il serait à désirer que vous eussiez le courage de partir. Vous aurez traversé cette solitude comme autrefois le fils d'Abraham traversa la Mésopotamie; seulement la fille de Laban ne vous suivra pas. Il ne dépendra pas de moi que je vous oublie, toute ma volonté et une longue suite de jours n'y suffiraient pas; mais si mon père me présente un mari, je ne dois pas vous cacher non plus qu'au premier signe de sa volonté j'obéirai.

Rodolphe était atterré. La raison lui criait que chaque parole de Salomé était marquée au coin du bon sens et de la vérité. Elle lui parlait un langage ferme et résolu; on ne devinait la tendresse profonde qui était en elle qu'à l'accent de la voix et à l'expression des yeux. Tout son amour, tout son dévouement, tout son désespoir, y semblaient réfugiés. Le chasseur la connaissait assez pour savoir que rien désormais ne la ferait dévier de la route où elle voulait marcher. Cependant il ne pouvait se résoudre à l'abandonner. Il regarda autour de lui le cercle de forêts dont un rayon de soleil oblique rougissait les cimes, et la pensée de quitter ce petit coin de terre où il avait rencontré Salomé lui serra le cœur. La Herrenwiese était comme une patrie nouvelle pour lui. Il se hasarda à demander à sa compagne si rien ne fléchirait Jacob Royal, et si par affection il ne consentirait pas à lui donner sa fille. Salomé secoua la tête. — Est-ce à moi, dit-elle, de lui porter ce coup terrible? Qu'a-t-il fait pour que ces mains auxquelles il a enseigné la prière se dressent contre lui et le déchirent? Non, non. Il a plu au Seigneur de nous envoyer cette épreuve, acceptez-la comme je l'accepte!

Rodolphe et Salomé s'entretinrent encore quelques instans, puis Salomé se leva. — Il faut nous séparer, dit-elle; nos cœurs se sont ouverts, ne les laissons pas s'amollir dans d'inutiles épanchemens. La plaie est assez douloureuse sans qu'il soit besoin de l'élargir. Encore une fois, donnez-moi votre main, puis adieu. Nous sommes comme deux voyageurs qui se rencontrent dans le désert; une heure

ils se sont reposés à l'ombre de la même oasis, et ont rafraîchi leurs lèvres dans les eaux de la même fontaine, puis ils échangent une dernière parole et s'enfoncent dans le sable, marchant vers des horizons divers. Cette vallée de larmes où nous errons n'est pas éternelle, et nous ne faisons qu'y passer... Plus loin nous nous retrouverons.

Elle laissa sa main quelques minutes dans celle de Rodolphe et le regarda longtemps, le cœur gonflé et les lèvres agitées d'un léger tremblement. — A ce soir, dit-elle tout à coup; quand je vous reverrai, vous ne serez plus qu'un hôte pour moi. — Et elle s'éloigna sans retourner la tête.

## IV.

Rodolphe n'eut pas le courage de suivre le conseil difficile que lui avait donné Salomé. Il ne partit pas, et la Herrenwiese le vit encore le lendemain et les jours suivans; mais ce fut vainement qu'il tenta de renouer l'entretien avec la fille de Jacob, et de la ramener sur les choses qui l'occupaient sans cesse. Elle fut inflexible. Elle n'y pensait pas moins, mais n'en laissait rien paraître. Son visage blanc avait retrouvé la rigidité du marbre; on aurait pu croire, tant il était impassible, que jamais le désordre et les flammes de la passion n'en avaient illuminé les traits. Elle vaquait silencieusement aux soins du ménage avec cette même démarche tranquille qui n'était ni lente ni pressée, cette même activité méthodique, cette même vigilance minutieuse qui ne néglige aucun détail, et accorde une attention égale aux bœufs qui ruminent dans l'étable et à l'oiseau qui sautille dans sa cage. A présent qu'elle connaissait la cause de son trouble, et qu'elle avait à lutter contre un mal dont l'origine était visible, elle retrouvait pour le combattre toute son énergie et sa ténacité. Elle redoublait de soins pour être le moins souvent possible avec elle-même, et cherchait à distraire sa pensée en appelant à son aide des travaux qui la fatiguaient. Elle ne fléchissait pas dans sa volonté, pareille à un soldat qui tient son drapeau levé au plus fort de la bataille. Quelquefois cependant, troublée par les longs regards que Rodolphe attachait sur elle, et comme attendrie dans sa résistance, elle était entraînée spontanément à lui accorder un mot, ainsi qu'on l'a vu au commencement de cette histoire, mot rapide qui la déchirait sans que Rodolphe en fût apaisé.

Un soir qu'il était dans sa chambre après une soirée muette que la retraite de Salomé avait abrégée, Rodolphe se souvint de M. de Faverges : il ne lui avait pas écrit depuis son départ pour Fribourg. Il prit une plume et lui adressa une lettre où toute son âme se déversa. Après le récit de l'aventure de chasse qui lui avait fait ren-

contrer Jacob, après un portrait rapidement esquissé de Salomé, il continuait en ces termes :

« Voilà pourquoi je suis resté à la Herrenwiese, et pourquoi j'y reste encore. Le printemps m'y trouvera peut-être. Si j'attends quelque chose, ce que je ne sais pas, certainement je n'espère rien. Je suis soutenu par ce sentiment indéfinissable qui persiste dans le cœur de l'homme, malgré la certitude absolue d'un malheur irréparable.

« Les idées dans lesquelles tu as été élevé, ce doute et cette ironie qu'on respire avec l'air qui flotte sur les boulevards de Paris, ne te permettront pas de comprendre que deux familles chrétiennes ne puissent pas s'unir, parce qu'une différence dont les catholiques et les protestans de nos salons soupçonnent à peine l'étendue sépare leurs communions. Cela est cependant. Jacob Royal, dont j'estime profondément le caractère, dont j'admire l'austérité, la constance, et une certaine grandeur morale qu'on ne peut apprécier à distance, mais qui frappe aussitôt qu'on vit dans son intimité, n'est pas un protestant, pas même un calviniste, c'est un huguenot; comprends-tu bien? un vrai fils de ces sectaires qui combattaient à La Rochelle et qui mouraient en confessant leur foi. Il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour l'entendre crier : *Vive Coligny!* Il prie et il jeûne chaque année le jour de la Saint-Barthélemy, et chaque année, le 17 octobre, il prend le deuil en souvenir de la révocation de l'édit de Nantes. C'est moins un homme qu'une tradition et un principe. J'ai le frisson quand il chante les psaumes de David, entouré de ses serviteurs; alors je n'ai qu'à fermer les yeux pour me croire dans une caverne des Cévennes au temps de la persécution de M. de Villars. Un tel proscrit, le fils d'une pareille race, est inébranlable comme les vieilles roches des montagnes d'où il sort. Il y a en lui l'humilité du chrétien et l'orgueil de l'exilé. Son langage a une forme et un caractère qui étonnent. Les terribles soldats contre lesquels les Guises tournèrent leur épée ne devaient pas parler autrement qu'il ne le fait; c'est l'écho d'un siècle qui dort dans la poudre des tombeaux. Moi qui ai bu à la coupe de la raillerie mondaine, j'en suis tout épouvanté, ainsi qu'un voyageur qui voit surgir du milieu des sables la tête énorme d'un sphinx de granit.

« Tu devines ce que peut être Salomé, élevée par un tel serviteur de Calvin dans la solitude austère de la Forêt-Noire. Tous les sabres de mille dragons ne la feraient pas reculer. Il y a du sang de lionne dans les veines de cette frêle créature, qui a la douceur d'un agneau. Sa volonté est comme la tige d'un jeune chêne, toute droite et inflexible; sa bonté, inépuisable comme les eaux bienfaisantes d'un fleuve. Te souviens-tu de cette tête de Vierge d'un caractère byzantin que nous admirions ensemble parmi les arabesques d'or et

d'azur et les rinceaux de pourpre d'un vieux missel découvert à Syracuse? Je ne me lassais pas de regarder cette figure candide d'un caractère si singulier. La première fois que je vis Salomé, il me sembla la reconnaître, moi qui ne l'avais jamais vue. Peu de temps après, un jour que, couronnée de fleurs, elle tenait un enfant sur les fonts baptismaux, une exclamation faillit m'échapper des lèvres. Je ne m'étais pas trompé en la reconnaissant. J'avais devant les yeux cette tête de Vierge qui m'avait charmé, et dont le regard mystique et la chevelure d'or illuminaient les marges jaunes du vélin. Un trouble inexprimable s'est emparé de moi. J'ai vu dans cette rencontre le doigt de la destinée. Il y a si loin de Syracuse à la Herrenwiese!

« Ma vie s'écoule à regarder Salomé, à la suivre des yeux, à la chercher, à m'enivrer de sa présence. Nous n'échangeons pas quatre paroles en une journée. Je sens bien que le bonheur serait auprès d'elle. Je ne puis pas y atteindre. Souvent je chasse tout un jour, mais j'emporte son souvenir avec moi. Jacob, qui m'accompagne, sourit quand je néglige de tirer un chevreuil qui part d'un taillis ou quelque coq de bruyère qui de ses grands coups d'aile fait retentir la voûte des bois. Hélas! je ne pense qu'à Salomé, je ne vois que Salomé!

« Et cependant tu sais si j'ai l'humeur romanesque! moi qui n'aimais que les plantes et les coquilles, les médailles et la chasse, les courses lointaines et les livres! Ah! que je donnerais tous ces biens pour tenir sa petite main dans la mienne! Se peut-il que l'on change si profondément et si rapidement?

« Il m'a fallu, misérable que je suis, tromper le bon Jacob pour trouver un prétexte à ce long séjour que je fais dans la montagne. La chasse n'y suffisait plus. On entend si rarement le son de mon fusil dans la forêt! Je compose donc un herbier dans lequel je veux collectionner toutes les plantes de la flore locale. J'en ramasse parci par-là quelques-unes que je mets proprement sécher dans de grandes feuilles de papier blanc qui font l'admiration de Zacharie. Il ne comprend pas, le cher petit, pourquoi l'on gâte ainsi du beau papier sur lequel on pourrait dessiner tant de bonshommes et tant de maisonnettes; mais à ma collection j'aurai toujours grand soin qu'il manque quelque fleur, une fougère, un brin de mousse. L'honnête Jacob m'apporte souvent des plantes qui lui semblent curieuses. Je rougis en les recevant.

« Cette situation cependant ne peut pas durer. Salomé tient toujours ce qu'elle promet. Chaque fois qu'une affaire ou un hasard amène un étranger dans la maison du garde, s'il est jeune, s'il est bien tourné, s'il la regarde attentivement, je tremble que ce ne soit le mari qu'elle a résolu d'accepter aussitôt que son père le

lui proposera. S'il passe la nuit sous le même toit qui nous abrite tous, j'ai la fièvre. Je ne suis rassuré qu'au moment du départ. Rien jusqu'à présent ne me fait soupçonner que le péril soit imminent; mais demain, mais après-demain, qui sait?...

« Personne dans la maison ne se doute de mon amour pour Salomé, personne, si ce n'est peut-être Ruth. Elle a, tout en agitant son rouet, une manière de me regarder qui m'inquiète; l'amitié particulière que me témoigne Zacharie, qui est son favori, et que je ne laisse jamais manquer de crayons et de papier, me protége seule. L'autre jour, en passant près de moi, elle a dit : — Dieu a suscité les Philistins contre nous, et le repos d'Israël a été troublé!

« J'ai peur d'être seul si un malheur me frappe... »

Lorsque M. de Faverges reçut cette lettre, il n'avait par aventure aucune affaire à terminer. La pluie tombait effroyablement; la saison était maussade; les maisons où il était accoutumé à passer ses soirées semblaient s'être entendues pour fermer leurs portes. On sait en outre qu'il aimait Rodolphe sincèrement. Il se décida brusquement à partir, et partit dans les vingt-quatre heures. La singularité de l'aventure dans laquelle son ami était engagé n'était pas une des moindres choses qui l'attiraient à la Herrenwiese.

Quand il y arriva, rien n'était changé dans la situation réciproque de Rodolphe et de Salomé. — Ce qui était est encore, lui dit Rodolphe; il me paraît seulement que je l'aime un peu plus.

Jacob Royal accueillit M. de Faverges comme un ami de son hôte. Salomé ne fut ni embarrassée ni empressée. Une heure après l'entrée du voyageur dans la maison, on n'aurait pas pu croire qu'un étranger en eût passé le seuil. Pendant la soirée, Salomé ne quitta point l'aiguille, Ruth son rouet et Jacob sa vieille bible. Huit jours s'écoulèrent ainsi. M. de Faverges étonné acquérait la conviction que rien n'était exagéré dans la peinture que Rodolphe lui avait faite de l'intérieur du garde. — Il faut que cette situation ait un terme, dit-il à son ami : il n'y a que l'égoïsme de l'amour qui puisse t'empêcher de voir la fatigue dont tous les traits de Salomé portent l'empreinte; mais rien ne vaincra, j'en ai peur, l'obstination de Jacob. Tu avais raison, c'est un formidable huguenot! La nuit j'entends en rêve le choral de Luther. Quoi qu'il arrive, il est temps de parler au forestier. Je m'en chargerai, si tu veux.

— Garde-t'en bien! s'écria Rodolphe; il me faudra partir s'il dit non!

M. de Faverges insista. — Si tu l'aimes à ce point que tu ne puisses pas te passer de Salomé, abjure, dit-il; elle est femme, et les femmes pardonnent les vilaines actions que l'amour fait commettre.

— Pas elle! murmura Rodolphe.

— Alors donne à ta passion un beau vernis d'héroïsme, et pars. Elle te pleurera un temps. Épouse et mère, elle t'oubliera.

— Ah! tu me fais mourir! reprit Rodolphe en frissonnant.

Cependant la logique de M. de Faverges l'emporta. Rodolphe demanda quinze jours, et promit de se soumettre à tout ce que son ami exigerait, si au bout de ce temps un incident n'avait apporté aucun changement dans sa position. M. de Faverges accorda les quinze jours. — Autant de perdu! dit-il. Malgré sa philosophie mondaine, il était ému plus qu'il ne le laissait voir.

Un hasard fit naître cet incident, sur lequel, à vrai dire, Rodolphe ne comptait pas, et qu'il redoutait plus encore qu'il ne le désirait. On se souvient qu'il avait inscrit un R et un S entrelacés sur les marges d'un livre que Salomé feuilletait souvent; c'était un livre de religion qui lui venait de sa mère. Un jour, Jacob, l'ayant ouvert, aperçut les deux lettres. Il appela sa fille, et les lui montra. Salomé comprit que le jour où le coup de hache devait être porté était venu.

— Est-ce toi qui as tracé là ces deux lettres? dit Jacob.

— Non, répondit Salomé, qui avait la mort dans l'âme.

— Les avais-tu vues déjà?

— Oui, reprit-elle avec l'accent ferme d'une personne qui ne veut pas mentir.

— Et tu ne les as pas effacées?

Salomé baissa la tête.

— Le malheur est entré dans ma maison! poursuivit le garde.

En ce moment, Rodolphe passait devant la porte. Salomé courut à lui, et d'une voix haute : — Venez dire à mon père, s'écria-t-elle, que je n'ai rien fait qui vous autorisât à penser qu'un jour je pourrais être votre femme, que si mon cœur a été faible et abandonné d'en haut, je n'ai pas cessé d'être une fille soumise et reconnaissante, que je vous ai montré le chemin du départ, et que le désespoir de vous perdre le cédait au chagrin d'affliger celui qui me parle et qui me juge!

— C'est vrai, répondit Rodolphe, elle a été droite et courageuse; elle m'a dit de partir, et je suis resté; elle m'a dit qu'elle se soumettrait à votre volonté, et je suis resté... Je l'aimais, et la certitude de votre refus m'a seule empêché de vous en faire l'aveu.

— C'est une consolation pour moi de penser que dans mon affliction Salomé n'a pas cessé de craindre Dieu et d'honorer son père, reprit Jacob tristement. Qu'un rayon d'en haut l'éclaire! Toi, tu ne peux plus rester ici; je t'ai accueilli comme un fils : demain, quand le jour viendra, je serai ton guide, et tu quitteras cette maison.

— Je la quitterai, répondit Rodolphe, et on se sépara. En montant l'escalier, Salomé posa la main sur la rampe pour s'appuyer, ce qu'elle ne faisait jamais.

L'heure du dîner vint. Jacob s'approcha de la table, et fit signe à Rodolphe de s'asseoir. M. de Faverges les regardait tous deux. Par un geste machinal, il passait la main sur son front comme un homme qui est la proie d'un rêve et s'efforce de le chasser. Les femmes ne descendaient pas; cependant leur couvert était mis. Ruth parut enfin au pied de l'escalier. — Que le Seigneur protége cette maison! dit-elle avec l'accent du désespoir. Salomé est là-haut couchée sur son lit, sans parole, sans haleine; je l'appelle, elle ne m'entend pas; le feu de la fièvre la dévore.

Jacob se leva tout droit. Tous les muscles de son visage tremblaient. — Tu l'as entendue, s'écria-t-il en saisissant la main de Rodolphe, monte et sauve-la!

Lorsque Rodolphe eut pénétré dans cette chambre, où il n'était jamais entré, il trouva Salomé toute raide et brûlante. Elle avait les yeux fixes. Ruth raconta que dans la journée, et après l'entretien qu'elle avait eu avec son père, Salomé était montée chez elle. Elle était horriblement pâle, et il lui semblait qu'elle chancelait en marchant. Malgré le froid, elle avait ouvert la fenêtre et longtemps exposé sa tête nue au vent. Ruth lui avait alors demandé si elle était malade. Salomé l'avait rassurée, et, prenant le livre que sa mère lui avait laissé, elle l'avait ouvert. Elle lisait depuis quelque temps, lorsque tout à coup elle avait poussé un grand cri et s'était levée en portant les mains à son front. Ruth l'avait reçue dans ses bras. Depuis ce moment, Salomé était comme morte. On sait que Rodolphe avait étudié presque toutes les sciences et pris ses grades dans plus d'une faculté; il était un peu médecin comme il était un peu chimiste, et avait eu occasion, depuis son arrivée à la Herrenwiese, d'exercer son savoir dans les maisons du pays. Au premier examen, il comprit que Salomé était menacée d'une congestion cérébrale, produite certainement par la tension de sa volonté et par l'ébranlement que l'explication dont elle avait été tout à la fois la cause et l'objet avait déterminé dans cette frêle créature. Il ne la quitta plus. En présence d'un mal réel qu'il fallait combattre énergiquement, Rodolphe recouvra toute sa présence d'esprit et tout son sang-froid. Il conjura la crise par la vigueur et la promptitude des réactifs, et put répondre, au bout de quelques heures, de la vie de Salomé. Toute la nuit, il resta debout, la main et les yeux sur la fille de Jacob. Ruth le servait sans ouvrir la bouche; quand il n'avait pas besoin d'elle, la vieille fille retournait à son rouet et filait. Quelquefois une grosse larme roulait sur sa joue ridée et mouillait le chanvre. Jacob lisait dans sa bible. Avant de tourner le feuillet, il levait les yeux et regardait tour à tour Rodolphe et Salomé. Quelle angoisse sur ce visage qui voulait être impassible! Puis il reprenait sa lecture, et tout à coup on entendait, au milieu d'un profond si-

lence, un bruit grave et doux qui remplissait la chambre : c'était Jacob qui lisait à demi-voix quelques passages des prophètes ou de l'Ecclésiaste.

Vers le matin, Salomé ouvrit les yeux, reconnut Rodolphe penché sur elle, épiant la vie, et poussa un grand soupir. Jacob sauta sur les mains de sa fille et tomba à genoux. Rodolphe se précipita hors de la chambre. Il sanglotait. — *J'ai élevé ma voix et j'ai crié au Seigneur; j'ai poussé ma voix vers Dieu, et il m'a exaucé!* criait Jacob les mains dressées vers le ciel.

Salomé était sauvée, mais il ne fallait pas la perdre de vue. Il ne fut plus question de départ. Pendant un mois, Rodolphe veilla au chevet de la malade; la convalescence fut longue et pleine de périls. Salomé ne semblait renaître que par la volonté qu'elle avait de se conserver à son père; mais quand Rodolphe ne pouvait pas la voir, ses yeux, malgré elle, s'attachaient sur lui avec une expression de douleur et de tendresse qui la transfigurait. Un soir que Rodolphe, épuisé de fatigue, s'était endormi près d'elle à la suite d'une crise passagère, Salomé prit doucement des ciseaux et coupa sur la tête inclinée du jeune homme une boucle de cheveux qu'elle glissa sous son oreiller. Ruth la surprit tandis que, d'une main faible, elle caressait ce souvenir d'un amour condamné. — Ah! dit Salomé, n'est-il pas mort pour moi?... C'est comme un brin d'herbe sur la pierre d'un tombeau. — Ruth détourna la tête en pleurant.

Bientôt Salomé put quitter sa chambre. On profita du soleil de midi pour lui faire respirer l'air dans le petit jardin. Elle s'appuya sur le bras de son père afin d'essayer quelques pas sur l'herbe. Elle promena ses regards encore voilés sur l'immense rideau de forêts qui l'entourait. Les hauteurs en étaient couvertes de neige. Le ciel était pâle. « Comptez sur moi, je suis à vous, » dit-elle à son père en lui pressant le bras. Zacharie bondissait autour d'elle et poussait des cris d'allégresse; Rodolphe la suivait d'un œil triste. Combien peu de temps s'écoulerait avant le jour où il devait s'éloigner pour ne plus revenir! Il était heureux de voir Salomé debout, et regrettait cependant qu'elle n'eût plus besoin de lui. M. de Faverges marchait auprès d'eux; vingt lettres le rappelaient à Paris, mais il lui semblait que le boulevard des Italiens et l'Opéra étaient à mille lieues de ce petit coin de montagne. Il avait pour Salomé le cœur d'un frère. — Je conçois qu'on adore cette petite huguenote, disait-il à Rodolphe.

Quand cette vaillante fille eut reconquis la vie, elle prit un jour le bras de M. de Faverges. — Vous avez tous nos secrets, dit-elle; ce n'est donc pas à vous que je cacherai rien de ce qui se passe dans mon cœur. Il y a là une déchirure que la présence de Rodolphe fait saigner de plus en plus; je ne dis pas qu'elle cicatrisera jamais :

il ne sait pas à quel point je l'aime; mais au nom même de cette vie que son dévouement m'a rendue, je lui demande de partir. Il y a en moi comme un renoncement au bonheur, mais non pas au devoir; qu'il m'aide à en porter le poids! Le spectacle de son chagrin m'épuise et m'oblige à penser au mien : obtenez de lui qu'il me l'épargne. Quand il ne sera plus là, vous l'aiderez à m'oublier et à guérir.

M. de Faverges ne se souvint plus qu'il était Parisien. — S'il vous oubliait, ce serait un méchant homme, et je ne le reverrais jamais! dit-il.

— Alors qu'il pense à moi comme à une amie et qu'il soit heureux! S'il le devient un jour, vous me l'écrirez, et je serai plus tranquille.

M. de Faverges lui demanda la permission de faire une dernière tentative auprès de Jacob.

— Faites! répondit Salomé en hochant la tête.

Le soir même, M. de Faverges prit à part son hôte. Tous les argumens que l'amitié la plus vive peut fournir, il les employa pour ébranler la résolution du vieux puritain. Jacob l'écouta sans l'interrompre; mais lorsque M. de Faverges se tut : — La mort me l'avait prise, la mort me l'a rendue; la crainte de son aiguillon ne me fera pas céder! répondit le huguenot.

Et comme l'ami de Rodolphe insistait, Jacob, frappant du pied la terre, s'écria : — Aussi longtemps que je foulerai le sol de la patrie allemande, jamais Salomé ne sera la femme d'un catholique, j'en prends Dieu à témoin!

## V.

On était alors à une époque de l'année où tous les habitans de la Forêt-Noire s'apprêtent à célébrer l'ouverture des écluses ou *Schwellung*. Le bois abattu dans la montagne a été dirigé le long des cours d'eau qui se déversent dans la Murg ou la Kintzig, affluens du Rhin. Quand on juge le moment opportun, les forestiers choisissent un jour, on ouvre les portes gigantesques pratiquées dans les barrages qui ferment les vallées, et la masse des eaux retenues dans d'immenses réservoirs gonflés par la fonte des neiges emporte dans son élan les troncs de sapin et les énormes poutres empilés le long des torrens. C'est une cérémonie imposante qui attire souvent un grand concours d'étrangers. On l'annonce plusieurs jours à l'avance; les dernières coupes sont précipitées au fond des gorges, à portée du flot, qui bientôt passera au-dessus des roches les plus hautes; le fer des propriétaires a marqué les différentes pièces de bois qui doivent alimenter les scieries des vallées inférieures. Les auberges bâties dans le voisinage des cours d'eau reçoivent la visite des mar-

chands et des curieux. Le chasseur et le touriste pénètrent dans le Schwartzwald, animé alors d'une vie plus active. M. de Faverges avait manifesté le désir d'assister à l'ouverture des écluses, qui devait avoir lieu vers la fin de la semaine. On ajourna le départ des deux amis au lendemain de cette fête locale. Rodolphe comptait les heures qui l'en séparaient. Il voyait à tout instant Salomé, et il évitait de lui parler. Ils osaient à peine se regarder. La pauvre fille avait le visage non moins désolé et non moins rigide cependant que celui de la femme de Loth quand elle fut changée en statue de sel.

Quand arriva le matin du jour désigné par les forestiers, Jacob partit de bonne heure avec M. de Faverges. Ils ne parlaient plus ni les uns ni les autres de la chose qui faisait l'objet de leurs préoccupations. Le garde laissait sans crainte Rodolphe à la maison; il le connaissait, et il connaissait aussi Salomé. Une sorte de pudeur, dont cette âme inflexible avait le sentiment, ne lui permettait pas non plus d'assister aux adieux que peut-être ils avaient à se faire.

Un fort barrage est pratiqué sur le cours du Schwartzenbach à une petite lieue de la Herrenwiese. Un peu plus bas, en aval du torrent et presque à son point de rencontre avec la Raumunzach, un pont de pierre d'une seule arche enjambe le lit de roches du Schwartzenbach, et domine une chute de huit ou dix mètres, où de grands blocs de granit sont entassés dans un désordre pittoresque. A l'angle même du confluent des deux cours d'eau, sur un pan de mousses et de bruyères, les bûcherons établissent, à l'aide de quelques planches et de quelques brassées de fougères, des siéges pour les curieux qu'attire la singularité de ce spectacle. Des feux de branches mortes pétillent auprès de ces siéges rustiques. La gorge est étroite, profondément encaissée entre des pentes raides chargées de hauts sapins; l'eau tout écumante fuit entre les quartiers de roc blanc, plaqués çà et là de fortes ombres; le bruit du vent qui arrache d'éternelles plaintes à la forêt se mêle au murmure du torrent; la lumière qui pénètre au fond du ravin, et fait étinceler par places les nappes d'eau, semble verte; on voit le ciel tout en haut comme une bande d'azur pâle entre deux rangées d'arbres. Le paysage est romantique. Des gendarmes dont le casque brille écartent du pont les imprudens qui cherchent à s'en approcher; de grands chariots attelés de bœufs sont arrêtés sur la route; des officiers enveloppés de la longue capote grise, des étudians coiffés de la casquette héréditaire des universités allemandes, des artistes qui déjà taillent leurs crayons, vont et viennent dans les bois, ou se groupent autour des feux; quelques flocons de neige chargent encore la cime des plus hauts sapins.

Le signal de l'ouverture des barrages venait d'être donné. Jacob, que ses fonctions appelaient partout à la fois, avait abandonné M. de

Faverges dans la vallée après lui avoir indiqué le chemin à suivre. Lui-même venait de quitter le pont jeté sur le torrent, lorsqu'en se retournant il n'aperçut plus son fils. — Et Zacharie? dit-il.

Il chercha du regard autour de lui, et ne vit rien. Il appela, et Zacharie ne répondit pas.

— Je l'ai vu courir tout à l'heure le long du Schwartzenbach, il s'en allait du côté de l'écluse, dit une voisine.

Jacob se sentit frissonner de la tête aux pieds, et s'élança sur les bords du torrent. On entendait au loin le tumulte des eaux qui descendaient la pente avec une effrayante rapidité et un grondement terrible semblable au retentissement de cent canons bondissant sur une chaussée d'airain. Tous les bruits s'effaçaient devant ce bruit. Jacob jeta un regard dans le fond du ravin. Du même coup d'œil, il vit comme un rempart mouvant fait de mille troncs de sapins roulant sur un lit de pierres énormes, et en avant, au travers du ruisseau, essayant de fuir, son fils, que la poursuite d'un oiseau avait amené là. Jacob voulut crier; sa voix fut étouffée par la clameur du torrent. La peur paralysait Zacharie; il essaya de sauter sur la rive, son pied glissa, et il tomba sur le genou. Jacob sentit une sueur froide mouiller ses épaules; il courait, mais les sapins et le flot couraient plus vite que lui. C'est alors que M. de Faverges, qui s'était égaré, sortit du milieu de la forêt; il vit l'enfant et le péril où il était, s'élança d'un bond dans la rivière, le saisit entre ses bras et sauta sur le bord au moment où l'écume bouillonnait autour de lui et montait jusqu'à sa ceinture. Un effort suprême le mit hors des atteintes du flot, mais une pièce de bois lancée par la violence des eaux ricocha contre un pan de roches et le frappa au flanc. Il ouvrit les bras et tomba évanoui auprès de Zacharie.

Quand il revint à lui, il était dans la maison de Jacob, à la Herrenwiese. Il éprouvait une grande lassitude et une violente douleur au côté. Salomé, inquiète et pâle, était près de son lit. Il se souvint de tout ce qui s'était passé, et chercha Zacharie du regard. —L'enfant dort, il est bien, dit la voix grave de Salomé.

La secousse seule et la douleur avaient fait perdre connaissance à M. de Faverges. Il n'avait aucun organe lésé. La pensée du service immense qu'il avait rendu à Jacob ne lui permettait pas, ainsi qu'à Rodolphe, d'accepter plus longtemps son hospitalité; il craignait, en prolongeant son séjour à la Herrenwiese, qu'on ne l'accusât de profiter de la reconnaissance de tous pour imposer son ami à la famille. Aussitôt qu'il put se tenir debout, il prit la résolution de partir, et en avertit Rodolphe, qui l'approuva. Le jour même, il boucla sa valise et prévint Jacob que le lendemain il lui ferait ses adieux.

— Tu es un juste, et tu as sauvé mon fils bien-aimé! dit le garde, à présent je suis à toi, et tout ce que j'ai est à toi.

Une idée illumina M. de Faverges. — Eh bien! dit-il avec fermeté, si vous croyez me devoir quelque chose en récompense de ce que j'ai fait, accordez à Rodolphe la main de votre fille.

Jacob devint pâle. — Qu'exiges-tu! s'écria-t-il, c'est comme si tu m'enfonçais un poignard dans le cœur.

— Écoutez, continua M. de Faverges, mon ami porte au travers du visage la trace d'une dette que j'ai contractée, aidez-moi à m'acquitter, vous qui voulez être mon débiteur. Je n'exige rien, réfléchissez seulement.

— Ah! tu es cruel, répondit Jacob.

Le soir, on s'assit à la table commune. Personne ne parlait et personne ne mangeait. Zacharie, qui pleurait, se leva de sa place avant la fin. Un sentiment de douleur, qui pour chacun des convives avait des causes diverses et des profondeurs inégales, pesait sur tout le monde. Jacob n'osait pas interroger Salomé, de peur que le son de sa voix ne lui déchirât le cœur. Comme on s'était tu pendant le repas, on se tut encore après. Seul, M. de Faverges, qui ne perdait pas Jacob des yeux, essaya d'ouvrir la bouche. On ne lui répondit pas, et tout rentra dans le silence.

A six heures, Jacob se leva. C'était la dernière soirée que Rodolphe devait passer avec Salomé. On se sépara sans échanger une parole, chacun par un accord tacite ajournant au lendemain l'heure des adieux.

La chambre que Rodolphe occupait était située au premier étage, à côté de celle où Jacob avait son lit. Dans une autre partie du bâtiment, et séparées du logement du garde et de son hôte par un mur de refend, se trouvaient celles de Ruth et de Salomé. Une sorte d'anéantissement s'était emparé de Rodolphe après qu'il eut refermé la porte sur lui. Il regardait tous les objets qui l'entouraient, et il lui semblait que c'étaient autant d'amis dont il allait se séparer; il étouffait. Par la fenêtre ouverte, Rodolphe voyait toute l'étendue du plateau; une lune froide en éclairait la solitude; son cœur trouvait un aliment dans la tristesse de ce paysage silencieux. Comme il écoutait vaguement les murmures de la forêt, il entendit comme un gémissement sourd qui montait dans la nuit. Le moindre bruit circule et retentit dans la sonorité de ces maisons de bois. Rodolphe tendit l'oreille, et tout son cœur se fondit. Salomé priait et pleurait à quelques pas de lui. Dans quel lieu n'eût-il pas reconnu le son de sa voix! Il pencha la tête pour mieux entendre ces douces plaintes, qui lui disaient que tant d'amour répondait au sien. Alors une lumière, qui filtrait par les fentes de la cloison voisine, attira son attention; il s'en approcha machinalement, et regarda par les interstices des planches. Jacob, assis devant une lampe, lisait dans sa grande bible; il était tout habillé. La clarté de la lampe tombait

en plein sur son visage. Quelquefois il remuait les lèvres, et il en sortait des paroles confuses extraites du livre saint. Les voix du père et de la fille, à demi étouffées, semblaient se répondre. La prière et la méditation invoquaient Dieu. Rodolphe cacha son front entre ses mains; son cœur éclatait.

Le jour parut enfin. On se réunit dans la grande pièce du rez-de-chaussée. Salomé servait le déjeuner; sa main tremblait, et l'on voyait qu'elle était près de faiblir à chaque pas. Où étaient le calme et le repos des anciens jours? On ne toucha pas aux mets qu'elle avait préparés. L'aiguille de l'horloge s'approchait de l'heure où il faudrait se dire adieu et prendre le bâton du voyage. On en entendait les tintemens implacables, qui mesuraient lentement les minutes. M. de Faverges avait la gorge serrée. Il s'approcha de Jacob, et lui posant la main sur le bras : — Eh bien! dit-il, avez-vous réfléchi?... Dans une heure, il sera trop tard.

Jacob leva les yeux sur sa fille. La décomposition de ce visage adoré l'épouvanta. Que de larmes sous ces paupières rougies! que d'angoisses dans le pli des lèvres! quelle pâleur mortelle sur le front! Elle n'était pas vaincue, mais quel désespoir dans sa soumission! Le cœur du père en fut tout à coup amolli comme une cire que pénètre le feu. — Tu l'aimes donc bien! dit-il à Salomé.

— Regardez-moi et ne le demandez plus, répondit-elle d'une voix brisée.

— Et tu es prête cependant, s'il part, à en épouser un autre?

— Si vous l'ordonnez, je vous obéirai; mais, si vous me laissez libre, jamais je ne serai à personne.

On devinait à l'expression du visage de Jacob quelle lutte intérieure le déchirait. Un instant il ferma les yeux et parut près de s'affaisser sur lui-même, puis, faisant un effort : — Que mes pères me pardonnent! dit-il; un homme a sauvé la chair de ma chair et le sang de mon sang au péril de sa vie... Qu'il soit fait selon sa volonté!

Il prit la main de sa fille et la mit dans celle de Rodolphe. Salomé, qui avait été forte devant le désespoir, fut renversée par le bonheur. Elle poussa un cri et tomba évanouie.

Le soir même, Jacob s'enferma dans sa chambre, et, prenant la bible de ses ancêtres, il l'ouvrit au livre de Job. Il trempa une plume dans l'encre, et d'une main ferme, sur la marge blanche du premier feuillet, il écrivit ces mots : *Ce jourd'hui, 27 avril 184., j'ai donné ma fille Salomé à un étranger du nom de Rodolphe.* Et plus bas, de cette même écriture qu'il tenait de son père, il écrivit : *Seigneur! Seigneur!* Une larme qui grossissait lentement entre ses cils tomba sur l'encre encore humide et tacha le papier. Combien de taches semblables étaient éparses dans le livre et marquaient les

étapes de cette voie douloureuse où les siens avaient marché! Jacob les égalait par les sacrifices et par l'épreuve.

La joie remplissait la maison du garde; seul Jacob ne pouvait surmonter une invincible tristesse. Les choses qu'il avait le plus aimées, la chasse, le travail, la méditation, le laissaient morne. On le voyait errer au fond de ses vastes forêts et ne les quitter qu'à la nuit close. Un chagrin dont il ne parlait jamais le rongeait. On le surprenait parfois les yeux arrêtés sur le portrait de son aïeul, le visage bouleversé, les lèvres crispées et tremblantes; alors, pendant toute une soirée, la vieille bible restait fermée devant lui. Il semblait avoir fait connaissance avec le remords. Le jour où pour la première fois on publia les bans de Rodolphe et de Salomé, Jacob disparut dans la montagne. Quand il revint le soir, il avait sur le front la pâleur d'un cadavre.

Un matin, en traversant le plateau, il rencontra une longue file de chariots qui descendaient vers la plaine, conduits par deux ou trois familles d'émigrans.

— Adieu, Jacob! lui dit l'un d'eux.

Ce mot frappa le garde comme une inspiration d'en haut. — Et moi aussi je partirai, ce sera une expiation, s'écria-t-il avec la sombre exaltation que jadis avaient eue ses pères.

Sa résolution prise, rien ne l'en détourna plus. Jacob voyait dans ce voyage qui allait le séparer de sa patrie d'élection, de ses amis, de sa fille, le rachat d'une trahison dont ses ancêtres lui demanderaient compte un jour. Il se frappait lui-même et se condamnait à l'exil. Il poursuivit donc les préparatifs de son départ silencieusement, mais activement, et aux derniers jours du mois de mai on apprit que Jacob Royal allait quitter la Herrenwiese. A l'insu des siens, il s'était démis de ses fonctions de garde et avait tout préparé pour une émigration lointaine. Avec Ruth, Zacharie et deux ou trois serviteurs qui ne voulaient pas l'abandonner, il allait partir pour l'Amérique. M. de Faverges avait été le premier prévenu de ce projet. Aux observations que lui avait présentées l'ami de Rodolphe : — Et mon serment, l'avez-vous oublié? avait répondu Jacob; ne l'aurais-je pas prêté, et ce serment ne me contraindrait-il pas à quitter l'Allemagne, croyez-vous que je puisse me résoudre à ne jamais entendre la voix de celui qui sera le mari de ma fille se mêler aux nôtres quand nous invoquerons le Dieu tout-puissant en famille? Non! non! je pars.

Quand il fut impossible de cacher à Salomé quelle résolution extrême son père avait prise, elle fut comme en sursaut tirée d'un rêve. Son premier cri fut qu'elle partirait avec lui. Elle se jeta à ses genoux pour obtenir la permission de le suivre. Jacob la serra sur son cœur. — Il a été écrit, dit-il, que la femme abandonnerait son

père et sa mère pour s'attacher à son mari. — Et il continua froidement les préparatifs de son départ.

L'heure vint où des chariots pesamment chargés sortirent de la cour. L'essieu criait sous le poids des meubles et des ustensiles de ménage. Jacob n'avait pas voulu que sa fille l'accompagnât jusqu'à Bühl, où le chemin de fer devait emporter vers Strasbourg et la France la nouvelle colonie qui allait chercher les forêts vierges du *far-west*. Il ne voulait pas prolonger l'agonie de la séparation. La maison, le jardin, les terres, les bestiaux, tout était vendu. Les habitans du hameau et les voisins s'étaient réunis sur la route pour assister à ce départ, qui les navrait tous. Hector bondissait autour des attelages.

Au moment de quitter cette maison qu'il ne devait plus revoir, qu'il avait embellie avec amour, où son père était mort, où il était né, où il avait toujours pensé qu'une main pieuse lui fermerait les yeux, Jacob ôta son chapeau et regarda longtemps la prairie, les chaumières, les montagnes, la forêt, le torrent. On aurait dit qu'il voulait en emporter quelque chose dans son cœur. Le ciel était clair, le printemps souriait. Tout le monde se taisait autour de Jacob. Ruth s'essuyait les yeux; Zacharie, distrait par sa jeunesse, ne pensait qu'aux surprises du voyage et aux plaisirs du mouvement; il embrassait Rodolphe et Salomé, courait, riait et pleurait tout à la fois. Les serviteurs assujettissaient les jougs et veillaient à ce que rien ne fût oublié.

Après qu'il eut assez contemplé la Herrenwiese, Jacob étreignit sa fille sur son cœur, et, poussant un profond soupir, donna le signal du départ. L'aiguillon piqua le flanc des bœufs, l'essieu gémit, et les lourds chariots s'ébranlèrent.

— Je te la confie, c'est le meilleur de mon sang, dit Jacob à Rodolphe en lui remettant Salomé, et, secouant la poussière de ses pieds sur le seuil de la maison, il s'éloigna le dernier. Toute la foule se découvrit.

— Dieu t'accompagne! criait-on de tous côtés.

— Dieu vous protége! répondit Jacob.

Bientôt après les chariots s'engagèrent dans la vallée qui descend vers Bühl. On ne les voyait plus et on entendait encore le bruit des roues. Au moment où Jacob, qui s'était retourné une dernière fois, disparut derrière un pan de la forêt, Salomé jeta un cri et voulut courir pour le rejoindre. Rodolphe, éperdu, l'entoura de ses bras. Elle s'en dégagea et tomba sur ses genoux, les mains jointes.

— Seigneur, mon Dieu! pardonnez-moi! s'écria-t-elle.

— Il a été écrit : « Tu suivras ton mari, » dit une voix dans la foule.

Salomé se leva et suivit Rodolphe.

AMÉDÉE ACHARD.

# LES DÉGÉNÉRESCENCES

DE

# L'ESPÈCE HUMAINE

I. *Traité des Dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, par M. B.-A. Morel, Paris, 1857, in-8°. — II. *La Psychologie morbide dans ses rapports avec la Philosophie de l'histoire*, par M. J. Moreau, Paris, 1859, in-8°. — III. *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle*, par M. Prosper Lucas, Paris, 1847-1850, 2 vol. in-8°. — IV. Travaux de MM. Baillarger, Brierre de Boismont, Michéa, etc.

C'est un spectacle navrant et bien propre à rabaisser notre orgueil que la vue de ces êtres abrutis, stupides et repoussans, qui, sous le nom d'idiots, de démens, de gâteux, peuplent nos hospices et nos asiles. En présence d'une pareille dégradation, on se demande involontairement si l'homme que la maladie ou une infirmité de naissance peut ravaler à ce point et ramener au niveau de la brute est vraiment la créature privilégiée faite à l'image de Dieu. L'impression est encore plus pénible quand on se transporte dans certaines régions montagneuses, en de hautes vallées où se rencontrent des êtres non moins dégradés. On n'est plus ici dans le refuge offert par la charité à la misère, à la maladie ou au vice. Tout au contraire dans ces régions alpestres promet la force, le bonheur et la santé. L'air est pur, la verdure luxuriante, des eaux en apparence limpides baignent d'admirables paysages, et cependant à chaque village, à chaque habitation presque, on rencontre un malheureux qui est comme dépossédé de sa qualité d'homme. Sa tête est énorme ou mal conformée, son ventre est gonflé, son cou large est fréquemment chargé d'un goître ; ses extrémités sont grêles ou massi-

ves, sa démarche est mal assurée, son intelligence obtuse ou débile; il ne fait entendre que des sons inarticulés ou balbutie seulement quelques mots; il est enfin condamné à une perpétuelle enfance, sans avoir rien des grâces, du charme et de la naïveté de cet âge. Tout en lui inspire l'horreur et le dégoût. C'est le crétin! Assis à la porte du chalet, de la chaumière, plongé dans une morne apathie, l'œil languissant et sans vie, il semble avoir été placé sur notre chemin comme les tombeaux qu'élevaient les anciens le long des voies pour nous rappeler la vanité de nos grandeurs, la misère de notre condition, en nous disant : Voilà jusqu'où peut tomber l'intelligence dont vous êtes si fiers!

Les crétins sont cantonnés en de certaines localités, et constituent pour quelques populations un véritable caractère ethnologique. Le crétinisme n'est point un accident isolé, l'effet passager d'une cause morbide; c'est le résultat et comme le produit du climat et du sol. Il y a des vallées qui donnent naissance au crétinisme, comme il y a des terrains marécageux qui engendrent les fièvres. L'intelligence, que cette maladie affecte profondément, n'est donc pas plus que le corps à l'abri des influences physiques; elle s'abâtardit ou dégénère quand le milieu au sein duquel l'individu se développe altère les organes dont le jeu régulier lui est indispensable.

On fut longtemps sans pouvoir s'expliquer cette fatale action du climat et du sol, du régime et du genre de vie, sur le cerveau et le système nerveux. On ne vit à l'origine dans l'idiotie, la démence et le crétinisme, qu'un effet de ces impénétrables décrets de la Providence qui bouleversent nos idées de charité et de justice. On attribua ces affreuses infirmités tantôt à la colère céleste, tantôt à l'intervention d'êtres surnaturels et méchans. Quelques-uns même tinrent ces misères pour un bienfait, et tandis que les gens éclairés regardaient la perte de l'intelligence comme la dernière des calamités, les pauvres montagnards bénissaient comme une grâce d'en haut la naissance d'un crétin. En Orient, l'idiot, ainsi que le fou, est pris pour un saint, un inspiré, un favori de la Divinité. Les progrès de la médecine redressèrent ces idées. En découvrant les causes auxquelles sont dues les maladies de l'intelligence et les dégénérescences qu'elles amènent, la science constata que l'organisme jusque dans ses aberrations est soumis à des lois qui ne sont elles-mêmes que le résultat de celles qui entretiennent l'harmonie de l'univers. Les médecins étudièrent ces maladies comme on étudie les espèces en histoire naturelle; ils classèrent les différentes catégories d'idiots et d'aliénés, en définirent les caractères et les rapports respectifs; ils recherchèrent à quel ordre de causes pathologiques se rattachent les altérations diverses de nos facultés, et reconnurent bientôt qu'on ne pouvait les séparer d'autres dégénérescences, dues comme elles à

l'influence du climat, du sol, du régime, à l'absence de l'hygiène, à une démoralisation précoce ou profonde, à la transmission héréditaire d'un germe morbide.

Alors la question s'agrandit et se généralisa. Les plus graves problèmes d'anthropologie, de psychologie, d'économie sociale, se trouvèrent liés à l'étude en apparence circonscrite et spéciale du crétinisme et de l'aliénation mentale; la pathologie des maladies de l'intelligence ouvrit des aperçus nouveaux à des sciences qui l'avaient trop longtemps dédaignée. C'est à ce point qu'a été amenée depuis peu l'étude des dégénérescences humaines, dont le traitement des idiots et des crétins n'est plus qu'un cas particulier. Les anomalies de l'organisation doivent trouver leur place dans l'histoire générale de l'humanité; elles en composent sans doute l'une des plus tristes pages, mais cette page est la plus indispensable à méditer, et c'est en vue de cette méditation qu'on me permettra d'esquisser un rapide exposé de faits trop généralement ignorés, et dont on ne saurait cependant sans imprudence détourner les yeux.

## I.

L'homme a été créé d'après un type qui s'est perpétué depuis la plus haute antiquité à laquelle on puisse remonter. Ce type, constant dans ses caractères principaux, subit dans ses traits secondaires des modifications qui n'en changent point l'aspect général et ne lui ôtent pas la propriété de se transmettre par la génération. La variété de ces traits accessoires constitue la différence des races et celle des individus. Né en des lieux divers et dans des conditions variables, soumis à des genres de vie particuliers, l'homme tend toujours à mettre le jeu de ses fonctions en équilibre avec les circonstances physiques qui réagissent contre son économie, et pour cela il faut que certaines fonctions générales prédominent sur les autres. De là pour chaque individu un mode spécial de phénomènes physiologiques, mode qui se reflète dans la physionomie, les formes, le port et jusque dans les gestes : c'est ce qu'on désigne par le mot tempérament. Chaque homme a le sien; mais à travers ces innombrables variétés de constitutions, on discerne quelques caractères communs qui servent à répartir les tempéramens en un petit nombre de classes. La production du tempérament n'est pas une dégénérescence, c'est-à-dire une déviation irrégulière et maladive, une décomposition du type normal, affaiblissant la vitalité de l'individu et de ses descendans. Sans doute la race peut prendre parfois le caractère d'un véritable abâtardissement, elle peut confiner à la dégénérescence; mais elle s'en distingue profondément, parce que cet abâtardissement est compatible avec le jeu régulier des fonctions,

tandis que la dégénérescence implique toujours une tendance à la maladie ou à la destruction.

L'homme est incessamment exposé à l'action contraire de causes extérieures ou de causes internes qui en sont le contre-coup; mais sa force de conservation lui permet de réagir contre elles. Toutefois, si l'équilibre vient à être rompu, si la force vitale a le dessous, les causes de désorganisation et de mort minent ses organes et finissent par dévaster son économie. Ces causes sont-elles accidentelles ou passagères, il ne se produit qu'une désorganisation partielle et momentanée, et si le mal n'est pas trop violent et que la vitalité soit assez énergique pour soutenir la lutte, la perturbation trouve son terme, et l'individu recouvre la santé. Lorsque les causes, au lieu d'être fortuites ou inopinées, agissent d'une façon lente et continue, il se produit des altérations graduelles qui permettent encore aux fonctions de s'exercer, mais en dérangent incessamment la régularité, introduisent dans l'économie un trouble habituel qui a pour conséquence une véritable dégénérescence. Cette dégénérescence ne s'offre bien souvent qu'avec le caractère d'un mal chronique et invétéré, car on l'envisage d'ordinaire indépendamment des causes qui l'ont déterminée; mais si on la rapproche des circonstances au milieu desquelles elle a pris naissance, on s'assure bientôt que, loin d'être un accident, elle tient à des causes générales d'où dépend à certains égards l'existence de tous les êtres organisés.

Comme plusieurs de ces déviations maladives du type primordial ne portent en apparence que sur certaines parties du système osseux et musculaire, le cerveau et les nerfs, on ne sut pas de prime abord apprécier combien l'organisme s'était écarté du type normal. C'est la fréquence, la comparaison attentive de ces anomalies morbides ou semi-morbides, qui nous révèle la présence de causes perturbatrices profondes dont l'action peut se continuer ou s'étendre.

L'économie tout entière subit presque toujours l'influence d'un trouble persistant dans les fonctions principales ou d'un défaut prononcé dans la conformation des parties essentielles de notre corps. Si le cerveau et le système nerveux sont attaqués, le trouble finit par se transmettre à d'autres appareils de l'économie, et la dégénérescence se déclare. Est-ce au contraire une des fonctions animales que dérange ou altère la maladie, l'intelligence et la sensibilité en subissent à la longue l'influence déprimante. Le fait s'observe tous les jours dans l'aliénation mentale. D'un côté, le maniaque perd graduellement la locomotion ou la faculté de diriger librement ses mouvemens; d'autre part, la folie se manifeste à la suite d'une foule de désordres dans l'économie, de la dyspepsie ou difficulté de la digestion, des troubles de la menstruation, des embarras de la grossesse et de l'allaitement, enfin comme conséquence de certaines

maladies qui tendent à affaiblir la force génératrice. Il existe aussi des altérations profondes du sang et des humeurs qui se traduisent en de véritables dégénérescences et ont pour conséquence d'installer un trouble continu dans nos fonctions et le jeu de notre organisme.

Pour classer les différentes maladies qui aboutissent à la dégradation de notre nature et détruisent en nous le principe mystérieux qui préserve le type à travers tant de perturbations accidentelles, il faut naturellement remonter aux causes qui les déterminent, distinguer et classer les diverses sortes d'action d'où peuvent résulter des écarts profonds et persistans de la nature.

L'homme foule tous les jours le sol sous ses pieds; il aspire à chaque minute dans ses poumons une partie de l'air qui l'environne; il est soumis à l'action de la sécheresse et de l'humidité, de la chaleur et de la lumière; il absorbe des miasmes délétères, il est exposé au souffle de vents glacés ou énervans, et il porte sur toute la surface du corps le poids d'une atmosphère tour à tour lourde ou raréfiée. Ce sont là mille influences purement physiques qui modifient sans cesse son économie, en contrarient le jeu, altèrent ou affaiblissent les organes. On a ainsi une première catégorie de causes par lesquelles la dégénérescence peut se produire, les *causes physiques*.

L'homme n'est pas seulement livré à l'influence fatale des lieux et de l'atmosphère, il subit encore celle du genre de vie auquel sa condition le condamne, ou qu'il choisit de son plein gré : autrement dit, le régime a, comme le climat, un effet considérable sur son organisation. Nourriture, boissons, vêtemens, occupation de tous les jours, sont autant d'élémens qui tendent à réagir contre les causes physiques, ou dont l'action se combine avec elles. De là pour les dégénérescences un second ordre de causes qui participent des lois générales de la nature et des effets de la volonté humaine. On peut les désigner sous le nom de *physico-morales* ou *mixtes*.

Mais la dégénérescence précède souvent chez l'individu l'action des causes physiques et des causes physico-morales. Dès sa naissance, l'homme peut présenter dans son type une altération profonde qui persiste en dépit du changement des milieux, ou bien il apporte le germe d'une déviation maladive qui se manifeste à une époque plus avancée de la vie. Dans le sein de la mère, l'évolution de l'embryon peut s'opérer dans des conditions défavorables, et l'être qui reçoit le jour offre alors dès le principe une organisation maladive, une anomalie dans les formes, tendant à altérer sa santé, à troubler ses fonctions, — ce que l'on appelle une monstruosité. On doit donc reconnaître une troisième classe de causes pour la dégénérescence, les causes *natives* ou *congéniales*.

Le moral exerce sur le physique une influence de tous les instans. Quelque maître qu'un homme se soit rendu de ses besoins, de ses passions, c'est-à-dire de son organisation corporelle, il demeure toujours soumis à la réaction de la matière sur l'esprit, réaction moins prononcée aux époques où la vie intellectuelle est la plus forte et la plus active, où les organes se trouvent dans un équilibre plus parfait. L'influence du moral sur le physique n'est pas moins constante que l'effet inverse; l'économie subit constamment le contre-coup des pensées qui agitent l'esprit, des émotions, des chagrins auxquels nous sommes en proie. Si l'état de trouble et d'inquiétude où se trouve l'intelligence se continue et s'accroît, le cerveau, le système nerveux, ne tardent pas à réfléchir le mal moral qui nous consume; nos sens se bouleversent, nos fonctions se dérangent, et tandis que notre intelligence s'abaisse par l'effet d'une trop grande dépression ou d'une extrême surexcitation, l'organisme perd à son tour la régularité de ses mouvemens, les fonctions se dépravent, et l'homme se dégrade. Il y a conséquemment une quatrième et dernière classe de causes de dégénérescence, les *causes morales*.

On pense bien que cette division quadripartite n'a rien d'absolu. Ces quatre classes ne sont point séparées par des caractères nets et tranchés, et le plus grand nombre des dégénérescences est dû à l'action combinée de ces différentes causes; mais, pour être compris et convenablement exposés, les faits ont besoin d'être soumis à une analyse qui sépare artificiellement ce que la nature a réuni. Vraie dans ses linéamens généraux, la classification adoptée ici ne peut que difficilement être appliquée dans le détail; elle est plutôt destinée à faire concevoir les phénomènes physiologiques qu'à guider dans leurs recherches l'observateur et le praticien. Toutefois il est certaines dégénérescences dans lesquelles prédomine évidemment l'un des quatre ordres de causes, et qui deviennent alors en quelque sorte typiques. Je choisirai quelques-unes de ces dégénérescences pour faire comprendre ce qui se passe lorsque l'organisme se dégrade sous l'influence tranchée de l'une de ces causes, et caractériser le mode d'action qui lui est propre.

Il nous faut revenir ici sur le crétin, ce type d'une des dégénérescences les plus marquées de l'espèce humaine, et, après en avoir tracé à grands traits la triste image, l'étudier dans ses détails caractéristiques. Les crétins sont presque toujours des êtres d'une constitution scrofuleuse et rachitique. Quoiqu'on ne puisse se méprendre à leur vue et les confondre avec des individus simplement débiles ou maladifs, ils sont loin d'offrir une constitution uniforme et une apparence corporelle identique. Ainsi que l'a remarqué un savant aliéniste, M. Ferrus, certains crétins ont la taille ramassée,

les membres trapus, le cou gros et court, le crâne volumineux, la face aplatie; d'autres se distinguent au contraire par l'élancement du tronc, la gracilité des membres, la longueur et la flexibilité du cou, les formes anguleuses du visage.

La distinction à établir entre les crétins ne tient pas seulement à cette différence dans leur conformation; elle résulte aussi du caractère propre qu'un grand nombre de crétins présente. Tandis qu'il en est où l'on ne retrouve guère que le cachet ordinaire de l'idiotie empreint sur une constitution cachexique et scrofuleuse, d'autres offrent dans leur organisation, dans leur cerveau et leurs membres, un véritable arrêt de développement, ainsi que l'a remarqué le docteur Baillarger. Chez ces infortunés, l'évolution des organes n'a pu s'opérer qu'incomplétement, les formes générales du corps sont celles de très jeunes enfans; la dentition est retardée, le pouls conserve la fréquence qu'il a dans le premier âge, la puberté n'est jamais apparue, ou n'a commencé que fort tard; les inclinations, les goûts demeurent ceux de l'enfance même bien après l'âge adulte. Il existe une telle dépendance entre les organes et la forme revêtue par l'intelligence qu'il suffit d'un changement artificiel d'âge ou de sexe pour que l'esprit prenne immédiatement la tournure et les habitudes propres à l'âge ou au sexe auxquels on a en quelque sorte ramené les organes. On sait que chez les eunuques les tendances de la femme se manifestent du moment que les attributs de la virilité disparaissent. L'amour des petits enfans et le goût des chiffons ont été observés chez tous les eunuques; leur physionomie est celle de vieilles femmes, de femmes qui ont perdu le charme de leur sexe sans en avoir jamais présenté ni l'attrait ni l'éclat. De même les crétins arrêtés dans leur développement demeurent, par une sorte de castration à laquelle les condamne la nature, de petits enfans à l'âge d'homme. Ils sont même au-dessous de l'enfance, car leur intelligence ne sait ni s'enrichir ni se fortifier : les uns sont des êtres muets, privés de raison comme de voix articulée; d'autres peuvent proférer des sons intelligibles, parler même, mais leur langage trahit l'imbécillité de leur esprit. Il semble que, toute grossière qu'elle soit, cette faculté de penser ne s'exerce qu'avec peine et produise en eux une extrême fatigue, car, d'après l'observation d'un médecin italien, Maffei, plusieurs fois par jour, et comme périodiquement, leur intelligence tombe dans un état de torpeur, et tout acte mental est alors chez eux suspendu. Parvient-on à dresser quelques crétins, ceux dont l'intelligence est moins obtuse, à une occupation régulière et déterminée, ils ne s'en acquittent qu'automatiquement. Le moindre obstacle qui se présente, la moindre difficulté qu'ils rencontrent, suffit pour leur faire abandonner le travail; jamais leur conception ne s'élève

au-dessus du fait à l'accomplissement duquel ils ont été assujettis, et leur éducation rappelle à cet égard, d'une manière remarquable, celle que nous parvenons à donner aux animaux.

Le caractère endémique qu'offre incontestablement dans certains cantons le crétinisme a fait étudier avec attention le climat et la constitution géologique de ces localités, afin de saisir entre le climat, la constitution du sol et les altérations organiques d'où naît le crétinisme, une liaison qui pût faire connaître la cause du mal et les moyens d'y remédier. Cette étude a suggéré sur l'origine du crétinisme des opinions diverses, mais non inconciliables. Un prélat qui réside non loin d'un pays particulièrement infecté de cette maladie terrible, M. Billiet, archevêque de Chambéry, a remarqué que le crétinisme apparaît presque exclusivement sur les terrains d'argile et de gypse. Un médecin, M. Grange, qui a entrepris divers voyages pour étudier la cause de cette affection endémique, fut frappé de voir que partout où les terrains magnésiens prédominent et où l'iode manque, le goître et le crétinisme se manifestent; dès que cette formation géognosique vient à disparaître, et que les terrains iodés la remplacent, les deux maladies ne se présentent plus. L'opinion de M. Grange se rapproche beaucoup de celle de M. Chatin. Aux yeux de ce chimiste exercé, du moment que l'iode n'est pas contenu en proportion suffisante dans l'air, les eaux potables et les plantes, le crétinisme et le goître commencent à sévir. D'autres observateurs ont confirmé le fait signalé par M. Chatin. Un savant russe, M. Kachine, qui a observé le crétinisme et le goître sur les bords de l'Ourof, affluent de l'Argoune, dans le district de Nertchinsk, adopte l'explication du chimiste français. Quoi qu'il en soit de l'incertitude qui peut régner encore sur la véritable modification du sol et de l'atmosphère en contact avec lui, d'où résultent les deux maladies, on est déjà assuré que c'est la géologie et la chimie minérale qui nous révéleront la cause du caractère endémique du crétinisme. Les lieux exercent, on le voit, une influence considérable sur le développement du cerveau et l'évolution des organes qui concourent avec ce viscère à la vie. On a constaté en Écosse que les hautes terres (*Highlands*) donnent trois fois plus d'idiots que les basses. Cependant, s'il est certaines contrées, comme les vallées désolées par le crétinisme, qui dégradent leurs habitans, d'autres sont prédestinées à être peuplées par les hommes les plus intelligens et les plus beaux. Il est des cantons où l'existence ne se conserve qu'avec peine, et se débat contre des causes déprimantes et destructrices; il en est d'autres où la vie fleurit dans tout son éclat, où notre espèce domine la nature et triomphe aisément de la maladie.

Entre les causes physico-morales, le régime et l'alimentation occupent certainement la plus grande place. Les substances solides ou

liquides qui composent notre nourriture renouvellent sans cesse les parties de notre corps et transmettent à notre économie le mouvement et la force. Si ces alimens sont d'une nature contraire aux besoins de notre organisme, si la qualité en est mauvaise et la préparation malsaine, le corps ne tarde pas à ressentir l'effet de cette nourriture dangereuse; l'économie se trouble, les fonctions se dérangent, et de là naît un mal qui ne fait que s'accroître avec l'usage de ces alimens. Que la nourriture fournie par les végétaux participe des altérations subies par ceux-ci sous des influences atmosphériques, et le mal se répand sur toute une population, la santé des individus s'ébranle, une véritable dégénérescence se produit. Des phénomènes de ce genre ont été plus d'une fois observés : l'emploi de la farine tirée du grain affecté de la maladie appelée *ergot* a engendré une épidémie terrible, l'*ergotisme*, qui a frappé des familles entières et introduit chez certaines populations un principe de dégénérescence et de mort. L'empoisonnement lent dû à l'usage de la farine de blé ergoté non-seulement a produit des maladies aiguës et fait naître des symptômes graves d'intoxication, mais la nature tout entière de l'individu a été attaquée, les forces ont décliné, les fonctions digestives se sont dérangées, les sens se sont émoussés, la cécité même est apparue; l'intelligence enfin a été atteinte, elle est tombée dans un incurable engourdissement ou une véritable aliénation.

Veut-on un exemple plus frappant des effets terribles que produit sur notre espèce une nourriture malsaine ou l'usage d'alimens empoisonnés par le sol ou l'atmosphère? Étudions la pellagre. Cette maladie, connue seulement depuis le XVIII^e siècle, et qui sévit surtout en Espagne, dans le nord de l'Italie et dans la France méridionale, constitue une dégénérescence complète. Les fonctions essentielles sont bouleversées, le cerveau et tous les nerfs qui s'y rattachent profondément modifiés, la peau des poignets, des mains, des cous-de-pied et parfois même du visage se couvre de boutons. Une débilité profonde se manifeste, et l'intelligence est en proie à un affreux délire. Eh bien! ce mal n'a le plus souvent d'autre origine que l'usage d'une farine extraite de céréales, et notamment de maïs, atteintes d'une altération particulière que les Italiens désignent sous le nom de *verderame* (vert-de-gris), et qui est due à la présence d'un champignon miscroscopique.

Les désordres portés dans notre économie par une alimentation malsaine sont cependant moins graves que ceux qui proviennent de l'abus des narcotiques et des boissons enivrantes. On a dressé dans ces derniers temps des statistiques terribles qui montrent non-seulement combien l'ivrognerie, le goût de l'opium, l'usage immodéré du tabac engendrent de maladies, mais à quel point sont profondes et persistantes les altérations qui en résultent pour l'organisme. Ces

altérations s'étendent sur la constitution de populations entières; elles ébranlent les santés les meilleures et détruisent complétement les plus faibles.

Tous les voyageurs qui ont visité la Chine, l'archipel indien, nous signalent les effets désastreux de l'opium sur les habitans. L'intelligence des fumeurs d'opium tombe dans un hébétement d'où elle ne sort que pour devenir la proie d'un délire furieux. Les membres se décharnent, la physionomie prend un aspect général de dégradation et de misère morale. Mari, femme, enfans, sont successivement moissonnés par cette horrible passion, véritable contagion qui poursuit son influence abrutissante sur des générations successives. Le *hachisch* ou extrait de chanvre peut avoir des effets non moins funestes, et chez les Orientaux qui en abusent, il détermine à la longue un véritable état d'imbécillité. Sous l'empire de ce narcotique puissant, les sensations sont bouleversées, les facultés intellectuelles perverties, et les hallucinations les plus étranges, variables comme les rêves suivant la disposition de chaque individu, donnent tour à tour une félicité factice ou des souffrances imaginaires. Depuis la publication du curieux livre du docteur J. Moreau sur le *hachisch*, on a tenté bien des expériences pour se rendre compte de la nature du délire que ce narcotique produit. On s'est souvent amusé de la surexcitation nerveuse extraordinaire qu'il développe. Ce jeu est périlleux, et l'on fera bien de laisser au médecin l'administration du *hachisch*, dont l'emploi peut être utile comme médicament.

Je ne dirai rien du tabac; on en a tour à tour beaucoup médit et parlé avec enthousiasme. Un spirituel critique, M. L. Peisse, s'est chargé de répondre aux détracteurs du tabac; mais, en tenant compte des exagérations, il faut confesser cependant que l'abus de ce narcotique offre aussi ses très réels dangers. Il est loin d'être démontré que l'habitude de fumer ou de priser, dans des proportions modérées, soit en aucune façon préjudiciable à la santé; mais, ainsi que le remarque le docteur Morel, le principe contenu dans le tabac, la nicotine, étant un des poisons les plus énergiques que l'on connaisse, on ne saurait nier que l'usage excessif de ce narcotique ne puisse avoir des dangers. Fumer est nuisible aux adultes qui n'ont pas atteint tout leur développement, et à plus forte raison aux enfans. Les jeunes fumeurs sont en général pâles et maigres, et les fonctions de la nutrition ne s'exercent pas chez eux dans la plénitude de leurs effets. Cela suffit pour nous montrer l'influence fatale que pourrait avoir sur la génération un goût trop précoce pour la pipe et le cigare, goût que la mode a produit, que l'oisiveté entretient, et que la régie se garde bien de combattre.

Arrêtons-nous davantage sur les conséquences de l'ivrognerie,

qui sont plus profondes et plus visibles. L'abus des boissons alcooliques engendre une maladie particulière qu'on a désignée sous le nom d'*alcoolisme chronique*. Absorbé en proportions immodérées, l'alcool modifie d'une manière funeste les élémens constitutifs du sang et agit sur le système nerveux à la façon d'un principe intoxicant. Un tremblement agite les membres; l'intelligence devient le jouet d'hallucinations dont les illusions de l'ivresse sont le premier symptôme (*delirium tremens*); elle s'affaiblit peu à peu et se déprave; des paralysies partielles se déclarent et envahissent bientôt tout le système musculaire. Les diverses affections qui dérivent de l'excès des boissons alcooliques, de même que celles qui sont dues à une alimentation viciée, prennent, dans certaines régions de l'Europe, un caractère de généralité qui en fait de véritables maladies endémiques. Il est des pays où l'alcoolisme chronique sévit avec fureur, où l'eau-de-vie devient le mal dominant et presque exclusif. Un savant médecin suédois, M. Magnus Huss, a écrit sur cette maladie un livre curieux, mais attristant, bien fait pour nous inspirer l'horreur d'un vice dont la classe pauvre est surtout la victime. Toutes les maladies auxquelles l'ivrognerie donne naissance tendent à modifier d'une manière dangereuse notre économie et aboutissent presque toujours à la mort. L'alcool a une double action, l'une locale, qui se fait d'abord sentir et qui porte l'irritation dans l'organe digestif, l'autre, plus générale, qui trouble la nutrition, affaiblit la vitalité, les systèmes nerveux et circulatoire. Ainsi dévasté par l'ivrognerie, le corps devient une proie facile pour la mort, et tandis que chez le buveur la force procréatrice s'épuise, les causes de destruction se multiplient. On ne s'étonnera donc pas que dans certaines villes où l'ivrognerie est un vice à peu près universel la population décroisse avec une effrayante rapidité. M. Magnus Huss nous apprend qu'à Erkistuna, en Suède, l'une des villes où se consomme le plus d'eau-de-vie, il est mort annuellement, de 1848 à 1850, un individu sur 33, tandis que dans les provinces de la Suède où l'ivrognerie est moins invétérée, la statistique nous donne un décès sur 49 individus. Et la preuve que c'est ici l'alcool qui élève le chiffre de la mortalité, c'est que la proportion des décès est notablement plus considérable pour les hommes que pour les femmes. L'alcoolisme chronique est non-seulement un état pathologique, mais une cause permanente, active, de dégénérescence; il abâtardit la race, il exerce sur le type humain une influence qui frappe les yeux au premier aspect. Le système musculaire est chez le buveur dans un relâchement continu; le corps est amaigri, la peau a pris une teinte gris jaunâtre; elle est sèche et rugueuse, et l'épiderme s'écaille facilement; le tissu graisseux et le tissu cellulaire deviennent le siége de modifications profondes et morbides,

en sorte que le corps et l'esprit participent de la même dégradation.

L'idiotie congéniale et les monstruosités nous apparaissent comme les types les plus caractéristiques des dégénérescences natives. L'homme apporte souvent en naissant le principe de la dégradation qui doit l'atteindre à un certain âge. En vain il change de lieux, en vain il se conforme à un régime propre à maintenir sa santé; le germe du mal subsiste toujours, et à un certain moment il se développe au détriment de l'intelligence et de l'économie. L'enfant était prédestiné à n'être qu'une créature imparfaite et abâtardie; une crise se manifeste, et il est comme retranché de l'humanité.

Qu'au sein de la mère l'évolution de l'embryon ne s'opère pas suivant les lois normales, que la femme enceinte soit victime d'un accident, qu'elle contracte une maladie grave ou se trouve sous l'empire d'un trouble plus ou moins prolongé, l'enfant qu'elle mettra au monde gardera toute sa vie l'empreinte indélébile de la perturbation produite durant la grossesse. Bien qu'en opposition avec la marche ordinaire de la nature, la formation des monstres et des êtres imparfaits s'opère d'après certaines lois; elle est dans une dépendance étroite et nécessaire du genre d'accident qui l'amène. C'est ce qu'a démontré M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire dans son excellente *Histoire des anomalies*. Les lois suivies par la nature jusque dans ses aberrations sont si fatales que l'on peut presque à volonté produire telle ou telle anomalie, en faisant varier à dessein les conditions défavorables où l'embryon se trouve placé. M. I. Geoffroy Saint-Hilaire a expérimenté cette loi pour les oiseaux, dont il troublait de diverses manières le développement pendant les premiers jours de l'incubation.

Le sein de la mère devient le siége de véritables métamorphoses d'autant plus complètes que la période intra-utérine est moins avancée. Les appareils, les organes sont, suivant les circonstances perturbatrices, retardés dans leur développement, ou développés d'une manière anomale et excessive; c'est ainsi que le cerveau, les os du crâne se trouvent parfois dans l'impossibilité de prendre la forme et les dimensions nécessaires au jeu régulier de l'intelligence, que l'épine dorsale est arrêtée dans sa formation et sa croissance. L'enfant naît idiot, imbécile, hydrocéphale ou rachitique, et dès les premiers jours, dès les premiers mois de l'existence, il donne les signes de la dégénérescence qui doit l'atteindre. Une fois le cerveau et le système nerveux étiolés, contrariés dans leur action, troublés dans leurs relations mutuelles, des désordres souvent plus graves s'étendent à toute l'économie, et l'idiotie n'est alors que le premier symptôme d'une dégradation qui frappe le type humain tout entier. L'idiot au dernier degré végète et meurt prématurément. On a rapporté des cas d'idiotie dans lesquels les instincts les plus

spontanés avaient même presque totalement disparu. La sensibilité physique n'existait plus, les muscles flasques et relâchés ne pouvaient soutenir le corps assis ou debout; l'odorat, l'ouïe semblaient à peine développés, et l'individu n'avait pas même l'instinct commun à tous les animaux qui les porte à chercher leur nourriture et à choisir celle qui leur convient.

Pour être congéniale, une maladie, une anomalie n'a pas toujours besoin d'apparaître aux premiers momens de la vie; il est des cas fréquens où l'idiotie ne se déclare qu'au bout de cinq ou six mois et même davantage; jusque-là l'enfant n'annonçait rien qui fît présager l'horrible état auquel il était condamné. Le crétinisme ne se déclare généralement qu'à un certain âge qui ne dépasse jamais sept ans; mais l'enfant qui doit en être atteint offre en naissant des signes qui ne trompent pas les gens de l'art.

A quoi tient cette apparition tardive de monstruosités dont le principe est communiqué avec la vie et ne résulte pas des circonstances premières où le nouveau-né a été placé? C'est qu'après sa naissance l'homme est loin encore d'avoir atteint le terme de sa formation. Il se développe pendant toute l'enfance et la jeunesse; il se décompose dès l'âge du retour, mais toujours en vertu d'un mouvement initial qui n'est autre que le don de la vie. Les cartilages et les os s'épaississent; les viscères, les muscles, s'étendent, se fortifient avant d'arriver à une période de décroissance variable pour chaque individu. Chez l'enfant qui vient de naître, l'ossification du crâne n'est pas complète; elle demande pour s'accomplir un certain temps. Le cerveau a-t-il pris des dimensions exagérées, cette ossification est retardée. C'est ce que l'on observe chez les hydrocéphales. Les *fontanelles* (1) persistent plus longtemps, les sutures demeurent écartées, les os sont minces, transparens et quelquefois flexibles comme des cartilages. Le cerveau est-il au contraire atrophié, l'ossification du crâne est accélérée, ainsi que l'a constaté le docteur Baillarger. Chez plusieurs idiots même, les fontanelles n'existent déjà plus à la naissance, et c'est là une des causes qui contribuent davantage à arrêter le développement de l'intelligence, car chez l'homme, et chez l'homme seul, le cerveau croît et se développe durant la vie. Selon l'anatomiste allemand Meckel, cinq mois après la naissance, le cerveau de l'enfant a presque doublé de poids; ayant pesé d'abord 300 grammes, il en pèse alors environ 600. Aussi c'est chez l'homme seulement que l'on observe des fontanelles larges persistant pendant plusieurs années. Chez les singes, elles sont très petites et disparaissent au bout de peu de temps; sur le

(1) On nomme *fontanelles* les espaces membraneux que présentent les os du crâne des enfans avant une complète ossification. — Les *sutures* sont les articulations immobiles qui réunissent les os du crâne et de la face.

crâne des autres animaux, c'est à peine si l'on en trouve quelques traces. Un fait curieux et dont on doit la constatation à M. Gratiolet, c'est que les nègres rappellent à cet égard les idiots et même les singes. Chez eux, l'ossification complète des sutures est beaucoup plus précoce que chez les blancs. Et tandis que certains hommes de notre race gardent pendant toute leur vie les pièces osseuses de la tête distinctes et simplement encastrées les unes dans les autres, les nègres et plusieurs races sauvages n'atteignent jamais la vieillesse avant que les sutures ne se soient totalement ossifiées. M. Gratiolet a même remarqué un ordre différent dans les oblitérations successives des sutures, en étudiant la tête des individus de race européenne, puis celle des sauvages et des nègres. Chez les nègres, le crâne se ferme d'abord dans sa partie antérieure; chez les blancs, c'est la partie postérieure qui se soude la première. De là dans la marche de l'intelligence un phénomène très différent; le nègre, comme l'idiot, comme les individus dégénérés, voit promptement le développement de ses facultés arrêté et comme emprisonné par l'enveloppe osseuse de la tête; l'intelligence de certains blancs, au contraire, peut s'accroître pendant une période très longue de la vie, puisque les sutures ne s'ossifient souvent qu'à la vieillesse. M. Baillarger a rappelé qu'à l'autopsie de Pascal on avait reconnu que la suture frontale était demeurée ouverte pendant toute l'enfance, et n'avait pu se refermer à raison du prodigieux développement du cerveau; il s'était formé un calus qui avait entièrement recouvert cette suture et que l'on sentait aisément au doigt.

Ce qu'on vient de lire achève de démontrer que la dégénérescence qu'on peut appeler congéniale n'est pas tant celle qui se manifeste à la naissance que l'arrêt de développement dont sont frappés les organes et l'appareil encéphalique en particulier, par suite d'un principe agissant dans l'organisme et qui est communiqué avec la vie. L'idiot, de même que le crétin et l'homme de race inférieure, atteint plus tôt que nous le terme de son évolution intellectuelle; il est jusqu'à un certain point comme le chimpanzé et certaines grandes espèces de singes qui ne présentent toute leur intelligence que pendant la jeunesse, et deviennent stupides et apathiques dès qu'ils ont dépassé l'âge adulte. La vie même chez quelques idiots s'accomplit et s'épuise dans une plus courte période; le crétin, par exemple, dépasse rarement quarante ans.

L'homme en naissant est conséquemment prédestiné à monter ou à descendre un nombre déterminé de degrés sur l'échelle de l'intelligence. Cette échelle est comme celle que Jacob voyait en songe, et le long de laquelle montaient et descendaient des anges; mais de même qu'il y a certains échelons élevés que les esprits les mieux doués et les plus puissans ne sauraient dépasser, il y en a d'autres

qui constituent la limite inférieure, dernier terme de la dégradation possible. Les monstruosités, les aberrations de la nature ont leurs bornes. Précisément parce qu'elles résultent de l'action de certaines causes qui tendent à déranger l'évolution régulière de l'individu, elles ne peuvent totalement effacer le type dont la persistance résiste pied à pied à l'action perturbatrice. Les anciens anatomistes, écrit M. I. Geoffroy Saint-Hilaire, paraissent n'avoir pas même soupçonné que les anomalies de l'organisation aient des limites, et à plus forte raison qu'elles soient réductibles à des lois certaines et précises; c'est ce qui explique ce que l'on a rapporté de quelques monstres, fantastiques créations d'une imagination qui prêtait à la nature ses caprices et ses conceptions impossibles.

Il me reste à examiner, pour achever de passer en revue les diverses causes de dégénérescences, celles que j'ai appelées *morales*.

L'observation a démontré que si les lésions du physique produisent plus ordinairement le délire, l'aliénation mentale trouve son origine la plus fréquente dans un trouble profond du moral. Quelques statistiques dressées en France et en Angleterre, et dans lesquelles les cas de folie sont rangés par causes, ont mis le fait en évidence. Les passions et les vices, les préoccupations exclusives et les chagrins, toutes les affections profondes de l'âme en un mot, réagissent sur le cerveau et le système nerveux et peuvent y développer des altérations aboutissant à une dégénérescence physique et morale. Chez le fou, les idées ne sont pas seulement bouleversées; à l'incohérence de la pensée s'associe une perversion plus ou moins étendue des sentimens. Des croyances chimériques, des opinions étranges provoquent des passions qui ne peuvent se contenir, et fatalement la surexcitation nerveuse imprime à tous nos sentimens une violence qui en fait des passions. L'intelligence n'est plus le siége d'opérations régulières qu'appelle la volonté et que coordonne le jugement, c'est l'instrument passif ou plutôt automatique d'une foule de pensées et de conceptions se produisant à la façon des rêves et se présentant avec une irrésistibilité qui enchaîne la volonté et finit par l'anéantir. C'est assurément le dernier terme de la dégénérescence morale, de l'abrutissement complet, puisque l'homme perd alors ce qu'il y a en lui de plus noble et de plus élevé. Quoique l'intelligence soit seule attaquée, le type physique ne peut échapper à la dégradation dont le moral est atteint. Le fou ne tarde pas à présenter dans ses traits, son regard, son aspect, ses mouvemens, je ne sais quoi de désordonné et d'étrange qui produit sur notre esprit une impression pénible, qui peut même agir assez vivement pour troubler notre raison et nous communiquer la maladie mentale que nous avons trop souvent sous les yeux; de là cette contagion de

la folie plus d'une fois observée et dont le danger n'est pas un des moindres motifs qui nécessitent la séquestration des aliénés.

Ainsi, lorsque l'intelligence ne peut plus réagir contre les influences qui l'inquiètent et l'agitent, lorsque l'équilibre est rompu entre les passions et la raison, l'homme se dégrade au moral, puis au physique; la folie paralytique et la démence sont le dernier terme de cette dégénérescence maladive.

Rarement les quatre ordres de causes que je viens de signaler agissent d'une manière isolée; d'ordinaire elles se réunissent, elles se combinent dans des proportions diverses. Les écarts du régime et l'insalubrité des lieux déterminent une prédisposition maladive, un penchant à la dégénérescence qui participe du caractère physique et congénial. C'est ce qui a lieu pour le crétinisme. La pellagre se confond souvent avec certains genres de folie paralytique, et l'étude des aliénés a fait voir que c'est de préférence chez les individus qui apportent en naissant un germe de maladie nerveuse que les causes morales amènent la folie. Le crétinisme n'est parfois que de l'idiotie, et l'idiotie à son tour est le produit fréquent de maladies qui se développent sous des influences climatologiques et physico-morales. La folie aussi ne semble en bien des cas que le résultat d'une perturbation de l'économie chez des personnes déjà prédisposées à l'aliénation mentale. Certaines maladies aiguës ou chroniques, telles que la pneumonie, la fièvre typhoïde, les fièvres intermittentes, les affections organiques du cœur, entraînent à leur suite, chez des individus d'une constitution intellectuelle délicate, un délire plus ou moins prolongé. En un mot, tous les troubles de l'organisme sont dans une étroite relation, et dès qu'une cause pousse l'homme sur la pente de la dégénérescence, les autres causes agissent pour accélérer sa chute.

## II.

Ces causes de dégénérescence, qu'on vient de voir réparties en quatre classes, n'interviennent pas toujours d'une manière directe, en altérant notre économie et portant le trouble dans nos fonctions; les effets qui en résultent se prolongent bien au-delà de la vie des individus, ou, pour parler avec les médecins, ils sont non-seulement actuels, mais encore consécutifs. Le principe de la dégénérescence se transmet héréditairement, et s'aggrave ou s'atténue suivant que ceux qui le reçoivent sont placés dans des conditions propres à en arrêter ou à en développer les effets. De là la possibilité pour notre espèce d'une dégénérescence progressive et continue.

La médecine contemporaine a reconnu que l'hérédité physiologique et pathologique est un fait beaucoup plus général et plus

étendu qu'on ne l'avait d'abord supposé. Les statistiques ont démontré la transmission héréditaire d'une foule d'affections chez ceux qui n'ont pas pris un soin particulier et de tous les jours pour en arrêter le germe : la phthisie, la goutte, le cancer, passent des parens aux enfans, et tout donne à penser que, si l'on tenait un registre plus exact des maladies dont chaque individu est atteint, on constaterait bien des transmissions maladives qui ne sautent point encore aux yeux. Le fait de l'hérédité nous est en outre révélé par l'apparition chez plusieurs générations successives de certaines anomalies dans l'organisation. C'est ainsi que l'on a vu chez divers individus d'une même famille, issus les uns des autres, la main présenter six doigts, le corps offrir certaines difformités particulières ou même de légers signes de la peau, comme le pois chiche (*cicer*) que Cicéron tenait de son père, et qui lui valut son surnom. Mais ce sont avant tout les maladies du cerveau et du système nerveux qui présentent ce caractère de transmissibilité. Les statistiques sont à cet égard d'une triste éloquence : la grande majorité des aliénés, des idiots, des épileptiques, des individus affectés de ce déréglement des mouvemens qu'on appelle chorée, descendent de personnes qui avaient eu de semblables maladies, ou chez lesquelles le système nerveux était profondément altéré. L'hérédité a aussi été reconnue pour la pellagre, maladie qui se transmet surtout par la mère en suivant le sexe féminin; la surdi-mutité provient le plus souvent de la constitution scorbutique des parens, et le docteur Allibert a remarqué que la cécité de naissance apparaît parfois chez les enfans de personnes affectées d'une extrême myopie.

Cette hérédité des maladies du cerveau et des organes de la sensation se rattache du reste à un fait plus général, la transmission plus ou moins complète de la constitution intellectuelle, liée elle-même à celle de l'encéphale. Il y a longtemps qu'on a observé chez les enfans la tournure d'esprit, le caractère, les penchans, les goûts et même les manies et les tics de leurs parens. Chacun présente, associés dans des proportions variables, les élémens du caractère de son père et de sa mère, de même que dans notre visage on discerne presque toujours les traits des auteurs de nos jours; ordinairement c'est la physionomie de l'un qui prédomine, mais il est rare qu'on ne découvre pas, même chez l'enfant qui ressemble le plus à l'un de ses ascendans, quelques détails empruntés à la figure de l'autre, et de là, soit dit en passant, la diversité des impressions que fait sur autrui la vue d'un enfant où tel reconnaît la physionomie du père, tandis que tel autre y retrouve les traits de la mère.

Cette hérédité n'est donc pas la transmission intégrale et absolue d'un certain patrimoine physiologique. Les parens atteints d'une maladie ne la lèguent pas nécessairement à tous leurs enfans. Le

11.499

mal, en passant d'une génération à l'autre, ne fait pas seulement que s'accroître ou s'atténuer; il se modifie et se transforme. Comme les maladies ne constituent pas des types définis et arrêtés, qu'elles se lient les unes aux autres et varient dans leurs symptômes, suivant les milieux au sein desquels elles se développent, l'héritage d'une affection morbide ne saurait passer des ascendans aux enfans en conservant toujours le même caractère et donnant lieu aux mêmes phénomènes. Ce dont on hérite, c'est un principe de maladie et de dégénérescence, et comme un canevas sur lequel le temps étendra d'autres fils que ceux dont l'existence des parens a été tissue.

Un père, une mère atteints d'aliénation mentale donneront naissance soit à un fou, soit à un épileptique, soit à un paralytique, en un mot à un individu condamné à l'une de ces affections qui semblent n'être que des métamorphoses d'un même principe morbifique, et réciproquement l'une de ces affections pourra, dans la génération suivante, engendrer la folie. Ainsi que l'a remarqué le docteur J. Moreau dans son intéressant ouvrage sur *la Psychologie morbide*, c'est l'ignorance du véritable caractère de l'hérédité pathologique qui en a fait souvent contester l'existence. « Ayant toujours la loi des ressemblances devant les yeux et ne voyant dans l'hérédité que la transmission des ascendans aux descendans de faits organiques constamment semblables à eux-mêmes, l'on n'a eu le plus souvent, écrit ce savant médecin, à constater que des résultats opposés à ceux que l'on cherchait : c'est ainsi que l'on a vu des hommes doués des plus éminentes qualités de l'esprit et du cœur donner le jour à des enfans imbéciles ou presque complétement dénués du sens moral. » Mais ces antinomies apparentes disparaissent lorsqu'au lieu de s'en prendre aux phénomènes extérieurs, on interroge les conditions mêmes de la vie et que l'on cherche le véritable état physiologique qui a donné naissance à des effets au premier abord opposés. La folie, l'idiotie, c'est-à-dire ce qui est l'expression des plus graves perturbations de la vie morale, contiennent en puissance les qualités intellectuelles les plus transcendantes. L'hérédité, entendue dans son véritable sens, implique la transmission des forces nerveuses ou vitales d'où les qualités morales tirent leur énergie et leurs aberrations.

Le docteur P. Lucas, qui a écrit sur l'hérédité naturelle un traité complet dont on ne saurait trop recommander la lecture, observe que la métamorphose des maladies héréditaires est d'une double nature. Tantôt elle ne s'offre que comme une simple transmutation des formes d'une même maladie, tantôt elle constitue une transformation de l'espèce morbide même. Dans le premier cas, qui se rencontre surtout pour les maladies du système nerveux, l'enfant hérite de la névropathie d'un de ses parens; dans le second, les ascendans

atteints déjà d'un mal profond transmettent à leur progéniture une débilité corporelle qui ouvre la porte à une foule de maux. Et qu'on ne croie pas que, pour être transmis, le mal chez les parens doive toujours être invétéré et profond. Qu'un accident, une maladie passagère ait frappé les auteurs de nos jours peu avant le moment où ils nous transmettaient le germe de la vie, à ce moment même, et nous hériterons des imperfections et des troubles auxquels ils avaient été passagèrement soumis. Hésiode l'avait déjà observé quand, dans son poème des *Travaux et des Jours*, il recommande de s'abstenir des plaisirs de l'amour au retour des cérémonies funèbres, de crainte de transmettre à l'enfant l'impression de mélancolie qu'elles laissent au fond de l'âme. Une foule de physiologistes ont reconnu que les enfans conçus dans l'ivresse présentent une intelligence lourde et hébétée. Des faits de ce genre ont été aussi notés pour les animaux. Les vétérinaires savent que les défauts que font naître chez les chevaux des blessures ou des coups passent souvent aux membres de leurs poulains. Une semblable transmission de difformités résultant d'accidens n'est pas rare dans notre espèce, et M. Lucas en cite différens cas.

Quant à ce qu'on pourrait appeler les monstruosités morales, les perversités précoces, les penchans instinctifs, irrésistibles, au vol, au meurtre, au suicide, qui se manifestent parfois chez de très jeunes enfans auxquels on avait pourtant inculqué d'excellens principes, monstruosités dont l'ouvrage de M. J. Moreau et les *Annales médico-psychologiques* nous fournissent de nombreux exemples, il faut en chercher le plus souvent la source dans l'état de désordre moral où se trouvaient les parens quand ils ont engendré ces êtres déchus. En effet, un abattement de l'esprit, une fatigue continue du corps, un trouble cérébral même momentané, peuvent suffire pour amener la perversion de nos sentimens et nous conduire aux actes les plus contraires à notre nature et à notre éducation. C'est ce que nous démontrent la *calenture* et ce que les matelots anglais appellent *the horrors*, transports subits qui parfois, sans délire préalable, s'emparent de marins ou de soldats exposés à l'ardeur extrême du soleil ou placés dans un réduit trop fortement chauffé par un poêle, les poussent à se donner la mort, à se précipiter dans les flots. Conçus sous l'empire de ces désordres passagers, les enfans naissent avec des instincts criminels, vrais types de dégénérescence morale.

Mais, dira-t-on, pourquoi tant d'irrégularité dans l'héritage? Pourquoi voit-on tantôt la transmission s'opérer dans un enfant ou chez plusieurs, tantôt l'héritage légué comme par voie de substitution, et la folie notamment sauter une génération? Ces irrégularités ne sont qu'apparentes; elles tiennent au jeu complexe d'une foule de phénomènes dont nous n'avons pu encore suivre la marche et découvrir

les lois. On a, il est vrai, récemment tenté de percer les ténèbres de la conception; mais les observations sont encore trop imparfaites pour qu'on soit assuré des résultats. Un médecin, M. Lhéritier, a proposé des vues ingénieuses, fondées sur une étude attentive d'un assez grand nombre de faits. Suivant ce physiologiste, il faut, pour saisir les lois de la transmission, distinguer les organes en trois classes, à savoir : les organes locomoteurs, ceux de la nutrition, et l'appareil nerveux central. Celui-ci se subdivise à son tour en deux parties : l'une antérieure, qui comprend le cerveau et le cordon antérieur de la moelle épinière, l'autre postérieure, embrassant le cervelet et le cordon postérieur de la moelle. Ces deux subdivisions des organes de la troisième classe se lient respectivement aux deux premières; l'appareil locomoteur est dans une dépendance directe de la partie postérieure du système nerveux central, et l'appareil nutritif dans la dépendance de la partie antérieure de ce même système.

C'est sur cette connexion que reposent, selon M. Lhéritier, les lois de la ressemblance, c'est-à-dire le mode suivant lequel tel ou tel ascendant transmet à sa progéniture telle ou telle série distincte d'organes. Y a-t-il équilibre entre parens de la même variété, l'un des deux transmet indifféremment l'une ou l'autre des deux séries organiques. Si les parens sont de variétés différentes, le père donne toujours la série postérieure, c'est-à-dire le cervelet et les organes locomoteurs; la mère, au contraire, donne constamment la série antérieure, c'est-à-dire les sens et le système nutritif. Ces lois, le médecin français les déduit des faits reconnus dans le croisement des animaux, et il croit les retrouver dans l'homme. Avertis des principes posés par M. Lhéritier, c'est au public, aux physiologistes, de les vérifier ou de les infirmer. Je n'ai point d'ailleurs à traiter ici de l'hérédité physiologique proprement dite; ce qui me préoccupe, c'est la question des dégénérescences, et par conséquent la transmission des maladies. Le docteur P. Lucas remarque qu'une maladie peut être transmise sous trois formes, autrement dit, à trois degrés différens de développement : d'abord comme simple aptitude idiosyncrasique, c'est-à-dire comme une disposition organique à laquelle il ne faut que des circonstances favorables pour se traduire en une maladie caractérisée; puis comme état rudimentaire, c'est-à-dire sous une forme latente, en germe. Ici la disposition maladive tend à un développement déterminé. Le germe morbide renferme en lui une force spontanée qui donnera naissance au mal, si elle n'est combattue. Enfin la maladie même peut passer des parens aux enfans, avec son cortége propre de formes, de symptômes et de lésions. Et dans ce dernier cas on doit dire que la dégénérescence est fatale; dans le second, on peut encore en éviter, en arrêter le

développement. Dans le premier, elle ne se produira que si l'on s'entoure des circonstances propres à la faire naître.

Qu'on se reporte maintenant aux quatre grandes classes de causes qui amènent la dégénérescence, qu'on les envisage dans leur transmission héréditaire, et l'on reconnaîtra quel vaste réseau d'actions morbides tendent à nous faire dévier de l'organisme normal. Telle cause physique ou physico-morale devient pour le descendant de l'individu qui y a été soumis une cause morale ou congéniale. L'influence des lieux et l'insalubrité du régime ont-elles altéré et déjà dégradé la constitution d'un individu, l'enfant auquel il donne le jour en subira l'influence, même transporté en d'autres climats et soumis à un genre de vie différent. Des idiots naissent ainsi de parens qui ont longtemps vécu dans des cantons où règne le crétinisme. Nombre de fous et d'imbéciles ont eu pour pères des ivrognes. Un père et une mère atteints, bien qu'à un faible degré, d'une de ces maladies qui épuisent l'organisme et dévastent l'économie, auront pour enfans des êtres frappés d'un mal plus profond ou d'une infirmité plus incurable. Ces tristes vérités font mieux comprendre le danger des alliances entre personnes de constitutions maladives analogues, ou même de tempéramens identiques, car les tempéramens sont comme les formes de gouvernement, ils succombent par l'exagération de leur principe, et cependant ils sont fatalement entraînés à cette exagération. Chaque tempérament porte donc en soi le germe de sa destruction, et si deux tempéramens semblables se trouvent associés, ces germes s'ajoutent chez l'enfant.

Les dangers des unions entre personnes du même sang et de même famille ont été signalés par plusieurs médecins, MM. Morel, Burdel et F. Devay. Les statistiques en mains, ces observateurs montrent combien d'êtres dégénérés naissent d'unions contractées entre parens, entre personnes atteintes d'un même principe morbifique. Il est bon de rappeler ici leurs éloquentes plaintes; puissent-elles monter jusqu'à ceux qui oublient que dans les mariages la vraie convenance est l'harmonie des constitutions, et la fortune la plus sûre la santé des enfans à naître!

La dégénérescence trouve ses bornes dans son excès même. L'individu arrivé au dernier terme de l'abâtardissement, comme certains crétins, ou affecté de la plus énorme, de la plus complète des monstruosités, est frappé de stérilité. Au bout d'un certain nombre de générations, les familles de crétineux, de phthisiques, d'aliénés, d'idiots, s'éteignent, et selon que la dégénérescence est plus ou moins profonde, il faut plus ou moins de temps pour que l'humanité soit purgée de ceux qui n'y propagent que la misère physique et morale. Ces familles atteintes de dégénérescence sont comme les races sauvages et dégradées auxquelles la Providence

paraît n'avoir assigné qu'une durée limitée, et qui disparaissent peu à peu devant les progrès de la civilisation. De même que c'est par le croisement des races qu'on peut arracher les descendans de ces tribus dégénérées à la destruction qui les menace, c'est par les unions physiquement bien assorties, par le balancement des tempéramens contraires, qu'on peut relever les générations de la déchéance à laquelle les expose l'héritage de leurs pères.

## III.

Les causes de dégénérescence une fois assignées et définies, leur origine reconnue, se pose naturellement une question : tendent-elles à s'accroître ou à diminuer, et la civilisation a-t-elle pour effet d'affaiblir l'organisme, de favoriser l'abâtardissement? Pour répondre à cette demande, il faut reprendre chacune des causes que nous avons déjà énoncées et rechercher si elles sont en voie d'extension ou de décroissance.

D'abord, pour ne parler que des lieux et du régime, il est évident que les causes de dégénérescence tendent à diminuer. Les marais sont desséchés, les terres mises en culture, les habitations aérées, l'insalubrité des alimens corrigée, les vêtemens mieux conditionnés et les lois de l'hygiène plus généralement observées. Aussi la pellagre, le crétinisme, comme les fièvres endémiques, perdent-ils tous les jours du terrain et ont-ils en certains cantons presque complétement disparu.

Tandis que les moyens préventifs sont mis en usage, la science et la charité ont élevé des asiles consacrés au traitement des malheureux atteints d'un mal que l'on n'a pu encore réussir à extirper. Les idiots ont été l'objet d'une sollicitude toute particulière, et sans leur rendre l'intelligence, on est parvenu cependant à tirer de leurs facultés imparfaites un parti qui permet de les rendre à la société. Les moins stupides ont pu recevoir une sorte d'éducation (1). M. Niepce, dans un ouvrage sur le crétinisme, cite plusieurs exemples d'invasion de ce mal arrêté à son début. On a fondé en vue de son traitement des établissemens spéciaux. Un médecin distingué, M. Guggenbühl, dirige avec succès à l'Abendberg, en Suisse, un de ces hospices. Le concours de moyens physiques et moraux employés avec intelligence a relevé quelques-uns de ces infortunés d'une dégradation qui semblait incurable. Les causes physiques et les causes mixtes, si elles ne sauraient être complétement effacées, trouvent donc dans les progrès de la raison et de la science un remède de plus en plus efficace. Cependant le progrès est loin de se

(1) Voyez l'étude de M. Alphonse Esquiros dans la *Revue* du 15 avril 1847.

faire sur toute la ligne, et tandis que le plus grand nombre s'avance d'un pas assuré vers un état de choses meilleur, quelques-uns rétrogradent et trouvent dans les conditions nouvelles une cause d'abrutissement. L'ivrognerie, l'abus de l'opium et des narcotiques tendent à s'accroître en différens pays, en Suède notamment pour le premier de ces vices, dans la Chine pour le second. Le grand problème du paupérisme est intimement lié d'ailleurs à la question de la dégénérescence; les statistiques publiées en Angleterre prouvent que la misère est l'une des sources principales de l'aliénation mentale, et que là où elle diminue, cette maladie se présente moins fréquemment. L'hygiène elle-même, que l'on observe plus volontiers chez les classes éclairées, souffre encore à beaucoup d'égards du système des manufactures. Il suffit de se rendre dans nos premières cités industrielles pour se convaincre que l'agglomération des individus soumis à des occupations sédentaires exerce sur leur constitution physique et morale les plus fâcheux effets. La population ouvrière de Lyon, de Lille, de Saint-Étienne, comme celle de Manchester et de Birmingham, présente un cachet d'abâtardissement qui n'échappe pas à l'observateur le plus superficiel. L'homme vit là comme dans une serre chaude, mais une serre dont l'air est malsain et l'aménagement vicieux. M. I. Geoffroy Saint-Hilaire a remarqué que les œufs couvés artificiellement donnent fréquemment naissance à des poussins mal conformés; dans la vie industrielle, l'intérêt du manufacturier qui veut accélérer la production fait couver en quelque sorte artificiellement l'humaine activité : de là des monstruosités morales et physiques plus fréquentes. Et puis cette vie des manufactures traîne à sa suite une foule de vices et de désordres qui deviennent une cause encore plus funeste de dégradation.

Un des effets de notre civilisation, c'est le développement excessif de certaines facultés. Pour être salutaire, l'exercice des organes a besoin d'être harmonique et pondéré. S'exagère-t-elle, l'activité passe à la surexcitation, et cette surexcitation fait rentrer par la voie des causes morales les maladies qu'on avait chassées par celle des causes physiques. Le propre de l'excitation nerveuse, c'est de faire chercher à celui qui en est atteint des moyens nouveaux de l'entretenir et de l'accroître. On court après les émotions, et l'on ne trouve de plaisir que dans ce qui accroît l'incendie intérieur qui nous consume. Si la misère est évitée, et avec elle tout le triste cortége de maux qu'elle entraîne, les excès et la recherche démesurée des richesses ramènent sous une autre forme les maux dont on se croyait à l'abri. Les médecins dont j'ai parlé dans cette étude ont constaté le danger de cette vie surmenée qui rompt l'équilibre des fonctions et produit la faiblesse par l'exagération même du travail.

On discute beaucoup dans le monde médical sur la question de savoir si la folie tend ou non à devenir plus fréquente. La divergence d'opinions tient à ce qu'on se place tour à tour à des points de vue divers. Les formes de l'aliénation mentale changent avec l'état social et dépendent des idées qui préoccupent les esprits; les dégénérescences se produisent dans une direction déterminée par la nature du vice dont la société est infectée. Les organisations faibles, pour employer une expression médicale, se trouvent toujours dans une sorte de diathèse qui les fait succomber dès qu'elles ont à souffrir d'une perturbation physique ou morale, et la forme du dérangement de l'esprit ou du trouble de l'économie reflète la nature de cette perturbation. Ce qui est ici l'effet de la misère, des mauvaises conditions de l'alimentation, de l'exaltation des croyances religieuses, est déterminé ailleurs par les anxiétés et les chagrins domestiques, les revers de fortune, les agitations politiques, l'ambition déçue et la trop constante application à un projet ou à une idée. Ainsi peu importe le genre de trouble qui de l'intelligence réagit sur l'économie, ou de l'économie sur l'intelligence; la propension à la maladie, voilà la véritable cause des dégénérescences du corps et de l'esprit, et cette propension, cette aptitude, elle est le produit composé d'influences continues, dues aux diverses causes ci-dessus examinées et transmises par la génération. Pour la combattre, il faut sans cesse réagir contre ces mêmes causes et choisir pour chaque individu un genre de vie et d'habitation qui en neutralise les effets. A ces condiditions, des organisations nées faibles ou qu'ont épuisées de longs écarts du régime physique et moral commandé par leur constitution particulière se fortifient et remontent les degrés d'une échelle d'où une commotion subite, des perturbations continues les précipiteraient infailliblement. C'est dans ce développement harmonique que réside la vraie civilisation, et tant que nos efforts n'aboutiront pas à régler sur tous les points les mouvemens sociaux et à équilibrer pour chaque individu le jeu des fonctions et des facultés, on perdra souvent d'un côté le terrain qu'on aura gagné de l'autre.

Il ne faudrait pas s'exagérer le danger que font courir à l'humanité certains écarts qui se sont jusqu'à présent montrés inséparables du progrès. La société a en elle, comme la constitution des individus, un instinct de conservation qui l'amène à son insu à rétablir l'équilibre menacé; les remèdes à la dégénérescence se présentent d'eux-mêmes, et le sentiment du mal dont nous souffrons nous suggère des moyens de le combattre, sans avoir d'abord conscience de l'efficacité de nos expédiens. « Ce qu'il y a de plus remarquable dans les lois qui gouvernent toutes choses, écrit Cabanis, c'est qu'étant susceptibles d'altération, elles ne le sont pourtant que jusqu'à un

certain point; le désordre ne peut jamais passer certaines bornes, qui paraissent avoir été fixées par la nature elle-même; il semble porter toujours en soi les principes du retour vers l'ordre ou de la reproduction des phénomènes conservateurs. »

Les causes de dégénérescence non-seulement disparaissent par les progrès de la science et de la raison, mais elles émoussent sur nous leurs effets par l'habitude; elles n'agissent pas constamment avec le même degré d'intensité. Les efforts que fait la nature pour adapter la constitution des individus au climat dans lequel ils sont destinés à vivre amènent chez eux une aptitude spéciale désignée sous le nom d'acclimatation. Or l'acclimatation s'observe aussi, remarque le docteur Morel, chez les individus soumis à tel ou tel genre de vie en soi-même insalubre, voués par état à telle ou telle industrie. On a constaté que l'hygiène des uns ne peut être suivie impunément par les autres, et que les ouvriers adaptés organiquement par un effet de l'habitude à une industrie ne sauraient se livrer sans danger à une autre industrie, quand même celle-ci serait moins nuisible à la race en général.

Les variations continuelles de milieux, d'occupations et d'idées que produit notre état social, si complexe dans ses rouages, si mobile dans ses mouvemens, sont un puissant antidote contre les dangers de ces actions constantes et répétées qui font dévier notre espèce du type parfait de beauté et de santé pour lequel elle a été créée. L'établissement des chemins de fer, la facilité des communications permettent de fréquens changemens de lieux qui exercent sur notre économie la plus salutaire influence. Les climats engendrent par leurs effets excessifs des maladies qui ne trouvent leurs remèdes que sous des climats contraires. A mesure que nos cités deviennent des agglomérations plus populeuses et des foyers plus puissans d'infection et de démoralisation, on sent davantage la nécessité de les assainir, et le goût des champs se développe davantage chez ceux qui habitent les villes; une foule de gens vont chercher pendant quelques mois à la campagne un air plus pur et une vie plus calme.

Jadis bien des professions étaient héréditaires dans les familles; aujourd'hui la mobilité des positions sociales fait sans cesse embrasser aux enfans des occupations différentes de celles de leurs pères. C'est là un heureux changement, car il produit une sorte de croisement intellectuel qui empêche la prépondérance exagérée de certaines facultés. Chaque profession exerce une influence propre sur l'économie; elle tend à fatiguer tel ou tel organe, elle réagit sur telle ou telle de nos fonctions : d'où il suit que les individus qui exercent de père en fils le même métier, le même état, sont de plus en plus

exposés à la maladie que cet état engendre. C'est ce qu'on a observé chez les castes hindoues. Le champ intellectuel est comme un terrain labourable : il a besoin d'être assolé; il s'épuiserait à la longue par une même culture, ce que produirait la continuité indéfinie des mêmes occupations.

On voit donc que tout ce qui tient à la santé publique est en voie de progrès. La propagation de l'instruction, quelque lente qu'elle paraisse d'ailleurs, est cependant constante; la richesse intellectuelle s'augmente, et, une fois augmentée, se transmet aux générations suivantes, car l'éducation et la souplesse de l'esprit sont des bienfaits qui s'étendent d'eux-mêmes des ascendans aux descendans, non pas seulement parce qu'elles assurent dans la famille à l'enfant des soins plus assidus pour le développement de son intelligence, mais encore par suite d'une transmission physiologique toute semblable à celle de la constitution organique et des formes du corps. Les facultés acquises par les parens passent chez leurs enfans par le seul acte de la génération, et s'y manifestent spontanément. On a déjà plus d'une fois remarqué que les sauvages, transportés même dès leurs plus jeunes ans au sein de notre civilisation, se plient difficilement à ses mœurs et à ses idées, et ne montrent pas pour nos sciences autant d'aptitude que les enfans des Européens. Nos formes sociales leur pèsent comme un joug auquel ils essaient de se soustraire, et l'on a cité plusieurs exemples de jeunes Australiens élevés dans la colonie de la Nouvelle-Galles, et que l'instinct avait ramenés dans le désert. Les Anglais ont été frappés, dans les écoles de l'Hindoustan, de la différence marquée de dispositions qu'offrent les enfans des brahmanes et ceux des castes inférieures. Tandis que les premiers, issus de familles où l'intelligence est cultivée depuis un temps immémorial, apprennent avec facilité, les seconds profitent à peine de l'enseignement des Européens.

Des faits analogues ont été remarqués pour les animaux domestiques. Dès la naissance, ils se distinguent des animaux de leur espèce demeurés sauvages; ils présentent sous forme d'instincts les aptitudes qu'une éducation attentive avait inculquées à leurs ascendans. Leur docilité est ainsi le fait d'une transmission héréditaire. On ne dresse qu'à grand'peine les chevaux nés dans des haras libres, et même après avoir été assouplis, ils conservent un levain persistant d'indocilité. Ce n'est pas seulement l'éducation donnée par l'homme qui perfectionne l'intelligence de certaines races animales; les facultés que la bête acquiert par le genre de vie qu'elle mène se transmettent héréditairement aux petits qu'elle engendre. Un fin observateur des animaux, George Leroy, a noté que, dans les

lieux où l'on fait une guerre active aux renards, les renardeaux, avant d'avoir pu acquérir aucune expérience, se montrent dès leur première sortie du terrier plus précautionnés, plus rusés, plus défians que ne le sont les vieux renards dans les cantons où on ne leur tend pas de piéges.

Ces faits, soit dit en passant, prouvent que les animaux ne sont pas aussi stationnaires qu'on le répète souvent, qu'il y a pour eux une sorte de civilisation et un progrès qu'on n'a pas assez constatés. Rien n'établit que les animaux domestiques des peuples sauvages soient aussi intelligens que ceux qui vivent près des hommes les plus civilisés. Il peut y avoir une sorte de perfectibilité chez l'animal comme chez les races humaines inférieures ou abâtardies; mais de même que pour ces races le mouvement ascensionnel est extrêmement lent tant que l'homme civilisé ne se fait pas leur éducateur, l'animal ne s'élève qu'à des actes fort restreints d'intelligence tant qu'il n'est pas placé dans la domesticité.

L'hérédité assure donc aux générations futures l'aptitude intellectuelle que nous avons acquise comme les fruits de notre travail et de notre expérience. Le fonds de santé, de vertu et de beauté amassé par nous peut passer à nos descendans et s'accroître encore entre leurs mains, s'ils savent l'exploiter avec économie. Nous marchons toujours, il est vrai, sur le bord du précipice; mais la dégénérescence morale et physique est un moindre danger pour l'humanité, quand ceux qui l'ont pour ainsi dire en leur pouvoir prennent le soin de détourner de la tête de leurs enfans les effets désastreux qu'elle ne manquerait pas d'avoir par suite de leur imprévoyance et de leur égoïsme. Noblesse ou déchéance, tels sont les deux termes entre lesquels oscille l'humanité. L'oscillation continuera encore longtemps; mais, contrairement aux lois du pendule, tandis que la moitié ascendante de la trajectoire s'allonge tous les jours, l'autre moitié se raccourcit. Ne calomnions donc pas la civilisation; elle nous a déjà sauvés de bien des causes de dégénérescence et de misère : la science, qui est par excellence son fruit, nous révèle peu à peu les conditions nécessaires pour éviter les effets de celles qui subsistent encore; elle nous montre sur quelles pentes l'homme roule jusqu'à la dégradation, quels sommets il peut atteindre à force de sagesse et de persévérance; elle fait luire à notre horizon un avenir plus prospère, vers lequel nous ne tendons qu'en louvoyant, mais qui est le terme marqué de notre navigation.

ALFRED MAURY.

# L'ESPAGNE

DEPUIS

# LE MINISTÈRE O'DONNELL

## L'UNION LIBÉRALE, LES PARTIS POLITIQUES ET LA GUERRE DU MAROC.

Un de ces souffles qui courent aujourd'hui en Europe jette l'Espagne dans une guerre contre les barbares d'Afrique. Pour la première fois depuis longtemps, les soldats espagnols vont porter le drapeau de Castille hors des frontières, sur d'autres champs de bataille que ceux de la guerre civile; ils vont faire ce que leurs ancêtres du XVI^e siècle appelaient une *jornada*, quand ils allaient dans cette même Afrique ou en Amérique. Un des plus curieux phénomènes est la commotion électrique qui a soulevé la Péninsule à cette perspective d'une campagne dans le Maroc. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est encore la guerre contre les Maures, et c'est ce qui a fait la popularité de l'expédition du Maroc, comme si sous le vernis moderne l'âme de ce peuple n'était vraiment vivante que par le sentiment de son passé, de ses souvenirs et de ses traditions. Le jour où le président du conseil, le général O'Donnell, a porté aux cortès de Madrid le message de guerre, toutes les opinions ont oublié leurs griefs et leurs ressentimens pour se confondre dans une pensée de patriotisme. La presse elle-même a promis de servir en volontaire. Une trève s'est faite entre le gouvernement et les partis.

C'est la fortune du général O'Donnell, dans une carrière politique qui n'a point été sans agitations et sans incertitudes, de trouver l'affermissement momentané de son pouvoir ministériel dans deux actes qui répondent au même instant à des intérêts ou à des sentimens d'une nature diverse, et qui ne sont pas entièrement le fruit du hasard. L'un de ces actes est la guerre du Maroc; l'autre est le règlement obtenu du saint-siége pour toutes les questions de désamortissement ecclésiastique. Par l'arrangement avec Rome, le cabinet du général O'Donnell met fin sans violence à l'une des plus délicates et des plus épineuses complications nées des révolutions modernes de l'Espagne; par l'expédition d'Afrique, il fait vibrer ce sentiment patriotique plus fort et plus éclatant que toutes les passions des partis; il crée l'unanimité des opinions. Merveilleuse concorde assurément! Est-ce à dire pourtant que par cette unanimité tous les problèmes soient résolus, que tous les élémens de la situation intérieure de la Péninsule soient subitement transformés, et que ce ministère même, qui existe depuis plus d'un an à Madrid, sous la présidence du général O'Donnell, puisse se promettre un avenir sans luttes, assis sur un ébranlement de l'opinion? Toute la vie récente de l'Espagne est la plus claire révélation de cet ordre de problèmes intérieurs, qu'une nécessité heureuse de patriotisme peut momentanément éclipser sans en supprimer le caractère permanent et essentiel.

Tout ce qui arrive en politique depuis quelque temps au-delà des Pyrénées découle d'un fait dominant qui éclaire tous les autres, et qui n'est même plus aujourd'hui particulier à l'Espagne : c'est la dissolution des anciens partis. Depuis que le régime constitutionnel existe à Madrid, deux grandes opinions, on le sait, se sont disputé la prééminence : chacune a eu son jour; l'une et l'autre ont péri, ou du moins ont vu diminuer notablement leur force et leur prestige. Le parti modéré, qu'on pourrait appeler le vrai créateur de la monarchie nouvelle au-delà des Pyrénées, a été puissant tant qu'il est resté animé de l'esprit par lequel il s'était élevé au pouvoir; la décadence a commencé pour lui le jour où il a été livré à des dissensions intérieures qui laissaient sans garantie le principe même des institutions, lorsqu'il n'a plus eu strictement une politique, partagé qu'il était en fractions ennemies qui avaient cessé de s'entendre sur la direction essentielle du gouvernement. Il a succombé par l'excès des passions personnelles et des divisions, et une fatale série de déviations, de démembremens, l'a conduit un jour en face de la crise de 1854, dans laquelle il a disparu. Le parti progressiste, à son tour, a eu ses périodes de règne au-delà des Pyrénées, en 1836, en 1840, en 1855. Ses victoires, irrégulières et violentes, dues le

plus souvent aux défaillances de ses adversaires encore plus qu'à ses propres forces, ont toujours été précaires. La durée de ses dominations a eu pour limites l'impuissance de ses idées et son incurable inaptitude à concilier les institutions libres avec la paix intérieure, avec le sentiment monarchique du pays. Et lui aussi, dans cette carrière pleine de victoires éphémères et de défaites prolongées, il a eu ses divisions. Les uns ont voulu marcher toujours en avant dans la voie d'un libéralisme indéfini qui allait rejoindre la démocratie pure; d'autres ont senti la nécessité de se modérer, de devenir plus pratiques, de telle sorte qu'en présence du parti modéré qui périssait de ses incohérences, le parti progressiste est arrivé, lui-même divisé, à la révolution de 1854, héritant à l'improviste d'un pouvoir qu'il n'était pas préparé à recueillir et dont il n'a plus su que faire, placé entre la logique perturbatrice de ses idées et les velléités à demi conservatrices d'une certaine fraction des anciens exaltés. C'est ce qui a fait de cette révolution le modèle des convulsions inutiles, un mouvement sans avenir qui est allé se perdre un jour dans une émeute, au mois de juillet 1856, expirant au bout de l'épée du général O'Donnell.

Je ne suis pas si loin qu'on le dirait de la situation présente; elle est là au contraire en germe, cette situation, — dans cette impuissance tour à tour constatée des deux opinions à vivre de leur ancienne vie, dans ce fractionnement qui a été l'inévitable origine de combinaisons nouvelles. L'Espagne a offert un nouveau spectacle. Tandis qu'une partie des anciens modérés se laissait entraîner par ses instincts monarchiques jusqu'aux limites de l'absolutisme, que les progressistes les plus ardens, de leur côté, allaient jusqu'au radicalisme démocratique, il se formait entre les deux camps extrêmes pour ainsi dire un terrain vague où se rencontraient les plus libéraux parmi les conservateurs et les plus conservateurs parmi les progressistes. C'est à travers cette série de métamorphoses qu'on voit poindre une idée qui a eu ses orateurs et ses publicistes, M. Pacheco, M. Rios-Rosas, M. Pastor Diaz, qui a rapproché quelquefois dans des alliances passagères des hommes venus de bords opposés, mais qui n'était apparue au premier moment que comme une aspiration inquiète ou comme un thème de polémique. Elle a existé et elle est devenue une réalité politique le jour où elle a eu, elle aussi, ce qui fait vivre tous les partis en Espagne, une personnification militaire. Le général Narvaez a conduit longtemps l'ancien parti modéré, qui lui a dû un règne prolongé et dont il est peut-être encore l'espoir. Le parti progressiste s'est personnifié dans le duc de la Victoire, qui l'a aidé à vivre et à mourir. O'Donnell s'est fait à son tour le représentant et le chef du parti nouveau

ou de cette fusion de tous les partis qu'on a appelée l'*union libérale*. La variété même de sa vie, en lui suscitant plus d'un obstacle, l'appelait peut-être aussi à ce rôle. Par ses traditions premières et par son instinct monarchique, il tient malgré tout au parti conservateur; par le mouvement d'insurrection dont il prit l'initiative en 1854 et par une certaine solidarité avec l'esprit primitif de cette révolution, il reste lié au libéralisme; par son caractère et, si l'on veut, par son ambition personnelle, il n'était pas homme à laisser fuir l'occasion de se créer une position distincte et supérieure en politique. C'est ainsi que, profitant des circonstances, le général O'Donnell a pu devenir l'homme d'une situation, le porte-drapeau d'une politique qui n'était ni la politique du parti modéré, ni celle des progressistes, et dont le moindre mérite à ses yeux n'était pas sans doute d'avoir un premier poste à offrir, de n'exister pour ainsi dire que par lui.

Le dernier règne du parti conservateur est peut-être ce qui a le plus servi cette combinaison nouvelle; il en a du moins aidé l'avénement. A dater du 12 octobre 1856, jour où les modérés retrouvent presque miraculeusement le pouvoir, quelle est en effet la situation de l'Espagne? Pendant deux ans, on voit les ministères conservateurs se succéder, cherchant partout un point d'appui et ne le trouvant jamais : le ministère Narvaez cédant à un souffle de réaction et disparaissant devant l'opinion, dans une bourrasque d'impopularité (15 octobre 1857); le ministère Armero-Mon essayant de donner une couleur plus libérale à sa politique et tombant devant le congrès (14 janvier 1858); le ministère Isturiz s'efforçant de concilier toutes les divergences, d'éviter les chocs et les luttes, et toujours prêt à périr de faiblesse. On en était là justement en 1858. La politique était à bout de voie en Espagne. Le dernier de ces pouvoirs modérés, le ministère Isturiz, vacillait entre toutes les influences contraires, héritier impuissant d'une situation compromise. S'il se laissait aller à l'excès des entraînemens conservateurs, il perdait le prestige et la force morale de la pensée de conciliation qui avait été sa raison d'être à l'origine, et d'ailleurs M. Isturiz n'était point l'homme d'une politique décidément réactionnaire; s'il faisait un pas vers le libéralisme, il était menacé par le congrès, dont il recevait un appui à demi protecteur, tempéré par la méfiance et nullement sympathique. Il pouvait peut-être ajourner encore les difficultés en se mettant pour le moment à l'abri des querelles parlementaires par la clôture de la session, et il l'essayait en effet le 14 mai 1858; mais c'était là un expédient qui pouvait tout au plus aider à gagner quelques mois, ce n'était pas une solution. Il y a mieux : par le fait même de cette clôture précipitée des cham-

bres, le ministère avait fait un pas plus décisif qu'il ne le pensait; il s'était créé d'avance à lui-même l'impossibilité de se retrouver en présence d'une majorité froissée et irritée.

C'est alors que s'ouvrait l'inévitable crise. Cette crise était dans la situation sans doute; elle était précipitée en ce moment par l'avénement aux affaires d'un nouveau ministre de l'intérieur, M. Posada Herrera, qui entrait au pouvoir avec l'idée arrêtée de prendre entre les partis une attitude plus hardie. M. Jose Posada Herrera avait été progressiste autrefois; comme bien d'autres, l'expérience venant, il n'avait pas tardé à se rallier au parti conservateur. Sans être un homme brillant et fécond en ressources, il avait professé avec talent le droit administratif; il était en ce moment même *fiscal* ou procureur-général au conseil d'état, et depuis quelque temps il tendait visiblement à prendre un rôle plus actif dans la politique. C'était un Galicien qui, faute de qualités brillantes, avait la ténacité et l'esprit pratique de son pays natal. M. Posada Herrera avait fait de la suspension des chambres la condition de son entrée au ministère, et il était logique, à dire vrai, lorsque peu de jours après il proposait dans le conseil deux mesures tendant à créer une situation entièrement nouvelle, — la dissolution du congrès et la rectification des listes électorales pour arriver à la formation d'un nouveau parlement. Il pensait, non sans quelque raison, que la clôture précipitée de la session n'était qu'une inconséquence mortelle si elle ne conduisait à la dissolution du congrès, et à ses yeux la première condition d'un appel au pays était la révision des listes électorales, composées de façon à ne donner qu'une représentation inexacte ou incomplète de l'opinion publique. M. Posada Herrera soutenait ces idées avec la hardiesse d'un homme qui voulait marcher en avant sans se laisser asservir aux prétentions ou aux combinaisons routinières des partis, sans dissimuler que désormais il ne voyait pour la reine que deux sortes d'ennemis, les radicaux avec leur chimère de république et les absolutistes avec leur rêve de restauration du passé, — tous les autres, modérés ou progressistes, étant des constitutionnels de nuances différentes qu'on devait s'efforcer de grouper autour du trône par un système de juste et tolérant libéralisme.

C'était assez pour ébranler le cabinet en mettant la division entre les ministres. Les uns, — et le président du conseil, M. Isturiz, était du nombre, — eussent peut-être volontiers suivi le ministre de l'intérieur; les autres se refusaient à sanctionner des actes dans lesquels ils voyaient le désaveu de tout ce qu'avait fait le parti conservateur depuis deux ans. On ne put s'entendre, et le cabinet Isturiz disparaissait après moins de six mois d'existence. Au milieu de ces incertitudes, la reine, prenant un parti décisif, donnait gain de

cause à la politique soutenue par M. Posada Herrera, appuyée par le ministre de la marine, le général Quesada, et elle appelait au pouvoir l'homme le plus propre, par son autorité comme par sa position, à personnifier cette politique, — le général don Leopoldo O'Donnell. Ainsi naissait à travers toute sorte d'intimes péripéties le cabinet du 30 juin 1858, dont le comte de Lucena devenait le chef, où entraient MM. Saturnino Calderon Collantes, Pedro Salaverria, Santiago Fernandez Negrete, le marquis de Corvera, et où M. Posada Herrera et le général Quesada restaient comme le trait d'union entre le ministère Isturiz et la combinaison nouvelle. Toutes les conditions politiques de l'Espagne se trouvaient subitement déplacées, et par un jeu bizarre des choses, O'Donnell remontait au pouvoir l'anniversaire du jour où il avait livré le combat de Vicalvaro en 1854, à la tête d'une sédition militaire.

A n'observer que l'apparente situation de l'Espagne, c'était une péripétie fort inattendue. Depuis qu'il avait quitté le ministère, trois mois après avoir dompté la révolution en 1856, le général O'Donnell semblait plutôt réduit à une attitude défensive. On l'avait vu, dans la session de 1857, obligé un jour de faire face à une agression directe et vive d'un membre du sénat, le général Eusebio Calonge, qui le mettait en cause pour avoir porté la main sur la discipline militaire, en faisant de l'armée un instrument de sédition. Ce défi, le comte de Lucena l'avait relevé avec hardiesse et avec hauteur, rappelant l'histoire de tous les partis et de tous les hommes qui s'étaient alternativement insurgés depuis vingt ans, ravivant le souvenir des extrémités où était arrivée l'Espagne en 1854, se justifiant par l'adhésion secrète ou avouée de beaucoup de modérés, et se faisant une arme de la complicité du général Narvaez lui-même dans toute cette opposition dont l'insurrection de Vicalvaro n'avait été que le couronnement. Puis il finissait en disant fièrement : « Ma reine et mon pays m'ont jugé, l'histoire me jugera. » Depuis ce moment, il s'était tu, restant toujours moins un chef de parti qu'une personnalité considérable, entouré de quelques amis dévoués, mais assez antipathique à la majorité des chambres. Cette antipathie était d'ailleurs si réelle, si peu dissimulée, qu'au commencement de la session de 1858 le général Calonge, le même qui s'était fait l'accusateur d'O'Donnell, avait été élu, par une sorte de distinction, secrétaire du sénat, et il avait suffi au ministère du général Armero de paraître incliner vers l'*union libérale* et les amis du comte de Lucena pour être renversé par un vote du congrès. Dans cet ensemble de faits et de symptômes extérieurs, rien donc ne semblait conduire à un ministère O'Donnell, comme à la solution naturelle des difficultés du moment. A considérer de plus près les événemens, cette évolution de la politique espagnole avait cependant pour elle

une certaine logique des choses; elle était le corollaire de tout ce qui arrivait depuis deux ans, de l'impuissance du parti conservateur à se reconstituer dans sa force et dans son unité, de l'incohérence du parlement, de cette impossibilité de vivre dont tous les ministères semblaient atteints. Toutes les combinaisons avaient échoué; les modérés laissaient échapper le pouvoir, les progressistes ne pouvaient y aspirer. L'avénement de l'*union libérale* dans ces conditions n'était qu'une expérience de plus dans l'histoire des expériences contemporaines de l'Espagne.

Offrir à toutes les nuances constitutionnelles une juste représentation dans la vie publique, rallier modérés et progressistes, sans distinction d'origine, à un système de libéralisme monarchique indépendant des combinaisons des anciens partis, créer, s'il était possible, un parti nouveau pour une situation nouvelle, en faisant appel au pays et en renouvelant le congrès par des élections, telle était la politique, ou, si l'on veut, l'ambition du général O'Donnell. Le plus difficile pour le moment était d'assurer cette position, un peu en l'air entre toutes les opinions, et dans ce système de fusion universelle, la première, la plus importante affaire, on le comprend, était la distribution des emplois. Aussi, dès son entrée au pouvoir, le cabinet du 30 juin procédait-il à un large remaniement de l'administration, en appelant à toutes les fonctions des hommes de tous les partis. Les principales positions dans l'armée étaient naturellement dévolues aux chefs militaires qui avaient toujours suivi O'Donnell depuis 1854, — aux généraux Ros de Olano, Serrano, Dulce, Echague. Le conseil d'état était reconstitué, et comptait parmi ses nouveaux membres des progressistes comme MM. Luzurriaga, Infante, Lujan, d'anciens conservateurs tels que MM. Pidal, Bertran de Lis, des modérés libéraux comme M. Bermudez de Castro et M. Pacheco. Un ami du duc de la Victoire, M. Santa-Cruz, devenait président de la cour des comptes; un autre progressiste, écrivain distingué d'ailleurs, M. Modesto Lafuente, avait la direction des bibliothèques, et M. Miguel Roda passait à une des principales administrations financières. Dans une promotion de nouveaux sénateurs figuraient M. Cortina, M. Gomez de la Serna, M. Cantero et le général Prim, à côté de M. Pacheco et de M. Pastor Diaz. La fusion était vraiment complète dans les hautes sphères comme dans les plus obscures régions de l'administration, à Madrid comme dans le reste du pays, et elle était même poussée si loin qu'il y eut un moment une province ayant tout à la fois un gouverneur civil progressiste, un secrétaire du gouvernement modéré et un commandant militaire vicalvariste. C'était l'idéal du système, et la fusion ici touchait presque à la confusion.

Distribuer des emplois et trouver des hommes de tous les partis

empressés à les recevoir, ce n'était point cependant la plus grande difficulté. La politique de l'*union libérale* avait évidemment à se révéler par des actes plus sérieux et plus significatifs, si elle voulait être un système de gouvernement. Elle se manifestait tout d'abord par l'adoption de cette mesure dont M. Posada Herrera s'était fait le promoteur, qui avait hâté la dissolution du ministère Isturiz, par la rectification des listes électorales (décret du 6 juillet 1858). C'était une question assez simple en elle-même, quoiqu'elle ait fait bien du bruit et qu'elle ait suscité les plus vives polémiques. La révision des listes électorales en Espagne doit se faire tous les deux ans. Lorsque la législation de 1845 reparaissait tout entière à l'issue de la dernière révolution, le ministère Narvaez, ayant à convoquer un congrès, se trouvait dans un singulier embarras : les dernières listes dataient de 1853, elles n'avaient pu subir la révision légale en 1855. Telles qu'elles étaient, elles servaient aux élections nouvelles d'où sortait le congrès existant encore en 1858, et ce n'est qu'après ces élections que la révision prescrite par la loi pouvait être opérée par les municipalités, recomposées elles-mêmes. Cette révision datait de 1857. Décréter une rectification nouvelle en 1858, comme le faisait le cabinet O'Donnell à son avénement, c'était, disait-on, une illégalité flagrante. C'était illégal sans doute, mais pas beaucoup plus illégal que le procédé même du ministère Narvaez, et pas beaucoup plus irrégulier que la composition des listes soumises à la révision, ainsi qu'on l'a vu depuis. Ce qui donnait un caractère tout particulier de gravité à cette mesure, c'est le sens que le cabinet nouveau y attachait, lorsqu'il disait dans son rapport à la reine : « Par malheur, et par une suite de causes dont l'énumération et l'examen seraient inopportuns, c'est l'opinion générale que, depuis l'introduction du système représentatif parmi nous, et quelles que soient les doctrines politiques des partis qui se sont succédé au pouvoir, la volonté du corps électoral a subi fréquemment de funestes restrictions, et les élémens qui, d'après la loi, devaient le composer ont été constamment dénaturés. Les conseillers de votre majesté croient que le jour est venu où doit disparaître un abus qui mine l'existence des institutions, qui tend à favoriser l'usurpation d'un des droits les plus précieux consacrés par la constitution, et à fausser dans son origine l'expression de la véritable opinion publique... » Pour parler ainsi, le cabinet s'appuyait sur des faits qui ont pu être expliqués ou atténués sans être entièrement contestés. Ces listes soumises à une rectification étaient composées de telle sorte que, dans certaines provinces, à Caceres notamment, sur 2,733 électeurs 941 l'étaient sans droit; à La Corogne, sur 796 inscrits, 300 ne payaient pas le cens fixé par la loi. Que le

ministère, après cela, fût mû par la pensée de dégager d'un corps électoral remanié un congrès mieux porté à goûter sa politique, c'est ce qui n'est point douteux. Il est bien clair que là devait être la véritable expression de l'opinion publique.

Cette rectification des listes électorales, accueillie avec joie par les progressistes, vue avec une méfiance hostile par les modérés, résolvait évidemment d'une façon implicite la question de l'existence du congrès. Le ministère dans son langage faisait trop ouvertement le procès du passé pour que tout ne dût pas être nouveau dans une situation nouvelle. C'était même une condition de vie ou de mort. La dissolution du congrès toutefois se trouvait un peu ajournée. D'abord la reine Isabelle parcourait en ce moment les provinces des Asturies et de la Galice avec toute sa cour et quelques-uns des ministres. Elle prenait plaisir à conduire par la main le jeune prince des Asturies aux rochers de Covadonga, berceau de la monarchie espagnole. Pendant plus d'un mois, tout était aux ovations populaires, aux fêtes et aux pèlerinages. La reine d'ailleurs n'était point peut-être sans quelque perplexité. Après avoir consenti à la rectification des listes électorales, elle en était à craindre que le général O'Donnell, dans son système d'équilibre, n'inclinât trop vers les progressistes, et que des élections accomplies dans ces conditions n'achevassent la déroute du parti modéré, dont elle ne pouvait oublier la fidélité, les services et l'intelligent appui. Ce n'est que le 11 septembre que la reine, cédant aux conseils du général O'Donnell, signait à La Corogne le décret qui dissolvait le congrès, ordonnait les élections nouvelles, et fixait au 1er décembre la réunion des prochaines cortès.

Ce n'étaient là toutefois que des révélations assez peu claires encore, assez peu significatives, de la pensée que le cabinet du 30 juin portait au pouvoir. Une multitude d'employés étaient déplacés; les listes électorales subissaient un complet remaniement, le congrès était dissous; mais d'un autre côté la loi sur la presse, une loi rigoureuse due à l'initiative de M. Nocedal, et qui avait eu à essuyer les plus ardentes et les plus justes censures, demeurait intacte. La politique du ministère commençait à se dessiner en traits un peu plus distincts dans deux actes presque simultanés, et où s'effaçait du moins le caractère tout personnel de certaines mesures adoptées depuis deux mois. L'un de ces actes était un décret qui faisait revivre la loi de 1855 sur le désamortissement civil en réservant les questions de désamortissement ecclésiastique, qui devaient être l'objet d'une négociation nouvelle avec le saint-siége. Un autre acte tout politique et d'une signification plus générale était la circulaire adressée le 21 septembre par M. Posada Herrera aux gouverneurs des provinces pour guider leur marche dans les élections et pour

exposer les principes du gouvernement. Si quelquefois on avait pu craindre une évolution trop décidément progressiste du cabinet, le langage de M. Posada Herrera était de nature à rassurer sur ce point. Le cabinet, par l'organe du ministre de l'intérieur, se prononçait nettement et péremptoirement pour la constitution telle qu'elle existait avec les réformes récemment accomplies, en se réservant tout bas, il est vrai, de ne point présenter la loi sur les majorats, qui serait une conséquence de ces réformes. L'idée de la fusion des partis ou de la création d'un parti nouveau affranchi de toute solidarité compromettante avec le passé, cette idée était du reste complaisamment développée de façon à frapper l'esprit des électeurs.

« ... Les ministres actuels, disait M. Posada Herrera, ne cesseront de seconder les bienfaisantes intentions de sa majesté en contribuant pour leur part à rétablir l'ancienne grandeur de la monarchie sur les solides fondemens de la prospérité publique, d'une moralité incontestable dans la gestion des affaires et de l'exercice loyal du système représentatif, bien inestimable que l'Espagne devra à la dynastie actuelle. Le gouvernement ne méconnaît pas les difficultés qu'il pourra rencontrer dans la pratique; mais ces difficultés ne sont pas de telle sorte qu'elles ne puissent être vaincues... Aux préjugés enracinés, aux dissensions locales et personnelles qui se déguisent sous des noms politiques, vous pouvez opposer avec avantage les principes du gouvernement. Celui-ci ne se croit pas obligé de favoriser des partis qui prétendent fonder la monarchie, chacun sur une constitution différente, qui aspirent à établir un système administratif, chacun suivant ses vues propres, et qui voudraient livrer les fonctions de l'état à un personnel exclusif. Il n'admet pas que des partis de cette nature puissent s'appeler constitutionnels, et il ne croit pas que la nation puisse en attendre d'autres fruits que le despotisme ou l'anarchie. D'un autre côté, vous ne ferez que vous conformer aux désirs du gouvernement en acceptant l'appui de tous ceux qui veulent s'associer de bonne foi à une politique qui, en prenant pour point de départ les institutions actuelles, a pour premier objet d'en consolider l'exercice. Vous pouvez faire abstraction des dénominations, quand ceux qui les portent n'ont point sur la dynastie, sur la constitution et sur les principales questions politiques des opinions contraires à celles du gouvernement. Il y a de toutes parts des hommes honorables qui conservent par tradition certaines dénominations qui ne signifient plus rien de réel dans la plupart des cas; il y a aussi une jeunesse pleine de nobles aspirations, obligée jusqu'ici de s'éloigner des affaires publiques ou de se fondre, en abdiquant toute liberté, dans les anciens partis. Quand vous aurez obtenu l'appui de cette classe de personnes, vous pourrez défier les colères intempestives des factions extrêmes... »

La politique de l'*union libérale* ou du cabinet O'Donnell, on la pressentait sans doute; elle trouvait ici son expression adaptée aux

circonstances. On remarquera que, dépouillé de l'artifice du langage, ce système n'avait rien d'absolument nouveau; c'était un jeu d'équilibre. Par la rectification des listes électorales et par la dissolution du congrès comme par l'appât des emplois publics, le cabinet s'efforçait d'attirer les progressistes; par ses déclarations décisives en faveur du maintien de la constitution réformée, il voulait calmer les inquiétudes et les défiances des modérés. Le ministère en était-il plus fort? Dans ces premiers momens, il avait à subir plus d'une crise intime, que ses ennemis grossissaient en mettant habilement en lumière les contradictions de cette politique, en supposant des antagonismes dans le cabinet, en montrant ce faisceau de volontés, de tendances, d'intérêts divers, toujours prêt à se dissoudre. Une de ces crises se dénouait par la retraite du général Quesada, ministre de la marine, qui, à l'insu du président du conseil, avait obtenu de la reine la nomination d'un amiral. Ce n'était rien en apparence, et au fond l'existence du cabinet ne tint peut-être qu'à un fil. Il n'y a qu'un amiral de la flotte en Espagne, et justement parce qu'il est seul, il a une grande influence dans toutes les affaires de la marine. Ce haut personnage était alors et est encore aujourd'hui le général Armero, que ses opinions rattachent à l'*union libérale*. La nomination d'un second amiral, qui avait peut-être moins de goût pour la politique nouvelle, était comme une diminution indirecte de la position du général Armero et une atteinte aux prérogatives du président du conseil. Le général O'Donnell prit fort mal cette tentative d'indépendance d'un de ses collègues. Le ministre de la marine dut se retirer, et fut remplacé par un ami dévoué du chef du cabinet, par le général Macrohon (novembre 1858). Quant au nouvel amiral, il garda son grade, puisque la signature de la reine était engagée; mais il ne fut plus qu'un amiral honoraire. Le ministère naviguait à travers des écueils invisibles, en même temps qu'il avait à faire face aux partis prêts à se retrouver autour du scrutin.

Tout résidait en effet dans le degré de vitalité et de résistance de ces partis, que le général O'Donnell prétendait supprimer ou absorber. Quelles étaient les dispositions et l'attitude réelle des diverses fractions des anciennes opinions? Parmi les modérés, il en était évidemment qui inclinaient depuis longtemps vers quelque transaction semblable à celle de l'*union libérale*, et qui n'éprouvaient nulle répugnance d'opinion à s'associer à la tentative du comte de Lucena. M. Martinez de La Rosa acceptait la présidence du conseil d'état; M. Mon se laissait volontiers nommer ambassadeur à Paris; le chef du dernier cabinet, M. Isturiz lui-même, allait reprendre à Londres le poste de ministre de la reine, qu'il avait

longtemps occupé. D'autres, et quelques-uns des chefs les plus éminens du parti, tels que M. Bravo Murillo, semblaient se retirer pour le moment de la lutte, non sans quelque découragement, et étaient décidés à ne point livrer leur nom aux chances du scrutin. Certains groupes modérés cependant n'avaient pu dissimuler leur surprise, leur mécompte et leur irritation à l'avénement du cabinet du 30 juin. S'il y eut une trève au premier instant, cette trève fut de courte durée. Une vigoureuse et ardente opposition conservatrice s'était organisée aussitôt, et c'est dans la presse, — à demi libre de fait, sinon légalement, puisque la loi de M. Nocedal subsistait toujours, — que cette opposition allait faire la guerre, tantôt par une ironie spirituelle et acérée, comme dans le journal l'*Estado*, tantôt par une dialectique implacable et animée, comme dans l'*España*. Ces opposans marchaient avec un singulier ensemble : ils accusaient le ministère de contribuer plus que tout autre à la décomposition du parti modéré, d'avoir fait un vrai coup d'état par la dissolution du congrès et la rectification illégale des listes électorales, laissant dans l'histoire un précédent que toutes les factions pourraient invoquer à leur tour. Le général O'Donnell devenait surtout le point de mire de ces hostilités. Ce n'était plus le sauveur de 1856, c'était le chef révolté de 1854, le factieux de Vicalvaro, à qui on rappelait toutes les contradictions de sa vie, un ambitieux arrivé au pouvoir en déguisant les intérêts d'une coterie semi-politique, semi-militaire, sous le nom d'*union libérale*. Après le président du conseil, M. Posada Herrera était le ministre le plus attaqué comme principal auteur de la crise qui avait amené le cabinet du 30 juin, et M. Mon lui-même n'était point épargné pour son alliance avec le général O'Donnell. Somme toute, il restait dans le parti modéré un groupe peu nombreux, mais ardent d'opposition.

Le parti progressiste était visiblement celui qui avait le plus gagné à un certain point de vue dans cette évolution de la politique espagnole. Il retrouvait une certaine importance, il rentrait dans les emplois publics, il était admis à participer aux affaires. Aussi les hommes les plus sensés du parti ou les plus pressés d'arriver s'étaient-ils hâtés de répondre aux avances du ministère, recevant les demi-satisfactions qui leur étaient données en attendant mieux, et se flattant d'exercer quelque influence sur le gouvernement en lui prêtant leur appui. Ce n'était point l'affaire des progressistes d'opinions plus exaltées, qui considéraient cette politique comme une défection et n'avaient que d'ironiques sévérités pour MM. Santa-Cruz, Modesto Lafuente, Lujan, Infante, bien d'autres encore, qui avaient accepté des fonctions publiques. Si pour les modérés le général Léopold O'Donnell était redevenu le factieux de 1854, pour les fauteurs

exaltés du progrès c'était l'homme de 1856, qui avait étouffé la révolution, dissous par les armes l'assemblée constituante et la milice nationale,—et l'un des chefs progressistes, M. Escosura, n'avait pas moins d'invectives contre le comte de Lucena que l'opposition conservatrice la plus vive. « Sans discuter longuement ce document officiel, disait-il en parlant de la circulaire de M. Posada Herrera, il est facile de voir que c'est une déclaration de guerre non-seulement au parti progressiste, mais encore aux modérés, aux démocrates, aux absolutistes, à tout ce qui n'est pas le général O'Donnell. Voilà la vérité, telle est la situation. Nous autres Espagnols, nous sommes arrivés à ce point qu'on nous dise : choisissez ; entre *O'Donnelliste et factieux*, il n'y a point de milieu. » Dans ce camp du progrès avancé se trouvaient, outre M. Escosura, MM. Olozaga, Madoz, Corradi, Calvo Asensio, Salmeron, Aguirre, Sagasta, tous plus ou moins mêlés à la révolution de 1854. Aux approches de l'ouverture du scrutin, une junte progressiste se réunissait, et elle rédigeait, elle aussi, sa circulaire, qu'elle adressait aux électeurs pour leur rappeler les principes du parti. Les progressistes, à vrai dire, relevaient le drapeau de la constitution votée en 1855 et déchirée par l'épée du général O'Donnell, de telle sorte que le ministère se trouvait entre deux foyers extrêmes d'opposition. Et même parmi les hommes des deux partis, modérés ou progressistes, dont il avait fait ses alliés, était-il sûr de trouver toujours un appui bien solide? Tout indiquait au contraire que progressistes et modérés ministériels n'avaient qu'une foi médiocre en l'*union libérale*, et se tenaient également prêts à recueillir l'héritage d'une situation qu'ils soutenaient dans des vues différentes; seulement les uns et les autres ne remarquaient pas que cette situation avait pour garantie la volonté d'un homme d'un caractère difficile à déconcerter, qui avait dit un jour qu'il ne mourrait pas d'une apoplexie de légalité, et qui, en remontant au pouvoir, était assurément décidé à ne rien négliger pour s'y maintenir.

On n'a jamais vu en Espagne des élections tournant contre les ministères qui les faisaient. Le résultat de ce mouvement électoral, arrivé à son terme aux derniers jours d'octobre, reflétait d'ailleurs fidèlement les complexités de la situation nouvelle de la péninsule. L'opposition conservatrice était assez clair-semée. M. Nocedal, qui sous le cabinet Narvaez avait triomphalement conduit le scrutin d'où était sorti le dernier congrès, avait le sort réservé à tous les ministres de l'intérieur espagnols dans les élections qu'ils ne dirigent plus : il ne parvenait pas même à se faire élire à Tolède. L'opposition modérée ne comptait pas plus de trente membres, parmi lesquels étaient le comte de San-Luis, le marquis de Pidal, MM. Gon-

zalez Bravo, Egaña, Moyano. Les progressistes *purs*, plus heureux que dans les précédentes élections, formaient dans le nouveau congrès une petite phalange de vingt membres, dont les principaux étaient MM. Olozaga, Madoz, Calvo Asensio, Sanchez Silva, Sagasta, Aguirre. Le reste appartenait au ministère ou était revendiqué par lui. Il était aisé de voir toutefois que cette majorité, si grande en apparence, se composait des élémens les plus hétérogènes. Il y avait des amis particuliers du général O'Donnell, le groupe distinct de l'*union libérale*, des progressistes et des conservateurs ralliés, surtout beaucoup d'inconnus et de jeunes gens entrant pour la première fois dans la vie publique.

Le ministère ne triomphait pas moins. La difficulté pour lui, après avoir franchi le défilé des élections, était de maintenir un certain ordre dans cette majorité bariolée, passablement incohérente, dont il était censé représenter les aspirations encore plus que les opinions, et qu'un accident parlementaire pouvait dissoudre à tout instant, si l'on ne mettait un grand art à la conduire. C'est ainsi que partis et ministère arrivaient à l'ouverture du congrès, fixée au 1er décembre 1858. Le cabinet du 30 juin n'avait point assurément accompli de grandes œuvres en politique depuis son avénement. Il avait vécu, il avait mis tous ses efforts à transformer une situation qu'il voulait marquer de son empreinte; il avait levé l'état de siége dans les dernières provinces soumises au régime militaire; il annonçait l'exécution définitive du désamortissement civil, des négociations nouvelles avec Rome pour le désamortissement des propriétés religieuses, une loi sur la presse destinée à régler la libre discussion des intérêts publics « sous la garantie du jugement par le jury, » des mesures financières, un grand projet d'améliorations matérielles ; c'était là le résumé du discours par lequel la reine ouvrait la session et où revenait la pensée favorite du ministère. « Une politique prévoyante, disait la harangue royale, qui améliore le présent sans détruire, qui réalise un progrès sûr, quoique lent, dans toutes les parties du gouvernement de l'état, conciliera enfin les esprits de tous les Espagnols, et leur permettra de travailler ensemble à l'affermissement de la prospérité de la nation et de la pratique sincère du régime constitutionnel. »

Une parole de conciliation inaugurait heureusement sans nul doute un parlement nouveau plein de dissonances, où le gouvernement devait être obligé de rallier sans cesse une majorité vivant de perpétuels compromis. Au fond, cette session, qui commençait le 1er décembre, était une épreuve sérieuse pour l'*union libérale;* elle ne pouvait que dessiner d'une façon plus nette la situation en mettant en lumière l'attitude du ministère, le mouvement des partis,

le caractère des différentes politiques qui s'agitaient, et en devenant l'occasion naturelle de toutes les explications. On s'expliqua, on s'irrita, et le cabinet restait victorieux à l'issue de cette première mêlée du débat de l'adresse. Le résultat d'ailleurs était moins curieux que la discussion elle-même, où se dévoilaient les vrais rapports, les tendances et les forces respectives des opinions.

L'opposition modérée s'armait la première de tous ses griefs contre le ministère. Par l'organe du marquis de Molins et du duc de Rivas dans le sénat, de M. Gonzalez Bravo et de M. Moyano dans le congrès, elle lui reprochait ses versatilités, ses inconséquences, les innombrables destitutions par lesquelles il s'était signalé, le trouble qu'il avait jeté dans toutes les situations, l'incohérence qu'il avait érigée en système; elle lui faisait un crime d'avoir rectifié sans droit les listes d'élections et arbitrairement recomposé le corps électoral, d'être irrespectueux pour le concordat, qu'il semblait éviter systématiquement de mentionner en parlant de ses négociations avec Rome, d'acheminer sans le vouloir ou sans le savoir la politique de l'Espagne vers les progressistes. Les modérés de l'opposition tenaient surtout à faire acte de vie, à protester contre l'arrêt de déchéance si souvent lancé par le général O'Donnell contre l'ancien parti conservateur. Les progressistes *purs*, de leur côté, n'étaient point éloignés de tenir un langage analogue dans un sens entièrement différent. Eux aussi, ils refusaient de se considérer comme morts, et à leur tour ils accusaient le cabinet de faire tout ce qu'avaient fait les autres ministres modérés, d'être aussi arbitraire, aussi violent, aussi restrictif, en ajoutant aux actes quelques promesses illusoires. « L'*union libérale*, disait M. Calvo Asensio le 23 décembre 1858, a la mission de détruire; elle n'a rien créé, et elle ne peut rien créer; elle ne sert qu'à alimenter des espérances chez les plus candides, à offrir un refuge aux fatigués et la pâture aux plus avides. L'*union libérale* n'a ni traditions, ni histoire, ni principes, et elle ne peut avoir d'avenir. » Il n'en arrivait pas moins que ces accusations, venant d'oppositions contraires, antipathiques, se détruisaient elles-mêmes, et tournaient au profit du ministère. Lorsque M. Moyano, au nom des modérés, présentait un amendement pour rappeler le concordat de 1851, passé sous silence dans le discours royal, l'opposition progressiste votait avec les amis du cabinet. Lorsque M. Calvo Asensio, au nom des progressistes, présentait de son côté un amendement pour réclamer l'extension du droit électoral, et mettait ainsi en cause toute la législation constitutionnelle, l'opposition modérée se retrouvait auprès du ministère; M. Pidal votait avec la majorité. C'était une sorte d'équilibre; l'opposition modérée préférait encore le ministère aux progressistes,

et les progressistes préféraient le général O'Donnell et l'*union libérale* aux modérés.

Le général O'Donnell avait-il donc absolument tort lorsqu'il proclamait incessamment la dissolution des anciens partis? Était-il dénué de perspicacité lorsqu'il comptait justement sur l'impuissance inhérente à cette dissolution des opinions d'autrefois? Sans doute, il pouvait s'exagérer à lui-même ce qu'il désirait, ce qui entrait dans ses vues; il se montrait surtout plus homme d'expédient qu'homme d'état, en pensant qu'avec des débris de partis il pourrait faire un parti nouveau. La décomposition n'était pas moins réelle; elle se découvrait naïvement dans ces discussions parlementaires, et le général O'Donnell déployait toutes les ressources d'une stratégie assez monotone, bien que le plus souvent heureuse, pour prendre sur le fait, pour provoquer même ces explosions d'incohérence, en mettant aux prises ceux qui accusaient l'ambiguïté de sa politique et ceux qui lui reprochaient sa témérité. Un jour, vivement attaqué dans le sénat par le duc de Rivas, le général O'Donnell se tournait vers son adversaire, mettant l'opposition en demeure de dévoiler à son tour ses idées, et il s'écriait : « Le duc de Rivas approuve-t-il le programme de gouvernement que nous exposa il y a un an M. Bravo Murillo? Sa seigneurie me dit que non, je n'ai plus rien à ajouter. A côté de cette dénégation, mes paroles sembleraient pâles. Entre le duc de Rivas modéré et M. Bravo Murillo également modéré, il n'y a donc point conformité de vues. » Un autre jour, pressé dans le congrès par M. Olozaga, le comte de Lucena, sortant brusquement de la politique, s'adressait à son antagoniste et lui rappelait qu'il n'aurait pas refusé de servir comme ambassadeur à Londres, tandis que lui O'Donnell devenait président du conseil à Madrid le 14 juillet 1856; puis, se tournant vers un autre progressiste de l'opposition, le chef du cabinet disait : « M. Calvo Asensio accepterait-il des fonctions que je lui offrirais? — Non, répondait le député interpellé. — Et voilà justement la contradiction entre M. Olozaga et M. Calvo Asensio, » ajoutait O'Donnell.

Ainsi le duc de Rivas était un modéré, et il différait d'opinion avec M. Bravo Murillo, dont la politique n'était point assurément celle du comte de San-Luis ou de M. Pidal. Entre M. Calvo Asensio et M. Olozaga, tous deux progressistes opposans, il y avait les mêmes divergences, sans compter que les opinions de l'un et de l'autre étaient incompatibles avec l'ordre constitutionnel existant. Ces dissidences ou ces incompatibilités, le général O'Donnell les constatait, il les exagérait même pour en tirer la justification de la politique du ministère. C'était naturellement pour lui la moralité

de la situation. « Ces débats, disait-il, n'ont-ils pas mis pleinement en lumière le fractionnement des partis? N'en résulte-t-il pas cette vérité, qu'aucun d'eux n'est à lui seul dans les conditions nécessaires pour former un gouvernement capable de maintenir l'ordre, la légalité, le trône de la reine et le régime constitutionnel? » Quelquefois aussi ces vivacités parlementaires, qui dégénèrent si souvent en personnalités violentes et en confusion, servaient merveilleusement le général O'Donnell. Dans une circonstance, un de ces souvenirs irritans qui mettent les partis aux prises en ravivant toutes les antipathies du passé traversait subitement la discussion. Il s'agissait de la statue de M. Mendizabal, et M. Mendizabal ramenait aux vieilles luttes entre modérés et progressistes. Le tumulte envahissait le congrès, et le président du conseil, saisissant l'à-propos, se hâtait d'intervenir en pacificateur un peu sévère. « Qu'on rappelle à l'ordre tous les députés, disait-il, nous discréditons le gouvernement représentatif. Une telle scène est un triomphe pour les ennemis du régime constitutionnel. Je prie M. le président et le congrès de mettre un terme à cette discussion, afin que nous ne donnions pas aux ennemis du gouvernement représentatif le droit de dire que ce régime est impossible en Espagne. » Et ce tumulte avait de plus pour le ministère l'avantage de faire disparaître cette question de la statue de Mendizabal, qui était un véritable embarras. C'est ainsi que le général O'Donnell manœuvrait sur le champ de bataille parlementaire, portant le plus souvent la guerre chez ses adversaires, profitant habilement des circonstances, s'armant à tout instant de cette dissolution des partis, à laquelle il n'était point étranger, et finissant par représenter sa politique comme la dernière et unique garantie du régime constitutionnel en Espagne. Ce n'était pas, quoi qu'on en dise, d'un médiocre tacticien, à ne considérer que la situation personnelle du premier ministre.

Une autre difficulté, à vrai dire, était à vaincre pour le général O'Donnell : c'était d'éviter les divisions dans son propre camp. Les amis du ministère, modérés ou progressistes ralliés à l'*union libérale*, avaient tenu, eux aussi, à s'expliquer, à préciser leur position et la mesure de l'appui qu'ils prêtaient au gouvernement. Les progressistes surtout, dont l'évolution un peu subite n'avait point échappé à la raillerie, se sentaient pressés de ne plus rester dans le rôle de ministériels silencieux. Deux hommes notamment, M. Luzurriaga dans le sénat, M. Modesto Lafuente dans le congrès, se chargeaient de ces explications délicates, et leur langage pouvait se résumer à peu près en ces termes : « Nous croyons que la société n'est pas dans ses conditions normales, et quand nous voyons un gouvernement disposé à soutenir l'ordre, le système parlementaire,

les droits des chambres, nous nous plaçons à ses côtés pour empêcher de plus grands désastres, afin de l'aider à établir un régime libéral; mais nous ne renonçons pas pour cela à nos idées, qui auront leur jour par le progrès régulier de la raison publique, non par la force matérielle des révolutions. Nous soutenons aujourd'hui le cabinet parce que dans notre pensée c'est l'unique moyen d'assurer l'avenir des idées libérales elles-mêmes et d'échapper à l'anarchie d'un côté, au despotisme de l'autre. » Cette juxtaposition d'élémens si divers imposait d'ailleurs au gouvernement une singulière réserve. Le ministère sentait bien que s'il élevait des questions de principe touchant à l'ordre politique, cette majorité complexe et fragile pouvait à tout instant voler en éclats, modérés et progressistes retournant à leurs affinités naturelles. Aussi mettait-il tout son art à éviter les périlleuses questions où on ne pouvait s'entendre, et par le fait cette session, qui commençait par toutes les vivacités des débats de l'adresse, continuait par la discussion de projets d'un ordre tout spécial ou économique, tels que le budget, une loi affectant un crédit extraordinaire de deux milliards de réaux à de grands travaux publics, d'autres lois sur la compétence du conseil d'état ou sur le recrutement. Une loi sur la presse était présentée, et on se hâtait prudemment de l'ensevelir dans le mystère d'une commission d'où elle n'est point encore sortie. Ainsi ménagemens infinis pour une majorité artificielle et équivoque, attitude passionnée, militante, agressive vis-à-vis des oppositions, telle était sous sa double face la politique du gouvernement.

L'antipathie entre le ministère et l'opposition conservatrice était surtout très vive et arrivait à un degré d'irritation extrême; c'était au fond une vieille et implacable querelle. Les modérés poursuivaient toujours dans le général O'Donnell le chef de la révolte militaire du 28 juin 1854, et le comte de Lucena à son tour, sans vouloir rentrer dans la discussion du passé, ne résistait pas à la tentation de réveiller des souvenirs irritans, comme pour créer à sa prise d'armes une sorte de légitimité rétrospective par l'indignité des administrations modérées qui avaient précédé la révolution. De là un épisode qui surgissait tout à coup, et où, sous l'apparence d'une question de moralité, se déguisaient assez peu les haines personnelles. Le mot de moralité joue un grand rôle dans les affaires de l'Espagne depuis dix ans; il a été un programme de gouvernement, il est devenu le prétexte d'une révolution. Les cortès constituantes, issues de cette révolution, allaient fouiller tous les actes des cabinets conservateurs depuis 1843 pour y découvrir des traces d'improbité et de vénalité. Cet orage d'accusations avait semblé s'apaiser, lorsque le général O'Donnell, cédant à un dangereux désir de

représailles, le laissait éclater de nouveau par deux procès engagés coup sur coup contre un membre du sénat et contre un ancien ministre; puis, par une coïncidence au moins malheureuse, le ministère prenait l'initiative de la première de ces poursuites trois jours après une discussion où le sénateur mis en cause, M. Manuel Lopez Santaella, avait fait acte d'hostilité par son vote.

Deux fois ainsi en peu de temps le sénat se trouvait transformé en cour de justice. M. Lopez Santaella était accusé comme ancien commissaire de la *cruzada*, et le sénat se déclarait incompétent (1). M. Esteban Collantès était poursuivi comme ancien ministre des travaux publics, au sujet d'une somme de près de neuf cent mille réaux payée par l'état pour des fournitures qui n'avaient point été faites, et il fut absous, parce qu'il n'y eut pas une majorité légale suffisante pour le condamner. Tristes affaires où perçait trop l'irritation politique! On avait évidemment voulu, par le procès fait à M. Esteban Collantès, atteindre un parti ou une opposition, et c'est peut-être la tendance donnée à une accusation de ce genre qui avait le mieux servi à préserver l'ancien ministre. Au fond, le verdict du sénat qui absolvait M. Collantès avait un peu l'air d'un avertissement, et en fin de compte ces procès répétés, qui ressemblaient à des emportemens d'humeur ou à des représailles, qui faisaient revivre tous les souvenirs des divisions passées, n'étaient propres qu'à rendre plus irréconciliables le ministère de l'*union libérale* et ses adversaires de l'ancien parti modéré. Il en résultait qu'à la fin de la session, après six mois de luttes parlementaires, le général O'Donnell se retrouvait dans la même position de combat et d'incertitude, ayant vécu sans avoir moralement gagné, rencontrant en face de lui des oppositions plus vives et plus ardentes, soutenu par une majorité qui ne l'avait point abandonné, mais qui n'était point devenue un parti nouveau, et dont l'incohérence restait toujours le premier caractère.

Un certain accord ne s'était manifesté entre les partis durant cette longue session que dans les questions qui intéressaient et mettaient en jeu le sentiment national, dans quelques affaires extérieures. Lorsqu'au commencement de 1859 on connut à Madrid le message présidentiel des États-Unis, où M. Buchanan, avec la tranquille hardiesse d'un spéculateur accoutumé aux opérations heureuses, proposait de tenter de nouveau des négociations pour acheter l'île

(1) La commission de la *cruzada*, supprimée en 1851, était une institution d'origine pontificale chargée d'administrer les fonds provenant du placement des bulles du pape en Espagne et des droits payés par les fidèles pour la dispense du maigre. Le commissaire, par la nature de ses fonctions, ne relevait que de Rome; le sénat l'a jugé ainsi par son arrêt d'incompétence.

de Cuba, et laissait entrevoir dans le lointain la possibilité d'un appel à la loi omnipotente de la force, l'instinct espagnol se soulevait d'un élan spontané et unanime dans le sénat et dans le congrès; toutes les opinions, toutes les fractions d'opinions se serraient autour du gouvernement pour opposer le faisceau de tous les patriotismes aux audacieux calculs de la république américaine. C'était aux premiers jours de janvier 1859. Lorsque la guerre d'Italie commençait et obligeait les peuples les plus désintéressés dans la lutte à augmenter leurs forces, à prendre une attitude d'observation et d'attente, tous les partis se rallièrent aussi à la politique du cabinet, qui consistait dans une neutralité appuyée sur un accroissement du matériel de guerre et de l'armée jusqu'au chiffre de cent mille hommes.

Ici cependant, sous cette neutralité admise comme un principe de politique, on aurait pu distinguer une singulière diversité d'impressions tenant aux affinités naturelles des opinions. Tous les partis étaient d'accord avec le gouvernement sur la nécessité de s'armer et de prendre une position de prévoyance; mais ils ne pensaient pas tous de même sur la cause essentielle de la guerre. Le parti progressiste était le plus favorable à l'émancipation de l'Italie. A ses yeux, c'était la révolution se réveillant tout à coup et retrouvant des forces pour se répandre dans tous les pays. Ce n'était pas de quoi faire aimer l'indépendance italienne en Espagne. Les progressistes cependant ne confondaient pas dans leurs sympathies la cause de l'Italie et la politique impériale française. Les modérés avaient d'extrêmes méfiances à l'égard de la cause italienne, dans laquelle ils ne voyaient qu'une machine de guerre préparée et dirigée dans des desseins inconnus... Le sens libéral des affaires d'Italie leur échappait entièrement. Pour tout dire, ils se plaçaient, sans le vouloir peut-être, au point de vue absolutiste et autrichien dans leur manière d'envisager la marche des événemens, et pendant quelques mois on a eu l'étrange spectacle de tout un groupe de journaux conservateurs espagnols mettant le zèle le plus curieux à débrouiller les énigmes du télégraphe au profit des anciens maîtres du nord de l'Italie, exagérant les forces de l'Autriche, déguisant ses revers, diminuant les succès des armées alliées, donnant une couleur purement révolutionnaire aux plus légitimes revendications des Italiens, poursuivant dans leurs polémiques le Piémont et son roi. Entre ces deux camps opposés, le ministère et ses défenseurs tenaient en quelque sorte la balance. Moralement ils n'avaient que des sympathies pour l'émancipation de l'Italie; mais en même temps ils s'inquiétaient de l'extension possible d'une guerre qui pouvait si gravement altérer l'ordre européen, en affaiblis-

sant trop l'Autriche au centre de l'Europe et en créant indirectement un péril pour l'Espagne elle-même. Cette double pensée, M. Pacheco la résumait dans la discussion du sénat en disant : « Je ne cherche pas à le cacher, mon désir est que l'Italie soit indépendante, qu'il y ait une puissance italienne, et je ne conçois pas qu'il y ait un Espagnol qui n'ait le même désir. Je souhaite qu'un pays qui nous est uni par tant de souvenirs historiques, par la ressemblance des institutions, — je parle ici de la Sardaigne, — et par tant d'autres raisons, je souhaite, dis-je, que ce pays sorte victorieux de la lutte; mais je souhaite aussi que l'Autriche reste grande et forte, parce qu'il est nécessaire qu'il y ait au centre de l'Europe une grande puissance réunissant des conditions de stabilité et de force (11 mai 1859). »

Le gouvernement espagnol avait lui-même des devoirs particuliers. Comme représentant d'une monarchie catholique, il ne pouvait voir avec indifférence des événemens où allaient s'agiter peut-être les destinées temporelles du saint-siége. D'un autre côté, on ne pouvait oublier au-delà des Pyrénées que les souverains espagnols sont les chefs de la maison de Bourbon d'Italie, que les ambassadeurs de la reine Isabelle étaient récemment encore les ambassadeurs des ducs de Parme. De là une protestation du cabinet de Madrid pour sauvegarder diplomatiquement les droits du duc de Parme. Au fond, si on cherchait à analyser toutes les impressions diverses qui s'agitaient en Espagne au spectacle de la crise italienne, on y saisirait peut-être bien des nuances,—une certaine sympathie naturelle pour l'affranchissement de l'Italie, une crainte instinctive de l'esprit catholique, un sentiment vague de ce que fut la puissance espagnole autrefois au-delà des Alpes et de ce qu'elle n'est plus, une confiance très limitée dans la politique de la France impériale, et par instans une sorte d'inquiétude née des souvenirs de 1808 ou de quelques autres petits faits plus récens. En tous les cas, la guerre d'Italie avait, pour le général O'Donnell, le suprême avantage de créer une grande préoccupation au moment de la clôture des cortès, et de le laisser armé d'une force nouvelle au milieu de partis qui se voyaient obligés de lui accorder une certaine liberté d'action dans la crise européenne, sans renoncer, il est vrai, à leur opposition dans les affaires intérieures.

Six mois sont passés. Une autre session s'est ouverte au mois d'octobre, et elle a trouvé encore debout le cabinet du 30 juin 1858, dont l'existence s'est prolongée assurément au-delà des prévisions ou des espérances de ceux qui n'ont voulu chercher la mesure de sa durée que dans la valeur propre de sa politique. Deux choses ont fait vivre le ministère, personnifié dans le général O'Donnell,

durant cette période qui vient de s'écouler : c'est d'abord l'état des partis, et surtout cette crise profonde que traverse depuis longtemps le parti conservateur, le seul qui, dans les conditions actuelles, puisse aspirer à recueillir l'héritage du pouvoir. Entre le ministère et toute une fraction conservatrice, la guerre a commencé depuis le premier jour, et elle continue encore. Les modérés ont fait au comte de Lucena un crime de son avénement à la présidence du conseil, sans remarquer qu'ils l'avaient préparé en ne parvenant pas même à soutenir trois ministères sortis de leurs rangs, en les laissant tomber l'un sur l'autre, et ils n'ont pas vu depuis que toutes les fois qu'ils livraient bataille au chef du cabinet sans avoir à lui opposer un parti homogène, compacte, uni par des doctrines précises, ils lui préparaient une facile victoire. C'est l'éparpillement de toutes les forces de l'ancien parti conservateur qui a été jusqu'ici la plus efficace garantie du ministère, comme elle a été sa raison d'être à l'origine, outre que les modérés, cédant, eux aussi, à ce souffle de réaction qui a emporté l'Europe, ont mis trop peu de soins depuis longtemps à rassurer les instincts libéraux de l'Espagne, laissant de la sorte le drapeau du libéralisme monarchique aux mains de qui voudrait le prendre.

Les modérés eux-mêmes n'ignorent pas que là est leur faiblesse; aussi depuis quelque temps cherchent-ils à se rallier, à recomposer l'ancien parti. Il y a eu notamment dans ces derniers mois des réunions à Madrid et même à Paris, sous l'influence conciliatrice de la reine Christine, pour arriver à une fusion des principaux élémens conservateurs d'autrefois. Ce n'est point malheureusement une petite difficulté d'avoir à rapprocher des personnalités discordantes, à concilier des rivalités, des ambitions, des antipathies, qui sont nées au sein du pouvoir, que les défaites ont irritées plus qu'elles ne les ont adoucies, et qui survivent aux fautes mêmes dont elles ont été la cause essentielle, toujours prêtes à se réveiller au moindre prétexte. Entre ces fractions diverses qui se groupent sous les noms du général Narvaez, de M. Bravo Murillo ou du comte de San-Luis, les froissemens naissent à chaque pas. Tous les ministères conservateurs ont laissé des germes de désunion. Or, tant que la trace de ces divisions subsistera et même tant qu'on n'aura pour remédier à ce mal profond que des réconciliations artificielles et précaires, l'ancien parti modéré manquera d'une force propre pour reprendre le pouvoir : il restera ce qu'il a été depuis un an pour le ministère du comte de Lucena, une opposition sérieuse, mais inefficace. Il aura raison souvent contre le gouvernement qu'il combat; mais son passé, ses fautes, ses incohérences se relèveront contre lui.

Une autre circonstance a fait vivre le cabinet du 30 juin 1858,

c'est la présence à la tête du conseil d'un homme de volonté énergique et résolue. L'*union libérale* est une idée, cela est possible; mais jusqu'à ce moment elle a été surtout un homme, rien n'est plus certain. Otez le général O'Donnell, tous ces fragmens de partis si laborieusement assemblés et retenus en faisceau par une main ferme se disjoignent aussitôt. C'est O'Donnell qui a créé la situation actuelle et qui la soutient par ses combinaisons, par ses interventions incessantes, par son autorité. Il s'ensuit seulement que tout dans la politique tend à prendre un caractère personnel. Ce n'est pas que les individualités vigoureuses, avec leur caractère ou leurs passions, n'aient une place légitime et même quelquefois une place nécessaire dans le mouvement des institutions libres. Il est des momens où ces individualités, avec leurs emportemens et leur manie de prépondérance jalouse, ne laissent pas d'être la garantie des institutions et de devenir utiles à la liberté elle-même. L'erreur du général O'Donnell n'est point d'avoir élevé un drapeau nouveau dans la politique espagnole, fût-ce avec une arrière-pensée d'ambition. Rien n'est plus simple au contraire dans la condition de la Péninsule telle que les bouleversemens contemporains l'ont faite. Depuis vingt ans, l'Espagne flotte entre tous les excès, tantôt ramenée au libéralisme par la peur des réactions outrées, tantôt rejetée vers les principes conservateurs par la crainte de la révolution, et ne cessant de nourrir à travers tout un certain idéal de gouvernement constitutionnel conciliant et sensé.

C'est justement à cet idéal, à cet instinct que répond l'*union libérale*. Le comte de Lucena n'a donc été que simplement habile en s'emparant à propos d'une idée née de la situation même du pays. Son erreur est de songer moins à la réalisation politique de cette idée qu'à tout ce qui peut fortifier son ascendant personnel à l'abri de ce drapeau nouveau arboré au milieu des partis décomposés. Nous ne citerons qu'un exemple : le cabinet du 30 juin 1858 arrivait au pouvoir avec de merveilleuses promesses de libéralisme; le régime de la presse notamment devait être amélioré. La loi si dure faite il y a deux ans par M. Nocedal subsiste encore cependant; elle est incessamment appliquée dans toute sa rigueur. Les journaux de Madrid sont soumis à un système de saisies régulières et de condamnations périodiques dont ils reproduisent le triste bulletin. La loi sur la presse est à faire, et d'un autre côté la politique ministérielle a semblé par instans se résumer dans un remaniement d'emplois publics où se laissent trop apercevoir les combinaisons personnelles et les intérêts de coterie. O'Donnell, dit-on ironiquement, a sa brigade *irlandaise*, comme il y avait autrefois les *polacos* du comte de San-Luis. L'Espagne est-elle divisée en cinq districts mi-

litaires, comme cela a été fait récemment un peu à l'exemple de la France : ce sont les généraux les plus dévoués à la fortune du président du conseil, ceux de Vicalvaro, qui ont le privilége de ces grands commandemens. C'est le comte de Lucena qui est aujourd'hui général en chef de l'armée d'Afrique sans cesser d'être chef du cabinet, et ce sont ses amis qui sont à la tête des divisions espagnoles. Le mouvement naturel des institutions s'efface un peu, et la personnalité d'un homme domine trop sous le voile d'une combinaison décorée d'un nom brillant. En un mot, à ne considérer que certains actes, le général O'Donnell semble se préoccuper bien moins de renouveler sérieusement le cadre et les conditions de la politique espagnole que de créer une situation où seul il puisse gouverner, une de ces situations toujours risquées dont lui-même il révélait tout à la fois la force et la faiblesse, en disant un jour devant le parlement : « Le fait est qu'après nous je ne sais ce qui viendra. »

La condition première d'une telle politique, c'est de réussir, de frapper l'attention, d'agir sans cesse sur ses amis et sur ses ennemis par ce qu'elle fait ou ce qu'elle promet, quelquefois par des diversions heureuses. C'est ainsi que le général O'Donnell, qui n'ignore pas les nécessités de sa situation, arrivait à la dernière session du mois d'octobre en ayant à soumettre au parlement le résultat favorable d'une négociation nouvelle avec Rome, comme il était conduit par les circonstances à faire un appel au sentiment national espagnol pour une guerre contre le Maroc : deux faits qui sont jusqu'à ce moment le dernier mot de la politique du cabinet de Madrid. Ce n'est pas la première fois, on le sait, que les ministères de l'Espagne ont eu à négocier avec le saint-siége au sujet des propriétés du clergé. Cette question qu'on croyait résolue par le concordat de 1851, et qui était remise en doute par les lois de 1855, a été la source de mille difficultés. Le cabinet O'Donnell, dès son avénement, faisait de la vente des biens du clergé et de l'exécution définitive du désamortissement civil et ecclésiastique un des points de sa politique. Quant aux propriétés religieuses, il subordonnait seulement la réalisation de sa pensée à une entente avec Rome; mais là était la difficulté. On se trouvait en présence d'un arrangement tout récent qui validait les ventes opérées en vertu de la loi de désamortissement de 1855, et qui assurait au clergé, en compensation, d'autres biens qui ne lui avaient pas appartenu jusque-là. Cet arrangement, préparé par le ministère du général Narvaez, datait à peine des premiers jours de 1858.

Demander à la cour de Rome de défaire le lendemain ce qu'elle avait fait la veille était délicat. Le nonce du pape à Madrid, Mgr Barilli, refusait nettement d'entrer dans cette négociation. C'est alors

que l'un des hommes les plus éminens de l'*union libérale*, M. Rios Rosas, était choisi pour aller à Rome comme ambassadeur. Par le caractère, par le talent, par son dévouement au catholicisme en même temps que par le libéralisme éclairé et intelligent de ses opinions, M. Rios Rosas offrait toute garantie à la cour romaine aussi bien qu'au ministère qui l'envoyait. Il a été plus heureux qu'on ne le lui prédisait avant son départ de Madrid, et à travers bien des difficultés, il est vrai, il est arrivé à préparer une transaction nouvelle, que le gouvernement s'est fait autoriser à sanctionner définitivement. Par suite du traité nouveau, l'église transmet à l'état toutes les propriétés, et reçoit en échange des inscriptions de rente qui ne pourront être transférées. L'état, devenu propriétaire, vend tous les biens ecclésiastiques, et s'engage à porter de 170 millions à 200 millions de réaux le chiffre inscrit au budget pour le clergé. La forme, on le voit, est une cession consentie par l'église. L'église cède ses biens à l'état, qui en fera ce qu'il voudra, à peu près comme l'empereur d'Autriche cède la Lombardie à la France, disait-on assez spirituellement à Madrid. De cette façon, le saint-siége évite de livrer ostensiblement le principe du droit de propriété pour l'église, et l'Espagne obtient en fait ce qu'on demande depuis si longtemps, ce qui a fini par être accepté de tous les partis, la vente d'une masse de biens dont la valeur ne s'élève pas à moins de 4 milliards de réaux. La guerre d'Italie n'a peut-être point été inutile à cet arrangement en faisant sentir au saint-siége la nécessité de se ménager l'appui d'un état catholique. Quoi qu'il en soit, c'était un succès pour M. Rios Rosas, l'habile négociateur, et c'était aussi un succès pour le gouvernement, qui résolvait le problème de désarmer tout à la fois les progressistes par le désarmortissement réel et les modérés par un accord avec Rome.

C'est au moment où le gouvernement espagnol venait à bout de cette épineuse affaire qu'il se trouvait engagé dans une guerre avec l'empire du Maroc, une vraie guerre, qui touche à tout ce que le sentiment national a de plus intime et de plus ardent, aussi bien qu'aux intérêts diplomatiques les plus divers, et qui a été un moment sur le point de prendre dès le début une importance européenne. Si le général O'Donnell n'est point allé au-devant de cette guerre, on pourrait dire du moins qu'il l'a vue naître sans peine, comme une grande diversion d'opinion qui lui assurait à lui-même la possibilité d'aller chercher le prestige d'un nouvel éclat militaire. Il n'a pas laissé fuir l'occasion de parler à l'imagination d'un peuple qui a été grand, qui s'en souvient, et à qui de ses possessions d'autrefois, de ses tentatives de conquête en Afrique notamment, il ne reste que quelques points du littoral méditerranéen, Melilla, Alhu-

cemas, Peñon de la Gomera et Ceuta, poste avancé en terre maure. Cette occasion a été une attaque nouvelle dirigée contre le territoire espagnol qui environne Ceuta par les tribus kabyles de l'Anghera. L'Espagne venait justement de signer avec le Maroc un traité assurant autant que possible la défense de la place de Melilla et la répression de la piraterie des Maures du Riff, lorsque les Kabyles de l'Anghera violaient le territoire de Ceuta, détruisaient un petit ouvrage avancé et abattaient les armes espagnoles placées à la frontière. Les armes de l'Espagne furent aussitôt relevées et désormais défendues par la garnison. Ceci se passait au mois d'août 1859. A partir de ce moment commençait toute une série d'escarmouches, d'hostilités entre les tribus marocaines et la garnison espagnole. C'est alors qu'on voit poindre l'idée de la guerre. Les préparatifs militaires faits à l'occasion des affaires d'Italie allaient trouver une destination. Le gouvernement de la reine Isabelle formait un corps d'observation à Algésiras, et en même temps le représentant de l'Espagne à Tanger, M. Blanco del Valle, recevait la mission de réclamer du Maroc des satisfactions et des garanties nouvelles de sécurité. On négociait donc appuyé sur les forces déjà peu à peu concentrées à Algésiras.

Négociation singulière, pleine de subterfuges évasifs et de réticences, où les prétentions de l'Espagne semblent grandir, se dévoilent pour mieux dire, à mesure que les dépêches se succèdent, et où les concessions, en apparence décisives, faites à l'origine par le Maroc diminuent d'importance à mesure qu'on les serre de plus près. M. Blanco del Valle demandait d'abord que les armes de l'Espagne fussent solennellement replacées là où elles avaient été abattues et saluées par les soldats du sultan marocain, que les coupables de l'insulte commise fussent exemplairement punis, que le droit de l'Espagne à élever des fortifications pour la défense du territoire de Ceuta fût reconnu, et que des mesures fussent adoptées en commun pour prévenir le renouvellement de ces actes d'agression. Le plénipotentiaire de l'empereur du Maroc à Tanger accédait à ces quatre demandes. Tout semblait terminé par le fait même de cette acceptation des conditions de l'Espagne; rien n'était fini au contraire. D'abord l'empereur du Maroc mourait sur ces entrefaites, et une solution définitive était nécessairement ajournée; puis lorsque la négociation se renouait, M. Blanco del Valle en venait à préciser la nature des garanties réclamées par l'Espagne; ces garanties consistaient dans la possession des hauteurs avancées qui assurent la défense de la ligne de Ceuta. Le plénipotentiaire marocain souscrivait encore à cette proposition, bien qu'il feignît de n'en pas saisir la portée. Quelles étaient en effet ces hauteurs avancées dont on par-

lait? La diplomatie espagnole, faisant alors un pas de plus, désignait comme point extrême de la frontière nouvelle à tracer la ligne de la sierra de Bullones, qui est à quelques lieues en avant de Ceuta, et alors aussi le représentant de l'empereur du Maroc, malgré les pleins pouvoirs qu'il avait reçus, se déclarait sans instructions suffisantes pour cette cession de territoire. De là, après des délais successivement prorogés jusqu'au 15 octobre, la rupture diplomatique, suivie immédiatement de la déclaration de guerre, qui est allée retentir en Espagne. On le remarquera, le cabinet de Madrid aurait pu, sans nul doute, s'arrêter dès le premier moment, après les concessions qui lui étaient faites, à la condition toutefois de n'être point difficile sur l'exécution de ce qu'on lui accordait. Il se trouvait placé entre des promesses probablement fort illusoires, peu efficaces, et la nécessité d'aller chercher lui-même par les armes les réparations et les garanties qu'il réclamait : il a choisi ce dernier parti; mais quelle était sa pensée et quel est encore le but qu'il poursuit? Ici la question apparaît sous un double aspect, dans ses rapports avec l'intérêt ou plutôt le sentiment national espagnol et avec les intérêts étrangers, prompts à s'émouvoir de tout conflit naissant aux portes de la Méditerranée, dans le détroit de Gibraltar.

Cette guerre du Maroc a produit évidemment au-delà des Pyrénées une vive commotion d'opinion; elle est apparue entourée du prestige des vieux souvenirs, comme la réalisation lointaine de la pensée d'Isabelle la Catholique. Dès qu'on ne se contentait plus de concessions modestes qui auraient peut-être pu maintenir la paix sans compromettre la dignité du nom espagnol, l'esprit public a dû s'attacher à cette idée qu'il allait chercher des compensations plus larges comme prix de la lutte, qu'il allait à son tour servir un intérêt de civilisation en plaçant la sécurité de ces côtes africaines sous la protection de la puissance espagnole, et il s'est ému à la pensée qu'il allait servir ces intérêts sous la forme populaire d'une guerre contre les Arabes.

Ce n'est point d'aujourd'hui que l'Espagne voit dans ces contrées du nord de l'Afrique un des champs naturels ouverts à son ambition et à son activité. Elle n'a pas seulement pour guide son vieil instinct d'antipathie contre le Maure, elle se retrouve en présence de ses plus sérieuses traditions. Une instruction secrète, rédigée par le ministre Florida Blanca, sous l'inspiration du roi Charles III, pour la junte d'*estado* ou des affaires étrangères, révèle l'incessante préoccupation de la politique espagnole, et il est curieux de retrouver ces souvenirs d'un autre temps. « Si l'empire turc périt dans la grande révolution qui menace tout le Levant, — disait-on il y a près d'un siècle à Madrid, — nous devons penser à acquérir la côte

d'Afrique qui fait face à l'Espagne dans la Méditerranée, avant que d'autres ne le fassent au préjudice de notre repos, de notre navigation et de notre commerce. Ceci est un point inséparable de nos intérêts, et sur lequel il faut toujours avoir l'œil fixé... Les procédés utiles et généreux du roi de Maroc pendant la guerre avec l'Angleterre exigent de notre part de la gratitude et de la réciprocité. Nous devons tâcher de vivre en bonne amitié avec le prince maure et avec son successeur, s'il veut s'y prêter. Si, par malheur, cela ne se peut, nous devons aussi nous rendre maîtres de cette côte en prenant et fortifiant Tanger. Faute de cela, nous n'aurons jamais de sécurité dans le détroit; notre commerce et notre navigation ne pourront fleurir dans la Méditerranée... » C'était encore le temps des longues pensées en politique. L'Espagne s'est laissé devancer dans cette œuvre de prise de possession du nord de l'Afrique; elle n'a jamais renoncé entièrement à d'anciennes traditions. Il y a douze ans à peu près, dans une de ces discussions sérieuses et élevées comme il y en a eu quelquefois au sein du parlement espagnol, un esprit aussi brillant que hardi, Donoso Cortès, traçait le programme de ce qu'il appelait la politique des intérêts permanens pour l'Espagne.

Aux yeux de Donoso Cortès, il y avait deux intérêts essentiels, permanens pour la Péninsule, puisque sa position entre les Pyrénées et la mer ne lui permettait pas d'autres espoirs : il ne devait y avoir à Lisbonne, à l'entrée du Tage, d'autre majesté que la majesté portugaise; « la domination exclusive de l'Angleterre en Portugal était un opprobre » pour tout gouvernement vivant à Madrid. Et d'un autre côté l'Espagne devait avoir sa part dans la civilisation du nord de l'Afrique; c'était une question d'honneur, de sécurité, d'avenir. Il y a mieux : la France elle-même ne pouvait, sans la coopération active de l'Espagne, s'assimiler sérieusement l'Afrique, et Donoso Cortès en donnait les plus curieuses raisons, dont la première était l'incompatibilité des génies et des caractères. « Entre la civilisation française et la civilisation africaine, disait-il, il n'y a aucun point de contact, et il y a toutes les solutions de continuité possibles : solution de continuité géographique, puisque entre la France et l'Afrique est l'Espagne; solution de continuité physique, car le soleil espagnol brille entre le soleil français et le soleil africain; solution de continuité morale, car entre les mœurs raffinées, cultivées, de la France et les mœurs barbares, primitives, de l'Africain, il y a les mœurs espagnoles, à la fois primitives et cultivées; solution de continuité militaire, parce qu'entre le général français et le chef africain il y a cette espèce qui sert de trait d'union, le *guerillero* d'Espagne; enfin solution de continuité religieuse, car

entre le catholicisme philosophique français et le mahométisme fataliste de l'Africain il y a le catholicisme espagnol avec ses tendances fatalistes et ses reflets orientaux... » Et l'orateur espagnol ajoutait : « L'Europe croira-t-elle que c'est beaucoup exiger de demander une influence sur des côtes barbares que nous touchons de la main et dans un pays qui fait en quelque sorte partie de notre territoire... Il est temps enfin d'appliquer cette politique aux affaires de l'état. De grands événemens se préparent; le monde marche à la réunion d'un congrès général ou à la guerre... Il faut que nous soyons prêts. » Ainsi parlait Donoso Cortès en 1847.

L'opinion publique en Espagne a donné instinctivement à la guerre actuelle ce caractère d'une revendication d'influence. Aussi, lorsque le général O'Donnell se présentait devant les chambres portant cette déclaration d'hostilité contre le Maroc, tous les partis se sont associés dans un même sentiment pour offrir leur concours au gouvernement. Les actes d'adhésion se sont succédé sous toutes les formes. Les provinces basques, qui ont toujours le privilége d'un régime spécial pour la conscription et les contributions, et qui n'en sont que plus florissantes sans être moins patriotiques, ont voté des fonds, pris l'initiative de la formation d'une légion. En un mot, la guerre contre le Maure selon l'ordre du jour d'un des généraux de l'armée expéditionnaire, la guerre dans une pensée de civilisation, d'action indépendante et de grandeur, sans autres limites que l'intérêt et l'honneur de l'Espagne, c'est là ce que l'opinion publique a saisi d'abord et ce qui l'a entraînée. Est-ce là cependant la guerre telle que le gouvernement a pu l'entendre, telle qu'il la fera? Il faut reconnaître que le ministère, en s'appuyant sur le sentiment national, où il puisait une force pour marcher en avant, se trouvait en même temps limité par d'autres conditions, d'autres intérêts et d'autres politiques qui ne sont pas à Madrid.

La France, quant à elle, ne pouvait voir d'un œil jaloux ni la résurrection militaire de l'Espagne, ni ses tentatives pour s'asseoir dans cette partie du nord de l'Afrique où ses soldats campent aujourd'hui. La plupart des autres puissances de l'Europe ont un égal intérêt à voir le littoral africain gardé, délivré de la piraterie barbaresque, qui menace encore leurs navires et leur commerce. Il n'en est pas absolument de même de l'Angleterre, maîtresse de Gibraltar, intéressée ou se croyant intéressée à préférer sur la côte du Maroc une domination barbare à une domination civilisée, et toujours portée à s'inquiéter des établissemens qui pourraient se former en face de ses positions. L'Angleterre s'est émue dès le premier instant, et elle a multiplié ses efforts pour retenir l'épée de l'Espagne d'abord, puis pour circonscrire son cercle d'action, enfin pour placer

sous sa propre sauvegarde l'indépendance du littoral africain. Pour tout dire, l'Angleterre a pris un peu envers l'Espagne en cette affaire l'attitude d'un créancier dur et inflexible qui lie son débiteur et lui impose des conditions. Que dit l'Angleterre par l'organe de lord John Russell parlant au représentant britannique à Madrid? « Vous êtes chargé de demander une déclaration écrite portant que, si dans le cours des hostilités les troupes espagnoles occupent Tanger, cette occupation sera temporaire et ne se prolongera pas au-delà de la ratification d'un traité de paix entre l'Espagne et le Maroc, parce que, si l'occupation devait durer jusqu'au paiement d'une indemnité, elle pourrait arriver à être permanente, et aux yeux du gouvernement de sa majesté, une occupation permanente serait incompatible avec la sécurité de Gibraltar (22 septembre 1859). » Et quelques jours plus tard, le 15 octobre : « Vous direz au ministre des affaires étrangères que le gouvernement de sa majesté désire ardemment qu'il n'y ait aucun changement de possession territoriale sur la côte mauresque du détroit. L'importance qu'il donne à cet objet n'est nullement douteuse, et il lui serait impossible, de même qu'à toute autre puissance maritime, de voir avec indifférence l'occupation permanente par l'Espagne d'une semblable position sur cette côte, position qui permettrait de troubler dans le détroit le passage des navires qui fréquentent la Méditerranée pour les opérations commerciales. »

Et que répond le cabinet de Madrid à ces significations assez impérieuses? Le ministre des affaires étrangères, M. Calderon Collantes, écrit en effet que si Tanger est occupé, il ne le sera que temporairement, jusqu'à la ratification de la paix. En réservant une certaine indépendance générale d'action et le choix des garanties qui seront réclamées, il déclare néanmoins que « l'Espagne ne prendra dans le détroit aucun point dont la position pourrait lui assurer une supériorité périlleuse pour la navigation. » L'Angleterre ne pouvait exiger mieux et plus. On a pu croire, on a supposé que l'Espagne n'avait contracté ces obligations qu'après avoir pris le conseil de la France, après avoir acquis la certitude qu'elle ne serait point appuyée. Sans prétendre scruter ces mystères, on pourrait peut-être dire tout le contraire, et de là est née l'importance presque européenne qu'a paru prendre un moment la guerre du Maroc.

Le cabinet de Madrid, si nous ne nous trompons, s'est donc lié en pleine connaissance de cause, lorsqu'il n'eût tenu qu'à lui de présumer qu'il pourrait marcher en avant, et s'il a pris ce parti, c'est vraisemblablement après avoir consulté la situation générale de l'Europe, en songeant que l'intérêt espagnol pourrait bien à un jour donné ne pas prévaloir sur d'autres nécessités. Or ces engagemens,

ces limitations imposées à l'action de l'Espagne, toute cette partie officielle et intime de la question africaine, c'est là ce que ne savait pas l'opinion publique, et lorsque le jour s'est fait sur ces négociations, l'opinion et le gouvernement ont paru suivre des voies différentes. Le mécompte de l'esprit public a éclaté; il a redoublé lorsque le cabinet est allé demander aux cortès l'aggravation de toutes les contributions, car l'importance des appareils militaires et des sacrifices financiers semblait dès lors disproportionnée avec le but qu'on poursuivait.

On l'a dit avec raison à Madrid dans une brochure qui a paru sous le titre de *Aspecto diplomatico de la cuestion de Marruecos*, et dont la circulation a été interdite. Le principe même de la guerre admis, il y avait deux politiques possibles pour le gouvernement de la reine Isabelle; l'Espagne pouvait agir rapidement, vigoureusement, sans laisser au Maroc le temps de se réfugier dans les subterfuges, en n'allant point au-delà d'un acte de justice sommaire, d'une vengeance exemplaire tirée de l'outrage fait à son pavillon. Par ce système, de grands sacrifices étaient épargnés au pays, la diplomatie étrangère n'avait pas le temps d'intervenir, et l'Espagne montrait par un coup de vigueur et d'éclat qu'elle savait au besoin sauvegarder son honneur. Il y avait une autre politique, celle d'une guerre acceptée avec toutes ses chances et ses sacrifices dans une vue de civilisation et d'agrandissement moral et territorial; mais alors il ne fallait pas se laisser lier par des engagemens dont la dignité même du pays avait à souffrir. Chose étrange, le cabinet de Madrid n'a exclusivement adopté aucune de ces politiques; mais il les a mêlées, et en élevant ses forces et ses préparatifs au niveau des plus grands desseins, il s'est laissé imposer d'avance un résultat diplomatiquement restreint, ramené à une simple réparation d'injure : de telle façon que le général O'Donnell s'est trouvé subitement dans l'alternative de perdre pour sa position personnelle le prix de la diversion patriotique qu'il avait recherchée, ou de suivre l'impulsion du sentiment national en confiant l'interprétation de ses engagemens à l'imprévu de la guerre et de la victoire, au risque de renouveler une crise européenne dont le cabinet de Madrid avait refusé de prendre la responsabilité à l'origine. Lorsque la France, en 1830, allait à Alger, elle marchait aussi vers l'inconnu, elle ne savait pas en partant ce qu'elle ferait; mais elle avait refusé de se lier, et en suivant sa fortune, elle a pu quelquefois mécontenter l'Angleterre sans manquer à des engagemens comme ceux qui fixent en ce moment une limite à l'épée de l'Espagne.

Voilà donc où l'Espagne se trouve conduite à travers une série de luttes ou d'évolutions plus intimes qu'éclatantes, et dont le der-

nier mot n'est pas dit encore. La guerre du Maroc est venue tout effacer : elle a été et elle ne cesse d'être une émouvante diversion dans un pays depuis si longtemps replié en lui-même; elle ne change pas l'essence de la politique espagnole, elle ne fait que jeter momentanément un voile sur une situation intérieure dont le principal caractère est l'indécision et la confusion. Le système du général O'Donnell, ce système dont les circonstances expliquent l'avénement et le succès jusqu'ici, avait l'avantage d'apparaître comme un remède à ce mal profond et chronique, comme un moyen de constituer une situation nouvelle. En elle-même, l'idée du comte de Lucena est évidemment une idée heureuse qui a fait la force de celui qui l'a adoptée comme un drapeau. Par le fait, elle s'est trop souvent égarée dans des considérations d'intérêt personnel qui ont paru quelquefois en atténuer les résultats, et si elle devait rester avec ce caractère dominant d'une personnalité trop absorbante, elle finirait à la longue par déguiser sous un air libéral une idée assez absolutiste, celle de l'arbitrage d'un pouvoir supérieur à tous les partis, indépendant des opinions organisées, se fortifiant ou croyant se fortifier des divisions et des faiblesses de tous. Ceux qui prétendent gouverner sans les partis et ceux qui prétendent les amalgamer tous méconnaissent également les conditions de la liberté et du système constitutionnel. Les partis sont un organisme essentiel de ce régime; ils sont la représentation vivante et légitime des traditions, des vœux, des instincts divers d'un pays; ce sont des forces collectives qui, par leur contradiction même, empêchent toutes les usurpations. C'est le jour où les partis ont commencé de se décomposer au-delà des Pyrénées, que le système constitutionnel a été menacé par ceux qui voulaient le ramener vers l'absolutisme et par ceux qui voulaient le pousser vers l'anarchie. C'est par les divisions que le parti modéré, le plus vraiment constitutionnel de la Péninsule, s'est affaibli; c'est en se reconstituant, en se ralliant sous le drapeau d'une pensée sincère de libéralisme conservateur, qu'il peut retrouver son ascendant, et alors une guerre comme celle du Maroc ne sera plus seulement un épisode accidentel et heureux : elle sera l'acte de vie d'une nation qui n'a besoin que d'avoir des institutions stables et d'être conduite pour retrouver des destinées nouvelles.

CHARLES DE MAZADE.

LA

# MARINE FRANÇAISE

## DANS LA GUERRE D'ITALIE

---

### L'ESCADRE DE L'ADRIATIQUE. — LA FLOTTILLE DU LAC DE GARDE.

---

La marine française n'a point combattu dans la dernière guerre; mais si l'occasion de la lutte lui a manqué, il a suffi de quelques opérations brusquement interrompues pour montrer ce qu'on pourrait attendre de nos escadres devant l'ennemi. La flotte de l'Adriatique, la flottille du lac de Garde, ont traversé des épreuves chaque jour renouvelées, avec une énergie, une persévérance, qui ne sont pas entièrement restées stériles, et dont il est permis peut-être de rappeler le souvenir, quand on a été mêlé pour une part, si modeste qu'elle soit, aux événemens de la dernière campagne.

Comme auxiliaire de l'armée de terre, la marine française avait à remplir dans les mers et les lacs d'Italie une tâche considérable. Le but de nos efforts était la chute du quadrilatère. La victoire de Solferino permettait de faire le siége de Peschiera et le blocus de Mantoue, double entreprise qui réclamait impérieusement le concours de la marine. Un dernier point d'attaque était Vérone, et ici encore les mouvemens de la flotte devaient s'unir étroitement à ceux de l'armée de terre. L'expédition maritime de l'Adriatique devait nous livrer Venise et assurer l'occupation d'un point quelconque

de la terre ferme, Chioggia par exemple, destiné à recevoir des troupes qui, reliées avec l'armée, auraient aisément refoulé les Autrichiens derrière la Brenta et tourné enfin Vérone. L'expédition de l'Adriatique était mieux qu'une simple diversion, c'était une attaque sérieuse, qui pouvait nous donner la Vénétie en faisant tomber dans nos mains la plus importante des redoutables forteresses regardées à juste titre comme la clé du pays.

Dans la dernière guerre d'Italie, notre armée de terre formait donc le centre, et l'escadre les deux ailes extrêmes de l'attaque. La marine coupait les grandes lignes de communication de l'ennemi avec le reste de l'empire par les voies rapides : d'un côté par Trieste, Venise et Trévise, de l'autre par Botzen, Roveredo et Riva. Les flancs et les derrières de l'armée se trouvaient ainsi complétement couverts. On suivait une tactique analogue à celle dont les résultats avaient été si heureux dans la guerre de Crimée. En s'emparant de Kertch, de Ienikalé et des villes du littoral de la mer d'Azof, en brûlant les approvisionnemens des Russes, en interceptant la route des renforts par le Don, et plus tard par le Dniéper, en démantelant Kinburn, la marine avait alors resserré la guerre dans une presqu'île qu'elle isolait du reste de la Russie. Le rôle si utile que la marine avait rempli dans la guerre d'Orient, elle pouvait le reprendre avec plus d'éclat encore dans la guerre d'Italie, soit en assurant la présence à temps de nos troupes sur les champs de bataille par des transports multipliés, soit en protégeant, en secondant même leurs manœuvres par de puissantes diversions.

Si l'on veut maintenant voir dans la marine non plus seulement l'auxiliaire de l'armée de terre, mais un instrument de combat servi par ses propres ressources, les travaux accomplis par la flottille du lac de Garde ne sont pas moins dignes d'attention, comme témoignage d'un emploi nouveau de la force navale. Devant Venise, on a pu reconnaître combien il importe d'avoir toujours à la mer un matériel blindé et cuirassé, en prévision d'une attaque contre une place forte maritime. Dans le lac de Garde, on a pressenti ce que pourrait faire, si elle était jamais mise à l'œuvre, une marine de création toute récente, appelée à porter des coups non moins redoutables dans l'intérieur des terres que sur les côtes. Observés sur ces deux théâtres d'action, d'abord dans l'Adriatique, puis sur le lac de Garde, nos marins ont été, on s'en convaincra sans peine, les dignes émules de nos soldats.

## I.

Dès le commencement de la guerre, la marine autrichienne avait renoncé à toute idée de lutte de bâtimens à bâtimens contre la marine française. L'ennemi s'enferma dans ses ports, coula une partie de ses navires à l'entrée des passes, ou les désarma complétement pour transporter les canons et les équipages dans les forts de la terre ferme; il nous livra la mer, et nous permit ainsi de choisir sûrement notre point d'attaque. En détruisant de leurs propres mains un matériel assez considérable sans le faire combattre, les Autrichiens se mettaient dans une position des plus désavantageuses. Les Américains en 1812, dans la guerre qu'ils soutinrent contre l'Angleterre, avaient donné un plus noble exemple de ce que peut une marine décidée à racheter, en présence de l'ennemi, l'infériorité du nombre par la rapidité des mouvemens. Avec un petit nombre de frégates à voiles d'une grande vitesse et armées d'une artillerie formidable, ils battirent la mer, s'attaquant à leurs égaux en force, tombant sur les faibles, et croisèrent jusque dans la Manche. Aidés de la vapeur, les Autrichiens pouvaient imiter cette tactique. Profitant des nombreux refuges qu'offrent les archipels de l'Adriatique et de la Méditerranée, ils pouvaient jeter le trouble dans nos convois, causer des pertes énormes à notre commerce, et nous empêcher d'agir en quelque sorte à coup sûr. Dans leur marine naissante, ils créaient ainsi une brillante tradition qui lui manque encore. Rien ne doit affaiblir l'énergie morale d'un corps d'officiers comme le suicide complet de toute une marine.

Servi par la maladroite attitude de l'Autriche, le contre-amiral Jurien de La Gravière put donc partir avec une escadre réduite à deux vaisseaux, une frégate et un aviso, pour croiser dans l'Adriatique. Il appareilla de Toulon le 20 mai 1859, et notifia le 1er juin, à son arrivée devant Venise, le blocus effectif de tous les ports de guerre de l'Autriche. L'escadre de blocus, comme elle s'appela, trouva Venise dans un état formidable de défense. Les Autrichiens avaient encore augmenté par des forts redoutables toutes les difficultés que présentent les lagunes à l'attaque de cette place. Deux îles, espèces de langues de terre très basses et très minces, forment par leurs extrémités trois passes étroites. Ce sont, à commencer par le nord, celles du Lido, de Malamocco et de Chioggia. Chacune de ces îles était bornée par une ligne d'estacade et une rangée de navires coulés. La première était défendue en outre par le fort du Lido, la seconde par ceux d'Alberoni, de San-Pietro et la jetée de Malamocco, la troisième par le fort et le bastion Caraman, le fort

San-Felice et la ville de Chioggia. Enfin, pour se rendre maître de la route de Padoue, il fallait éteindre le feu du bastion et du pont de Maderno et bombarder Brandolo. Tout ce système de défense était complété par de nombreuses batteries disséminées de chaque côté des lagunes. On était convaincu d'ailleurs que l'ennemi avait remplacé ses canons de 18 et de 12 par des pièces de 30 venant de sa flotte.

Pour triompher de tous ces obstacles, nos ports du nord armèrent non-seulement la plupart de leurs navires, mais encore les canonnières de première et de deuxième classe qui s'y trouvaient depuis la paix avec la Russie. Toulon prépara en outre les trois batteries flottantes dont les services à Kinburn avaient été si bien appréciés (1). On décréta le 23 mai la composition de l'escadre de guerre proprement dite, qui fut divisée en deux catégories bien distinctes, sous les ordres du vice-amiral Romain-Desfossés. La première se composa de quatre vaisseaux à vapeur et de deux frégates à hélice. La deuxième, la véritable escadre de siége, sous les ordres du contre-amiral Bouët-Willaumez, renfermait deux divisions : la première comprenant trois groupes, quatre frégates à roues, trois batteries flottantes et cinq chaloupes canonnières; la deuxième, sous les ordres du capitaine de vaisseau Laroncière Le Noury, forte de quatorze canonnières de première et de deuxième classe, et de quatre corvettes à vapeur à roues. Une division navale sarde de deux frégates et de trois corvettes et avisos à vapeur devait se joindre à l'escadre française. Un détachement d'artillerie de marine avec huit mortiers à plaques, quatre compagnies d'infanterie de marine et autant de matelots fusiliers, fortes de cent hommes chacune, furent désignés pour être embarqués sur ces différens bâtimens, comme têtes de colonnes d'assaut, et fournir une garnison dans les îles et les forts dont l'armée navale pouvait s'emparer. La flotte combinée se trouvait ainsi portée au chiffre de cinquante-quatre bâtimens de guerre de tous rangs, armés de plus de huit cents pièces de 30, 50, 80, de canons rayés, et montés par douze mille matelots. Vingt et un transports de commerce chargés de vivres, munitions et charbon, devaient suivre la flotte et pourvoir à son ravitaillement. L'escadre du contre-amiral Jehenne, de quatre vaisseaux et de deux frégates à hélice, restait en réserve à Toulon, pour faire face aux éventualités et aux transports de troupes d'Algérie à Venise. Brest arma encore quatre vaisseaux, qui furent placés sous les ordres du vice-amiral Fourichon.

(1) Voyez, sur les batteries flottantes dans la guerre d'Orient, la *Revue* du 1er et du 15 février 1858.

Avant l'ouverture des hostilités, toutes les canonnières de première et de deuxième classe avaient été transformées en bâtimens de guerre ordinaires. Après leur retour de la Baltique et de la Mer-Noire, on leur avait enlevé leur masque en bois avec son blindage, composé de plaques en fer de 10 centimètres d'épaisseur; la mâture avait été aussi augmentée. Cette opération avait été motivée par l'envoi probable de ces canonnières en Chine, en remplacement de celles qui y sont depuis plus de trois ans. Dans une aussi longue traversée, quoique les canonnières soient toujours remorquées ou convoyées, il pouvait arriver des circonstances de mer qui leur eussent fait perdre leurs remorqueurs; l'on dut prévoir ce contre-temps et les rendre capables de naviguer seules avec le secours de leurs voiles et de leur machine. Aussi, dès leur arrivée à Toulon, on leur fit subir une nouvelle transformation en vue d'une mission nouvelle. Le mât de misaine fut augmenté, celui de beaupré enlevé et remplacé par un plus faible, l'avant fut coupé, et l'on y contruisit un nouveau masque blindé, percé de deux sabords, pour mettre en batterie deux canons de 50. Ce travail, qu'on eut à faire lorsque déjà tous ces petits bâtimens étaient armés et prêts à partir, prit de la fin de mai jusqu'au milieu de juin.

Le 12, les quatre frégates à roues, remorquant les trois batteries flottantes, que le mode de construction et la faiblesse de la machine empêchent de naviguer seules, appareillèrent de Toulon. Les canonnières, par groupes de trois ou quatre, et les transports partirent du 12 au 18 juin à la remorque des vaisseaux. Le rendez-vous général de l'escadre, passant par les bouches de Bonifacio et le détroit de Messine, était Antivari, rade foraine sur les côtes du Montenegro. Ce point de ralliement à l'entrée de la mer Adriatique était indispensable à toute cette flotte, qui marchait lentement et par petites fractions. Malgré la grosseur de la mer et les mouvemens de roulis qu'elle causait à tous les navires, on accosta les transports comme les canonnières le long des vaisseaux, et l'on remplaça le charbon consommé. Quatre jours furent employés à cette opération longue, difficile et dangereuse pour des bâtimens mouillés en pleine côte. Le 30 juin, à cinq heures du soir, l'amiral donna le signal du départ. L'escadre avec ses transports fut divisée encore en trois groupes, dont le dernier devait appareiller quinze heures après le départ du premier. Le second point de relâche était l'île de Lossini.

Personne n'ignore que la mer Adriatique est sujette à des coups de vent de nord-est qu'on appelle *bora* dans le pays, et dont la violence, proverbiale chez les marins, bouleverse tellement les eaux du golfe qu'un bâtiment, même au mouillage, peut sombrer sur ses ancres. Avec cet immense convoi, avec des bâtimens très petits

comme les chaloupes canonnières, ou naviguant mal comme les batteries flottantes, avec un grand nombre de transports de guerre et du commerce lourdement chargés de vivres et de charbon, il était de la dernière imprudence d'aller croiser et mouiller en pleine côte devant Venise. Un désastre comme celui de Charles-Quint près d'Alger, un ouragan comme celui du 14 novembre 1854 à Sébastopol, étaient deux dangers à éviter. Il fallait donc à nos vaisseaux un abri contre la tempête, une retraite assurée, des magasins, des hôpitaux, une base d'opération; en un mot, il nous fallait un Kamiesh. Le choix de l'amiral se porta sur l'île de Lossini, une des plus grandes de l'archipel de la côte de Dalmatie. Lossini a un port spacieux nommé Augusto, parfaitement sûr, d'un abord facile et d'une défense aisée. La position de cette île, à vingt lieues de Venise, très près de Pola, en face d'Ancône et de Rimini, qui était alors la tête du télégraphe franco-italien, permettait à l'escadre de surveiller les points les plus intéressans de la côte, de resserrer son blocus, et plus tard de prendre son élan, loin des regards de l'ennemi. L'importance stratégique d'un pareil point était tellement évidente que tout le monde croyait y trouver une résistance des plus énergiques.

Le premier groupe, parti d'Antivari, sous les ordres de l'amiral Desfossés, était composé des vaisseaux la *Bretagne*, le *Redoutable*, de la frégate à roues le *Mogador* remorquant la batterie flottante la *Lave*, de huit canonnières, de la frégate sarde le *Victor-Emmanuel*, de deux avisos et du transport l'*Ariége*. Il se trouva le 3 juillet au matin devant le port Augusto. L'escadre fit son entrée dans la passe en ordre de bataille et en branle-bas de combat; mais il n'y avait nul indice de défense, et l'on mouilla tranquillement à 300 mètres de la ville, située au fond et au sud de cette magnifique rade fermée. Les Autrichiens avaient tout évacué, oubliant ainsi qu'avec la vapeur cette île devenait entre nos mains comme la première parallèle creusée devant Venise.

Le 3 au soir, les huit compagnies formant les colonnes d'assaut furent débarquées. En attendant que l'ordre d'attaquer vînt à la flotte, on employa les journées du 4, du 5 et du 6 à s'établir fortement dans l'île et à compléter le charbon des bâtimens. On mit à terre plus de 300 tonneaux de vivres, des munitions de toute espèce, des outils et les appareils distillatoires pour faire de l'eau douce, dont Lossini manque totalement. Les bâtimens de la flotte de siége, armés à la hâte à Toulon, mais pourvus d'excellens matelots canonniers, firent des exercices à feu. Les batteries flottantes, qui ne vont au combat qu'avec leur coque, furent démâtées. Les vaisseaux se débarrassèrent des cordes, des voiles et des mâts de perroquet, inutiles dans un combat sous vapeur et à l'ancre, et dont la chute sur

le pont augmente les ravages des boulets et gêne le tir de l'artillerie. Sur vingt et un petits bâtimens du pays, appelés *trabacoli*, pris pendant le blocus ou trouvés au port Augusto, on construisit des plates-formes pour recevoir les mortiers et les canons-obusiers de 0m,16 des chaloupes. En un mot, par des travaux incessans de jour et de nuit, l'on se prépara pour une lutte prochaine, et qui devait être sérieuse.

L'attaque contre Venise et Chioggia avait pour but, on le sait, de nous relier à l'armée de terre; la présence d'un corps nombreux de débarquement à bord des vaisseaux était donc absolument nécessaire. Les marins de l'escadre pouvaient bien, après que le feu des forts eût été éteint, tenter un coup de main hardi, occuper des bastions; mais ils n'étaient pas assez nombreux pour enlever à l'abordage et garder une ville de 25,000 habitans comme Chioggia. Ils eussent été assiégés après leur victoire, et le but que l'on se proposait n'eût pas été atteint. Aussi, dès que la victoire de Solferino nous eut assuré la ligne du Mincio, l'ordre fut expédié à une des divisions de Paris de partir pour Toulon, de s'embarquer sur deux transports, et de former, sous le commandement du général Wimpfen, l'avant-garde d'un corps d'armée qui devait venir plus tard d'Algérie sur les bâtimens de l'escadre de l'amiral Jéhenne.

Le 5 juillet, trois mille hommes d'infanterie arrivèrent devant Venise, où ils ne trouvèrent que l'escadre de blocus. Ils revinrent aussitôt à Lossini, où on les attendait avec une grande impatience, car l'ordre d'attaquer pouvait venir d'un moment à l'autre, et sans l'infanterie le rôle de la marine devant Venise se bornait à une simple canonnade comme celle du 17 octobre devant Sébastopol. Les soldats entassés sur les transports furent répartis sur ces vaisseaux; on voulait ainsi rendre leur débarquement plus prompt lorsque le moment serait venu. Enfin, le 7 juillet au matin, une dépêche de l'empereur datée du 6 donnait l'ordre de marcher sur Venise, et mettait un terme à l'impatience de tous ces braves gens. L'activité redoubla; cette fièvre de gloire qui saisit tous les hommes à l'approche d'un combat faisait oublier les fatigues. Quand le 8 au matin le signal d'appareiller fut hissé en tête du grand mât du vaisseau amiral, tout le monde était prêt à faire joyeusement son devoir.

Personne alors ne doutait du succès; les dispositions des Vénitiens en notre faveur étaient connues, et deux jours suffisaient à la marine française pour triompher des obstacles longtemps amassés par l'ennemi. Tout le poids du combat devait porter principalement sur les bâtimens blindés composant l'escadre dite de siége. Les huit compagnies venues de Toulon, les fusiliers des vaisseaux, trois

cents gabiers armés de *revolvers*, et les troupes du général Wimpfen devaient enlever les forts à mesure qu'ils eussent été éteints et démantelés. Les fonds de 10 mètres ne commençant qu'à plus d'un mille marin du rivage (1), les vaisseaux et les grandes frégates étaient forcés de se tenir à cette distance de la place; ils devaient donc tirer à toute volée, puisqu'ils avaient peu de canons rayés, et ne servaient en quelque sorte que comme moyen de puissante diversion.

Cependant l'escadre s'avançait vers Venise. Une noble émulation régnait parmi ces douze mille marins, car ils avaient l'armée à égaler, et leur victoire ne devait-elle pas rendre la liberté à tout un peuple?

## II.

Vers le milieu du mois de mai 1859, une dépêche du ministre de la marine ordonnait d'embarquer sur deux transports de l'état les cinq chaloupes canonnières démontées qui se trouvaient dans l'arsenal de Toulon. Le contre-amiral Dupouy, un capitaine de frégate chef d'état-major, cinq officiers de marine, un commissaire de division, un chirurgien, un ingénieur, quatre-vingt-quinze matelots et cent cinquante ouvriers de différens métiers, tel était le personnel d'une expédition dont la première étape était Gênes, mais dont le but restait ignoré.

Pour peu qu'on ait étudié le caractère des marins, si accessibles aux émotions généreuses, on comprendra facilement l'effet que produisit dans le port de Toulon l'annonce officielle d'une campagne dont on parlait depuis longtemps sans trop y croire et sans en comprendre la portée. Pas un ne voulait perdre une si belle occasion de combattre à côté de l'armée de terre, car dans cette guerre, qui commençait à peine, presque tous craignaient d'être employés à un long blocus dans l'Adriatique ou à des transports continuels de troupes entre Toulon et Gênes. La pensée de tous se détournait de Venise : la marine autrichienne s'était déjà réfugiée dans ses ports; les petites chaloupes semblaient donc en ce moment être les seuls bâtimens qui dussent aller au feu. Aussi, sans distinction de grade, chacun souhaitait-il ardemment d'être appelé à l'honneur de les commander.

— Mais que pouvez-vous faire? demandait-on aux officiers désignés par l'amiral pour l'accompagner. — Vos navires sont trop petits, disait l'un; — trop grands, disait l'autre. — Annibal a passé les

(1) Le mille marin est de 1,854 mètres.

Alpes avec des éléphans, Napoléon avec des canons; les traverserez-vous avec des canonnières? — Enfin, si vous présentez le flanc ou l'arrière à un canon, si petit qu'en soit le calibre, il vous coulera. — Cette dernière objection au succès de l'entreprise était sérieuse, car les chaloupes étaient construites pour combattre exclusivement par l'avant. L'unique canon de chaque chaloupe et les servans de la bouche à feu y étaient abrités complétement par un énorme masque en bois, blindé ou cuirassé avec des plaques en fer forgé de dix centimètres d'épaisseur. Il était donc du devoir des capitaines de présenter toujours l'avant à l'ennemi, comme un brave soldat sa baïonnette. Toute fuite devenait plus dangereuse qu'un combat à outrance contre des forces supérieures. Il fallait vaincre ou couler.

Les canonnières étaient au reste des bâtimens complets, pouvant tenir la mer, d'une longueur de vingt-cinq mètres, et rappelant un peu par leurs formes les côtres qui sillonnent la Manche. Elles n'avaient point de noms, et, en attendant qu'un combat les eût glorieusement baptisées, elles portaient tout simplement les numéros 6, 7, 8, 9 et 10. Avec leur machine à haute pression, de la force de 15 chevaux, elles atteignaient à quatre atmosphères plus de sept nœuds (1). C'était tout ce qu'il fallait pour aller au feu et évoluer par tous les temps. Leur tirant d'eau, d'un peu plus d'un mètre à l'arrière, leur poids, évalué à 90 tonneaux, devaient bien augmenter les difficultés de l'expédition dans laquelle on s'engageait; mais on était pressé. En faire d'autres, plus légères, plus simples, mieux appropriées aux transports par chemins de fer ou voitures, et à la guerre des fleuves ou des lacs, cela n'eût-il pas coûté trop de temps? On préféra se servir d'un immense matériel de 800 tonneaux qui était tout préparé.

Après les avoir complétement construites à La Seyne, on les avait démontées, et chaque morceau, si petit qu'il fût, était étiqueté, numéroté, et portait des points de repère. En peu de jours, le port de Toulon embarqua sur l'*Ariége* et sur la *Sèvre* cette immense quantité de bois, de fer, de cuivre et de caisses. On rendit toute confusion impossible : on donnait à chaque chaloupe une couleur particulière que portait chacune de ses parties, et on lui assignait à bord, dans les cales des transports, une place distincte. Il fallut de la part de tous un soin et une prévoyance inouis pour que rien ne fût oublié, et que cette escadrille en lambeaux ou *en herbe*, comme on l'appelait plaisamment, pût se suffire à elle-même pour la reconstruction, le lancement, l'armement et les réparations après un combat.

(1) Le nœud équivaut à un mille marin.

On se trouva, dès le jour de l'arrivée à Gênes, à la fin de mai, en présence d'un travail considérable causé autant par les difficultés inhérentes au déchargement d'un tel matériel que par l'exiguïté de l'arsenal de guerre de la marine sarde. Il fallut toute l'adresse et l'intelligence que les marins français déploient dans ce qu'on est convenu d'appeler « travaux de force » pour extraire des flancs des deux transports des poids aussi énormes que ceux des canons, des masques et des chaudières. On était obligé de poser tous ces objets à terre, sur le quai, pour les traîner à la main, sur une pente des plus raides, jusque sous une grue qui les montait lentement sur des wagons.

A ce moment, tous les transports de l'armée se faisaient par les chemins de fer, dont le matériel était peu considérable. L'artillerie, l'intendance, le génie et la marine s'arrachaient littéralement les wagons. Dans un excès de zèle bien excusable, chacun voulait faire passer son service avant celui des autres. On se demandait encore de quel droit la flottille, avec sa mission inconnue, son utilité alors discutable, prenait à elle seule autant de voitures. A Gênes en effet, rien ne transpirait encore sur le but de l'expédition. Bien des gens, en voyant une telle accumulation de matériel de forme inconnue, ne pouvaient concevoir ce que des bâtimens de guerre pouvaient venir faire ainsi en pleine terre. L'ordre vint bientôt d'échelonner les cinq canonnières dans le nord du Piémont. On désencombrait ainsi l'arsenal, et on facilitait l'envoi simultané de la flottille vers un point qui devait être désigné plus tard. La canonnière n° 9 fut envoyée à Alexandrie, le n° 10 à Casale, le n° 7 à Vercelli. Les chaloupes 6 et 8 restèrent à Gênes. Les wagons furent déchargés dans les gares, et on attendit.

L'attente dura trois semaines; elle parut longue à ces matelots, qui croyaient que le jour de leur débarquement en Italie serait pour eux, comme pour l'armée, un jour de marche vers l'ennemi. A chaque instant, dans les gares se croisaient des convois immenses de troupes, avec des trains remplis de prisonniers. Nos soldats, pleins de gaieté et d'entrain, disaient cordialement bonjour à leurs ennemis de la veille; ils aidaient les blessés à descendre. Tout ce monde attendait parfois deux ou trois heures que la voie unique des chemins de fer piémontais fût dégagée. Quelques fantassins montaient alors sur le sommet d'un wagon, et avec leurs bidons et leurs gamelles en fer-blanc à défaut d'orchestre commençaient une de ces parades interminables dans lesquelles nos troupiers excellent; mais un coup de sifflet aigu rappelait bien vite les rieurs à la vie réelle, et tous alors de courir après le train déjà en route. Par les chaleurs accablantes qu'il faisait alors en Italie, ils se gar-

daient bien de monter dans l'intérieur des voitures; assis sur les marchepieds ou perchés sur l'impériale dans les tenues ou les positions les plus pittoresques, ils envoyaient aux populations rassemblées sur leur passage des cris de joie et des chants de guerre. Les marins de leur côté craignaient de ne plus arriver à temps; chacun s'informait avec anxiété de la profondeur du Pô, de celle du Tessin et de toutes les rivières qui traversent la Lombardie. Elles ne sont malheureusement pour la plupart que des torrens ou des marécages, où, comme le disaient familièrement nos matelots, « un *youyou* se serait échoué. » Ce fut alors que M. de Cavour proposa de transporter une des canonnières à Arona, sur les bords du Lac-Majeur, de l'y reconstruire et armer complétement pour donner la chasse au *Radetzky* et au *Benedek*, qui désolaient ces rives et frappaient sur les habitans de fortes réquisitions. Les victoires de Garibaldi, en forçant ces deux corsaires de se réfugier dans un port suisse, et la séquestration immédiate opérée par le gouvernement helvétique firent abandonner ce projet. Il était douteux que l'on pût ensuite démonter la canonnière pour la transporter ailleurs. L'amiral, voyant lui-même que la profondeur du Pô n'était point assez grande pour le tirant d'eau de la flottille, proposa d'y construire cinq bateaux plats de 30 mètres de long, calant 70 centimètres, munis des machines, canons et armemens des cinq chaloupes démontées; mais l'empereur ne voulait pas que, sous aucun prétexte, on touchât à la petite escadre pour un but étranger à celui qu'il avait arrêté d'avance. Il permit seulement, à titre d'essai, la construction d'une seule de ces longues barques à Casale. On devait prendre pour la faire naviguer et combattre tout ce qui se trouvait sur une des cinq chaloupes complétement armées venues tout récemment de Toulon à Gênes.

L'arrivée inopinée de ces bâtimens tout montés au moment où chacun commençait à croire à l'inutilité de la marine impériale dans l'intérieur de l'Italie causa bien de l'étonnement, et donna lieu à bien des suppositions absurdes. Quelques jours après, on sut qu'un ordre supérieur les avait appelés à renforcer la puissance de la flottille. A une question de l'empereur demandant s'il était possible de transporter ces chaloupes tout entières par les chemins de fer, l'amiral avait répondu affirmativement. Ce nouveau projet ne fut pas toutefois mis à exécution. En effet, les forges et chantiers de la Méditerranée promirent de livrer, dans un délai de quatre semaines, cinq batteries flottantes démontées, à fonds plats, portant chacune deux canons de 24 rayés, se chargeant par la culasse, et munies de deux machines à haute pression de 15 chevaux, faisant mouvoir deux hélices adaptées à chaque bord. Leur tirant d'eau était de

0m70, et elles pouvaient être reconstruites en quatre-vingt-dix heures. Ce renfort de batteries flottantes rendait inutile le concours des chaloupes canonnières montées, qui furent renvoyées à l'escadre de l'Adriatique, à l'exception du n° 5, destiné à armer le bateau le *Casale*. C'eût été un beau spectacle cependant que celui de locomotives remorquant à travers les terres cinq bâtimens de 90 tonneaux! On eût rendu la chose praticable en réduisant chacun des bâtimens à sa coque proprement dite, c'est-à-dire en lui enlevant les chaudières, les masques, les plaques, les machines et les emménagemens intérieurs, pour le ramener ainsi au poids de 42 tonneaux. Les chaloupes, longues de 25 mètres, eussent été portées sur des wagons plats à marchandises, pouvant recevoir un poids de 8 ou 10 tonneaux chacun. Pour hisser en quelque sorte ces masses énormes sur les trucs, on eût introduit dans un des bassins de Gênes un ponton à fond plat, sur lequel on eût établi des rails et posé ces wagons. Chacune des chaloupes eût été alors solidement assujettie sur les voitures. Le tout eût été remis à flot, remorqué et échoué à Samperdarena, faubourg de Gênes, et les voitures eussent été tirées à terre sur le chemin de fer d'Alexandrie. Seulement, sous les tunnels et sous les ponts, on eût construit une voie provisoire entre les deux déjà existantes, afin que les flancs des navires, ne vinssent pas se heurter contre les parois, les piles ou les voûtes.

C'est au milieu de toutes ces préoccupations, de tous ces projets, que l'on apprit la retraite des Autrichiens sur le Mincio. Ils se retiraient en faisant sauter les ponts et démolissant les chemins de fer derrière eux. C'était de bonne guerre sans doute, mais fort inquiétant pour le passage futur de notre flottille. En France et dans les pays offrant de grandes ressources, on trouve facilement des charrettes capables de porter des poids au-dessus de deux ou trois tonneaux; les voies ferrées ne sont point alors indispensables pour le transport d'un matériel pesant. Malheureusement la Lombardie avait déjà subi de fortes réquisitions de toute espèce, et les marins n'avaient à leur disposition que des voitures à bœufs, impropres par leur petitesse, leur légèreté et leur forme, au charroi des chaudières, des canons et des masques. Aussi l'écroulement des arches des ponts du Tessin, de Vercelli, de Cassanno et de San-Marco, la démolition probable du viaduc de Desenzano, haut de 42 mètres, semblaient devoir indéfiniment reculer le moment tant désiré de marcher en avant.

Après la victoire de Solferino, la face des choses parut complétement changée : la route de la Lombardie était libre, et l'ordre fut immédiatement expédié à la flottille de se diriger le plus promptement possible, et par tous les moyens, vers le lac de Garde. Le but

de la campagne était enfin divulgué : les cinq canonnières étaient destinées à concourir à l'attaque et à la prise de Peschiera.

A Gênes, à Alexandrie, à Casale, à Vercelli, on chargea simultanément, et en trois jours, les chaloupes. Vers la fin de juillet, cent vingt wagons venaient à Novare, à Trecate et à San-Martino, attendre le rétablissement du Ponte-Torino, la pose de la voie de Magenta et la jonction des deux gares de Milan. Chacun se rappelle que la destruction du pont sur le Tessin fut incomplète. Il put servir même longtemps ainsi au passage de nos colonnes et de l'artillerie. Les Autrichiens, en faisant sauter les deux premières piles, du côté de la Lombardie, croyaient que les arches, par la poussée énorme qu'elles ont les unes sur les autres, tomberaient toutes en même temps; mais les mines ne produisirent pas tout l'effet attendu: les bases furent endommagées, les deux premières voûtes se crevassèrent; quant au pont, devenu par le temps et la solidité des matériaux comme un vaste monolithe, il résista. Cependant, pour assurer le passage des vivres, des canonnières et des parcs de siége, le raccordement des chemins de fer piémontais et lombards était d'une urgente nécessité. Bien des projets furent mis en avant et discutés. L'un de ces plans se bornait à détourner le lit du Tessin par une digue et à reprendre les travaux à sec. On dut d'ailleurs renoncer à se servir du système de pont en bois dit «pont américain;» on manquait de poutres fortes, il eût fallu en aller chercher à Gênes; puis les eaux de la rivière, avec leur vitesse de $2^{m}33$ par seconde, eussent rendu très difficile la pose verticale de madriers énormes. M. Amilhau, ingénieur français des ponts et chaussées, était convaincu que la base de la première pile, composée de blocs puissans reliés encore par du ciment romain, n'avait nullement souffert de l'explosion des mines. Il demanda dix jours pour construire en briques une pile et une arche nouvelles. Son plan fut adopté, et il se mit à l'œuvre avec un zèle, une activité et une certitude de réussir que ni d'amères critiques, ni la faiblesse des moyens mis à sa disposition ne purent jamais ébranler.

Le village de San-Martino, avec ses trois maisons, une douane, une auberge, un bureau de tabac et ses quinze habitans, dont quatre douaniers et cinq gendarmes piémontais, se trouvait changé en place forte de première classe. Les Autrichiens, craignant de nous voir déboucher par Novare, avaient entouré le village de fortifications passagères, d'un développement de plusieurs kilomètres, balayant et commandant toute la plaine unie qui sépare San-Martino de Trécate. C'était une tête de pont formidable et une place d'armes qui pouvait contenir cinquante mille hommes. Cet immense travail, on le sait, fut rendu inutile par le mouvement tournant du maré-

chal Mac-Mahon. Des vivres, des munitions et des canons venaient à chaque instant s'entasser autour de la petite gare de San-Martino après avoir été déchargés des wagons. La traversée sur le fleuve se faisait alors par deux ponts de bateaux construits de chaque côté de Ponte-Tessino, l'un par nos pontonniers avec leur matériel, l'autre par le commerce avec les grandes barques du Pô. Sur ces deux voies de communication se croisaient d'immenses convois de charrettes et de soldats rejoignant leurs corps, de longues files de prisonniers lombards chantant les airs nationaux de l'Italie. Des hauteurs de San-Martino, sur les débris d'une batterie abandonnée par l'ennemi, on voyait se dérouler un panorama immense, encadré par une végétation vigoureuse : devant soi Magenta, à sa gauche Turbigo, et à ses pieds le fleuve, avec ses trois étages de canaux d'irrigation, sans cesse traversés par cette fourmilière humaine pleine d'activité et d'espérances. L'on assistait par la pensée à la grande bataille qui s'était livrée en ces lieux il y avait si peu de temps, et l'on en ressentait encore les poignantes émotions. Puis, en voyant cette accumulation de matériel, de vivres et de munitions arrêtés depuis quinze jours par l'écroulement d'un pont, on comprenait toute l'étendue d'une défaite qui viendrait priver l'armée de telles ressources.

L'amiral, de son côté, sentait tout le prix du temps, et, sans attendre la fin des travaux, fit décharger à Trécate et mettre sur des charrettes tous les bois nécessaires à la construction de la canonnière n° 8, alors en tête du convoi. Cette canonnière passa le fleuve sur le pont de bateaux construit par nos pontonniers, et fut rechargée de l'autre côté sur des wagons lombards. Elle alla ainsi jusqu'au pont de San-Marco, sur la Chiese, qu'elle trouva démoli. On recommença alors le même travail pour la porter enfin à Desenzano. Si tous les ponts que l'ennemi avait fait sauter n'eussent pu être rétablis promptement, on eût construit des chemins de fer portatifs de 500 mètres de long, et les wagons les plus lourds auraient été traînés par les routes ordinaires sur des rails qu'on eût disposés les uns devant les autres à mesure que les voitures auraient laissé quelques mètres de libres derrière elles. On n'eût reculé devant aucun travail, si l'on eût cru gagner de la sorte seulement vingt-quatre heures. C'est à l'annonce d'un prochain départ que les matelots et ouvriers, en regardant leurs membres meurtris par tous ces transports, se demandaient si un jour ils seraient portés par ces bateaux qu'ils avaient eux-mêmes tant portés sur leurs épaules. M. Amilhau réussit à l'heure dite dans son gigantesque travail, et la flottille passa la première comme pour en constater la solidité. Le lendemain, elle partait pour Desenzano.

Quand des hauteurs de Lonato les marins découvrirent enfin ce

magnifique lac de Garde, une joie immense inonda le cœur de tous ces braves gens. Ce fut comme après une longue et pénible traversée, quand le cri de *terre* se fait entendre. Encore une fois les misères, les longues nuits pluvieuses sous la tente et dans les gares, les interminables journées de labeur sous un soleil de plomb, tout fut oublié. Ils étaient arrivés; le champ de bataille était devant eux, et dans le lointain ils voyaient Peschiera, c'est-à-dire la victoire! Le lac de Garde se trouve au fond d'un vaste entonnoir : la gare de Desenzano est, bien entendu, située sur les hauteurs. Une route d'un kilomètre de long, espèce de montagne russe, la séparait des chantiers, que l'amiral avait fait préparer et sonder avec soin. Il fit également construire sur cette pente inquiétante un chemin de fer, pour descendre, jusqu'à l'entrée de la ville et à grands renforts de précautions, les wagons portant les poids les plus lourds. Au bout de cette voie provisoire se trouvait une grue qui posait à terre ces chaudières de 7,000 kilogrammes, et les hommes s'y attelèrent pour la dixième fois. Les pièces légères ou à peu près se déchargeaient à la gare, sur des chars ou sur le dos des équipages, et venaient se grouper en ordre auprès des quilles déjà placées. Desenzano se trouvait comme par enchantement changé en port de mer. Les habitans regardaient curieusement ces hommes venus de si loin, dont les allures, la gaieté constante et les mœurs leur étaient complétement inconnues. Ils se sentaient rassurés, et leurs barques de pêche couvraient déjà le lac. S'ils refusèrent à joindre leurs efforts aux travaux des marins malgré les offres les plus gracieuses, c'est certes moins par manque de patriotisme que par l'effet d'une habitude bien invétérée chez tous les paysans de ne jamais travailler sans une honnête rétribution.

On se mit de tout cœur à la construction : les canons de Peschiera, qu'on entendait sans cesse, et la vue des bateaux à vapeur autrichiens, qui allaient et venaient de Riva à la ville assiégée, donnaient à tous les travailleurs un entrain et un stimulant inconnus dans nos arsenaux. Une batterie d'artillerie française à Desenzano, une batterie piémontaise à la pointe de la presqu'île de Sermione rendaient toute inspection des chantiers un peu trop dangereuse pour l'ennemi, qui ne tenta du reste aucun coup de main. C'eût été facile cependant avec des fusées incendiaires et des hommes résolus qu'un de leurs vapeurs eût pu jeter sur la plage; mais déjà Garibaldi, à Salo, avait coulé l'un de ces bâtimens à coups de canon, et les défenseurs de Peschiera ne voulurent sans doute pas s'exposer de nouveau à perdre ainsi leur seul moyen de communication avec l'empire.

Bien des officiers de toutes les armes, en voyant cette construction

entreprise sur la plage de Desenzano, disaient : « Ils n'arriveront pas à temps; nous prendrons la ville sans les marins! » Au premier abord, ils semblaient avoir raison, surtout si l'on songe que pour chaque canonnière il y avait un travail spécial à terminer rapidement, et dont voici les détails : cinq mille trous à percer, autant de chevilles à y enfoncer, puis à river, pour ajuster entre elles des pièces de bois que la chaleur avait fait travailler. Un calfatage complet était nécessaire en dehors, en dedans, et sur le pont. Enfin les opérations du lancement, du montage des machines et de l'armement employaient bien du temps. L'expérience prouva heureusement que chaque chaloupe pouvait, en moins de dix jours, avec un personnel de cent cinquante ouvriers de toutes les professions, être prête à faire feu. Certainement elles n'eussent pas été entièrement finies, elles eussent même été à peu près incapables de naviguer longtemps ainsi; mais, pour se battre quelques jours, il suffisait de la coque avec sa machine, du masque avec ses plaques, du canon avec sa plate-forme. On n'avait pas non plus assez d'ouvriers venus de France pour pousser simultanément la construction des cinq bâtimens; mais ni Milan, ni Gênes, ni Toulon n'étaient bien loin, et en présence d'une nécessité aussi impérieuse que la prise de Peschiera, de cette place regardée comme la tête des écluses du Mincio et la clé de Mantoue, on n'eût hésité devant aucun sacrifice d'hommes ou d'argent. La construction commença le 3 juillet; tout pouvait donc être terminé bien avant le 15. Or, au moment de l'armistice, c'est-à-dire le 8, les Français et les Piémontais commençaient seulement à recevoir leur matériel de siége et à creuser les tranchées. Il leur était donc impossible, en cinq ou six jours, de prendre la place, et par suite la flottille devait se trouver prête bien avant même qu'on eût commencé les grands travaux du siége.

Quant à l'utilité de ce renfort, elle était incontestable. Nous ne pouvions, sous aucun prétexte, laisser les Autrichiens maîtres du lac : sans cesse ils auraient inquiété les nombreuses villes du littoral, ou débarqué des troupes sur nos derrières. Il fallait aussi compléter le blocus de Peschiera. Les chaloupes canonnières devaient donc couler ou forcer de se réfugier dans les ports de la confédération helvétique les rares bateaux à vapeur en fer et à roues et les barques à voiles et à rames que l'ennemi possédait encore. Notre feu prenait à revers tous les forts détachés qui entourent la partie de la ville construite sur la rive droite du Mincio. Le service des pièces et l'approvisionnement de cette ceinture par le corps de la place devenait, sinon impossible, du moins fort difficile. Les chaloupes devaient, à un moment donné, par une nuit noire, lorsque les approches eussent été terminées, lorsque l'assaut eût été résolu, em-

barquer à leur bord, et dans des chalands qu'elles eussent remorqués, assez de soldats pour tenter un coup de main hardi, enlever la ville à l'abordage en entrant par le port. Elles étaient encore un moyen de transport bien précieux pour l'armée, déjà loin du Mincio et séparée de la dernière station du chemin de fer par une distance assez grande pour compromettre la régularité de ses approvisionnemens en hommes, vivres, munitions, et l'évacuation de ses malades et blessés. Peschiera pris, l'amiral se serait encore servi de ses puissans engins de destruction contre Mantoue. Si les barrages du Mincio n'eussent pas permis aux bâtimens de passer tout entiers, il les eût encore une fois démontés, transportés et reconstruits sur le Lac-Supérieur, ou bien il aurait imaginé de nouveaux bateaux plats mus par la vapeur. La digue qui sépare les deux lacs et joint Mantoue à la citadelle eût été rompue à coups de canon : alors, maîtres comme nous l'étions des eaux du Mincio, nous pouvions produire une de ces formidables inondations qui forcent une place à capituler presque sans pouvoir se défendre. De pareils combats n'eussent pu être livrés sans entraîner la destruction d'un ou plusieurs bâtimens de la flottille. Quoi qu'il en soit, l'industrie avait tenu sa promesse, et bien peu de jours avant l'armistice, la première des cinq batteries blindées se trouvait à Gênes, chargée sur des wagons, prête à marcher au premier signal. C'était un renfort de dix canons, augmenté encore d'un radeau portant deux pièces rayées en construction à Desenzano, et que les chaloupes eussent remorqué au feu.

Telle était la magnifique et glorieuse mission confiée à l'énergie et au courage des marins français. Personne ne doutera, je l'espère, que devant une telle accumulation de forces sur le côté faible des deux places de Peschiera et de Mantoue, elles ne fussent tombées au pouvoir des alliés, si admirablement secondés par eau. Aucune marine, je crois, ne peut trouver dans ses annales l'exemple de tant d'obstacles vaincus en si peu de temps par une poignée d'hommes. Il faut remonter jusqu'à Mahomet II pour trouver trace d'une entreprise de ce genre dans l'histoire. Encore, pour prendre Constantinople, Mahomet II n'eut-il qu'à transporter pendant une demi-lieue, de Soliman-Batchi au fond de la Corne-d'Or, de très petites barques, et il dut y employer toute son innombrable armée. Les Vénitiens aussi, au temps de leur splendeur, construisirent des galères (les canonnières de l'époque) sur ce même lac; mais ce fut en pleine paix, sans but déterminé, et avec des bois venus, par le flottage, du Pô dans le Mincio.

Ce transport par terre de notre flottille si heureusement accompli révèle dès à présent le rôle que jouera désormais la marine française dans les guerres continentales. Rien n'est plus facile en effet que de

simplifier la construction des canonnières démontées, d'en diminuer et diviser les poids, pour les rendre aussi facilement transportables par les voitures que le sont aujourd'hui les matériels de siége du génie et de l'artillerie de terre. Les canonnières sont destinées à remorquer et à servir de défense à ces ponts de bateaux toujours si difficiles à jeter sur les grands fleuves de l'Europe, sous le feu de l'ennemi. Avec elles, un général en chef pourra choisir son lieu de passage, sans que jamais le courant par sa force ou son obliquité, la rivière par sa largeur ou sa profondeur, ou même des fortifications de campagne, puissent l'arrêter un instant. Dans les retraites, avant de s'échouer et de se faire sauter, elles sont capables de lutter des journées entières contre une artillerie puissante; elles peuvent ainsi empêcher soit le rétablissement immédiat d'un pont, soit le passage en bac de colonnes ennemies. Ne seront-elles pas enfin une précieuse ressource pour la surveillance des mouvemens d'une armée dont on voudra inquiéter les flancs et brûler les moyens de transport?

Depuis le 3 juillet 1859 jusqu'au 8, les habitans de Desenzano entendirent nuit et jour retentir le bruit des instrumens, les chants des ouvriers et les cris des sentinelles. Tout marchait rapidement; bois, canons, chaudières, masques étaient descendus du haut de la montagne, et déjà une canonnière se trouvait prête à être lancée. La guerre maritime allait commencer sur le lac, et les habitans demandaient chaque jour l'heure du lancement, quand tout à coup, le 8 au matin, les premiers bruits d'un armistice conclu avec les Autrichiens commencèrent à se répandre. Au milieu de ces matelots et de ces ouvriers, si intéressés à la continuation de la guerre, cette nouvelle trouva bien des incrédules; mais quelques heures après la suspension d'armes jusqu'au 15 août fut annoncée officiellement. Les outils tombèrent des mains des ouvriers, un silence de mort régna dans les chantiers, le courage de continuer manquait à tous.

Le même repos, la même tristesse succédaient dans l'Adriatique à la même animation guerrière. La flotte de Venise, comme on l'a vu, était le 8 au matin sous vapeur, quand l'*Eylau*, l'un des vaisseaux de l'escadre de blocus, envoyé par l'amiral Jurien, vint le long de la *Bretagne* porter la nouvelle inattendue. On continua d'avancer, car nos marins ne la tenaient encore que de l'ennemi, et l'on pouvait craindre une ruse de guerre. Le 9 au matin, l'escadre mouillait donc sur six lignes, devant Venise, en vue des dômes de Saint-Marc, en face de Malamocco. A bord des bâtimens, on conservait encore l'espoir que l'armistice ne serait pas suivi de la paix. Une dépêche du quartier-général dissipa brusquement tous les doutes. Les préliminaires de Villafranca étaient annoncés, et l'ordre était donné de rallier Toulon en évacuant Lossini.

A Venise comme sur le lac de Garde, on touchait au but : quelques heures encore, et tant d'efforts accomplis avec abnégation trouvaient dans une victoire certaine leur plus douce récompense. Depuis bien longtemps, la marine n'avait armé une flotte mieux organisée, réunissant dans un plus parfait ensemble tous les progrès, toutes les améliorations que les découvertes récentes et les sciences ont apportés à l'artillerie, à la vapeur et au personnel. Comme à Navarin et en Crimée, la marine combattait pour une noble cause : elle soutenait une nation qui souffrait, un peuple qui se réveillait. Les regrets furent immenses, car dans cette guerre si glorieuse pour l'armée de terre, la flotte n'avait pu faire entendre le bruit de ses canons. A côté de grandes victoires, elle ne pouvait parler que de ses fatigues bravement supportées, de longues croisières et de pénibles traversées. L'évacuation de Lossini se fit lentement, comme à regret. Le jour de l'arrivée en Italie avait été salué par d'unanimes cris de joie; au jour du départ, un même sentiment régnait dans tous les cœurs : c'était le regret de ne pas avoir rendu la liberté à Venise.

A Desenzano, les travaux furent repris; l'empereur vint assister au lancement de la canonnière n° 6, et décida que tous ces bâtimens seraient donnés au roi Victor-Emmanuel. La cérémonie de la mise à l'eau fut pour l'armée, cantonnée aux environs du village, une fête curieuse. Le rivage disparaissait littéralement sous des milliers de soldats, et une immense clameur retentit dans les airs quand la canonnière pavoisée, glissant sur sa cale, entra dans le lac; puis peu à peu tout bruit cessa. L'armée, s'échelonnant par brigades, prit la route de Lonato, et il n'y eut bientôt plus de Français à Desenzano que les marins de la flottille. Ces rivages, naguère si animés, reprirent leur physionomie habituelle, et le calme du lac ne fut plus troublé par les salves bruyantes de notre artillerie.

Ce fut le 16 août qu'eut lieu la remise des canonnières françaises à la marine sarde. Le pavillon français, hissé sur chaque chaloupe, fut salué de vingt et un coups de canon par l'artillerie de nos alliés. Une division d'infanterie piémontaise échelonnée sur le rivage et une batterie rendirent le salut coup pour coup. Lentement, bien lentement même, comme on le pense, nos marins retirèrent les couleurs nationales. Tout était fini : les canonnières préparées pour l'attaque de Peschiera n'étaient plus françaises! Les capitaines et les équipages quittèrent aussitôt ces bâtimens avec une douloureuse émotion. Telle est la tristesse que ressentent tous les marins abandonnant leur navire, soit après un naufrage, un combat malheureux, ou même après un simple désarmement. N'est-ce pas comme un vieil ami que l'on perd? Les matelots, dans leur langage figuré, en

parlent toujours comme d'une chose animée qui sent, qui souffre, qui pense comme eux. Leur amour pour cette parcelle de la patrie, amour que l'on retrouve aussi dans l'armée pour le régiment, explique bien des dévouemens et donne bien des victoires. Les marins du lac de Garde avaient pour ainsi dire porté leurs bâtimens dans leurs bras; ils les avaient vus naître, grandir, marcher; puis ils les avaient perdus pour toujours. Ils emportaient, il est vrai, ces drapeaux que l'on venait de saluer avec tant de respect; mais ces drapeaux étaient intacts, vierges du feu, et peu de jours avant ils avaient vu passer des milliers de soldats fiers de montrer les leurs hachés par la mitraille et les boulets! La mission de la flottille en Italie était terminée, et le 17 août les matelots du lac de Garde comme ceux de Venise reprirent tristement le chemin de la patrie.

## III.

Telle fut la douloureuse impression produite sur nos marins par la nouvelle inattendue qui arrêtait la belle flotte de l'Adriatique comme la vaillante flottille du lac de Garde dans un mouvement commun vers la victoire. Après avoir exprimé dans toute sa vivacité cette émotion du premier moment, on aimerait à dire quel sentiment lui succéda. Les gens de cœur ne connaissent qu'un seul adoucissement à certaines tristesses, c'est la certitude que de leurs plus pénibles épreuves sortira quelque bien pour l'avenir. Cette noble consolation n'a pas manqué à nos marins. S'ils ont pensé d'abord avec un profond regret à ce qu'ils n'ont pu faire, ils se sont plus tard rappelé, non sans quelque fierté, ce qu'ils avaient fait. Ils n'avaient pas vaincu dans des combats, mais leurs rudes et patiens travaux avaient constaté un résultat dont le pays a droit de s'enorgueillir : c'est qu'il se forme en France une nouvelle marine, dont il faut retracer brièvement le point de départ pour en mieux faire entrevoir l'avenir.

Dès 1854, au moment même où nous achevions la transformation de notre marine à voile en marine à vapeur, on fut obligé d'ajouter à la flotte des batteries flottantes et des canonnières destinées à seconder les opérations d'un siége par mer. C'était alors une marine auxiliaire que l'on créait à côté de l'ancienne pour la compléter, car avant l'apparition de ces nouveaux engins de destruction, il était admis en principe qu'une batterie de terre de quatre pièces triomphait d'un vaisseau de cent. Qu'y a-t-il de vrai dans cette règle, contredite glorieusement par les succès de Saint-Jean-d'Ulloa, de Tanger, de Mogador? Ce qui est certain, c'est que des vaisseaux, même vainqueurs dans un combat contre les forts d'une rade, avec

leur coque criblée de boulets, leurs mâtures et leurs machines avariées, demanderont toujours dans les ports de longues réparations.

Si les Russes en 1854 eussent battu la mer avec leurs escadres, si les Autrichiens en 1859 eussent fait sortir leur petite marine, les conditions d'une lutte de bâtimens à bâtimens restaient les mêmes qu'autrefois, avec un peu moins de durée dans la bataille, à cause de la vapeur et de la justesse du tir, mais aussi avec de bien plus fortes avaries en matériel. Vainqueurs ou vaincus, les vaisseaux doivent rentrer au port après un combat. Une escadre de réserve est donc indispensable, et si la guerre continue, si les rencontres se multiplient, une marine comme la nôtre, dont le matériel est limité à quarante vaisseaux, a promptement épuisé ses ressources. Heureusement de grands progrès ont été accomplis. Depuis un an, la marine blindée marche à pas de géant; l'artillerie de son côté possède aujourd'hui le canon rayé, se chargeant par la culasse, pouvant tirer dix coups à la minute, et portant à plus de 4,000 mètres des boulets creux cylindro-coniques d'une puissance énorme. Chez toutes les nations maritimes, le canon rayé deviendra le seul moyen efficace de défendre les côtes, et composera l'armement des batteries de tous les bâtimens de guerre.

Nos vaisseaux et nos frégates actuels, dans un temps très rapproché et dans un cas d'attaque de place, peuvent donc être forcés de s'éloigner encore du centre de l'action, sous peine d'être coulés: leur rôle comme moyen efficace de diversion est encore amoindri; mais dans une croisière ou dans une escadre, s'ils rencontrent un seul des nouveaux bâtimens cuirassés, fût-il inférieur en force et en vitesse, qu'arrivera-t-il? Le vaisseau, filant douze nœuds, prendra la fuite, ou, s'il veut combattre, le seul parti en apparence raisonnable est de courir sur l'ennemi pour le couler par sa masse en l'abordant; mais avant qu'il ait atteint son adversaire, il restera plus de dix minutes exposé à son feu, si le bâtiment cuirassé est immobile, et bien plus de temps encore, si ce bâtiment fuit devant lui. D'ailleurs est-il sûr de le couler? L'avant pourra-t-il subir un pareil choc sans s'ouvrir? La machine ne se brisera-t-elle pas? Dès ce moment, le vaisseau actuel est donc devenu à peu près inutile comme instrument sérieux de guerre, et ne peut plus même être pris comme unité dans le combat.

Cependant, si ces nouvelles batteries cuirassées exigeaient seulement la disparition de l'ancien matériel, elles ne seraient qu'une transformation de plus pour la flotte, et la forte dépense que ferait ainsi la France ne changerait rien à la position maritime qu'elle occupe aujourd'hui, car les progrès marchent à peu près simultanément chez tous les peuples, et l'équilibre actuel se rétablirait bien-

tôt. Heureusement les avantages de cette nouvelle invention se feront surtout sentir sur le personnel naviguant, dont elle change complétement la composition.

Nous avons vu en effet déjà bien des progrès dans les formes des bâtimens, — le vaisseau à trois ponts à voiles, les frégates à roues, le vaisseau à hélice actuel; — mais toujours le même personnel figurait à bord, c'est-à-dire presque exclusivement des matelots de l'inscription maritime et très peu d'hommes de la conscription. Les mâtures que l'on conservait dans un intérêt d'économie en temps de paix, et sur tous les vaisseaux à vapeur à grande et à petite vitesse, maintenaient quand même l'ancien système d'armement dans la marine. Au contraire, les bâtimens blindés, destinés à attaquer des places, à forcer des passes, à se battre contre leurs pareils, seront construits pour se porter rapidement d'un point à un autre, pour ne jamais sortir de l'Europe, c'est-à-dire de la Manche et de la Méditerranée; ils doivent être munis de fortes machines et faire disparaître nos lourdes et incommodes mâtures. Les voiles carrées leur nuisent et ne peuvent que les retarder; les voiles latines seules suffisent pour les appuyer. Nous n'avons donc plus besoin d'un aussi grand nombre de marins venant de l'inscription maritime; des matelots canonniers et fusiliers, c'est-à-dire des hommes de l'intérieur, peuvent être pris avec avantage, et alors seulement tombe pour toujours cette terrible objection : « La France n'a pas assez de marins! » Prenons des hommes de la conscription, apprenons-leur le maniement du canon, du fusil et des rames dans les ports et sur l'escadre d'évolution; renvoyons-les ensuite en congé renouvelable comme fait l'armée, et nous aurons bientôt une réserve qui doublera nos ressources sans un grand surcroît de dépense.

Toute la question est là, car l'essor de notre marine n'est arrêté depuis des siècles que par l'insuffisance du personnel. On a introduit, je le sais, depuis longtemps des hommes du recrutement dans la composition des équipages de nos vaisseaux; mais jamais on ne les a pris comme la base, comme l'élément principal de notre force maritime : on ne le pouvait pas. La flotte dite de guerre, conservant ses mâtures et ses voiles, nous obligeait de faire du système de manœuvres qu'elles entraînent un objet constant d'étude. La grande préoccupation du moment était donc de former des marins, et l'on rencontrait ainsi des difficultés insurmontables, lorsqu'il fallait mettre promptement quelques vaisseaux sur le pied de guerre. L'on n'avait pas de réserve exercée au canon ni au fusil, et c'est, depuis l'invention de la vapeur, la première condition de force d'une escadre. L'on perdait tout le bénéfice du recrutement, pour ainsi dire illimité, des hommes venus de l'intérieur.

Ainsi d'un côté la transformation de la flotte actuelle est devenue nécessaire pour imiter les autres nations, mettre nos bâtimens à l'abri du canon rayé, et faire que la défense soit à la hauteur de l'attaque. D'autre part, le personnel suit la révolution imprimée au matériel, et nous permet de faire face à tous les armemens, à toutes les difficultés particulières, de posséder en un mot une marine sérieuse, homogène, débarrassée de tous ses bâtimens inutiles à la guerre. Cette marine sera naturellement divisée en quatre catégories très distinctes : la première, composée de puissans navires cuirassés, *à grande vitesse*, montés surtout par des matelots fusiliers et canonniers : ce sera la *flotte de combat*, de *siége* et de *débarquement;* — la deuxième, renfermant assez de frégates et de bâtimens inférieurs, également blindés, avec mâture (montés par un plus grand nombre de vrais marins), pour assurer le service de nos stations lointaines : ce sera la *flotte de campagne au long cours;* — la troisième, comprenant les transports actuels, les vaisseaux trop vieux pour être rasés et cuirassés, enfin les frégates ou avisos en bois, en fer, à hélice et à roues : ce sera le *train maritime;* — la dernière, avec ses canonnières de toutes les classes, dont l'activité sur les fleuves et dans les débarquemens est suffisamment démontrée, formera l'*escadre de flottille*.

Avec son personnel pour ainsi dire inépuisable, puisque la conscription y tiendra une grande place, la construction de cette nouvelle flotte cuirassée ne sera plus qu'une affaire d'argent, et n'aura de limite, comme puissance, que les ressources financières du pays. Au point de vue du matériel, nous aurons une vraie flotte de guerre pouvant combattre souvent sans se radouber, et réunissant toutes les qualités qui lui sont indispensables : la force dans l'artillerie, la rapidité dans les traversées et dans les évolutions, enfin l'économie dans la consommation du charbon. Au point de vue du personnel, notre marine, se recrutant désormais en grande partie comme l'armée, deviendra populaire comme elle. Ces milliers d'hommes familiarisés avec la mer par un séjour de quelques années sur nos bâtimens et dans nos ports propageront dans leurs foyers les instincts maritimes. Le goût d'un noble métier pénétrera peu à peu dans les mœurs. Nous n'affaiblirons point l'armée en lui prenant un plus grand nombre de conscrits qu'on ne le faisait autrefois; nous la compléterons en quelque sorte. Ces hommes faisant partie de compagnies distinctes, ne contenant chacune qu'une seule spécialité de canonniers, ou de fusiliers, ou de marins, avec un cadre permanent d'officiers de marine, de sous-officiers et de quelques vieux matelots, formeront des bataillons complets. Ils seront pour les côtes et les ports la meilleure défense en temps de guerre. Dans

les luttes futures sur mer, où l'abordage jouera un grand rôle, ces hommes auront sur les ponts des navires, devenus de véritables champs de bataille, tout l'entrain et la solidité des troupes de terre. Aujourd'hui d'ailleurs les intérêts de la France ne l'appellent-ils pas vers l'extrême Orient? La Chine, la Cochinchine, le Japon, Madagascar sont des pays nouveaux à ouvrir et à explorer. La marine a donc dans l'avenir un rôle immense qu'elle ne pourra remplir seule que lorsqu'elle disposera de toutes les ressources possibles pour combattre souvent sans réparations, débarquer sur les côtes et marcher dans l'intérieur avec ses propres hommes. L'on évitera ainsi la perte énorme de monde que l'on subit lorsqu'on entasse sur des navires et pour une expédition lointaine des soldats peu habitués à la mer, à la nourriture du bord et aux lointains voyages. Tôt ou tard enfin l'isthme de Suez sera percé, et notre marine de commerce pourra doubler ses armemens avec d'autant plus de facilité que la plus grande partie de ses matelots lui resteront, avec d'autant plus de sûreté aussi qu'elle sera mieux protégée partout, si une guerre maritime venait à éclater.

En indiquant rapidement les avantages de cette nouvelle marine, je n'oublie point que les institutions qui régissent la flotte nous ont assuré et nous assurent encore une position maritime respectable. Ces institutions s'appliquaient admirablement à un ordre de choses qui n'existe plus. Il y avait un équilibre parfait entre nos ressources en matelots et le nombre de bâtimens à flot que l'on pouvait rigoureusement armer avec ces hommes spéciaux. D'ailleurs, si l'on examine le régime actuel de toutes les marines, on les voit toutes agir d'après le même système. Les Anglais ont comme nous une flotte qui se recrute exclusivement parmi ses nombreux marins; mais, comme nous aussi, ils subissent la nécessité de congédier fréquemment leurs équipages. C'est une grande cause de faiblesse à côté d'énormes déploiemens de force, car le départ de ces hommes instruits fait perdre aux escadres cette supériorité constante qu'elles doivent avoir dans toutes les circonstances et à tous les momens de paix ou de guerre. Cette manière de procéder dans les deux marines, pour la formation des équipages de la flotte, ressemble à ce qui se passe en Prusse pour l'armée : elle est peu nombreuse en temps de paix, et la *landwehr* vient la compléter lorsque les circonstances l'exigent; mais, tout en étant toujours disponible, cette réserve n'est ni exercée ni équipée à un moment donné. Or dans le siècle où nous vivons, où tout est une question de vitesse, où les coups décisifs se portent avec rapidité, c'est un défaut capital pour une marine de guerre que de ne pas avoir un personnel permanent. Puisque la profession de marin n'est plus indispensable à

bord des vaisseaux, il vaut mieux, pour les armer, prendre des hommes dont le service dure sept années. On rend ainsi la plus grande partie des matelots de l'inscription à leur véritable profession, le commerce, et on crée surtout ce qu'aucune puissance ne possède encore, une marine militaire *permanente*.

Ce que nous indiquons n'est plus au reste un simple projet. La France ne reste en arrière d'aucun progrès réel, et déjà les modifications dont je viens de parler sont, sur une petite échelle, en cours d'exécution. On envoie des officiers et huit cents matelots de la conscription étudier à Lorient pendant six mois les manœuvres d'infanterie, et le *Suffren*, vaisseau-école des canonniers, forme chaque année six cents chefs de pièce excellens. Il suffira d'imiter dans chaque port ce qui se fait dans un, de transformer chaque vaisseau de l'escadre d'évolution en une école sérieuse de canonnage, et l'on pourra regarder dès ce jour les quatre frégates cuirassées actuellement sur les chantiers comme le noyau d'une flotte de guerre qui fera disparaître l'ancienne avec ses bâtimens mixtes, son matériel et son personnel limités.

Il y a sur notre infériorité navale un préjugé trop répandu en France, et que ces pages auront peut-être servi à combattre. Une nation comme la nôtre ne doit pas être purement militaire. La marine n'est point une arme de luxe ni un corps secondaire dans un grand état, car les destinées des peuples ne se résolvent définitivement que sur mer. Les Vénitiens, les Portugais, les Hollandais et les Espagnols n'ont perdu leur suprématie que lorsqu'une mauvaise administration des finances, les discordes intestines et les conquêtes inutiles eurent amené le dépérissement de leur flotte. Et quand l'Europe, tant de fois vaincue, triompha de la France dans les premières années de ce siècle, il faut se rappeler que nous n'avions pas de marine, ou du moins pas d'hommes exercés et habitués à la mer pour armer les cent quatre vaisseaux que nous possédions encore en 1814. Pour la première fois donc, par les navires cuirassés, la France devient une grande nation maritime; la flotte devient un corps complet, *permanent*, en état de suffire à toutes les éventualités : abordages, siéges, transports, débarquemens, expéditions lointaines. Au lieu de vaisseaux, nous aurons de véritables forteresses flottantes, et si le métier y perd de sa poésie, la France y gagnera le plus sûr instrument de sa grandeur. Nos opérations maritimes en Italie n'eussent-elles servi qu'à faire entrevoir cet avenir, c'en serait assez pour qu'une belle part leur fût accordée dans les souvenirs de la dernière campagne.

A. DES VARANNES.

# LES DRAMES

DE

# LA VIE LITTÉRAIRE

## HENRI ET CHARLOTTE STIEGLITZ.

*Briefe von Heinrich Stieglitz an seine Braut Charlotte*, 2 vol., Leipzig 1859.

Il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, un événement mystérieux et tragique produisit une sorte de stupeur au sein de la société allemande. Une jeune femme, d'une rare beauté, d'un esprit merveilleux, enthousiaste des arts et de la gloire, s'était frappée au cœur d'un coup de poignard, et sereine, impassible, elle était morte, la main sur sa blessure, sans qu'un cri de douleur fût sorti de sa poitrine. Mariée depuis six ans à un poète qui avait donné à ses débuts d'assez belles espérances, elle l'aimait tendrement, elle en était tendrement et ardemment aimée. Pourquoi donc cet acte de désespoir? Y avait-il quelque drame caché dans cette existence qui semblait si heureuse? Les conjectures ne manquèrent pas, comme on pense; mais la folie de la pauvre suicidée était d'une nature si particulière que personne n'aurait pu la deviner. La femme du poète, on le sut bientôt par ses confidences suprêmes, avait voulu réveiller par une secousse horrible l'imagination engourdie de son mari. Ame généreuse et vaillante, elle avait vu celui qu'elle aimait tomber dans une sorte de mélancolie inerte; elle se disait que le mariage, la vie ré-

gulière, les vulgaires soucis du foyer avaient étouffé sous les cendres les belles flammes de ses jeunes années; elle s'accusait, en un mot, d'avoir tué un poète, et, moitié désespoir, moitié scrupule, elle se crut obligée en conscience de lui rendre l'inspiration au prix même de sa vie.

Une publication récente vient d'attirer de nouveau l'attention sur la mort de Charlotte Stieglitz. Un neveu du poète, M. Louis Cürtze, a mis au jour deux volumes de lettres adressées par Henri Stieglitz à sa fiancée Charlotte. On ne connaissait jusqu'à présent que les lettres et les confidences de la jeune femme, et on pouvait se demander si son exaltation ne cachait pas quelque blessure secrète. Or les lettres d'Henri Stieglitz montrent avec quelle tendresse il était attaché à la compagne de sa vie, elles révèlent aussi dans l'affection mutuelle des deux amans bien des germes funestes. Assurément il n'y a plus de doute possible sur les motifs qui ont poussé Charlotte à se donner la mort; ce n'est pas ici le désespoir des affections dédaignées ou trahies, c'est le sacrifice héroïque et horrible d'une âme qui, engagée dans une voie fausse, croit s'apercevoir tout à coup que sa vie est inutile et dangereuse à la tâche qu'elle s'est imposée. Ils s'aimaient sans doute, mais de quel amour? Était-ce l'amour simple, franc, loyal, prêt aux sacrifices continus et obscurs? N'était-ce pas plutôt un amour prétentieux, subtil, très sincère d'abord, on ne peut le nier, et cependant altéré d'avance par un mélange secret d'égoïsme et d'orgueil? Pauvres âmes si cruellement frappées, voici la punition de vos erreurs; vous êtes devenues un problème de psychologie morale, et il nous faut étudier, le scalpel à la main, les étranges maladies dont vous nous présentez l'image. Nous n'oublierons pas du moins ce que vous avez souffert; nous toucherons légèrement à vos blessures; si graves que soient vos fautes, elles attestent des ambitions élevées, et ce ne sont pas des cœurs vulgaires qui connaîtront jamais vos angoisses.

Charlotte-Sophie Willhœft était née à Hambourg le 18 juin 1806. Son père, riche négociant, ayant peu de temps après transporté son commerce à Leipzig, ce fut dans cette ville que s'écoulèrent son enfance et sa jeunesse. On vit briller chez elle, dès ses premières années, les dons les plus heureux de l'intelligence et du cœur; vive, aimante, spirituelle, elle déployait de merveilleuses aptitudes avec une précocité surprenante. Sa sensibilité était extrême. Tantôt follement rieuse, tantôt plongée en des rêveries étranges, on eût dit qu'elle répondait aux appels d'un monde mystérieux. Sa mère, tour à tour inquiète ou charmée, essayait vainement de modérer ses joies et ses tristesses; elle échappait à la règle par des élans soudains, et il arrivait souvent que des paroles inattendues, comme de gracieuses

énigmes, déconcertaient tous ses mentors. L'enfant songeuse devint une jeune fille pleine de séductions et de prestiges. Son cœur était ouvert à toutes les impressions du beau, à tous les enchantemens de l'art et de la pensée. D'abord, sous l'influence d'un maître qui appartenait à la secte des méthodistes, une piété ardente et sombre s'était emparée de son âme; elle méprisait ce monde, elle dédaignait la vie active, et plus d'une fois, dans ses aspirations vers Dieu, des pensées de suicide traversèrent son cerveau. Ses parens avaient beau redoubler de vigilance pour l'arracher à ces périlleuses extases: vaines instances, conseils inutiles! elle vivait comme une religieuse ascétique, cette protestante exaltée, et luttant contre ce corps de mort qui la retenait loin de Jésus-Christ, elle s'imposait des privations meurtrières. Elle voulait mourir et aller trouver le Sauveur; mais le Sauveur, dit très bien un de ses biographes (1), est descendu sur la terre, c'est sur la terre qu'il faut le chercher. Cet ardent amour de la mort, cette soif impatiente de l'autre vie ne furent qu'une crise chez Charlotte Willhoeft; elle redescendit sur la terre, et de ses communications avec Dieu elle ne garda que l'amour de tout ce qui est divin parmi les hommes. La poésie, les arts, la musique, toutes les langues du monde idéal, tout ce qui met notre race en communication avec les sphères supérieures, et aussi tout ce qui peut nous y mériter un jour une place heureuse, l'amour, la bonté, le bonheur de se sacrifier soi-même, la joie d'inspirer aux autres ces sentimens célestes, le prosélytisme candide des belles âmes qui attirent par la sympathie les intelligences indécises et les élèvent aux choses éternelles, telles furent désormais les extases et les occupations de Charlotte. A la piété défiante et stérile succédait la piété charitable et féconde. Elle chantait divinement, elle faisait aussi des vers, car elle voyait tant de choses particulières dans ses mélodies aimées qu'elle voulait les traduire autrement que par les accens de sa voix. A des paroles insuffisantes elle substituait les siennes, et celles-là mêmes, au bout de quelques jours, les trouvant incomplètes encore, elle les remplaçait par des interprétations nouvelles. Croyait-elle avoir reçu le don de poésie? Rien ne peut le faire supposer, mais certainement elle s'était dit plus d'une fois : « Ah! s'il m'était donné de servir en quelque manière la cause sacrée de l'enthousiasme!... On dit que les femmes allemandes des premiers âges remplissaient ce rôle au milieu de nos ancêtres; pourquoi ces temps ne sont-ils plus? Est-ce notre race qui a changé? Pour moi, je sens qu'un tel ministère, plus humble et plus caché sans doute, comme il convient à notre société moderne, serait encore la vocation de ma vie. Servante

(1) *Charlotte Stieglitz, ein Denkmal*, 1 vol. in-4°, Berlin 1835.

et non prêtresse des inspirations d'en haut, que ne puis-je, sans sortir de l'ombre, susciter et soutenir un esprit qui révélerait aux hommes un aspect nouveau de l'éternelle poésie!... » Vagues rêveries, aspirations confuses, que je traduis avec trop de précision peut-être, mais qui n'étaient pas cependant chez cette âme ardente et inquiète un vain caprice de jeune fille. C'était bien, à certains égards, une Germaine des temps primitifs au sein d'une société toute différente. « Les Germains, dit Tacite, croient qu'il y a chez les femmes quelque chose de divin et de prophétique; aussi ne dédaignent-ils pas leurs conseils, et font-ils grand cas de leurs prédictions. » Ce quelque chose de divin, Charlotte le sentait en elle, et au lieu de susciter des héros, elle eût voulu créer un poète.

Charlotte venait d'accomplir à peine sa seizième année quand un jour son frère introduisit dans la maison paternelle un de ses camarades de l'université. Le nouveau-venu était un jeune homme de dix-neuf ans nommé Henri Stieglitz. Né en 1803 à Arolsen, en Westphalie, il avait commencé ses études d'université à Goettingue; mais, compromis, à tort ou à raison, dans les agitations politiques de la Burschenschaft, il avait dû quitter la célèbre école du Hanovre, et il était venu se réfugier à Leipzig. C'était un esprit grave, austère, appliqué à de fortes études, et très enclin cependant aux rêveries ambitieuses. En même temps qu'il étudiait en philologue les monumens de la littérature antique, il se croyait appelé à régénérer la poésie de son époque. Une intimité fraternelle ne tarda pas à s'établir entre Charlotte et Henri; ils passaient de longues heures à échanger leurs rêves, à s'entretenir de poétiques théories et de méditations religieuses. Henri appréciait dans Charlotte une intelligence ouverte qui s'associait à toutes ses pensées, une confidente dont l'attention ne se lassait pas, j'allais presque dire un camarade plus bienveillant que ses compagnons habituels. Assez indifférent d'ailleurs à sa grâce et à sa beauté, il ne devait l'aimer que plus tard, et par réflexion seulement, si je l'ose dire. Elle au contraire, elle l'aimait d'avance : c'était le rêve de ses inquiètes années qui lui était soudainement apparu; la vie désormais ne lui était plus à charge, elle avait sa tâche à remplir, elle avait à enfanter un poète. Que lui importait d'abord l'indifférence du brillant songeur? Elle le voulait surtout amoureux de ses belles chimères et passionné pour la gloire : il lui était doux d'aimer le poète sans qu'il le sût lui-même, d'entretenir en lui l'inspiration, de l'encourager, de lui aplanir les voies, de le faire monter toujours jusqu'au rameau sacré, dût-elle ne jamais partager avec lui son idéale couronne!

Un soir cependant il lui arriva de sentir l'amertume et le vide de ce dévouement impossible. Charlotte avait passé la soirée, comme elle faisait souvent, avec sa mère et Henri Stieglitz, écoutant ou

provoquant les effusions lyriques du songeur; rentrée dans sa chambre, elle écrivit ces mots : « Ne rien vouloir, ne rien savoir, ne rien désirer, hors une seule chose, aimer; s'oublier soi-même dans le bonheur de celui qu'on aime sans espérance et sans désir de retour, c'est un état de l'âme qui nous égale aux anges, c'est le pressentiment d'une félicité céleste! Voilà ce que tu m'enseignais, ô ma mère! Pourquoi donc ne suis-je pas heureuse? Pourquoi donc cette inquiétude involontaire qui me tourmente sans cesse? Pourquoi ce désir qui oppresse ma poitrine, pourquoi cette continuelle attente, comme si la minute qui va venir devait m'apporter un je ne sais quoi dont je ne sais pas même le nom? Si je pouvais faire pour lui quelque chose de bien grand, de bien pénible, sans qu'il soupçonnât d'où cela lui vient! Si je pouvais, sans être vue de lui, détourner de sa tête bien-aimée quelque grande infortune, quelque coup terrible du destin et attirer sur moi ce malheur, et puis, silencieusement enfermée en moi-même, lever les yeux vers lui du fond de mon obscurité, et me réjouir à son joyeux sourire comme à un rayon de soleil! Alors il me semble que je serais tranquille et heureuse pour tout le reste de mes jours. — Cette soirée a été une des plus belles de ma vie. Ce souvenir sera pour moi dans l'avenir comme une étoile radieuse. Je sens que le calme se fait en mon âme. »

Exaltation et illusion! Charlotte croyait aimer; elle aimait les subtilités de son cœur, elle aimait une occasion de souffrir et de se dévouer. Bizarre esprit, âme généreuse et malade, au moment même où elle parle du calme qui la pénètre, sa sérénité s'est enfuie pour toujours, la voilà enchaînée à cette œuvre impossible qu'elle a si imprudemment désirée. L'amour est un acte de foi; dès la première heure, l'amante d'Henri Stieglitz se défie de celui qu'elle aime, elle comprend très bien que c'est une débile nature, une imagination superficielle; elle voit que l'inspiration féconde n'est pas là, que ce poète dont elle voudrait être fière ne prendra jamais son essor, et elle s'obstine à jouer son rôle auprès de lui comme une garde-malade au chevet d'un malheureux sans espoir. Supposez que ce goût du sacrifice soit dirigé régulièrement et sainement mis à profit: Charlotte Willhoeft sera une admirable sœur de charité; mais qu'est-ce qu'une sœur de charité sans l'humilité des sentimens? Dans une âme inquiète, bizarre, en proie à cette sensibilité maladive, le dévouement ne sera qu'une forme de la mélancolie prétentieuse et le déguisement du désespoir. J'ai de la peine à croire Charlotte quand elle se dit prête à des sacrifices dont personne ne saura rien. Je doute aussi qu'elle soit guérie, comme nous le pensions, de son dégoût de la vie active; des pensées sinistres, on le voit trop, se mêlent sans cesse à ses projets d'avenir. Je connais ton secret, pauvre âme désolée; ton amant, c'est la mort, et, j'en ai bien peur pour toi, la

mort volontairement cherchée, la mort combinée d'avance, fixée d'avance à tel moment du drame, comme dans le *scenario* d'une composition théâtrale. Et Henri Stieglitz, pouvons-nous croire qu'il aimera Charlotte? Le jour où il devient son fiancé, il semble ne songer qu'à lui-même; il se croit poète, il est avide de gloire, et comme Charlotte, dans son délire, a développé chez lui cette confiance orgueilleuse, ce qu'il aime chez sa fiancée, ce sont ses propres illusions, encouragées et soutenues par des fanfares qui ne se taisent pas. Mais s'il s'aperçoit bientôt que ce sont des illusions en effet! si ces fanfares de tous les instans ne font qu'entretenir son orgueil sans enflammer son génie! s'il est forcé de s'avouer à lui-même son impuissance? Voilà le secret fatal de cette vie : exaltation et illusion chez la jeune femme, impuissance et désespoir chez celui qui se prenait pour un poète. Le jour où ils s'apercevront l'un et l'autre de leur méprise, un supplice épouvantable va commencer pour eux.

La vie littéraire, dans nos sociétés modernes, est féconde en drames de toute sorte. Ces belles régions des lettres, pleines d'enchantemens et de clartés merveilleuses, mais habitées aussi par bien des hôtes funestes, sont semées de piéges et de précipices. Je ne parle pas seulement des inimitiés, des jalousies, plus violentes et plus acharnées peut-être en ce pays que partout ailleurs, mais communes en définitive à la nature humaine, et qui se retrouvent dans toutes les conditions de la vie; je parle des misères que chacun porte en lui-même, des doutes qui harcèlent l'esprit, des scrupules qui le refroidissent, des alternatives d'enthousiasme et de défaillance, de toutes les agitations intérieures qui peuvent tourmenter l'écrivain, au moment où il va livrer sa pensée à la foule. Il y a des heures où l'homme le plus résolu, le plus aguerri aux batailles de la pensée, se surprend tout à coup à envier le sort du plus humble et du plus inconnu de ses contemporains, le sort même du moine qui s'est condamné à un silence éternel. Heureux pourtant cet esprit, au milieu même de ces défaillances, car il sait bien qu'elles ne dureront pas! Heureux celui qui souffre et qui se sent vivre! Le mal poignant, terrible, le mal sans consolation, c'est d'en être réduit au sentiment de l'impuissance. Ne dites pas que le remède est facile, et que l'homme, écrivain ou artiste, philosophe ou poète, qui se sent impuissant à produire doit se hâter, s'il est sage, de quitter un théâtre où l'attendent de perpétuels mécomptes. Cette sagesse lui est interdite, et c'est précisément de là que vient son mal. L'impuissant dont je parle n'est ni l'artiste qui se décourage un instant pour se relever plus fort, ni le sot prétentieux qui ne se doute pas de sa nullité; il a l'ardeur et l'enthousiasme, il aime le beau, il le voit ou croit le voir, il le poursuit du cœur comme des yeux, et en même temps, soit humilité excessive, soit faiblesse véritable, il est per-

suadé qu'il ne l'atteindra jamais. Ah! s'il pouvait détourner ses regards de cet idéal qui le fascine! S'il pouvait renoncer à être un artiste par le désir, comme on peut renoncer à sa plume ou à son pinceau! Cette résignation même ne mettrait pas fin à sa souffrance; il aime le beau, et il est impuissant à le réaliser; il aime le beau, et son impuissance, il en est convaincu, est aussi incurable que son amour est invincible. Voilà un supplice affreux, à coup sûr; voilà une douleur subtile, aiguë, profonde, qui s'est rencontrée plus d'une fois dans l'histoire de l'imagination humaine, mais qui jamais peut-être ne s'est manifestée plus complétement que chez ces deux infortunés, Charlotte Willhoeft et Henri Stieglitz.

Henri et Charlotte furent fiancés vers le milieu de l'année 1823, et presque aussitôt le jeune poète partit pour Berlin afin d'y achever ses études. Pourquoi ne restait-il pas à Leipzig? Pourquoi cette séparation si brusque? M. Théodore Mundt, dans le livre où il a élevé une sorte de monument funéraire à Charlotte, ne donne là-dessus aucune explication satisfaisante. Il laisse entendre seulement que cette séparation, bien que douloureusement sentie, ne leur déplaisait point; ils y trouvaient un charme presque mystique et comme un raffinement suprême, *einen gewissen übergeistigen Reiz*. Ce raffinement, n'était-ce pas le bonheur de rêver sans témoins, de pouvoir continuer plus librement le rôle qu'ils s'étaient attribué tous les deux? Ils n'étaient l'un pour l'autre qu'un prétexte, une occasion de songeries. La vue de la réalité aurait pu les désabuser trop tôt. Séparés ainsi, rien ne les gênait; ils se donnaient la note, ils se renvoyaient la réplique, et chacun, poursuivant sa chimère, se livrait à des monologues exaltés. La correspondance d'Henri et de Charlotte, très tendre et très amoureuse en apparence, peut se résumer ainsi pour un lecteur attentif. — Henri : N'est-ce pas, ô ma Charlotte bien-aimée, ô ma vie, ô mon âme, n'est-ce pas que je suis un grand poète? — Charlotte : Oui, tu es un poète, un grand poète, et si tu doutes de ta destinée, c'est moi qui te rendrai la foi. N'est-ce pas, ô mon poète, que je suis pour ton génie une source d'inspiration et de jeunesse éternelle? — C'est pour se tenir plus commodément ce langage qu'ils ont accepté sans beaucoup de peine une séparation si longtemps prolongée. De Berlin à Leipzig, la distance n'est pas grande; Henri avait souvent des mois entiers de loisir et de liberté : que ne prenait-il son bâton et son sac, l'étudiant voyageur, afin de venir passer quelques jours auprès de sa fiancée? Non, l'absence d'Henri n'a pas duré moins de cinq ans, et pendant cette longue période c'est à peine si quelques visites de loin en loin ont rapproché les deux amans. En vain s'écrivaient-ils sans cesse : « Quand te reverrai-je? J'ai besoin de te voir, de t'entendre; sans toi, je ne suis rien, je ne puis rien, et je sens déjà le froid de la

mort. » En vain se prodiguent-ils sans mesure les noms les plus doux, les plus tendres, les sermens les plus passionnés : à travers ces effusions on sent une gêne secrète. La contrainte était bien plus grande encore quand ils se retrouvaient en face l'un de l'autre. Chez ce jeune homme inquiet, maladif, mécontent de lui-même, et dont la séve intellectuelle semblait tarir de jour en jour, Charlotte pouvait-elle reconnaître son idéal, l'idéal de ce poète orageux qu'elle espérait diriger vers la gloire? Chez cette jeune fille, généreuse, mais clairvoyante, enivrée d'illusions, mais capable aussi de comprendre la réalité des choses, Henri Stieglitz retrouvait-il cette admiration perpétuelle, cet enthousiasme sans condition et sans réserve, dont sa faiblesse avait besoin? Alors Henri repartait pour Berlin, Charlotte rentrait dans sa solitude, et la correspondance recommençait de plus belle, avec des effusions lyriques, avec des protestations amoureuses, où un lecteur superficiel pourrait bien voir l'image la plus vive de l'enthousiasme et de la félicité.

Ouvrons-la, cette correspondance; sous les paroles ardentes et sincères assurément quand elles furent écrites, cherchons la situation vraie, dont ces cœurs exaltés et malades ne se rendaient pas compte eux-mêmes. Il y a deux choses qui remplissent toutes les lettres d'Henri Stieglitz : d'abord ses projets, ses ambitions poétiques, les visites qu'il fait aux écrivains célèbres, l'accueil qu'il reçoit d'eux, et puis les élans d'amour vers Charlotte, élans d'amour qui ressemblent parfois à des cris de désespoir, lorsque le poète, doutant de lui-même, commençant à comprendre la stérilité de son esprit, se recommande en suppliant à la jeune femme qui l'admire, et s'attache à elle comme à un foyer d'inspirations. Dès les premières lettres, on aperçoit ces deux préoccupations de sa pensée, qui vont désormais se mêler, se croiser sans cesse, au point de devenir inséparables. « Toi, écrit-il à Charlotte, toi et mon cher, mon fidèle Homère, vous ne me quittez pas, je vous emporte tous deux avec moi. » Stieglitz, excellent philologue, disciple favori du célèbre Jacobs, avait toujours devant les yeux, en sa poétique ardeur, les plus éclatans modèles de l'art, et il prétendait lutter avec ces hommes que Montesquieu appelle les colosses de l'antiquité. A quoi bon se mêler de poésie, si l'on ne peut du premier élan se placer auprès des plus grands maîtres? Henri Stieglitz voulait être l'Homère de son époque. On l'eût fort embarrassé à coup sûr, en lui demandant de quelle manière il comprenait sa tâche, quels sujets il voulait traiter, à quelles idées il consacrerait ses inspirations, comment enfin il serait pour l'Europe du XIX^e siècle ce que fut Homère pour les premiers temps de la race hellénique. N'importe, c'était un Homère nouveau, ni plus ni moins, que l'impatient rêveur voulait faire admirer aux hommes de son époque. L'enthousiasme d'Henri

Stieglitz est aussi ardent que sincère en ses premiers débuts; son cœur bat, son esprit est ravi en extase par la vision du beau; seulement cet enthousiasme, pour avoir voulu viser trop haut, va se perdre et se dissiper dans le vide. Enfermé dans un domaine bien circonscrit, son talent aurait grandi de jour en jour; aux prises avec l'impossible, cette imagination se consumera elle-même, et que restera-t-il bientôt de ce brillant poète qui partait avec tant de confiance pour conquérir le monde? Un pauvre malade, j'allais dire un pauvre fou, qui lutte d'abord avec une certaine vigueur contre les démons de son esprit, mais qui finit par s'engourdir dans sa morne souffrance.

Henri Stieglitz semble avoir eu plus d'une fois le pressentiment de cette destinée. Dans les premiers jours qui suivirent son départ de Leipzig, pendant qu'il s'en allait de ville en ville, parcourant les musées, visitant les écrivains illustres, rêvant à ses grands poèmes homériques, il écrivait un matin à sa fiancée Charlotte : « Le soleil n'est pas encore levé, mais je pense à toi, et tout devient radieux autour de moi. Oh! je te salue, soleil de ma vie, étoile si haut placée dans les sphères supérieures, et si près de moi cependant!... Cette nuit je rêvais : un monstre se jetait sur moi, j'avais parfaitement conscience de ma situation, comme si je me fusse trouvé en état de veille, et en même temps j'étais paralysé par l'inertie du sommeil; alors, ô bien-aimée, tu t'approchais sans armes, simplement, comme tu es chaque jour, d'une main forte tu chassais le monstre menaçant, et moi je continuais à dormir en repos. Rassuré désormais, je reprends mon bâton de voyage, car j'ai ma bien-aimée au fond de mon cœur, et mon âme marche vers la lumière...» Ce monstre, ce malfaisant génie (*Unhold*) dont l'approche le paralysait, c'était le pressentiment et la crainte de son impuissance poétique. Le rêve n'exprimait que trop bien la situation; très éveillé, toutefois inerte, immobile, incapable d'agir et de montrer tout ce qu'il valait, tel nous apparaît déjà l'ambitieux Stieglitz au moment de son juvénile essor. Heureusement il se croit sauvé; Charlotte a foi en lui, c'est la foi de Charlotte qui chasse les démons et qui détruit les sortiléges. Ne vous étonnez pas si son amour pour elle se transforme en une sorte d'adoration mystique. Ce n'est plus sa fiancée, c'est une sainte, une créature céleste investie de pouvoirs mystérieux, ou plutôt c'est la transfiguration et l'apothéose de son orgueil de poète. Un jour, à Bamberg, il entre dans la cathédrale, et, tout protestant qu'il est, il se sent enivré par la solennité du culte, l'harmonie des chants, l'éclat des cierges; il se jette à genoux,... mais c'est lui-même qu'il faut laisser parler. « J'étais dans la cathédrale où l'on célébrait l'office divin; au-dessus de ma tête retentissait le carillon des cloches, autour de moi étincelaient les cierges,

debout à l'autel était le prêtre enveloppé d'un nuage d'encens. Il disait des paroles que je ne pouvais saisir, c'était un murmure plutôt qu'une prononciation distincte; mais tout mon cœur était si plein, si fervent, si complétement maître de lui-même et uni avec Dieu, qu'il n'aurait pas battu plus saintement aux paroles de Jésus dans le jardin des Olives. Je me précipitai à genoux, et, dans un transport de piété, je me mis à prier. Tout à coup une image m'apparut, une image... ô Charlotte! tu n'as jamais rien vu de si parfait... Quelle angélique pureté! quelle douceur! quel charme ravissant! Ses yeux noirs lançaient des flammes qui pénétraient mon âme tout entière, de noires tresses de cheveux couronnaient son front si noble, le souffle qui s'exhalait de ses belles lèvres pourprées était le souffle même de l'amour. Elle flottait devant moi, comme un séraphin, dans une robe blanche que retenait au-dessous de la poitrine un ruban légèrement rouge. Ah! ma bien-aimée, voir une telle image et rester insensible, — que dis-je? rester insensible! — voir cette sainte, et ne pas s'agenouiller devant elle dans un ravissement de piété infinie, cela ne se peut. Eh bien! je te l'avouerai, Charlotte, c'est ton image qui m'apparut, c'est ton fiancé qui s'agenouilla, ivre de bonheur, et se mit à prier de toutes les forces de son âme devant la pure vision qui s'inclinait vers lui. »

Nous sommes en Allemagne, dans un pays d'élan mystique, d'effusion religieuse, où l'amour emploie souvent le langage de la dévotion; est-ce ainsi cependant que peut parler, dans tous les pays du monde, un cœur vraiment épris? est-ce ainsi que parle Werther? Non, ce n'est pas l'amoureux qui prononce de telles prières, c'est le poète découragé qui implore une assistance extérieure pour subvenir à sa faiblesse. « Je ne voudrais pas, disait le roi Lear de Shakspeare, devenir fou! » Stieglitz semble dire d'une voix aussi navrante : « Je ne voudrais pas être frappé de paralysie intellectuelle. A mon secours, Charlotte! sauve-moi de moi-même, rends-moi la foi qui fait la vie, car je sens bien qu'il y a quelque chose dans cette âme que gagne peu à peu un engourdissement meurtrier! » Ces craintes, qui le poursuivent sans cesse, il les exprime sous maintes formes. Tout à l'heure c'étaient des prières, des cris d'adoration, dans lesquels nous démêlions aisément les inquiétudes de son esprit; maintenant c'est le récit d'une rencontre, d'un incident de voyage, incident qui pour tout autre que lui aurait passé inaperçu, et ne mériterait guère d'être raconté, mais qui prend sous sa plume un intérêt singulièrement vif :

« Je viens de ressentir une impression étrange, et j'en ai été si vivement saisi que j'ai absolument besoin d'apaiser mon trouble auprès de toi, ma chère bien-aimée, avant de penser à autre chose. Après le repas, j'étais entré dans la fabrique située à l'extrémité du jardin, j'examinais le travail des

ouvriers, et j'avais déjà parcouru plusieurs salles, quand j'aperçus au milieu des machines un homme qui me regardait fixement. Sa figure, où la mélancolie semblait avoir creusé depuis longtemps ses sillons, était empreinte d'une expression rêveuse et romanesque; assez fort d'ailleurs, il était extrêmement pâle, et le feu de la vie n'éclatait que dans ses grands yeux d'un bleu sombre. D'abord je ne l'avais regardé qu'en passant, mais involontairement mes yeux se reportèrent sur lui avec intérêt. Tout à coup il vint à moi et me dit avec un accent étrange : « Mon cher jeune monsieur, n'êtes-vous pas un poète? » Fort surpris, je lui demandai d'où lui venait cette conjecture. « Oh! dit-il, je l'ai bien vu dès le premier jour, et chaque fois que je vous ai observé dans le jardin, j'ai compris que je ne m'étais pas trompé. » Que j'arrosasse les fleurs ou que je fisse manger les poules, que je fusse occupé à lire ou à écrire, à tout instant, disait-il, le poète brillait dans toute ma personne, et c'était là ce qui l'avait attiré vers moi. Je lui dis qu'en effet la poésie avait toujours eu pour mon âme un immense attrait, qu'elle était à mes yeux le but suprême, le sommet de l'existence. « Oh! moi aussi, je suis né poète! s'écria-t-il avec un profond soupir, et j'aurais pu devenir quelque chose! Mais tel est le destin : il nous donne des dispositions, il met en nous des germes, puis, quand ces germes vont s'épanouir, il fait pleuvoir sur eux la grêle, il les crible, il les écrase, et ce qu'il y avait de meilleur dans notre nature est anéanti. Ah! que de bonnes choses ne détruisent pas le malheur, la misère, et surtout le plus cruel des maux, un amour dédaigné! » Au moment où il disait cela, de grosses larmes coulèrent de ses yeux, et il attacha sur moi un regard immobile. Je lui témoignai de la sympathie, et comme son camarade venait de sortir, il se mit à me raconter son histoire. Son père, qui possédait un assez bon domaine dans les vallées du Harz, avait pris grand soin de son enfance, et l'avait destiné à l'étude à cause de ses heureuses dispositions; il y réussissait à merveille, bien que dominé par le goût de la solitude et par une disposition à se concentrer en soi-même, disposition qui jamais cependant ne l'avait éloigné de la nature; il avait conçu un plan qui ne le quittait pas, il méditait une grande épopée religieuse, à la façon de *la Messiade,* mais plus vive, nullement abstraite, et de jour en jour son inspiration se développait en lui avec une vigueur originale. Ce fut alors que de grands malheurs, coup sur coup, vinrent frapper sa famille : son père mourut de chagrin; lui-même, il fut victime de ses tuteurs, et, voyant bien qu'en de telles circonstances tous ses efforts seraient inutiles, il renonça aux études. Il devint garçon boulanger, mais son amour de la poésie le suivit encore dans ce nouvel état : il couvait toujours dans sa pensée le plan de son épopée religieuse, et il passa plus d'une nuit à ruminer ses rêves. Il continuait aussi ses lectures. Bientôt il aima une jeune fille, et tout un monde nouveau s'ouvrit à lui. Il voyait en elle la plus pure, la plus loyale des créatures. Arrivé à ce point de son récit, il s'arrêta tout à coup et parut en proie à une violente émotion. Ce silence, cette émotion subite, tout cela disait assez combien il s'était fait d'illusions sur le compte de celle qu'il avait aimée. Je ne l'interrogeai pas, et le laissai quelque temps plongé dans une immobilité morne. J'appris ensuite que, poussé par le désespoir, il s'était fait soldat, qu'il avait fait la campagne d'Espagne sous Masséna, qu'il avait manqué à la subordination, et qu'étant passé devant un conseil de guerre,

il avait eu grand'peine à éviter une condamnation à mort. Plus tard, il avait déserté, il avait erré longtemps par le monde, gagnant sa vie bien péniblement, tantôt ici, tantôt là; enfin, à cette place même où je le voyais, il avait trouvé son pain assuré, au prix d'un rude labeur. L'unique joie qui lui restât encore, c'était de sortir seul le dimanche et de s'abandonner à ses rêveries, car il avait en horreur les vaines dissipations de ses semblables et leur acharnement à des plaisirs frivoles. Je lui demandai s'il ne s'occupait pas encore de ses projets poétiques. Il me répondit que toute grande inspiration était éteinte ou brisée chez lui, que de temps à autre il écrivait encore quelques chants, mais qu'aucun de ces chants ne répondait à son idéal. « Je vais vous en montrer plusieurs, ajouta-t-il; vous, monsieur, vous me comprendrez. » Je le quittai tout ému; je sentais que je n'aurais pu le voir plus longtemps sans fondre en larmes; j'allai dans le jardin, où je lus quelques-unes de ses poésies tracées d'une écriture parfaitement nette. Si la forme n'en est pas toujours très pure, il y en a plusieurs qui révèlent un sentiment profond; elles portent toutes la marque d'une mélancolie qui semble s'accroître de jour en jour, et qui, je le crains bien, finira par la folie. Si je suis plus calme moi-même, je reviendrai visiter ce pauvre homme, et je verrai s'il est possible d'agir sur lui, d'adoucir son amertume. J'ai bien peur qu'on ne puisse le guérir complétement; lui-même, il ne semble pas le désirer...»

Parmi les lettres passionnées d'Henri Stieglitz, au milieu de ces élans d'enthousiasme qui recouvrent des inquiétudes si amères, cette page touchante et simple produit une poignante impression. Nous devinons sans peine ce qu'il a dû ressentir en écoutant les confidences de ce pauvre diable. Troublé par ce singulier avertissement du hasard, il cherche pourtant à chasser les pressentimens qui l'assiégent. « Voilà encore un homme, ajoute-t-il, qui accuse le destin d'avoir étouffé chez lui l'inspiration. Il se trompe. Ce n'est pas la misère qui l'a perdu, c'est son esprit inquiet, sa nature pusillanime, l'absence d'une volonté persévérante. » Lui, au contraire, on croit l'entendre s'écrier : Je suis poète, je veux être poète, je suis prêt à lutter contre tous les obstacles, et ce n'est pas la persévérance qui me manquera.

Si ce viril sentiment de la volonté n'apparaissait par intervalles au milieu des alarmes et des défaillances d'Henri Stieglitz, cette correspondance enthousiaste ne serait que le journal d'une maladie ridicule. On fermerait le livre avec impatience et l'on dirait au rêveur : Renoncez à la poésie, puisque vous n'avez pas foi en vous-même. Mais comment tenir ce langage à une âme si ardemment amoureuse du beau et qui ne songe qu'à s'épurer, à se perfectionner sans cesse? Comment ne pas croire qu'il sortira quelque chose d'une préparation si scrupuleuse? Continuons de feuilleter ces confidences; si nous ne voyons pas surgir un grand artiste, nous verrons du moins les efforts d'un noble esprit qui s'est fait la plus haute idée de son art, et qui marche pour ainsi dire vers le sanctuaire avec la ferveur et

les tremblemens d'un lévite. Chaque pas qu'il fait dans la vie, chaque épisode de ses voyages, chaque incident de ses études le ramène toujours à la poésie. C'est pour être poète qu'il veut d'abord être homme et soustraire son âme à toute pensée vulgaire. C'est pour enrichir son inspiration future qu'il admire les splendeurs du jour et les merveilles de la nuit, le tumulte des cités et le silence des forêts, le charme des vallées du Neckar et la sauvage majesté de la Mer du Nord. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend sur sa route peut trouver place un jour dans ses chants; ainsi point de distractions, point de négligence, le poète doit tout savoir. Homère ne connaissait-il pas toute la civilisation de son temps? Henri Stieglitz accomplit sa tâche en conscience : il interroge les ouvriers, il s'entretient avec les paysans, et quand il vient de visiter la forteresse prussienne construite sur les rochers qui font face à Coblentz, il écrit tout joyeux à sa fiancée : « J'ai beaucoup appris aujourd'hui; moi qui aime à parler de navigation avec les marins, d'horticulture avec les jardiniers, et de chasse avec les chasseurs, afin de réunir ces notions diverses en un riche trésor que l'activité créatrice de mon esprit saura employer en temps utile, j'ai été heureux d'acquérir des notions claires et précises sur l'art des fortifications, car, je le sens mieux de jour en jour, une riche provision d'études sur les sujets les plus variés, voilà le trésor inaliénable du poète. » Vous devinez d'après cela quel sera son enthousiasme quand il s'agira pour lui d'études plus spécialement poétiques, quand il visitera les écrivains en renom, quand les musées, les théâtres, les ateliers des grands artistes lui révéleront leurs merveilles, quand M. Boeckh, l'illustre philologue, lui expliquera l'organisation des cités helléniques, quand Hegel l'admettra dans son intimité, quand l'auteur de *Freyschütz*, en des lettres cordiales, le traitera comme un jeune frère.

Cette correspondance d'Henri Stieglitz, si curieuse pour l'étude psychologique du poète, offre donc en même temps un vif tableau de l'Allemagne intellectuelle dans les dernières années de la restauration. Maintes physionomies d'écrivains et d'artistes y sont dessinées en quelques traits par un esprit ouvert à toutes les émotions généreuses. Henri Stieglitz a déjà publié quelques pièces de vers sur le soulèvement de la Grèce; il a chanté les héros de l'indépendance hellénique, il a fait appel aux sympathies de l'Europe en faveur des soldats de Botzaris, et ses accens ont ému plus d'un cœur en Allemagne. Ce n'est pas tout, des esprits austères, des maîtres révérés, Jacobs à Gotha, Bouterweck à Goettingue, ont les yeux sur le jeune écrivain; Bouterweck voit en lui l'héritier du brillant poète Ernest Schulze, sitôt enlevé aux lettres, et qui associait aussi à l'enthousiasme poétique les plus sévères études de philosophie grec-

que et latine. Précédé par cette réputation, accompagné de tant de vœux et d'espérances, Henri Stieglitz est accueilli partout à bras ouverts. Sa première visite, quand il va de Leipzig vers les contrées du Rhin, est pour le vieux Jean-Paul Richter, établi alors à Bamberg. Comme son cœur bat au moment où il monte l'escalier, où il va frapper à la porte! Et comme il est rassuré bientôt par l'hospitalité cordiale de l'illustre vieillard!

Malheureusement cette cordialité est mêlée de prétentions puériles, de coquetteries surannées. Henri Stieglitz était allé chez Jean-Paul avec un de ses camarades, nommé Grosse, qui aspirait à devenir poète dramatique; quand les deux amis eurent quitté l'auteur du *Titan*, quand ils comparèrent le Jean-Paul de leurs songes avec ce vieillard si amoureux de lui-même et fardé comme une coquette, ils se serrèrent la main sans échanger une parole. Leur impression avait été la même, mais ils se gardaient bien de l'exprimer, ne voulant pas manquer au respect du génie. Ils sortirent de la ville, toujours silencieux, et se trouvèrent bientôt sous de grands peupliers qui frémissaient au vent. « Voilà l'image du poète, s'écria l'un d'eux; ses racines sont vigoureusement plantées dans la terre maternelle et sa tête s'élance dans le ciel, les airs se jouent dans son feuillage frais, il est libre, il est fort, il est grand. » En face de ces peupliers, Stieglitz et son ami se jurèrent l'un à l'autre de poursuivre courageusement leur tâche, de demeurer éternellement fidèles à l'amour qu'ils avaient dans le cœur, d'être toujours vrais avec eux-mêmes, de rester toujours simples. Ils ne s'apercevaient pas qu'ils ne l'étaient guère en ce moment, et que le bon Jean-Paul, avec ses légers ridicules, pouvait encore leur donner des leçons de simplicité. Après Jean-Paul, voici un autre maître de la poésie de ce temps-là, le vieux Voss, l'auteur de *Louise*. Stieglitz décrit avec émotion cette mâle physionomie, ce jeune homme de soixante-douze ans, jeune homme de corps et d'esprit, que les années ont à peine touché de leur aile. La maison qu'il habite à Heidelberg est bien celle qui convient au prince de l'idylle : c'est la campagne au milieu de la ville; de ses fenêtres, il n'aperçoit que le Neckar et les montagnes, et autour de lui quelle sécurité joyeuse! quelle dignité patriarcale! « Depuis longtemps, écrit Stieglitz à Charlotte, j'admirais Voss de toute mon âme. J'honorais en lui le soldat de la lumière et de la vérité, le promoteur des sciences, l'écrivain qui a rendu tant de services à notre langue nationale, le traducteur inspiré des trésors de la Grèce, le noble chantre des choses simples et de la nature, et je m'étais fait de sa personne une image où la simplicité la plus vraie s'alliait à une dignité parfaite. Cette image, je la voyais maintenant devant moi... »

Accueilli par les poètes, par Jean-Paul et l'auteur de *Louise*,

comme un disciple bien-aimé, il trouvera le même empressement auprès des savans et des philosophes de Berlin. Le grand Hegel lui témoigne une tendresse paternelle; le géographe Charles Ritter, les maîtres de la philologie, Boeckh et Buttmann, lui ouvrent leur maison. Il est invité à toutes les fêtes de l'intelligence. Peu de temps après son arrivée à Berlin, le 2 juillet 1824, la société philologique allemande célébrait l'anniversaire séculaire de la naissance de Klopstock. Ce n'est pas d'hier, on le voit, que nos voisins aiment à se rappeler les dates fécondes de leur XVIII^e siècle et qu'ils consacrent pieusement leurs souvenirs. En 1824, en 1849, en 1859, le jour qui, cent années auparavant, avait donné à l'Allemagne l'auteur de la *Messiade*, l'auteur de *Faust*, l'auteur de *Guillaume Tell*, a pris rang parmi les fêtes nationales. Le 2 juillet 1824, Henri Stieglitz assistait donc à cette fête de Klopstock, et il en traçait un curieux tableau à la confidente de toutes ses impressions. Chants et discours, comme on pense, n'y manquèrent pas. Ce qui intéressa le plus notre poétique voyageur, ce fut la présence de quelques vétérans de la science et des lettres, anciens amis de l'illustre mort. Il y avait là le célèbre astronome Bode qui avait vécu de longues années avec Klopstock, et c'était plaisir de lui entendre conter maintes anecdotes sur le patriarche de la poésie allemande. Il y avait aussi le vieux Wolke, un maître dans la science des langues germaniques, un prédécesseur des Grimm et des Lachmann, qui avait été lié d'une amitié étroite avec le chantre d'Abbadona. Ces fêtes de l'esprit se renouvelaient sans cesse pour Henri Stieglitz. Berlin offrait alors le spectacle d'une vie littéraire complète : d'un côté, une forte université où professaient les Hegel, les Boeckh, les Ritter, les Buttmann; de l'autre, une pléiade de poètes, d'humoristes, les uns déjà célèbres, les autres qui se produisaient avec un éclat tout juvénile. Stieglitz était venu à Berlin pour y achever très sérieusement ses études de philologue, et aussi pour s'initier à cette philosophie de Hegel, regardée alors par bien des esprits d'élite comme le dernier mot de la science humaine. Il vivait donc en étudiant, il suivait les cours, il rédigeait des cahiers de notes, mais il fréquentait aussi les représentans de la littérature libre. Au sortir d'une leçon de Hegel, il rencontrait l'ingénieux poète Chamisso, il faisait connaissance avec Hoffmann, il assistait aux premières incartades d'Henri Heine, il s'entretenait avec Wilhelm Schlegel, avec le poète romantique Lamothe-Fouqué, avec Alexandre de Humboldt. Tous ces talens si divers, il les jugeait d'un regard pénétrant et sûr. Cette sagacité est vraiment digne de remarque chez un esprit si jeune encore; on voit ce qu'Henri Stieglitz aurait pu faire si, au lieu de s'obstiner à la poésie, il s'était résigné à suivre sa vocation véritable. Il y avait en lui l'étoffe d'un grand critique, d'un sympathique his-

torien de la littérature et des arts. Il sentait vivement et jugeait avec finesse. Hoffmann, ce merveilleux conteur, Henri Stieglitz le comprend sans effort; il voit immédiatement sa valeur, et sans dissimuler ses défauts, il le classe à son rang. Henri Heine, complétement inconnu encore, venait de lancer, pour ses débuts, quelques pièces de vers humoristiques dont les gens graves ne parlaient qu'avec dédain; Stieglitz déclare qu'il y a là un poète et un vrai poète. Tous ses jugemens attestent ainsi un esprit indépendant; on voit l'homme qui pense à ses risques et périls, et qui ne répète pas les opinions d'autrui.

Je ne sais s'il appréciait l'effrayante grandeur des doctrines de Hegel, car il n'était pas spécialement philosophe. A voir pourtant l'obstination acharnée qu'il apporte à l'étude du mystérieux maître, on s'aperçoit bien qu'il faisait mieux que soupçonner l'importance de ces théories et le rôle qu'elles devaient jouer dans la vie intellectuelle de l'Allemagne; mais ce sont surtout les arts, la musique, la peinture, les représentations théâtrales, qui fournissent à Henri Stieglitz l'occasion de déployer son enthousiasme et son génie critique. C'était le moment où les drames de Calderon, de Shakspeare, popularisés par des traductions admirables, avaient pris possession de la scène allemande; c'était l'époque où Weber traduisait avec tant d'originalité l'inspiration romantique de son pays. Il faut entendre Henri Stieglitz juger tout ce radieux épanouissement du romantisme germanique pendant son séjour à Berlin. Quand il vient d'assister à un opéra de Weber, à un drame de Calderon, à une tragédie d'Henri de Kleist, il faut entendre, dans ses lettres à Charlotte, ses cris de joie mêlés de réflexions si vives, si lumineuses, et ses jugemens définitifs si nettement formulés. En même temps qu'il comprend si bien les romantiques, comme il aime le grand art classique et l'harmonie souveraine! comme il parle de l'*Alceste* de Gluck, du *Don Juan* de Mozart, de l'*Iphigénie* de Goethe! Goethe est son maître; s'il n'a pas osé le visiter dans sa retraite de Weimar, il le voit partout en esprit, il suit partout sa trace; l'Allemagne entière lui parle de Goethe au moment même où l'Allemagne semblait oublier le grand poète, au moment où les générations nouvelles, par la voix de Wolfgang Menzel et de Louis Boerne, allaient lancer contre l'auteur de *Faust* des accusations si amères. Un jour, pendant une excursion en Westphalie, il va revoir sa ville natale, Arolsen, et là il rencontre un de ses compatriotes, le vieux peintre Tischbein, que Goethe avait connu si intimement en Italie. Dans les *Annales*, dans le *Voyage en Italie*, dans maintes poésies lyriques de Goethe, le nom de Tischbein revient sans cesse. Tischbein, l'auteur du grand tableau, si souvent reproduit par la gravure, qui représente Goethe, en costume de voyage, assis et méditant sur une colonne renversée à l'entrée de la campagne ro-

maine, Tischbein était surtout le peintre des détails de la nature ; il excellait à représenter les animaux et les plantes ; il aimait à les étudier un à un, comme un collectionneur qui range dans ses galeries de précieux spécimens du monde physique ; un cheval, un arbre, un rocher, il n'en demandait pas davantage, cela lui suffisait pour exécuter une œuvre intéressante. Goethe, grand collectionneur aussi de faits et d'observations de toute sorte, avait pu développer auprès de Tischbein ces dispositions de son esprit ; c'est du moins une conjecture très sensée de la critique moderne, et je n'ai pas été médiocrement surpris de voir Henri Stieglitz, dès 1825, indiquer ce rapprochement sans hésiter. « Toute la matinée, jusqu'à midi, écrit-il à Charlotte, je suis resté avec Tischbein. L'excellent homme mérite bien les témoignages que Goethe lui a rendus. Il y a bien peu de peintres, parmi les modernes, qui aient saisi comme lui la nature, qui aient guetté ses manifestations les plus originales, et avec quel génie il sait représenter des choses insignifiantes en apparence, qui prennent entre ses mains un intérêt inattendu ! Un arbre, une branche, une feuille, une pierre, dont la forme présente tel ou tel aspect, un oiseau qui vole, un lièvre ou un chien qui s'élance, l'âne qui chemine humblement ou le cheval aux fières allures, fournissent une riche matière à son pinceau. Ses animaux surtout méritent une mention à part, c'est vraiment la vie même. Certainement Goethe, inspiré de bonne heure par un besoin semblable d'étudier l'individu, a dû tirer un grand profit de son intimité avec un tel homme. Cela résulte aussi de tout ce que l'aimable vieillard m'a raconté de leur vie à Rome : oh ! combien de confidences qui me laissaient pénétrer dans leur âme ! tu penses si j'étais tout oreilles ! C'est ainsi qu'il me donna de très curieux détails sur la manière dont Goethe composa son *Iphigénie* ; il était souvent dans une agitation extrême, il allait et venait, puis tout à coup il s'élançait hors de chez lui, il détruisait des parties entières de son œuvre, il les refaisait, il créait enfin dans le trouble passionné de son âme cette œuvre qui nous remplit d'admiration et de sympathie, cette œuvre qui égale les plus beaux modèles de l'art grec, et qui, unissant à la perfection plastique la profondeur des sentimens, est certainement la première parmi les créations de ce genre ; c'est la fleur de la beauté grecque et la fleur de la pensée allemande merveilleusement unies. »

Occupé ainsi de poésie et d'art, de musique et de peinture, de métaphysique et de philologie, Henri Stieglitz grandissait de jour en jour ; mais c'était le critique et non le poète qui se développait chez lui. Toutes les fois qu'il avait à montrer l'étendue de son savoir et la sûreté de son jugement, il était assuré du succès. Le jour vint de subir les épreuves qui devaient lui marquer sa place dans les rangs de l'enseignement public ; il fut interrogé par les plus illustres

maîtres et les juges les plus redoutables. Quand un homme tel que M. Auguste Boeckh interroge un candidat sur la langue et la civilisation de la Grèce, quand un philosophe comme Hegel l'examine sur les lois de la raison et la marche des idées, quand des historiens comme Raumer et Ideler lui font débrouiller maints problèmes de chronologie, maintes difficultés de l'histoire politique, il faut être bien sûr de soi pour ne pas trembler devant un pareil tribunal. Ces épreuves furent une sorte de triomphe pour Henri Stieglitz. Boeckh, Raumer, Ideler, le félicitèrent en amis, Hegel lui serra cordialement la main; tous ces maîtres austères souriaient doucement au jeune poète et semblaient lui dire tout bas : « Viens avec nous; ta vocation, c'est la science. Renonce à tes ambitions poétiques, gardes-en seulement un amour plus sincère, un sentiment plus vif de la beauté; ce sera ton guide dans nos régions sévères, ce sera pour toi un gage d'originalité parmi les maîtres de la critique. »

Ces avis salutaires, sa conscience les lui donna aussi plus d'une fois, et ce fut toujours en vain. Il était décidé à ne pas les entendre. Une autre voix, celle de l'orgueil ou du moins de l'illusion, l'entretenait dans ses chimères. Et puis Charlotte était là qui croyait remplir son devoir en protégeant le jeune poète contre ses défaillances. Les découragemens d'Henri Stieglitz étaient comme les avertissemens de son esprit; Charlotte les combattait au nom de la poésie, au nom de la gloire, et toutes ces flatteuses paroles dans la bouche de la brillante jeune fille enivraient l'imagination du rêveur. Il luttait alors contre lui-même, et il s'acharnait à la poursuite de l'impossible; de là une agitation intérieure toujours plus vive chez lui, et qui se traduisait par une irritabilité singulière. Tantôt il se glorifiait le plus naïvement du monde, tantôt il s'indignait de ne pas se voir placé au premier rang des poètes et traité comme un maître. Un soir, à souper, dans un salon de Berlin, Henri Stieglitz se trouva placé auprès d'un certain M. Gehe, poète amateur que la poésie ne tourmentait guère. Vers la fin du repas, Hegel, qui s'était levé de table et qui passait auprès des deux convives, les aperçut et dit : «Ah! voilà les deux poètes ensemble.» Stieglitz fut exaspéré de se voir associé à ce rimeur; il répondit avec une vivacité amère : « Seriez-vous bien content, monsieur le professeur, si quelqu'un, vous apercevant par hasard auprès de M. Krug, vous disait : Voilà les deux philosophes! » Faire la leçon à Hegel, dire une impertinence à son voisin de table, offenser le bonhomme Krug, qui n'était pas un penseur méprisable, — tout cela n'est qu'une bagatelle pour Henri Stieglitz quand sa vanité l'enivre. Ces éloges qu'on ne lui prodigue pas avec assez d'enthousiasme, cette place à part qu'on oublie de lui assigner, il se les donnera lui-même dans ses lettres à Charlotte. Au moment où il achevait en 1827 une série de poèmes qui devaient pa-

raître six ans plus tard dans un grand recueil intitulé *Tableaux de l'Orient*, sa confiance en lui-même semble revenue tout entière. Il envoie ces vers à sa fiancée, et les lui vante avec un enthousiasme qui serait tout simplement risible, s'il n'y avait là toute autre chose que la puérile vanité d'un rimeur. Prenez-y garde; il est heureux, il triomphe, il affirme qu'il a écrit son chef-d'œuvre, il dit à Charlotte qu'en écrivant ces poèmes son âme était plongée dans une ivresse céleste et qu'elle jouira en les lisant des mêmes béatitudes : croyez-vous qu'il dise cela d'une voix bien assurée? Non, sa voix tremble; il a douté, il a peur, le malheureux! Il a par instans le sentiment très net de son impuissance, et, voulant s'arracher à cette révélation terrible, il donne à Charlotte Willhoeft le ton des éloges qu'il est impatient de recevoir. Il y a, en un mot, au fond de cette âme ardente, une désolation secrète et une farouche inquiétude. Ses amis s'en apercevaient bien, et lui-même ne s'en cachait qu'à demi. « Je me sens plus calme, écrivait-il à sa fiancée. Hegel a donné de mes nouvelles à un de mes amis qui est à Paris en ce moment, et il lui dit que j'ai bien plus de calme, de sérénité... Aucun éloge ne pouvait m'être plus agréable; c'est à ce but que tendaient tous mes efforts. » Hélas! ces périodes de sérénité n'étaient pas longues. Pour que la paix pût rentrer à jamais dans cette âme dévoyée, il aurait fallu que Stieglitz eût le courage de dire: «Je ne serai pas un grand poète, je n'éblouirai pas le monde par les inventions de mon génie, on ne me nommera pas auprès de Shakspeare ou de Goethe; mais je suis passionné pour le beau, j'expliquerai les mystères de l'art, je commenterai les esprits créateurs, et je servirai la culture morale de l'humanité à la place que m'assigne la Providence.» Henri Stieglitz ne l'a pas voulu, et il a continué à se débattre douloureusement au milieu des contradictions de son intelligence.

Ajoutez à cela que pour épouser Charlotte Willhoeft il avait dû se faire une position, et que les places par où il débutait dans la carrière des lettres étaient bien peu en rapport avec les ambitieuses prétentions d'un poète. Pourvu d'un petit emploi à la bibliothèque de Berlin, puis chargé d'une classe au gymnase, il souffrait, non pas de remplir des fonctions trop modestes, mais de perdre ses loisirs et d'être retenu loin des sphères sublimes où aspirait son imagination. Ces nécessités de la vie aigrissaient encore son humeur. Il ressentit bientôt les premières atteintes d'une maladie grave; l'exaltation et les douleurs de son intelligence avaient exaspéré chez lui le système nerveux, et ses nerfs ébranlés réagissant sur l'intelligence, la source de son mal se renouvelait sans cesse. Abattu et irrité à la fois, attribuant à des causes tout extérieures cette impuissance, cette paralysie poétique, qu'il aurait dû s'expliquer depuis longtemps, s'il avait

eu plus de clairvoyance et de modestie, il n'avait plus qu'un seul refuge dans le monde, l'amour et l'admiration de Charlotte. Aussi ses lettres, déjà si ardentes au début, prennent-elles dans les derniers temps un caractère particulier d'exaltation. La douleur y perce à chaque ligne; il y a des instans où le désespoir éclate : « O Charlotte! je ne suis plus moi-même; vais-je devenir une ombre, une moitié d'homme, moi qui ai en horreur tout ce qui est incomplet, inachevé, tout ce qui n'existe qu'à demi?... Ici tout est sans couleur et sans vie. Ton amour seul est pour moi lumière, floraison, sonorité. Me rendras-tu mon âme quand je te presserai dans mes bras? Il le faudra bien, je n'en ai plus maintenant... » Quels ravages ont faits dans l'intelligence d'Henri Stieglitz ces cinq années d'études mal dirigées et d'exaltation solitaire! En 1823, il partait heureux, inspiré, plein de vie et d'espoir; il revient en 1828 sombre, malade, farouche, frappé d'inertie morale, et il crie à sa fiancée : « Me rendras-tu mon âme? »

Me rendras-tu mon âme? C'est la question sinistre qui domine la seconde partie de cette histoire. Henri Stieglitz arrive à Leipzig, au mois de juillet 1828, pour épouser sa fiancée; la cérémonie terminée, ils doivent partir tous les deux, visiter les bords du Rhin, parcourir la Westphalie, le Hanovre, et, de ville en ville, s'acheminer jusqu'à Berlin, où Stieglitz est rappelé par ses fonctions au commencement d'octobre. Ce jour, qu'ils invoquaient depuis cinq ans l'un et l'autre avec une sorte d'impatience fiévreuse, le voici qui se lève enfin. Hélas! quel désenchantement! Le poète l'a dit :

L'idéal tombe en poudre au toucher du réel.

La réalité qui s'offre à eux subitement avec une clarté désespérante, c'est la situation qu'ils se cachaient dans les effusions de leurs lettres, ou dont ils espéraient triompher. Désormais plus d'illusions et plus d'espoir. Charlotte voit très nettement ce qu'elle avait soupçonné plus d'une fois : la maladie intellectuelle d'Henri, ses alternatives de surexcitation et de langueur, sa lutte secrète et impuissante contre la nature de son esprit, enfin la méprise où il s'obstine en se croyant un grand poète. Henri, de son côté, devine la pensée de Charlotte, malgré le soin qu'elle met à la cacher; il n'espère plus être sauvé par elle, et à l'heure où une nouvelle existence devrait commencer pour lui, il se sent la mort au fond de l'âme. Douloureux contraste! Charlotte Willhoeft a vingt-deux ans; elle est belle, elle est admirée de tous pour sa grâce si chaste, pour son esprit si riche, et l'heureux jeune homme qui possédera ce trésor excite bien des pensées d'envie; Henri Stieglitz a vingt-cinq ans, on l'admire aussi pour ses qualités brillantes, on parle de son avenir d'écrivain. Qu'ils font plaisir à voir, ce fier jeune homme, cette belle jeune

fille, et au milieu de quelles sympathies cordiales ils s'avancent tous deux vers l'autel! Eh bien! sous ces apparences de bonheur il y a des misères sans nom. Ce jeune homme à qui paraît sourire une destinée si radieuse, c'est un mourant incliné déjà sur son tombeau; cette jeune femme que vous croyez si fière d'épouser un poète et de s'associer à sa gloire, elle n'est que l'infirmière d'un malade condamné, la gardienne d'un fou; elle le sait, elle sent qu'elle en devient folle elle-même, et de sinistres pensées la dévorent. Les voilà mariés; ils montent en voiture et partent pour les contrées du Rhin. Un de leurs amis, qui a reçu les confidences de Charlotte, nous les peint vivement dans ce premier tête-à-tête désolé : ils étaient là, silencieux, mornes, et comme étrangers l'un à l'autre, au moment où le fouet du postillon enlevait les chevaux, au moment où le jeune époux est si heureux d'emporter sa conquête!

Dès ce jour, ce fut pour Charlotte une vie de luttes, d'efforts, de préoccupations continuelles, un dévouement de toutes les heures. Généreuse et spirituelle comme elle était, elle eut bientôt dissimulé ses tristesses. L'inquiétude n'avait pas laissé de traces sur ce visage charmant. Elle souriait, elle était heureuse, elle récitait les vers d'Henri et lui en demandait de nouveaux. Dire toutes les délicatesses de son amour, toutes les ruses charmantes de sa piété conjugale, ce serait chose impossible. Elle feignait l'espérance et la foi, avec quelle grâce irrésistible! Bientôt, à force de répéter ce rôle et de le jouer avec son cœur, elle y fut prise elle-même; elle croyait son mari sauvé, elle le voyait renaître à l'enthousiasme et concevoir de nouveau ses ambitieux projets. « Que j'étais insensée, se disait-elle, de me tourmenter de la sorte! Ce n'était qu'une crise; elle est finie, grâce à Dieu, et ce génie poétique qui me ravissait il y a cinq ans, ce génie dont il a donné tant de preuves timides, va se montrer dans la plénitude de sa force. N'est-ce pas le sort des grands poètes de souffrir ainsi, de voir parfois leur imagination se voiler? Un esprit médiocre est toujours semblable à lui-même, et ne connaît pas de telles angoisses. C'est à moi d'entretenir chez lui cette pure ardeur et de chasser les démons. Ma vie a un but, mon rôle va commencer! » Et dès le lendemain ce réveil d'un jour laissait le malheureux poète plus abattu, plus désespéré qu'auparavant.

Après leur voyage aux provinces rhénanes, Henri et Charlotte Stieglitz s'étaient établis à Berlin. Henri avait repris ses fonctions, il faisait sa classe au gymnase et passait de longues heures à la bibliothèque. En même temps il préparait son grand recueil poétique, ces *Tableaux de l'Orient*, dont plusieurs parties avaient paru çà et là, et qui, réunis dans un vaste cadre, devaient former en quelque sorte le premier chant de l'épopée humaine au XIX^e^ siècle. Il travaillait aussi à un drame intitulé *Sélim III*, dans lequel il voulait

exprimer son opinion sur l'empire turc et sur les chefs qui avaient essayé de le transformer. Ce n'étaient pas des pensées vulgaires qui occupaient l'imagination d'Henri Stieglitz, c'étaient malheureusement des pensées vagues et confuses. Cet esprit si vif, si lumineux, quand il jugeait les œuvres des grands artistes, semblait se couvrir d'un voile dès qu'il voulait produire. Le critique avait des idées, le poète n'avait que des instincts, instincts élevés et nobles, qui languissaient faute de séve. Aussi, lorsque, fatigué de ses longues séances à la bibliothèque, il rentrait chez lui, avide de travaux plus brillans, impatient de s'élancer dans le domaine de l'idéal, cette ardeur se dissipait bien vite devant les difficultés de l'art. Il n'avait que des désirs et point de force. Charlotte du moins accomplissait vaillamment sa tâche; elle luttait contre cette maladie terrible, et plus d'une fois elle put croire qu'elle triompherait. Mais comment peindre son martyre? Comment raconter ses alternatives d'espoir et de découragement? Pendant les cinq premières années de son mariage (1828-1833), elle a sauvé le moribond et lui a fait traverser victorieusement les plus effroyables crises. Si Henri Stieglitz a pu terminer ses *Tableaux de l'Orient*, c'est que Charlotte lui tenait la main, c'est qu'elle le relevait sans cesse, c'est qu'elle le disputait à la mort, au désespoir, à la folie, avec un dévouement aussi ingénieux qu'obstiné. Le meilleur remède, assurément, pour Henri Stieglitz, c'eût été de renoncer à ses ambitions, de ne pas s'acharner à une œuvre impossible, de rentrer simplement dans les voies de sa nature. Charlotte pouvait-elle lui donner ce conseil? Non, il était trop tard; l'inertie de l'infortuné songeur avait fait de tels progrès que, s'il tenait encore à la vie intellectuelle, c'était par cet amour insensé de la poésie. Qui eût brisé cette attache l'eût plongé dans l'abîme.

Enfin ses *Tableaux de l'Orient* étaient terminés; le premier volume avait paru à Leipzig en 1831, le quatrième en 1833. Ce ne fut pas un succès comme l'avait rêvé le jeune poète à l'époque où il suivait les cours de Boeckh et de Hegel, ce ne fut pas non plus une chute. Henri Stieglitz prenait un rang distingué parmi les poètes de second ordre. Un de ses principaux mérites, c'était la mélodie du langage; on reconnaissait dans le maniement du rhythme et l'ordonnance des paroles le musicien qui appréciait si parfaitement Mozart. L'imagination de l'auteur, assez vive bien que nullement créatrice, c'est l'imagination de l'érudit qui s'échauffe à la suite d'une lecture. Stieglitz connaît tous les voyageurs qui ont visité l'Inde et la Perse; ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont raconté en prose, il le chante après eux en vers sonores, et s'il ne nous donne pas une image originale de ses propres sentimens, comme Goethe dans le *Divan oriental-occidental*, il réussit du moins à tracer

l'exacte peinture des contrées et des peuples. Une seule fois peut-être, dans les pièces sur la vallée de Cachemire, des impressions personnelles viennent ajouter un intérêt vivant au charme un peu superficiel de ses tableaux; il écrivait ces vers à l'époque où, fiancé avec Charlotte Willhoeft, il vivait loin d'elle à Berlin, et l'invoquait comme sa libératrice. Quelque chose des transports du rêveur a passé dans les pages que nous signalons; ces chants sur la vallée de Cachemire sont le poème de son amour. Quelle est cependant la pensée générale qui domine et relie tous ces tableaux si variés? Il n'est pas facile de la deviner. On reconnaît bien çà et là l'ancien auditeur de Hegel; il est évident que Stieglitz a entendu l'illustre maître dans ses leçons sur la philosophie de l'histoire, et qu'il lui emprunte plus d'une idée sur le rôle de la civilisation asiatique; tout cela est bien vague néanmoins, et dans ce vaste panorama le regard ne sait où s'arrêter. Ce n'est pas l'antique Orient que le poète a voulu peindre, c'est l'Orient moderne, et très souvent celui du XIXe siècle; voici des Grecs, des Turcs, des Persans, des Arabes, des Hindous, des Chinois, tous caractérisés assez nettement, et la variété du dessin, sinon l'éclat des couleurs, révèle une main habile. Les Chinois surtout, non pas les sages Chinois tant admirés de Voltaire, mais les Chinois formalistes, prosaïques, baroques, si vivement flagellés par Hegel, sont mis en scène avec une verve inattendue. Un savant philosophe hégélien du centre gauche, M. Rosenkranz, qui est en même temps un excellent juge littéraire, a signalé ce tableau de la Chine moderne comme la partie la plus remarquable de l'œuvre d'Henri Stieglitz (1). En m'associant très volontiers aux éloges de M. Rosenkranz, je demanderai toujours quel est le sens de cette fantasmagorie. Un demi-poète, un demi-philosophe, voilà ce que nous montre après tant d'études sérieuses et de brillantes promesses cet élève chéri des Boeckh, des Hegel, des Bouterweck, qui aurait pu, lui aussi, devenir maître à son tour et illustrer la critique.

Henri Stieglitz fut-il mécontent de l'accueil un peu froid que reçut son panorama de l'Orient? ou bien se disait-il à lui-même que c'était là une œuvre manquée? Ses irritations nerveuses, ses accès d'humeur noire et de paralysie morale, interrompus quelque temps, reparurent bientôt plus douloureux que jamais. C'est alors que Charlotte lui conseilla de quitter ses fonctions de bibliothécaire, sa place de professeur, et de partir pour la Russie. Ils avaient des parens à Saint-Pétersbourg, et Charlotte savait qu'ils trouveraient auprès d'eux une généreuse assistance. « Il faut, écrivait-elle à son mari, — car pendant les longues heures où Henri restait à la bibliothèque elle passait son temps à écrire, à tracer des plans, à lui

(1) *Zur Geschichte der deutschen Literatur*, von Carl Rosenkranz, 1 vol., 1836.

préparer maintes surprises qui devaient réveiller son ardeur, — il faut te mettre en mesure de faire un cours d'histoire littéraire comparée. Tu chercheras une place dans quelque université russe;... pendant les vacances, nous voyagerons, nous irons en Allemagne ou en Italie. Tu feras de nouveaux poèmes, et comme tu seras loin de ton pays, tu y penseras avec regret, avec amour, et cet amour enflammera ton inspiration. L'Allemagne sera ta fiancée, ta fiancée qu'une longue distance séparera de toi, et tu lui adresseras de brûlantes déclarations d'amour. Établi en Russie, tu n'en seras que plus présent au cœur de l'Allemagne, tu seras un vrai poète allemand. Tu attireras des compatriotes qui voudront suivre ton exemple, et qui sait si dans une dizaine d'années nous n'aurons pas autour de nous tout un cercle d'amis venus de la terre natale? Il n'est pas nécessaire que nous soyons à Saint-Pétersbourg, je demande seulement une bonne université russe. Tu feras une leçon par jour, pas davantage. Qui nous arrête? Essayons au printemps prochain, allons faire à Saint-Pétersbourg une première tentative. C'est la lettre de ton oncle qui a fait naître en moi tous ces projets. Quelle tâche que celle-là! enseigner la littérature allemande à la Russie, être un missionnaire de l'esprit humain, et en même temps créer des œuvres nouvelles, faire fleurir ton jardin de poésie! Je me mets à ta place, et cette idée me transporte. Tu aurais là un rôle vraiment original. Veux-tu? oui. O Dieu bon, bénis notre projet! fais descendre sur Henri l'inspiration féconde dans tes contrées du nord!... Pourquoi nous en coûterait-il de partir? N'est-il pas présent en tout lieu, celui qui est la source de la vie et de l'esprit, celui qui est le bienfaiteur immortel dans ce monde et dans l'éternité? »

Ils partirent aux premiers jours de l'été. Henri n'avait pas donné sa démission des places qu'il occupait à Berlin, il avait obtenu seulement un congé de plusieurs mois, et il en profita pour voir assez complétement la Russie. Son oncle, le baron Stieglitz, banquier à Saint-Pétersbourg, les reçut à bras ouverts. C'était un homme instruit, libéral, très dévoué à son neveu et qui avait pour sa nièce une tendre admiration. Si les projets de Charlotte ne se réalisèrent pas, si Henri Stieglitz ne trouva pas une chaire à l'université de Dorpat ou de Moscou, il retrouva du moins en Russie une partie de ses forces et de sa santé. La vue d'un pays nouveau, l'étude des mœurs, le mouvement, l'exercice, tout cela éveillait son esprit et l'arrachait à ses sombres pensées. Le poète des *Tableaux de l'Orient* aurait eu besoin d'une vie active; sa vocation poétique, puisqu'il voulait absolument être poète, c'était de courir le monde et de le peindre en courant. Plusieurs mois encore après son retour à Berlin, il ressentait vivement la salutaire action de ce voyage. « Henri est devenu un autre homme, écrivait Charlotte au baron Stieglitz; il fait gaiement

son travail de la bibliothèque, l'atmosphère des livres n'exerce plus d'influence malsaine sur son esprit, il a maints projets dans la tête, et déjà il s'est mis vaillamment à l'œuvre; j'espère que cette bonne veine va durer. » Comment ces espérances s'évanouirent-elles si promptement? Au mois de février 1834, Charlotte commençait une lettre par ces mots mélancoliques, empruntés au *Don Carlos* de Schiller : « Les beaux jours d'Aranjuez sont passés. » Le mal d'Henri venait d'éclater de nouveau avec une violence terrible. Un écrivain distingué, M. Théodore Mundt, qui voyait intimement Henri et Charlotte Stieglitz pendant cette douloureuse période, nous a laissé sur l'état de son ami des indications discrètes, voilées, et toutefois très significatives. Il est impossible de douter que la maladie du pauvre poète ne fût bien plutôt morale que physique; c'était l'esprit du moins, c'étaient les surexcitations et les mécomptes de l'esprit qui avaient causé les souffrances corporelles, et s'il était urgent de soigner ce corps si violemment ébranlé, il fallait surtout attaquer le mal à la racine en cherchant un remède pour l'âme. « L'exaltation de la sensibilité, dit M. Mundt, avait rompu l'harmonie naturelle, et livré la Psyché intérieure aux caprices désordonnés du sang. » Charlotte aussi, on le voit par ses lettres, était persuadée qu'il fallait agir sur l'âme. Elle commença toutefois par le traitement externe, si l'on peut ainsi parler; les médecins avaient conseillé au malade les bains de Kissingen, joli village de Bavière, situé sur les bords de la Saale, et dominé par les ruines du château de Bodenlauben. Ils y passèrent six semaines (août et septembre 1834). « Au moment de son départ, dit M. Théodore Mundt, mon pauvre ami était comme un enfant malade, sans courage, sans énergie, passivement résigné à la mort. Il ne savait plus rien faire par lui-même; quand ils arrivaient dans une ville, et qu'on ne trouvait pas immédiatement une chambre d'hôtel pour les recevoir, il restait immobile dans la rue et se mettait à pleurer. » Les eaux de Kissingen ne changèrent presque rien à la situation du malade; si les douleurs du corps étaient moins vives, l'affaissement intellectuel et moral n'avait point diminué. Toujours même inertie, même impuissance à reprendre possession de soi-même. Charlotte avait épuisé tous les moyens de ranimer cette âme engourdie : « Si cette léthargie se prolonge, se disait-elle, tout est fini pour jamais. L'heure décisive est venue; n'y eût-il qu'un remède pour l'arracher à la mort, quel qu'il soit, je l'emploierai. »

Un médecin avait-il dit devant Charlotte qu'une vive secousse morale pourrait triompher de cette paralysie? était-ce une idée qu'elle avait conçue elle-même, à force d'observer les péripéties du mal? On a pu lui suggérer cette pensée; il est certain qu'elle l'a nourrie, l'a développée avec une ardeur et une persévérance singulières. Elle

étudiait pour ainsi dire ce moyen de guérison; elle faisait des expériences en petit avant d'aller jusqu'au bout de son système. Un jour, pendant une promenade, Henri Stieglitz s'était assis sur un tronc d'arbre, et il demeurait plongé dans une sorte de stupeur; Charlotte, qui l'accompagnait, l'abandonna tout à coup, le laissa seul et s'en revint à la ville. Le lieu était solitaire; au bout de quelque temps, le malade comprit que sa femme n'était plus là. Réveillé soudain, il se leva, regarda autour de lui, sembla reprendre possession du monde et de lui-même, sentit enfin l'obligation de vivre et revint à sa maison dispos, alerte, heureux d'avoir vécu. L'expérience avait réussi, Charlotte ne l'oublia pas. Cette idée d'une secousse, d'une nécessité salutaire à subir, se retrouve sans cesse dans les notes écrites de sa main, quelquefois même dans ses lettres à son mari. Soit qu'elle délibère avec elle-même, soit qu'elle s'adresse au pauvre malade, des paroles à demi voilées annoncent l'approche d'un malheur, d'une séparation peut-être, qui forcera Stieglitz à redevenir un homme. Après l'inutile voyage à Kissingen, quand elle eut vu l'état du malade empirer de jour en jour, quand elle eut vu les douleurs physiques s'apaiser et au contraire la maladie morale, la paralysie intellectuelle, continuer ses effrayans progrès, la pensée sinistre qu'elle couvait depuis longtemps lui apparut d'heure en heure comme le seul moyen de salut pour son mari, et par conséquent comme une impérieuse obligation pour elle-même. C'est alors que la malheureuse exaltée, voulant préparer Henri Stieglitz, lui adressait devant M. Mundt ces paroles, très sages en apparence, dont le sens terrible ne fut connu que plus tard : « Nous sommes dans la vie comme les soldats dans la bataille. Il faut regarder la mort en face, à tout instant il faut être prêt à la recevoir. Viendra le moment où l'un de nous deux tombera. Si c'est moi que frappe la première balle, alors, mon bon, mon cher camarade, garde toujours ton rang, marche, marche toujours, avec un nouveau courage et une vigueur nouvelle. »

Avant de se résoudre à l'acte horrible qui fascinait son esprit comme l'idée d'un dévouement glorieux, Charlotte avait longtemps débattu le pour et le contre avec une logique passionnée. Ses lettres, ses notes, des fragmens intimes, maintes pages éparses qu'a publiées M. Mundt, composent pour le lecteur attentif une sorte de délibération solennelle et lugubre. On dirait le monologue d'une héroïne de tragédie, à la fin du quatrième acte, au moment qui va précipiter la catastrophe. « C'est moi, se dit Charlotte, qui suis cause de toutes les tortures de son esprit. Né poète, il avait besoin de rester longtemps jeune et de laisser fleurir son imagination au grand air, sans souci des choses matérielles de la vie. Quel âge avait-il quand il m'a aimée? Vingt ans à peine, et aussitôt, pour se

marier avec moi, il s'est astreint à de durs labeurs, il a conquis à la sueur de son front la place qui devait nous faire vivre, et cette place, pour lui, c'était une étouffante servitude. Il se croyait assez fort pour entretenir en lui l'inspiration au milieu des vulgaires soucis de son emploi; cette lutte de l'idéal et de la réalité a brisé le cerveau du poète. L'inspiration s'est enfuie, et il en est devenu fou de douleur. Ah! j'ai été son mauvais génie, moi qui avais l'ambition de lui donner des ailes! C'est à moi qu'il a sacrifié sa gloire. Puisque je peux aujourd'hui lui rendre la santé, la force, l'ardeur, l'inspiration, tout ce qui semble l'abandonner à jamais, comment hésiterais-je? Ce n'est pas trop de ma vie pour acquitter ma dette. Je mourrai, il le faut; Henri souffrira, mais il est digne de souffrir, et du sein de cette souffrance renaîtra son génie. Si pourtant,... terrible doute! si mon sacrifice allait être inutile; si ma mort ne réussissait pas à vaincre sa léthargie, à le régénérer dans l'amertume et dans les larmes!... Non, non, c'est impossible! Henri n'est pas un égoïste, encore moins un stoïcien superbe; le cœur est tout chez lui, c'est là qu'il faut l'atteindre pour le réveiller tout entier. Vingt fois, cent fois, j'ai fait l'épreuve de mes idées sur ce point; je sais où je vais, je sais où je frappe. » Ainsi, en son délire, s'exaltait l'insensée; ainsi aveuglée par ses sophismes, l'ardente et généreuse folle ne reculait pas devant le suicide pour accomplir ce qu'elle croyait un devoir.

Dès que son parti fut pris, une joie radieuse illumina son âme. Elle annonçait à tous la prochaine guérison du poète, au moment même où ses amis commençaient à s'inquiéter de la persistance du mal. Partis de Kissingen vers la fin de septembre, Henri et Charlotte, avant de rentrer à Berlin, avaient passé un mois à voyager dans le nord de l'Allemagne; ils étaient allés à Hanovre, à Arolsen, pour voir la famille d'Henri, et partout on avait remarqué la confiance de Charlotte. Quand elle revint à Berlin, elle était toute joyeuse. Elle rentra dans sa maison comme si elle eût rapporté de son voyage ce qu'elle cherchait depuis si longtemps, le salut de son mari, la santé de son corps et de son âme. A la servante qui vint lui ouvrir la porte, ses premières paroles furent celles-ci : « Courage! courage! nous allons commencer une vie nouvelle! » Singulière joie sans doute, joie fébrile, inquiétante; mais qui pouvait soupçonner tout ce qu'elle cachait d'horrible?

Deux mois s'écoulèrent. Charlotte n'avait fait que se confirmer de jour en jour dans son projet. Le 29 décembre, elle devait assister à une de ces soirées musicales, si appréciées en Allemagne, où les œuvres des grands maîtres sont religieusement exécutées devant un public choisi; vers six heures, elle prétexta une grande lassitude et décida son mari à partir seul. « Je reviendrai bientôt, dit Henri. —

Non, non, lui dit-elle avec insistance, il faut que tu entendes le concert jusqu'au bout. C'est une expérience à faire; il faut essayer une fois encore si tu peux écouter de la musique sans que ton repos en souffre. Efforce-toi de supporter ce Beethoven qui t'agite si violemment, lutte avec le puissant maître, et ne te laisse pas dompter par lui. Entends-tu? sois calme, mon Henri! sois calme, et reviens avec calme à la maison. Que deviendras-tu, maintenant que nous avons fait tout ce qui pouvait te guérir? Tu n'as plus de ressources que dans la résignation. Il faut donc que tu sois calme, que tu t'exerces à te posséder toi-même. Quand l'homme a sacrifié tout ce qu'il avait de plus précieux, alors seulement il gagne la délivrance et la paix. La paix! la paix! n'est-ce pas pour la donner aux hommes que notre Seigneur a fait le sacrifice de sa vie? » Ce furent ses dernières paroles; Henri, qui s'en souvint plus tard, n'y fit guère attention au moment où elle les prononça. Elle avait d'ailleurs, et depuis quelque temps surtout, l'habitude de prononcer des sentences bizarres, mystérieuses, comme pour réveiller cette intelligence assoupie et l'obliger à réfléchir. Il n'y eut pas d'autres adieux. On eût dit que, décidée à en finir, elle était impatiente de voir partir son mari; ce fut elle qui lui donna le signal en lui tendant la main. Henri pressa la main de Charlotte, l'embrassa au front, et sortit.

Charlotte était seule. C'était à sept heures qu'Henri s'était rendu au concert, et il devait en revenir vers neuf heures. Elle avait deux heures devant elle pour accomplir sa résolution. Il est impossible de croire qu'elle ait hésité un seul instant; point d'indécision, point de hâte non plus ni d'excitation fébrile. Tout atteste que ce calme effrayant ne s'est pas démenti une minute. M. Mundt, qui, le soir même, à titre d'ami, a pu faire une sorte d'enquête dans la maison désolée, M. Mundt, qui a recueilli tous les indices, consigné tous les témoignages, suit Charlotte pas à pas, pour ainsi dire, pendant ces deux terribles heures. Voyez-la, elle est assise devant ce bureau où tant de fois, pendant que son mari était absent, elle lui écrivait des notes, des pensées détachées, des plans de voyage ou de vie nouvelle, maintes fantaisies en prose ou en vers qui devaient le surprendre au retour, l'égayer, le réveiller; elle est assise, elle lui écrit ses adieux et ses recommandations dernières. L'écriture est ferme, les lettres sont grandes et nettement dessinées; elle veut frapper l'œil d'Henri en même temps qu'elle va frapper son âme; elle veut que ce soit là un testament durable, un testament qui sera consulté plus d'une fois, et que les pleurs n'effaceront pas. C'est un adieu et une règle de conduite. Elle est persuadée que cette lettre de mort contient un germe de vie, et elle s'applique à la tracer avec un soin superstitieux. L'obstination de sa folie n'empêche pas cependant que le cœur de la femme, de la compagne dévouée, ne ré-

clame encore ses droits; plus d'une larme, on le voit bien, a mouillé çà et là ces lignes impérieuses. Son testament achevé, elle se lève, quitte le salon et entre dans sa chambre. Elle ferme les portes, puis procède tranquillement à sa toilette de nuit. Elle se lave le visage, arrange sa coiffure, et enferme ses cheveux sous le bonnet le plus joli et le plus blanc qu'elle ait trouvé. Son peignoir aussi est d'une blancheur éclatante; elle veut mourir décemment et que son image reste dans la mémoire d'Henri, noble encore et gracieuse au sein de la mort. Henri avait acheté un couteau-poignard le jour où il était parti avec elle pour les bords du Rhin, le lendemain de leur mariage, au mois de juillet 1828; elle tient ce poignard à la main, et elle entre dans son lit. Dès qu'elle est couchée, que sa tête repose sur l'oreiller, et que sans doute elle a adressé à Henri un dernier souvenir avec une invocation suprême à Dieu, elle appuie la lame d'acier sur sa poitrine et se l'enfonce profondément dans le cœur. Ensuite elle retire le poignard sanglant et le place auprès d'elle sur le lit. De sa main droite, elle couvre sa blessure; de la gauche, elle attire le drap jusqu'au-dessous de son visage, et reste là, immobile, attendant la mort en silence. Pas un cri, pas un soupir ne s'échappa de sa poitrine déchirée. A la fin cependant, toute l'énergie de son âme ne put contenir d'involontaires gémissemens; sa respiration haletante, suffoquée, la trahissait malgré elle. La servante qui veillait dans l'antichambre accourt aussitôt, essaie vainement d'ouvrir, et appelle des voisins à son aide; quand on enfonça la porte, Charlotte Stieglitz venait d'expirer...

Pourquoi le neveu d'Henri Stieglitz a-t-il réveillé ces affreux souvenirs en publiant la correspondance du poète avec sa fiancée? En vérité, je ne saurais le dire. Si M. Louis Cürtze a voulu honorer la mémoire d'Henri Stieglitz et repousser les accusations calomnieuses dont il a été l'objet, sa sollicitude est bien tardive, et il y a longtemps qu'elle n'était plus nécessaire. Je sais bien qu'après le fatal événement dont nous venons de parler, bien des esprits se mirent à glorifier Charlotte comme une héroïque victime. C'était le moment où le saint-simonisme venait de pénétrer dans la littérature de nos voisins; les écrivains de la *Jeune Allemagne* prêchaient sur tous les tons l'émancipation de la femme et la réforme de la société; le suicide de Charlotte Stieglitz offrait un texte commode à ces rêveurs, et les déclamations ne manquèrent pas. Quel monde, s'écriait-on, que celui où une femme telle que Charlotte Stieglitz, un cœur si pur, une âme si belle, une intelligence si riche, est obligée de chercher un refuge dans la mort pour échapper à une situation intolérable! Ces non-sens, et bien d'autres encore, étaient presque devenus un lieu-commun dans la littérature sentimentale de 1835 à 1840. M. Théodore Mundt, qui s'est distingué depuis cette époque par de

solides travaux et qui tout récemment encore vient de publier deux remarquables volumes sur l'Italie, M. Mundt, alors un des chefs de la *Jeune Allemagne*, ne craignit pas de présenter Charlotte comme une sainte dont le christianisme de notre siècle a droit de s'enorgueillir. Il traitait de pharisiens ceux qui réprouvaient son crime, et s'écriait avec emphase : « Il y a ici bien plus que la Lucrèce romaine qui sacrifia sa vie au sentiment de l'honneur, et dont poètes et peintres ont livré de si belles images à notre admiration. Ce n'est pas d'admiration qu'il s'agit à l'égard de Charlotte, non, il faut contempler avec une émotion sainte un type sublime de l'humanité, un être plein de vie, orné de tous les dons, à qui le sentiment chrétien donne la force de se précipiter dans la mort (1). » Bien que M. Théodore Mundt ne dise rien de fâcheux assurément sur le compte d'Henri Stieglitz, il résulte de toutes ces phrases pompeuses que Charlotte avait souffert, qu'elle n'avait pas trouvé dans son mariage ce qu'elle avait le droit d'en attendre, que par conséquent Henri Stieglitz était coupable, et peu à peu en effet cette opinion s'accrédita; on affirmait que Charlotte avait été longtemps victime des violences de son mari. Cette opinion, née dans un moment où l'esprit public est naturellement porté à des conjectures de toute sorte, ne tarda pas cependant à se dissiper; on sut bientôt qu'Henri Stieglitz avait toujours aimé Charlotte, que Charlotte l'aimait aussi, que sa mort même serait inexplicable sans cet amour, et M. Louis Cürtze, en fournissant de nouvelles preuves sur ce point, n'a rien ajouté à ce qu'on savait déjà. Quel est donc l'intérêt de sa publication? Un intérêt très vif, dont M. Louis Cürtze ne paraît pas s'être rendu compte. Il a donné sans doute, et c'était là son intention, des détails charmans sur l'esprit d'Henri Stieglitz, sur ses rêves de jeunesse, sur son enthousiasme de la poésie et de l'art; mais il nous a fourni en même temps, et je crois qu'il n'y songeait guère, le moyen de connaître avec plus de précision les égaremens de ces deux âmes; il nous a permis de comprendre que si Henri et Charlotte Stieglitz s'aimaient beaucoup, ils ne s'aimaient pas de l'amour vrai; il a obligé enfin la critique littéraire et morale à juger bien plus sévèrement qu'on ne le faisait jadis les deux héros de cette douloureuse histoire.

Le mal d'Henri Stieglitz, la faute qui a désolé sa vie, c'est la vanité unie à l'entêtement. Il se croyait poète, il se croyait appelé à égaler un jour les créations des plus grands maîtres, parce qu'il avait un vif sentiment du beau, et malgré des avertissemens sans nombre, il s'est obstiné à suivre une voie qui n'était pas la sienne. Il y a longtemps que la sagesse antique a dit au poète : Consultez

(1) *Charlotte Stieglitz, ein Denkmal.* 1 vol. in-4°; Berlin 1835.

vos forces, ne chargez pas vos épaules d'un poids qu'elles ne pourront soulever.

> Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
> Viribus, et versate diù quid ferre recusent,
> Quid valeant humeri.

Si Henri Stieglitz eût écouté ces conseils, il se serait épargné bien des tortures morales, et ses brillantes facultés eussent trouvé leur emploi. Aimait-il véritablement Charlotte Willhoeft? Les détails que nous avons donnés ne laissent guère de doute sur ce point; c'était lui-même qu'il aimait, c'était sa propre image, poétiquement transfigurée, qu'il était heureux de contempler, comme dans un miroir, dans l'enthousiasme trop confiant de la jeune femme. Charlotte, à son tour, était-elle aussi dévouée qu'elle a pu le paraître? Il y a bien des choses qui se contredisent dans les replis de ce caractère étrange. La vanité opiniâtre est aussi un de ses mobiles : elle avait rêvé le bonheur d'inspirer un artiste de génie et de partager sa gloire; quand elle vit s'évanouir sa chimère, elle n'eut pas la force de supporter une telle humiliation. J'entrevois bien de l'orgueil dans ce dévouement qui s'affiche sans cesse; j'ai beau vouloir excuser Charlotte, j'ai beau rassembler dans mon récit toutes les circonstances qui peuvent atténuer son crime : ma conscience me dit que c'est là une tragédie lentement combinée, obstinément développée, et que toutes les péripéties sont trop prévues pour que le dernier acte nous émeuve. Supposez Charlotte vraiment dévouée à la tâche que lui imposerait son amour; elle éclairera son mari, elle le ramènera par la main dans la voie plus modeste où son intelligence doit se ranimer et fleurir, elle se gardera surtout d'exciter sa vanité poétique, sachant bien qu'à cette excitation artificielle succédera bientôt le désespoir de l'impuissance. Un écrivain allemand a dit : « Une femme plus simple, moins spirituelle, moins vive, moins artiste, aurait sauvé Stieglitz. » Rien de plus vrai. En lisant cette histoire, on songe involontairement à ces simples et bonnes compagnes des grands poètes, Marie de Lampérières, Catherine Romanet, auprès desquelles Corneille et Racine, dans la simplicité de leur cœur, écrivaient leurs chefs-d'œuvre. L'Allemagne, le pays des mœurs patriarcales et des vertus de famille, aurait beaucoup d'exemples pareils à citer. Charlotte elle-même sentait vivement la grâce et l'efficacité d'un tel rôle. Un jour, à Prague, Charlotte et Henri étaient allés voir un peintre, M. Fuhrich, et Charlotte écrivait le lendemain à un ami : « Jamais je n'oublierai sa femme. Quelle simplicité! et que cette simplicité est touchante, unie à un sentiment si profond, à une intelligence si ouverte! Son image est toujours devant moi comme une figure du vieux temps, comme la femme de quelque vieil ar-

tiste dans la Nuremberg du moyen âge. » Pourquoi donc n'a-t-elle pas voulu être ce qu'elle sentait si bien? A ce type des femmes allemandes pourquoi substituer un type si différent, une magicienne tragique, une Circé brillante et funeste?

Bien des causes ont pu contribuer à nourrir l'exaltation de Charlotte Stieglitz. La période où elle a vécu était un moment de crise pour l'Allemagne; jamais on n'avait vu plus de trouble dans la pensée publique, jamais plus de systèmes, de rêveries, d'aspirations incohérentes n'avaient surexcité les esprits. Les idées des Germains primitifs sur la vertu prophétique de la femme, combinées d'une façon fort étrange avec les prétentions du saint-simonisme, étaient devenues une sorte d'évangile féminin prêché par des missionnaires tour à tour mystiques ou sensuels. Les âmes les plus chastes, comme Charlotte par exemple, y trouvaient des alimens à leur activité inquiète, aussi bien que les plus ardentes natures. On voyait de tous côtés se produire des Vellédas. La manière dont certains critiques glorifiaient Rachel de Varnhagen et Bettina d'Arnim allumait dans plus d'un cœur des convoitises passionnées. Le collége des prêtresses de l'art et du génie augmentait de jour en jour. On voit dans les lettres et les fragmens de Charlotte Stieglitz combien l'exemple de Rachel et de Bettina préoccupait sa pensée. En même temps cette religion de la sensibilité était, pour beaucoup de personnes, une espèce de réaction contre le système de Hegel, une réplique à ce dogmatisme impérieux qui anéantissait toute vie individuelle, et ne laissait subsister dans le drame du monde qu'un seul acteur : l'éternelle raison accomplissant son labeur infini. Henri et Charlotte Stieglitz connaissaient personnellement Hegel; après la mort du philosophe, Charlotte avait des relations assez fréquentes avec sa veuve, et, à voir le ton un peu dédaigneux qu'elle prend en parlant de cette personne si simple, si modeste, on croit l'entendre dire : « Si j'avais été la compagne d'un tel homme, j'aurais bien su modifier son système; la sensibilité, cette révélation sainte, aurait réclamé sa part, et la raison n'eût pas étouffé la vie du cœur. » N'ayant pu agir sur le génie de Hegel, Charlotte voulait protester du moins contre la tyrannie de la raison hégélienne. Elle le dit expressément dans les notes qu'a publiées M. Mundt : « Hegel est mort, le puissant, le profond penseur; or, comme aucun de ses disciples n'est de force à le remplacer, il y aura (tôt ou tard? je ne sais, mais la chose est nécessaire), il y aura une période où l'on verra renaître le sentiment, l'amour, la foi, toutes les belles divinités opprimées, écrasées par le despotisme brutal de l'esprit absolu; oui, elles se relèveront d'autant plus fortes, cela est infaillible. » Cet amour, cette foi, quel devait en être l'objet? Si Charlotte n'en dit rien, sa vie et sa mort nous l'expriment trop clairement : amour vague, foi confuse, incohé-

rentes effusions de la sensibilité, voilà ce qui sortira de cette réaction. Il faut pourtant une religion à ces âmes impatientes d'aimer et de pleurer; cette religion, ce sera le culte des héros. Bettina adore Goethe, Charlotte veut créer un Goethe nouveau qui sera son idole et son œuvre. Ah! rien de plus beau sans doute que les hommages rendus aux héros de la vie morale, à ceux qui ont accompli leur tâche ici-bas, et qui, n'étant plus sujets à nos misères, nous apparaissent transfigurés par la gloire! L'enthousiasme de tout un peuple pour un Klopstock, un Goethe, un Schiller, est un de ces spectacles qui fortifient le sentiment moral chez l'homme et réjouissent le cœur de Dieu; mais professer ce culte pour un héros qui n'existe pas encore! adorer un génie à venir! voilà certes une puérile folie. Si l'idole se brise avant d'être formée, que deviendra le prêtre? L'idole de Charlotte s'est brisée, et Charlotte s'est tuée de dépit. Y a-t-il en tout cela la moindre trace de sentiment religieux? C'est une pensée chrétienne, dit M. Mundt, qui a inspiré Charlotte à sa dernière heure. Hélas! c'est le contraire qui est vrai : Charlotte n'était point chrétienne, et voilà pourquoi elle est morte.

On me dira peut-être : pourquoi un jugement si sévère? Charlotte Stieglitz n'a pas joué la comédie de la vanité; quels que fussent les égaremens de son intelligence, c'était une créature de noble race. Le martyr d'une erreur n'en est pas moins un martyr. Si elle a péché par orgueil, sa mort est l'expiation de sa faute. Peut-on méconnaître le dévouement d'une femme qui fait sans hésiter le sacrifice de sa vie, quand elle croit que ce sacrifice est nécessaire au salut de celui qu'elle aime? — Non, répondrai-je, ne parlez pas de ce dévouement horrible; invoquez seulement l'excuse de la folie. Quelle perversion de toutes les idées morales et de tous les sentimens religieux dans cette pensée de Charlotte : Je me tuerai, mon mari revivra! Alfred de Musset a dit dans *la Nuit de Mai :*

> Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
> . . . . . .
> Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
> Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Mais ces douleurs qui régénèrent, est-ce à l'homme qu'il appartient de les infliger volontairement à ses semblables? Dieu seul peut les distribuer d'une manière féconde, c'est Dieu seul qui frappe et qui relève. Quand une créature humaine prétend exercer ce rôle, elle usurpe sottement les droits de la Providence, et son action, si tragique, si émouvante qu'elle puisse sembler d'abord, devient aussi ridicule par les résultats qu'elle était au fond blasphématoire et impie.

Qu'a-t-il produit en effet, ce dévouement sublime? Charlotte,

avant de se percer le cœur, avait écrit ces mots à Henri : « Tu ne pouvais pas devenir plus malheureux, ô mon bien-aimé! mais tu peux devenir plus heureux, grâce à un malheur véritable. Il y a souvent une merveilleuse bénédiction sur le malheur; certainement cette bénédiction descendra sur toi! nous souffrions tous deux de la même souffrance. Qu'aucun reproche ne soit jamais dirigé contre toi : tu m'as beaucoup aimée! tu vas te trouver désormais dans une situation meilleure, bien meilleure; pourquoi cela? Je le sens et ne trouve pas de mots pour le dire. Nous nous retrouverons un jour, plus libres, plus dégagés de nos liens! Mais il faut d'abord que tu achèves ici la tâche de ta vie, il faut que tu fasses vaillamment ta route par le monde. Salue tous ceux que j'aimais et qui me payaient de retour. Adieu, à revoir dans l'éternité. Ta Charlotte. » Et elle avait ajouté plus bas : « Ne te montre pas faible. Sois calme, sois fort, sois grand. » Comment Henri Stieglitz a-t-il répondu à ces recommandations? Ce génie que Charlotte devait faire jaillir miraculeusement de l'âme réveillée d'Henri, qu'est-il devenu? Pendant quinze années, le malheureux poète a erré comme une ombre à travers l'Allemagne et l'Italie. Le souvenir de la soirée du 29 décembre 1834 semblait peser sur lui comme un odieux cauchemar. Son corps était guéri, son âme était plus souffrante que jamais. Il ne put rester longtemps à Berlin : il partit pour Munich, où il vécut plusieurs mois dans les ateliers des artistes; puis, entraîné par son inquiétude, par son besoin de se dérober aux hommes et de fuir la vie active, il courut se cacher dans les montagnes du Tyrol. Il se décida enfin à quitter l'Allemagne sans esprit de retour, et alla se fixer à Venise. Bien qu'il n'eût pas renoncé à la poésie, il produisit peu pendant ces quinze années, et sans la triste célébrité de son nom, les œuvres qu'il publia depuis la mort de Charlotte auraient à peine mérité quelques lignes dans l'histoire littéraire. Cette célébrité même ne lui fut pas favorable; on lut avidement ses vers, et on n'y trouva rien. Ici, c'était un *Adieu à Berlin*, poème humoristique où le monde littéraire de la capitale de la Prusse était peint avec une certaine vivacité; là, c'était un drame lyrique, *la Fête de Bacchus*, espèce de symbole philosophique et social, symbole très obscur, très peu intelligible, admiré d'un petit cercle d'amis et condamné par la critique impartiale. Il faut citer encore un recueil de chants intitulé *Échos des montagnes de la Bavière et du Tyrol*, une cantate dramatique en l'honneur de Mozart exécutée sur le théâtre royal de Munich, et des récits de voyage insérés dans les journaux. Son dernier ouvrage, *Souvenirs de Rome et des états de l'église pendant la première année de leur rajeunissement*, est un tableau assez curieux des commencemens du pontificat de Pie IX. Henri Stieglitz raconte ce qu'il a vu à Rome en 1847 et dans les pre-

miers mois de 1848; il parle de Pie IX avec un sentiment libéral et respectueux qui l'honore. Ce n'était pas là cependant le grand poète à qui le suicide de Charlotte devait rendre violemment son inspiration disparue. Le 24 août 1849, Henri Stieglitz mourut à Venise du choléra; il aurait pu vivre bien des années encore sans réaliser jamais l'idéal que Charlotte lui avait tracé avec la pointe sanglante de son poignard.

Le sacrifice de Charlotte fut donc un sacrifice inutile autant qu'un sacrifice coupable; on l'avait dit depuis longtemps, et la publication des lettres d'Henri Stieglitz est une occasion de le répéter. Pour nous, au moment où cette correspondance reporte notre esprit sur une période d'exaltation généreuse et folle, au moment où nous traçons cette page de l'histoire intellectuelle et morale de notre siècle, nous n'avons certes pas l'intention de prêcher nos contemporains. Les réflexions que nous venons de faire, on le voit bien, ne s'adressent pas aux générations présentes. Ceux qui liront cet épisode ne ressemblent pas au public qui se passionnait, il y a vingt-cinq ans, pour la malheureuse héroïne. Ce n'est pas de cette exaltation maladive que nous devons désormais nous défier. Il n'y a plus de rêveur, j'imagine, qui aime la poésie jusqu'à en devenir fou, si l'idéal entrevu lui échappe; il n'y a plus de femme qui ait l'ambition de créer un poète au prix même de sa vie. D'autres préoccupations ont succédé aux nobles inquiétudes de l'âme. Avons-nous donc eu tort de prendre des conclusions si sévères sur Henri et Charlotte Stieglitz? Nous ne le pensons pas. Toutes ces choses se tiennent. L'enthousiasme mal dirigé engendre la réaction du matérialisme. Les générations qui s'exaltent à faux pour des principes déclamatoires sont remplacées par les générations qui nient les principes les plus saints. On mourait hier pour des rêveries ardentes, on vit aujourd'hui pour des réalités vulgaires. C'est toujours la mort. A Dieu ne plaise que nous regrettions une période où tant d'idées malsaines fermentaient dans les esprits! Si elle a été le commencement de nos misères d'aujourd'hui, nous devons espérer que le cercle a été parcouru, et que la guérison est proche. Ne glorifions pas le faux idéalisme en haine de la vulgarité morale. Des deux côtés, sous des formes différentes, j'aperçois toujours le suicide. Celui-là seul sait vivre qui, concevant de grands désirs, plaçant haut son idéal, se résigne pourtant avec courage aux plus douloureux mécomptes, et qui, aussi éloigné de l'exaltation subtile que de la platitude grossière, associe dans son cœur l'enthousiasme et la règle.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

DE

# L'ALIMENTATION PUBLIQUE

## LE THÉ

### SON RÔLE HYGIÉNIQUE ET SES DIVERSES PRÉPARATIONS.

Trois plantes exotiques fournissent la base des principales boissons alimentaires et aromatiques introduites aujourd'hui dans le régime habituel des nations. Depuis l'époque où l'usage de ces boissons s'est établi, toutes n'ont pas rencontré une faveur égale. Pour des causes que nous chercherons à expliquer, c'est tantôt l'une, tantôt l'autre, qui a dominé dans la consommation générale; chacune de ces boissons salutaires n'en concourt pas moins pour sa part à développer le bienfaisant usage du sucre et à diminuer le dangereux abus des liqueurs et préparations alcooliques.

On sait déjà comment on obtient du périsperme ou noyau d'une petite cerise aigrelette cueillie sur un arbrisseau originaire d'Arabie le produit remarquable connu sous le nom de café; on sait aussi comment d'un fruit beaucoup plus volumineux on extrait les nombreuses amandes qui constituent le cacao (1). On prépare la boisson connue sous le nom de thé avec des produits en apparence bien différens, avec les feuilles d'un arbrisseau qui, dans certaines circonstances favorables de culture, atteint presque les proportions d'un arbre de moyenne grandeur. La culture de l'arbre à thé, la

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre et du 1er novembre 1859.

dessiccation et l'exportation des précieuses feuilles d'où l'on tire le breuvage si recherché en Chine et dans l'Europe du nord, le rôle alimentaire de la plante aromatique, marquent l'ordre et les divisions naturelles d'une étude dont le but principal serait de rechercher l'influence que peut exercer l'usage du thé sur l'hygiène et la salubrité publique.

## I.

C'est dans la famille des *camellias* (1) que les botanistes rangent la plante originaire de la Chine appelée *tcha* dans le Céleste-Empire, *tsjaa* au Japon, *tea* en Angleterre, et *thé* en France. Pour le consommateur, il n'existe guère que deux thés, le *vert* et le *noir*, qui cependant ne diffèrent l'un de l'autre que par les effets des procédés de conservation. La science distingue le *thea viridis* ou thé vert (c'est la variété que l'on cultive le plus généralement) du *thea bohæa*, recueilli, comme l'indique son nom, dans la province chinoise de Bohee, et du *thea latifolia* ou thé à larges feuilles. C'est au savant voyageur Kæmpfer qu'on doit les premières notions exactes sur cette plante, vaguement désignée comme une herbe par Leinschotten, omise par Tournefort dans sa classification méthodique, et classée à son vrai rang, d'après Kæmpfer, par Desfontaines, Ventenat, de Jussieu, Richard et de Mirbel (2). Quant aux propriétés aromatiques du thé, aux moyens d'en obtenir une suave et bienfaisante boisson, la Chine et le Japon les connurent à des temps très reculés, et en livrèrent aussitôt le secret à l'Inde, à l'Arabie et à la Perse. L'usage du thé ne se répandit au contraire que fort tard en Europe. C'est dans le cours du XVII^e siècle que l'on commença d'y apprécier, grâce aux armateurs hollandais (3), la boisson tirée de la plante chi-

(1) Ainsi nommés du missionnaire morave Camellus.

(2) Cette classification offrait quelques difficultés par suite des variations qui se produisent sous certaines influences dans la plante, dont les organes foliacés offrent d'ailleurs diverses particularités remarquables. Ainsi, dans une étude micrographique faite en commun, nous avons découvert, M. de Mirbel et moi, une structure propre aux feuilles persistantes, et qu'on retrouve dans celles du *thea viridis* quand elles sont arrivées à leur complet développement. Des organismes nouveaux, sortes de renforts qui traversent le parenchyme, s'étendent par degrés de l'une des faces du limbe vers l'autre, et offrent l'aspect de cellules cylindroïdes irrégulières, étendant de nombreuses ramifications sous l'épiderme de chacune des deux faces des feuilles du *thea viridis*. Nous avons dessiné ces singuliers organes, agrandis cinq cents fois par le microscope, ainsi que les glandes spéciales disséminées en grand nombre dans les mêmes feuilles et qui recèlent la secrétion de la précieuse essence, cause primitive de l'arome du thé. (Voyez le tome XXII des *Mémoires de l'Académie des Sciences*.)

(3) L'habileté des Chinois vis-à-vis des Européens ne brilla guère dans leurs premières opérations commerciales sur le thé. Les négocians néerlandais, voulant obtenir le

noise. En 1769, l'Angleterre ne recevait cependant que cinquante-six kilos de thé de la compagnie hollandaise des Indes (1). Quelques années plus tôt, en 1763, le capitaine suédois Eckberg avait pu amener vivant en Europe le frêle arbrisseau, grâce aux précautions qu'il avait prises en plaçant, d'après les conseils de Linné, à son départ de Canton pour Gothenbourg, des graines de l'arbre à thé, fraîchement recueillies, dans des pots remplis de terre argilo-sableuse. En définitive, le rôle principal dans la culture et dans la préparation du thé reste à la Chine, mieux placée qu'aucun autre pays pour exploiter cette ressource naturelle; c'est là aussi qu'il faut étudier les opérations destinées à introduire ce précieux produit dans l'usage et dans la consommation de l'Europe.

Les terres regardées comme les plus favorables à la végétation productive du thé se trouvent en Chine sur les coteaux situés entre le 45e parallèle et l'équateur, plus particulièrement encore du 25e au 33e degré de latitude, où les températures estivales de juillet et août oscillent entre 33 et 38 degrés, tandis que, durant les mois d'hiver les plus froids, le thermomètre peut descendre à zéro. Partout en Chine on a pu constater que les terrains bas et humides, les plaines mal égouttées, qui conviennent à la culture du riz, sont très défavorables à la végétation du thé. Cet arbrisseau exige à la fois un air habituellement humide et un sol comparativement sec, léger, sablonneux, mais assez fertile pour se passer de riches fumures, et compenser par la nourriture abondante fournie à la plante l'affaiblissement que ne peut manquer de produire la cueillette répétée des feuilles. Ce n'est qu'exceptionnellement, et avec beaucoup de ménagemens, que dans cette culture on peut mettre à profit les irrigations. Si l'eau et l'humidité sont indispensables à certaines époques pour le succès de la plantation, il faut les attendre seulement des phénomènes météoriques, brouillards et pluies, qui se reproduisent assez régulièrement dans les contrées privilégiées pour la culture du thé. On a signalé, il est vrai, les beaux résultats obtenus dans les plantations du district de Hwuy-chow, établies en plaine, non loin de la ville de Tun-che, mais il importe de faire remarquer que des coteaux avoisinent ces plantations florissantes, traversées d'ailleurs par une rivière encaissée de cinq ou six mètres,

précieux produit par voie d'échange, expédièrent en Chine une certaine quantité de feuilles sèches de sauge, dont l'infusion odorante était renommée en Hollande pour combattre diverses affections morbides. En retour de trois livres de feuilles de sauge, dont ils durent médiocrement goûter la saveur, les Chinois donnèrent une livre de leur thé aux spéculateurs européens, et ceux-ci, bien avisés, vendirent de 30 à 100 fr. cette livre de thé, qui leur revenait à 50 centimes environ.

(1) En 1833, l'importation du thé s'élevait à 10 millions de kilos dans le royaume-uni; plus que triplée vingt-cinq ans après, elle y dépassa 34 millions en 1858.

qui offre ainsi un moyen naturel d'assainissement ou d'égouttage spontané des eaux souterraines.

En Chine, les pluies abondantes commencent vers la fin du mois d'avril, et par intervalles assez rapprochés se reproduisent jusqu'au mois de juin. Ce n'est précisément qu'à l'époque où l'air se charge de vapeurs aqueuses que les premiers bourgeons et les jeunes feuilles encore couvertes d'un léger duvet, destinés à la préparation du thé péko, le plus estimé, doivent être cueillis, car alors la plante n'est pas exposée à se dessécher vers les extrémités grêles de ses rameaux. D'ailleurs les pluies sur lesquelles on a dû compter tombent bientôt d'une façon assez abondante pour favoriser la pousse et le développement des secondes feuilles, qui fournissent la plus grande et la plus importante partie de la récolte.

Le thé généralement se propage à l'aide des semis; les graines globuleuses oléifères de cette plante ne conservent leurs propriétés germinatrices que stratifiées sous la terre. On les dépose dans de petites cavités creusées en quinconce à des distances de 1 mètre, 1 mètre 1/2 ou 2 mètres au plus, les unes des autres, réservant le maximum d'espace pour les cultures effectuées sur les terres les plus riches et réciproquement. Il n'y a plus guère d'autres soins à donner ensuite à la plantation que d'enlever les herbes parasites et de biner la superficie du sol. Avant de cueillir les feuilles, on attend qu'une végétation de trois années ait donné à l'arbuste une force suffisante. Parfois on le recèpe près du tronc afin d'obtenir des rejetons plus vigoureux.

Les fermes nombreuses, mais de peu d'étendue, de 2 ou 4 hectares environ, où l'on cultive le thé, dans les provinces du nord de la Chine, présentent pour la plupart un terrain très fertile et légèrement sablonneux. Chaque fermier réserve sur le produit de sa petite plantation l'approvisionnement nécessaire à la consommation de la famille; le surplus est destiné à la vente. La classe des petits cultivateurs en Chine a conservé des mœurs patriarcales : on remarque dans tous les travaux agricoles la direction suprême imprimée au groupe des travailleurs, hommes, femmes et enfans, par le chef vénéré, grand-père ou aïeul. C'est à la coopération active de toute une famille dans les opérations rurales, et au prix modique de la nourriture, composée principalement de riz, de poissons et de plantes alimentaires (courges, tubercules, fruits), que l'on doit attribuer le bon marché de la main-d'œuvre, qui rendrait en beaucoup de cas la concurrence bien difficile avec les produits chinois.

Dans l'intérieur des terres, vers la région montagneuse du Fokien (*pays heureux*), à 600 ou 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, se rencontrent les principaux districts à *thé noir*, d'où vient

la plus grande partie des produits consommés en Angleterre, en Hollande, en Belgique et en France. La température du district de Foo-chow-soo, dans cette région, est intermédiaire entre celle de Hong-kong au sud et celle de Shang-haï au nord; elle atteint de 30 à 36°6 du thermomètre centésimal français de juin à la fin de juillet, et descend de 33 à 35 degrés durant l'intervalle qui sépare les mois d'août et de janvier. On comprendra sans peine que, sur les coteaux du Fo-kien, situés au sud, la plante, végétant sous un climat plus chaud, parvienne à une plus grande hauteur, qu'ainsi les arbustes à thé noir près de Foo-chow soient plus élevés que les arbrisseaux des districts à thés verts du nord. Ces distinctions au surplus entre les contrées à thé vert et à thé noir ne sont fondées que sur les habitudes locales de la fabrication, car, après de longues incertitudes et de nombreuses controverses, il demeure aujourd'hui constant, suivant les auteurs et les voyageurs les plus accrédités, que les deux sortes de produits, si différens quant à leur action dans l'économie animale, sont obtenues dans les meilleures fermes chinoises avec les feuilles de la même plante, désignée par les botanistes sous le nom de *thea viridis*.

Les caractères distinctifs entre les thés *noir* et *vert*, quelque notables qu'ils soient, dépendent des procédés particuliers de préparation; mais ces thés ont aussi des caractères communs. Ce qui est généralement reconnu par exemple, c'est que les premières pousses des arbustes, jeunes organes foliacés couverts encore de leur duvet à reflets blanchâtres, donneront toujours le thé le plus délicat, doué de l'arome le plus suave; la deuxième cueillette des feuilles, plus développées, produira toujours aussi les thés les plus abondans, parmi lesquels se rencontrent la plupart des qualités commerciales estimées généralement en usage; en récoltant les troisièmes et quatrièmes feuilles, plus grandes encore, offrant une plus forte structure, un tissu plus résistant, on ne saurait obtenir que les thés, verts ou bruns, moins agréables au goût, exhalant une odeur moins douce et n'ayant qu'une moindre valeur commerciale.

Suivant l'âge des feuilles recueillies, les procédés de dessiccation varient. On obtient le *thé vert normal* par une dessiccation assez rapide pour ne laisser que peu de prise aux fermentations ou altérations spontanées, et conserver ainsi le plus possible aux feuilles la coloration naturelle; on produit le *thé noir* par une méthode différente : la dessiccation s'effectue plus lentement, et la feuille est ainsi livrée à une sorte de macération qui en modifie la couleur et rend aussi moins actives les propriétés de la plante. Ces deux méthodes de dessiccation rappellent les procédés de fanage usités dans nos campagnes, et qui nous donnent soit les foins desséchés ra-

pidement, dont la couleur verdâtre a peu changé, soit les *foins bruns*, obtenus à l'aide d'altérations particulières. Pour les fourrages comme pour le thé, ces différences de couleur correspondent à des différences de propriétés. On a remarqué en France que d'assez notables dérangemens survenaient dans la santé des animaux nourris avec des fourrages verts, tandis qu'on obtenait d'excellens effets des mêmes plantes, soumises à une simple macération en tas durant 36 ou 48 heures. Un de nos plus habiles agronomes, M. Decrombecque, a fondé sur ces observations une méthode qui lui permet d'utiliser dans les rations alimentaires de ses animaux toutes les feuilles vertes récoltées dans ses exploitations rurales. D'autres éleveurs, amis du progrès, ont été amenés à des tentatives plus hardies encore par l'analogie qu'on vient de signaler entre les procédés de préparation du thé et des foins. Ils ont essayé, non sans succès, d'appliquer des *infusions de foin* à l'alimentation des jeunes animaux de l'espèce bovine. Les analyses faites de ces liquides par un savant professeur de chimie ont constaté que dans cette série d'expériences les novateurs étaient complétement d'accord avec les données fondamentales de la science.

Il ne suffit pas toutefois d'exposer en traits généraux les principes de la culture et de la préparation du thé : c'est la pratique même qu'il faut étudier. Plaçons-nous un moment au milieu d'une famille chinoise, comprenant deux ou trois générations de travailleurs. Hommes, femmes, vieillards, enfans, chacun ici a son rôle. La première cueillette donnera, on le sait déjà, le thé le plus fin. C'est vers le 15 avril qu'on effectue cette importante récolte dans les nombreuses fermes des districts à thé vert du nord, aux environs de Ning-po. Les feuilles subissent sur un feu léger deux dessiccations entre lesquelles a lieu une exposition à l'air. Ce premier produit est tellement supérieur par la finesse de l'arome, qu'on le réserve pour un commerce exceptionnel, ou pour être offert en cadeau aux personnages éminens de l'empire. Il est connu sous la dénomination de *jeune hyson*, qui indique l'état des folioles encore jeunes employées à le préparer. On s'expliquera aisément le haut prix et la rareté du *jeune hyson*, si l'on tient compte des circonstances de la récolte. Non-seulement en effet les bourgeons d'un faible volume produisent peu et nécessitent une main-d'œuvre dispendieuse, mais encore, en enlevant ainsi aux arbustes une proportion notable de leur séve ascendante avant que les organes foliacés soient assez développés pour puiser dans l'atmosphère une partie de leur nourriture, on affaiblit la plante, et la production totale s'amoindrit.

Cependant, lorsque les pluies sur lesquelles on compte dans cette saison surviennent à temps, que la terre détrempée est en outre

assez fertile pour fournir en abondance une séve nouvelle, le mal est bientôt réparé : la végétation reprend son cours avec vigueur, et dès les premières journées du mois de mai un riche feuillage aux teintes vertes foncées décore les plantations, et fournit la récolte la plus abondante, doublement productive, car le thé qui en provient est d'une qualité meilleure et d'un prix plus élevé que celui des deux ou trois cueillettes suivantes. Alors aussi la fleur de l'arbuste est passée, les capsules renfermant les graines n'ont atteint que moitié de leur volume; on les récolte avec les premières feuilles, dont elles augmentent un peu le poids sans nuire à la qualité du produit.

A chacune des trois ou quatre époques de la récolte, en même temps que s'effectue la cueillette des feuilles, les travaux de la préparation commencent et se continuent dans l'ordre suivant. Les feuilles, entassées dans des paniers de bambou et de jonc, sont apportées aux ateliers de séchage, établis sous des hangars légers. Les principaux ustensiles de ces usines peu dispendieuses sont de petites bassines en tôle encastrées au nombre de deux, trois, quatre ou davantage, à la suite les unes des autres sur un seul fourneau horizontal, recevant d'un foyer ordinaire la flamme qui s'étend sous les fonds de toutes les bassines, avant de se rendre dans un tronçon de cheminée verticale d'où la fumée s'échappe à l'air libre. Derrière chaque bassine et de chaque côté s'élève une sorte de guérite en briques qui isole les opérations et facilite le travail en permettant de soustraire à l'action de la chaleur, de temps en temps, une partie des feuilles que l'on rejette alors autour de la bassine sur les parois inclinées et moins chaudes de la guérite. Un seul ouvrier est chargé du soin d'entretenir le feu aussi régulièrement que possible, tandis que devant chaque bassine un des travailleurs dirige l'action de la chaleur sur les feuilles en les remuant sans cesse, soit à la main, soit, lorsque la température devient trop élevée, à l'aide d'un petit balai en baguettes de bambou. Il parvient de la sorte à renouveler si bien toutes les surfaces en contact avec le fond et les parois des bassines que toutes les feuilles éprouvent graduellement un chauffage régulier et des réactions semblables, car il faut qu'en cinq minutes environ les premiers effets utiles se soient régulièrement produits, c'est-à-dire que les feuilles se soient successivement crispées à la première impression de la chaleur, puis amollies sous l'influence de la vapeur aqueuse qu'elles-mêmes dégagent, et qui en pénètre les tissus. On extravase ainsi partiellement les sucs de la plante, et c'est alors qu'en vue de développer ces effets, sans laisser trop longtemps persister l'action du feu, chaque travailleur, au moment opportun, retirant de sa bassine les feuilles assouplies, les pose en tas sur une table à claire-voie formée de tiges

de bambou. Trois ou quatre ouvriers se placent autour de la table de telle façon que chacun puisse rouler, pétrir, manipuler une double poignée de ces feuilles, les presser et les étendre tour à tour, facilitant ainsi l'exsudation, le mélange des liquides et l'évaporation à l'air ambiant, qui, par degrés, concentre les sucs et prépare la dessiccation ultime. Au bout de cinq minutes encore, ou un peu plus si l'air ambiant est humide, le volume des feuilles se trouve réduit des deux tiers ou des trois quarts; on leur fait subir alors une sorte de vannage avant de les étendre à l'air, qui doit continuer la dessiccation sans trop la précipiter. Un temps un peu couvert est favorable, tandis que sous un soleil ardent la dessiccation trop rapide, saisissant une partie des sucs enfermés dans les cellules du parenchyme, maintiendrait inégalement l'humidité intérieure. Après le vannage, on procède au second chauffage des feuilles à demi desséchées : on les replace dans les bassines, et chaque travailleur reprend son rôle, l'un des ouvriers rallumant le feu et le dirigeant avec soin, les autres agitant sans cesse les feuilles à la main, puis, à l'aide du petit balai, les rejetant sur les plans inclinés autour de la bassine. Toute l'opération, en y comprenant le double chauffage ainsi que l'exposition intermédiaire à l'air libre, dure en moyenne une heure, d'après les informations prises par un savant et spirituel botaniste anglais, sir Robert Fortune (1), dans plusieurs des fermes spéciales qu'il a visitées.

Dès que tout le travail de la dessiccation est terminé, on soumet les produits à un criblage qui a pour objet d'éliminer la poussière et de classer les thés : ceux qui offrent les feuilles les plus petites sont les plus estimés, ceux dont les feuilles sont plus grandes et plus inégales en volume ont une valeur moindre. On enferme chaque sorte triée de cette manière dans des boîtes ou paniers à tissus serrés, on foule les thés avec précaution, puis on les recouvre d'étoffe double ou triple jusqu'au moment de les expédier; les sortes sont alors plus fortement entassées dans des caisses hermétiquement closes ornées de peintures et vernies. Le thé de couleur verdâtre peu foncée ainsi obtenu et classé est d'une qualité supérieure et généralement réservée pour le commerce intérieur; on le désigne sous le nom de *tsaou-tsing* (thé séché en bassines). Une légère modification dans les procédés de préparation donne un produit un peu moins délicat que l'on n'exporte guère non plus, si ce n'est par les caravanes qui se rendent en Russie. On nomme *hong-tsing* ce produit intermédiaire, qui correspond à un mélange de thé vert et de thé brun. Quant aux thés *noirs*, ils sont en grande partie desti-

(1) Voyez, sur les voyages de sir Robert Fortune en Chine, la *Revue* du 1er juillet 1858.

nés à l'exportation par mer, et s'obtiennent par des procédés que j'ai décrits rapidement, mais sur lesquels je crois devoir insister pour en bien établir l'importance hygiénique. Les feuilles du thé noir, au lieu d'être rapidement soumises à la dessiccation, sont, après le premier chauffage, roulées et pétries plus énergiquement que s'il s'agissait du thé vert. Elles sont ensuite exposées à l'air pendant deux ou trois jours, et subissent ainsi une macération des plus salutaires, que j'ai cru pouvoir comparer aux modifications du même genre qu'on obtient dans les foins. Chauffées avec des soins particuliers, les feuilles du thé noir acquièrent ainsi par degrés la nuance brune, et arrivent plus lentement au terme utile de la dessiccation.

Telles sont les diverses préparations qui transforment le thé en objet de commerce. Entré dès lors dans la circulation générale des produits alimentaires, il appelle un nouvel ordre de recherches.

## II.

Le thé produit annuellement en Chine se consomme en grande partie dans cet empire. Il détermine un mouvement d'échanges considérable entre les cultivateurs des régions spécialement vouées à la production du thé et les autres populations de ce grand pays. D'autres échanges, et ceux qui méritent surtout de nous occuper ici, se font entre les agriculteurs ou fermiers et les marchands chinois qui exportent le thé dans les autres parties du monde. Il faut bien dire que les producteurs et consommateurs chinois n'auraient garde d'employer à leur usage certains thés qu'ils nous destinent, et qui offrent les fausses apparences de qualités supérieures.

Chaque année, quand le moment est venu de faire leurs acquisitions, les marchands de thé vont dans les petites villes des pays producteurs; ils achètent les produits obtenus par les fermiers ou les prêtres cultivateurs (1). La plupart des fermes sont de trop médiocre étendue pour produire un lot, ou, pour employer le terme chinois, un *chop* représentant 600 caisses de chaque sorte. Il faut donc que le marchand s'adresse à un certain nombre de producteurs. Une fois les achats réalisés, il fait vider les caisses et combine les sortes diverses, afin d'obtenir certaines qualités distinctes de thé en réunissant ensemble les produits qui offrent entre eux les plus grandes analogies. Souvent même il altère ces produits par des manipulations dont quelques-unes ont pour but d'ajouter aux feuilles

(1) Les temples chinois sont souvent les centres du commerce des exploitations agricoles.

desséchées des substances colorantes ou cristallines. A cet effet, le marchand dispose d'un atelier complet; il est donc à la fois, sous un certain point de vue, négociant et préparateur de thé. Chaque chop formé de ces mélanges reçoit un nom désignant la qualité et par suite la valeur comparative du thé qu'il contient. Les caisses sont alors remises à des *coolies*, et transportées ainsi à dos d'homme, à travers monts et vallées, jusqu'aux fleuves qui communiquent avec les cités où les attend le commerce européen. Chaque coolie ne porte qu'une seule caisse quand le thé est de qualité supérieure. Cette caisse trouve son point d'appui sur les épaules à l'aide de deux tiges de bambou qui en rendent le transport facile. Jamais elle ne doit reposer sur le sol, et, lorsqu'il s'arrête dans les auberges de la route, le coolie doit la suspendre le long d'un mur à l'aide encore des bambous qui lui ont servi à la porter. On comprend sans peine tout ce que de pareils moyens de transport entraînent de dépenses et de lenteurs. Entre les pays producteurs et les grandes villes d'exportation telles que Canton ou Shang-haï, on a calculé que la durée des transports variait de 1 mois à 6 semaines. La qualité du thé ne souffre nullement, il est vrai, de ces longs voyages par terre, et l'on sait que les thés si justement estimés sous le nom de *thés de caravane* n'arrivent en Russie qu'après un parcours qui exige souvent deux années de marche (1).

Malheureusement, à côté de quelques produits d'un goût délicat, les marchands de thé livrent souvent des préparations dont nous avons déjà signalé le caractère frauduleux. Ils abusent ainsi de la supériorité reconnue à la Chine comme pays producteur de thé, car les cultures de cette plante dans l'Inde, à Java, au Brésil, n'ont jusqu'ici qu'une bien faible importance. Des expositions moins favorables, une main-d'œuvre plus dispendieuse et moins exercée n'ont pas permis encore à ces localités de produire des thés qui fussent comparables, pour le prix de revient et les qualités, aux produits chinois (2). Ces derniers seuls méritent de fixer notre attention. C'est

(1) Les transactions auxquelles donne lieu le thé entre la Russie et la Chine à la foire de Novgorod représentent en moyenne par année une valeur de 35 millions, c'est-à-dire plus du tiers de la somme produite par l'ensemble des opérations de cette foire. Il paraît certain au reste que, par suite de la multiplicité des intermédiaires, les consommateurs européens paient le thé dix ou quinze fois plus cher qu'il ne coûte dans les fermes chinoises.

(2) Nous devons noter cependant qu'à l'exposition universelle ouverte à Paris en 1855, on a observé un fait assez étrange, qui a dû laisser dans l'esprit des visiteurs la croyance qu'on était parvenu à préparer en France un thé indigène semblable aux produits inimitables jusque-là : l'un des exposans, habile arboriculteur, présenta des thés provenant des cultures d'Angers, où cet arbrisseau prospère, et même des serres du Muséum d'histoire naturelle de Paris, si *bien préparés* qu'on retrouvait dans les variétés

relativement aux thés de Chine que la science a un intérêt véritable à rechercher les propriétés de ces préparations, ainsi qu'à surveiller, à dénoncer les falsifications, en présence surtout des événemens qui, en appelant une armée anglo-française sur le sol chinois, rendront sans doute nécessaire l'emploi du thé comme moyen de lutter contre les influences pernicieuses du climat.

On l'a dit plus haut, les nombreuses variétés commerciales du thé peuvent être ramenées à deux classes, les *thés verts* et les *thés noirs*. Les premiers, lors même qu'ils ont été préparés dans les meilleures conditions possibles, exempts de toute sophistication ou mélange de substances insalubres, sont naturellement doués de propriétés plus actives sur nos organes, et qui ne permettraient guère à certaines personnes d'en faire habituellement usage. La plupart des consommateurs mélangent en certaines proportions les thés noirs avec les thés verts, autant afin d'éviter l'excitation trop grande produite par ces derniers qu'en vue d'obtenir un arome mixte généralement plus agréable. On peut établir en thèse générale que, dans la consommation habituelle, l'emploi du thé noir est préférable à celui du thé vert; aussi ne doit-on pas s'étonner de voir l'importance prédominante de l'introduction des thés noirs dans toutes les contrées du monde. La différence serait plus grande encore et la répulsion plus vive, si l'on savait mieux à quelles falsifications sont sujettes certaines sortes de thés verts, tandis que les thés noirs sont loin d'offrir de semblables chances d'altération. Les Chinois à cet égard ont donné depuis longtemps l'exemple aux falsificateurs de thés en différens pays; c'est du reste, il faut en convenir, en vue de satisfaire, comme ils le disent eux-mêmes, le goût des *barbares étrangers*, et en même temps, ce qu'ils n'avouent pas, d'accroître leurs propres bénéfices, qu'ils se livrent à ces pratiques condamnables; c'est en un mot pour donner à leurs produits

imitant le souchong et le péko un arome tout à fait comparable à celui des thés de Chine. « Si l'auteur pouvait reproduire en grand, disions-nous alors, d'aussi bons résultats de son mode de préparation (que nous n'avions pu vérifier), il aurait droit de prétendre à l'une des plus hautes récompenses. » Bien nous prit de faire cette réserve, car toutes les tentatives qui se sont succédé depuis n'ont point approché d'un pareil résultat. Les thés mêmes présentés à l'exposition universelle par la Société néerlandaise de commerce et venant de Java, ceux envoyés du Brésil sous dix formes commerciales n'étaient nullement comparables pour leur arome aux produits chinois, et nous en sommes réduit à croire qu'une erreur accidentelle aura fait exposer comme produits indigènes français des produits venus du Céleste-Empire et sans doute destinés d'abord à servir de terme de comparaison. Les échantillons de thés des possessions anglaises dans les Indes orientales, et qui ont également figuré à l'exposition universelle de 1855, avaient été préparés suivant les méthodes chinoises, mais ils conservaient encore une odeur et une saveur herbacées bien différentes des qualités aromatiques et suaves du véritable thé de Chine.

des apparences extérieures plus favorables à la vente qu'ils ont inventé certains mélanges et des manipulations spéciales.

Nous avons essayé d'expliquer les procédés de dessiccation des feuilles de thé par une comparaison avec nos procédés de fanage. Les falsifications auxquelles on soumet le produit de l'arbuste chinois peuvent être également rapprochées de quelques autres essais d'altérations frauduleuses auxquelles sont soumises diverses substances alimentaires d'un usage général. Nous ne citerons que deux exemples. On sait que, traités suivant les méthodes de conservation usuelles, les jeunes haricots verts simplement chauffés à 100 degrés en vases hermétiquement clos, les cornichons confits au vinaigre et la variété des prunes de reine-Claude confites au sirop alcoolisé, éprouvent dans leur nuance naturelle un léger changement qui les fait virer au vert sensiblement jaunâtre. Les fabricans s'efforcèrent d'abord de conserver le plus possible à ces produits la coloration normale à l'état frais. Voyant bientôt le goût du public se prononcer en faveur de ces produits de plus belle apparence, ils essayèrent d'aller plus loin, et bientôt présentèrent ces fruits doués d'une nuance verte plus vive qu'à l'état naturel. Dès lors aussi les consommateurs les préférèrent, sans s'inquiéter des moyens plus ou moins insalubres employés parfois pour produire ces belles teintes artificielles, lors même que, pour un certain nombre des consommateurs, il était avéré que souvent l'oxyde de cuivre devait concourir à procurer la coloration exigée.

Dans une préparation d'un genre tout différent, les anchois soumis à la salaison et expédiés des bords de la mer dans toutes les villes, on avait observé parfois une légère teinte rouge provenant de petits êtres microscopiques, animaux et végétaux (1). Bientôt la coloration rose, dont on ignorait l'origine, devint pour les consommateurs l'attribut nécessaire de ces conserves et un indice de leur bonne qualité. Ici le préjugé, à l'insu du public, pouvait être assez juste, car les petits êtres rougeâtres qui flottent dans les eaux des salines du midi surnagent malgré eux à l'instant où la concentration du liquide atteint son maximum et en recouvrent la superficie d'une sorte de crême rouge qui exhale l'odeur légère de la violette. Dès lors aussi le sel cristallise, c'est le plus pur qui se précipite le premier, entraînant avec lui les petits corps adhérens à sa surface. Ceux-ci sont donc les témoins du fait de la première cristallisation, et par là même deviennent une garantie au moins de la bonne qualité du sel. Malheureusement cette garantie est devenue illusoire depuis que

(1) Le végétal globuliforme rouge nommé *protococcus salinus* et de petits crustacés branchiopodes appelés *artemia salina* laissant voir par transparence la plante microscopique qu'ils ont avalée.

les marchands, afin de flatter la manie des acheteurs, ont employé à profusion l'ocre rouge, qui colore maintenant avec une exagération tout artificielle les barils pleins de ces petits poissons exposés en vente aux regards du public.

Après de tels exemples, on ne saurait s'étonner que, connaissant la juste renommée des thés verts de première qualité, réservés aux personnages de l'empire chinois, la faveur du public ait été un moment acquise aux produits doués de cette nuance verte, qu'enfin l'exagération de la couleur soit devenue, de la part des Chinois d'abord, puis de quelques spéculateurs européens, un moyen de faciliter la vente en flattant le goût du public. Rien n'est plus aisé d'ailleurs que d'obtenir cette couleur si recherchée. Voici les pratiques que les Chinois nous ont transmises, involontairement sans doute, car c'est en analysant leurs produits que les moyens artificiels ont été découverts. Ces procédés sont très simples. Ils sont de deux sortes suivant que l'on veut rendre plus vive la coloration verte, ou que l'on veut en outre ajouter l'apparence du duvet blanchâtre, indice de la présence de ces jeunes bourgeons qui font reconnaître les thés de qualité supérieure.

La coloration verte, et parfois d'un vert bleuâtre, s'obtenait autrefois au moyen du bleu de l'indigo et du jaune de curcuma. Le mélange des deux couleurs produisait le vert plus ou moins intense, avec un reflet bleuâtre si l'indigo dominait. Depuis la découverte du bleu de Prusse, cette couleur minérale a complétement remplacé l'indigo dans la coloration du thé en Chine, et la plupart des thés verts reçoivent cette teinture (1). Quant à l'apparence de duvet simulant l'aspect des jeunes feuilles et des bourgeons, elle est produite par le sulfate de chaux (plâtre) pulvérisé. Ces mêmes substances ont été employées en France et en Angleterre, et très probablement en d'autres pays, pour rendre aux thés détériorés par diverses causes accidentelles l'apparence du thé vert normal. De telles falsifications ne peuvent qu'être préjudiciables à la santé, soit qu'elles dissimulent certaines altérations qui ont enlevé une partie des principes utiles du thé naturel, soit par l'addition de substances plus ou moins insalubres, le plâtre notamment, cause des effets malins

(1) C'est ce qui résulte des recherches nombreuses publiées à Londres par M. Warington, de la Société de pharmacie. Tous les échantillons de thés verts pris dans les caisses demeurées intactes chez un des principaux négocians de cette ville offrirent des quantités plus ou moins notables des matières colorantes employées à ces teintures artificielles, sans compter la poudre de plâtre cru ou calciné. Dans son remarquable mémoire sur la composition chimique du thé de qualités diverses et des infusions que l'on en obtient, M. Péligot a démontré en outre que ni l'oxyde ni les sels de cuivre ne font partie des matières colorantes usitées en Chine pour teindre les *thés verts*.

qu'éprouvent beaucoup de personnes de l'usage des eaux naturelles séléniteuses.

La commission sanitaire de Londres, qui s'est formée spontanément pour dévoiler les fraudes commerciales, et particulièrement les falsifications de substances alimentaires, a trouvé chez les marchands, dans un grand nombre d'échantillons de thé vert, du bleu de Prusse, du curcuma et de l'argile à porcelaine. Plusieurs de ces échantillons consistaient en résidus d'infusions de thés falsifiés au moyen de ces matières colorantes; d'autres contenaient des feuilles de prunier et de camellia. Les thés noirs le plus généralement en usage, notamment les *congo* et les *souchong*, étaient exempts de ces mélanges frauduleux. Cependant même quelques thés de cette classe, tels que le *peko* et la variété dite *poudre à canon*, avaient été teints par la *plombagine* ou *mine de plomb* (graphite). D'autres contenaient des poussières de thé ou d'autres feuilles agglomérées à l'aide de la gomme, additions qui d'ailleurs n'offraient aucune chance d'insalubrité. Il a paru évident à la commission que des importations considérables de faux thés préparés en Chine sont destinées à falsifier les thés verts à Londres. La commission sanitaire de Londres, qui publie les résultats de ses analyses et recherches expérimentales micrographiques dans le journal de médecine intitulé *the Lancet*, a résumé ses conclusions sur ce point en émettant le vœu : 1° qu'on diminuât le droit sur les thés noirs, afin d'en accroître la consommation, et par cela même de restreindre l'usage des thés verts, qui sont sujets aux falsifications les plus nombreuses et les plus insalubres; 2° que tous les thés reconnus faux ou entachés de fraude fussent saisis à la douane, et brûlés ou détruits par un moyen quelconque.

Il résulte de cet ensemble de faits que les thés verts, souvent trop actifs à l'état pur, sont sujets à de fréquentes détériorations artificielles qui les rendent insalubres, et qu'il est prudent en tout cas, sinon de s'abstenir d'en faire usage, du moins de s'assurer qu'ils n'ont éprouvé aucune falsification. Or ce n'est guère que parmi les thés verts de qualités supérieures, assez rares chez nous, que l'on peut rencontrer de semblables produits irréprochables.

Malgré ces altérations, bien propres à inquiéter les consommateurs, le thé devient l'objet d'un commerce de plus en plus actif. Les importations de thé en Angleterre, graduellement accrues, se sont élevées, d'après les registres du consulat britannique de Canton, en 1844, à 23,637,000 kilos, dont les 3/4 sont restés dans la consommation de la Grande-Bretagne. Elles ont atteint, je l'ai dit, en 1858, 34,234,000 kilos. Les documens venant de la même source nous apprennent que durant l'année 1845 les expéditions

totales aux diverses contrées par les navires anglais et américains se sont élevées à 74,719,557 kilos; si l'on y ajoute les 9 millions de kilos exportés par Kiakhta et destinés au commerce avec la Russie, on reconnaîtra que l'empire du Milieu exportait dès lors au-delà de 83 millions de kilos de thé, représentant plus de 166 millions de francs payés aux marchands chinois et une valeur dépassant 1,666 millions aux lieux de consommation dans les différentes contrées du globe. L'importance de ce commerce est en réalité bien plus grande encore, car on n'a pu y comprendre ni les exportations directes pour les contrées de l'Asie centrale, la Cochinchine, Tonquin, Siam, l'Afghanistan, ni les nombreuses importations effectuées en tous pays sans déclarations officielles, afin d'éviter les droits d'entrée. En tout cas, on peut dire que le thé est en Chine l'objet du commerce le plus important, soit à l'intérieur de l'empire, soit à l'extérieur.

Le commerce des États-Unis avec la Chine ne s'est développé qu'après la guerre de l'indépendance : il aurait pris un plus grand essor si la compagnie anglaise des Indes n'eût enlevé aux Américains les importations au Canada, et si la concurrence des Hollandais ne se fût de nouveau manifestée. Pour la Russie, les importations des thés chinois s'élevaient dès 1823 à 2,132,942 kilos; graduellement augmentées depuis lors, en 1836 elles ont atteint 9,570,026 kilos, y compris les importations par Odessa; elles dépassent aujourd'hui cette quantité, qui, extraite des registres de la douane, ne pouvait comprendre les nombreuses introductions effectuées sans déclaration, en vue d'éviter les droits du fisc (1). Le transport jusqu'à Nijni-Novgorod des thés et des diverses marchandises vendues à Kiakhta se fait par terre et par eau. Cette dernière voie exige trois étés très courts, car durant les intervalles la navigation sur les canaux et les rivières est interrompue par la gelée.

Dans le commerce international du thé, la Russie occupe le second rang depuis plus d'un demi-siècle; le premier rang, sous ce rapport, appartient à l'Angleterre, où le développement de ce commerce a fait des progrès plus rapides encore. En Angleterre, la consommation du thé est d'ailleurs plus considérable qu'en tout autre pays, la Chine exceptée. Malgré les entraves que toutes

(1) L'extension considérable du commerce général de la Russie avec la Chine et des importations de thé, qui en forment la principale base, est due non-seulement à la qualité supérieure des variétés de thés qui alimentent ces importations par la Tartarie chinoise, mais encore à des relations exceptionnellement amicales établies entre les deux empires depuis l'époque des ambassades à Pékin de Iobrands-Ides en 1693 et d'Ismailof en 1719, envoyées par Pierre le Grand; on sait que dès lors les Russes cultivèrent avec grand soin ces relations sympathiques, qui leur ont assuré des priviléges qu'aucun autre peuple n'est parvenu à obtenir jusqu'à nos jours.

les relations internationales rencontrent en Chine, le commerce maritime des États-Unis se maintient au troisième rang, relativement aux exportations de thé par le port de Canton : elles ont atteint 9 millions de kilos en 1840, les registres du consulat britannique les portent à 7,169,000 kilos en 1844; d'après les dernières études de MM. Isidore Hedde, Ed. Renard, A. Haussmann et N. Rondot, délégués commerciaux attachés à la mission de France en Chine, les exportations par navires américains se sont élevées en 1845 à 20,757,256 kilos.

La restauration de la maison de Nassau, en rendant à la Hollande sa productive colonie de Java, en lui rouvrant du même coup les relations avec la Chine, semblait devoir lui offrir l'occasion favorable d'un grand commerce sur les thés exportés de Canton, si les Anglais n'eussent à son détriment accaparé ce commerce. Cependant, d'après un document émané du ministère des finances de la Néerlande, la consommation du thé dans ce pays se serait élevée à 450,000 kilogrammes en 1840; les exportations du port de Canton pour la même destination sont évaluées à 1,059,000 kilogrammes, en 1844, par le consulat britannique. On sait d'ailleurs qu'une partie notable du thé consommé par la Hollande vient des cultures de sa colonie de Java.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la France, au point de vue du commerce aussi bien que de la consommation des différentes sortes de thé, occupe à peine le cinquième rang; les données précises publiées par nos états de douanes ne peuvent laisser aucun doute sur ce point. Les importations représentant la moyenne annuelle de notre commerce général durant une période de dix ans, de 1827 à 1836, étaient de 354,793 kilos; pendant la période décennale suivante, elles se sont abaissées à 263,470 kilos; elle furent un peu réduites encore de 1847 à 1856, et la moyenne de ces dix années ne dépassa pas 237,367 kilos. Les deux années suivantes, 1857 et 1858, ont présenté une moyenne annuelle plus forte même que durant la première période, 422,603 kilos, représentant au moins une valeur de 2,535,618 francs. On ne peut que bien augurer de ce développement commercial, qui, pour la France, correspond à un accroissement notable de la consommation du thé. De 233,768 kilos, chiffre qu'elle atteignait en 1857, cette consommation s'est élevée à 262,538 kilos, soit de 13 pour 100, dans le cours de l'année 1858.

Le thé occupe, dans les pays spécialement producteurs, de nombreuses populations d'ouvriers; il alimente un commerce considérable, tant dans l'intérieur de la Chine que dans le monde entier. Quel est cependant le rôle hygiénique de ce produit? Quelle en est l'influence sur la santé des peuples? La science a essayé de

répondre à cette question, et c'est en étudiant la composition même de la plante qu'elle a recueilli les données les plus précises. Après avoir servi à guider le cultivateur et le commerçant, elle a voulu encore fournir d'utiles lumières au consommateur.

## III.

Le rôle hygiénique du thé a provoqué de nombreuses études qui ont eu pour objet d'abord la composition de la plante, puis l'influence que la boisson chinoise, soumise à une préparation convenable (1), peut exercer suivant les climats, le système alimentaire, et même les conditions sociales. Il y a là un ensemble de faits dont la science s'est préoccupée avec d'autant plus de raison depuis quelque temps qu'on entrevoyait l'époque où des rapports plus étroits s'établiraient forcément entre la Chine et l'Occident.

A certains égards, le thé présente de remarquables analogies avec le café (2). Comme celui-ci, il contient : 1° une essence en partie

(1) La préparation de l'infusion du thé est chose si connue que nous serions tenté de n'en rien dire, s'il n'y avait à recommander d'utiles précautions dont on ignore assez généralement l'importance. Nous ne parlons pas seulement des conditions nécessaires pour conserver au breuvage toute la finesse de son arome, c'est-à-dire le choix de l'eau, le moment où il convient de la verser dès les premiers signes de l'ébullition, la dose que comporte une seule infusion, etc. Il y a d'autres soins à prendre, quand on soupçonne le produit imprégné de quelque mélange insalubre, comme l'est quelquefois le thé vert. Au lieu de se contenter d'échauder la théière, il est bon de verser et de décanter rapidement une première eau. On parvient ainsi, sans altérer l'arome, à entraîner la teinture et les substances nuisibles frauduleusement ajoutées.

(2) Plusieurs savans dont les noms ont acquis une juste célébrité se sont occupés, en Angleterre, en Allemagne, en Suède et en France, de déterminer la composition et la structure des feuilles du thé. On peut citer notamment sir Humphry Davy, Berzelius, Frank, Brande, Mulder, Steinhouse, Péligot, etc. Voici les résultats de l'analyse la plus complète, effectuée par Mulder comparativement sur le thé vert et le thé noir :

| | Thé vert. | Thé noir. |
|---|---|---|
| Huile essentielle | 0,79 | 0,60 |
| Chlorophylle | 2,22 | 1,24 |
| Cire | 0,28 | » |
| Résine | 2,22 | 3,64 |
| Gomme | 8,56 | 7,28 |
| Tanin | 17,80 | 12,88 |
| Caféine | 0,43 | 0,44 |
| Matière extractive | 22,80 | 19,88 |
| — foncée | » | 1,48 |
| — colorante | 23,60 | 19,12 |
| Albumine | 3 | 2,80 |
| Fibre (cellulose) | 17,08 | 28,32 |
| Substances minérales | 5,56 | 5,24 |
| | 100 | 100 |

Depuis la publication de ces résultats dans le *Traité de Chimie organique* de M. Lie-

soluble dans l'eau, aromatique, à laquelle il doit principalement ses propriétés caractéristiques; 2° de la caféine cristallisable, amère, identique avec celle du café, à peu près en égales proportions; 3° des substances azotées semblables de composition à celles des organismes animaux, et pouvant concourir à la réparation de nos tissus; 4° des matières grasses, des substances mucilagineuses et salines propres aussi à jouer un rôle dans l'alimentation, de la cellulose, etc. A la vérité, une faible proportion, la moitié à peine, des principes immédiats solubles peut passer en dissolution dans le breuvage tel qu'on le prépare. Il faut même se garder alors d'extraire par l'eau bouillante toute la quantité des produits solubles de la feuille de thé, car on n'obtiendrait ainsi qu'une infusion acerbe, astringente et surchargée du tanin que la feuille recèle. En tout cas, l'infusion, si on l'a convenablement faite en employant une quantité de 20 grammes de thé et 1 litre d'eau bouillante, ne contient guère en moyenne qu'un peu plus de 6 grammes de la substance même de la feuille, le tiers seulement de ce que renferme l'infusion du café telle qu'on la prépare habituellement en faisant filtrer 1 litre d'eau bouillante sur 100 grammes de café en poudre; encore dans celle-ci la quantité de substance azotée se trouve-t-elle double de celle que contient l'infusion de thé (1).

Entre les thés verts et les thés noirs, l'analyse signale des différences notables, insuffisantes toutefois pour rendre compte entièrement des effets particuliers de chacune des préparations ainsi désignées, et surtout de l'action si énergique du thé vert sur certaines personnes. Il aurait fallu, pour mener à bien cette curieuse démonstration, extraire le principe actif spécial des thés vert et noir; c'est jusqu'ici ce qu'on a tenté vainement. Les analyses de M. Péligot ont seulement fait reconnaître que le thé vert normal renferme toujours en plus fortes proportions que le thé noir des principes

big, M. Péligot a démontré que les proportions de substances azotées admises par Mulder étaient trop faibles, qu'il fallait porter la caféine à 2 et même 3 pour 100, et les matières azotées neutres (albumine, caféine, etc.), à 20 centièmes environ. Il a en outre déterminé d'une manière plus exacte les proportions des substances entraînées en dissolution par les première et deuxième infusions de thé.

(1) Certains peuples barbares ont cependant trouvé un curieux procédé pour faire servir le thé à l'alimentation en utilisant les principes les plus alibiles de la plante et en se garantissant de l'action trop énergique en ce cas du principe essentiel. « Le thé, dit Victor Jacquemont, vient à Cachemyr par caravanes au travers de la Tartarie chinoise et du Thibet... On le prépare avec du lait, du beurre, du sel et un sel alcalin amer... En Kanawer, on fait bouillir les feuilles pendant une heure ou deux, *puis on jette l'eau*, et l'on accommode ces feuilles cuites avec du beurre rance, de la farine et de la chair de chèvre hachée. » Il ne peut rester de doute sur la propriété nutritive de ce mélange dépourvu d'arome délicat; mais tout Européen partagera sans doute le sentiment du spirituel voyageur, lorsqu'il termine en disant : « C'est un ragoût détestable. »

solubles; la différence entre les deux thés est environ de 25 à 50 pour 100. En d'autres termes, les thés noirs ont donné pour 100 parties en poids seulement de 31 à 41 de substances solubles, tandis qu'on en a obtenu de 40 à 48 des différens thés verts.

Quel est le rôle de la caféine dans le thé? C'est là une autre question, qui a fourni à un célèbre chimiste d'outre-Rhin, M. Alfred Mitscherlich, l'occasion d'un curieux mémoire, encore inconnu à la plupart des lecteurs français (1). Jusqu'à ce jour, des hommes qui font autorité dans la science étaient partagés sur le rôle de la caféine. Les uns la regardaient comme dépourvue de propriétés alimentaires, les autres comme pouvant participer à la nutrition en raison de la dose considérable d'azote qu'elle renferme. Pour mon compte, j'étais très disposé à croire avec les premiers que cette substance cristallisée, qui se sublime par la chaleur à un certain degré, ne pouvait réunir les conditions que l'on rencontre dans les substances azotées propres à l'alimentation. Telles étaient les deux opinions les plus répandues sur la caféine; seuls, des praticiens habiles et un savant physiologiste avaient essayé sans résultat notable les propriétés de la caféine à titre d'agent thérapeutique, lorsque M. A. Mitscherlich est venu annoncer que la caféine offrait des propriétés toxiques et conclure de ces expériences qu'*elle cause la mort, même à petites doses, en déterminant soit des convulsions de la moelle épinière, soit une asphyxie dès le début, soit une paralysie consécutive.*

Les doses ici sont en effet la chose importante; suivant un vieil adage, « Dieu a fait ici-bas tout par poids et mesures. » Il faut voir toutefois si les doses justifient la conclusion de M. A. Mitscherlich, du moins en ce qui pourrait intéresser l'homme. Le chimiste allemand a étudié les effets de la caféine sur quatre animaux très différens : une grenouille, une tanche, un jeune pigeon et un fort lapin. Il suffira d'examiner les conditions de l'expérience faite sur ce dernier animal, moins éloigné de l'homme que les autres (2). La

(1) J'en dois la traduction par extrait à l'un de nos savans botanistes, M. Duchartre, président de la Société botanique de France.

(2) Quant à celles de ces expériences qui sont relatives aux poissons, il faudrait se garder d'en tirer des conséquences applicables à l'homme. Ne sait-on point, par les curieux essais de M. Bouchardat, que tous les poissons meurent dans une eau qui contient une si faible dose d'acide qu'elle serait à peine perceptible par nos organes, qu'elle se trouve même bien inférieure à l'acidité naturelle des boissons dont nous faisons un habituel usage? Les expériences de M. A. Mitscherlich n'en auront pas moins d'intérêt aux yeux des physiologistes, qui sans doute voudront les répéter. Voici les détails succincts de ces expériences : une tanche longue de 3 pouces, mise dans une solution qui contenait 1 millième de caféine, est morte en 15 minutes; une grenouille respirant 22 fois par minute, placée dans un semblable liquide, est morte au bout de 3 heures; une grenouille respirant 85 fois en une minute, ayant reçu 1/16e de gramme de caféine dans du

dose de caféine, 4 décigrammes, administrée dans de petites boulettes de mie de pain, et qui aurait amené la mort d'un fort lapin au bout de 14 heures 40 minutes, représenterait, d'après la moyenne des analyses, au moins 20 grammes de thé, c'est-à-dire une quantité qui, employée dans la pratique habituelle des consommateurs de thé, aurait produit au moins six tasses de l'infusion aromatique. Admettons que la totalité de la caféine, quittant le parenchyme, aura passé dans la solution qui constitue le breuvage : en ce cas même, si l'on peut comparer le lapin à l'homme en tenant compte des différences de volume et de poids, on arrivera forcément à une conséquence des plus rassurantes pour les amateurs de thé. S'il faut, pour empoisonner un petit animal pesant 1 kilo (et ce serait un beau lapin), 4 décigrammes de caféine correspondant à 20 grammes de thé et à 6 tasses d'infusion, il faudrait pour empoisonner un homme du poids moyen de 70 kilos 1,400 grammes de thé sec correspondant à 420 tasses ou 21 litres d'infusion; mais dans ce cas ce serait, même en supprimant l'action de la caféine, appliquer la question à l'eau chaude, qui suffirait largement pour déterminer la mort. Il faut donc écarter toute possibilité d'empoisonnement subit pour l'homme par la caféine.

Une objection plus sérieuse se fonderait sur certains effets des poisons insidieux lentement accumulés dans nos organes et formant au bout de plusieurs années la dose nécessaire pour déterminer un empoisonnement rapide. Tels sont les effets bien réels et souvent observés des lentes intoxications saturnines. On ne connaît rien de semblable en ce qui concerne le thé; les moyens de démonstration expérimentale ne manqueraient pas cependant, si ce n'est chez nous, du moins parmi les populations qui consomment cent fois plus de thé que nous, comme les Anglais, ou mille fois plus, comme les Chinois. Ainsi donc, si la caféine à doses suffisantes est un poison, elle n'est pas de la famille de ceux qui ont la funeste propriété de s'accumuler dans nos organes.

Il est un dernier argument qui seul devrait nous rassurer pleinement : c'est que certains poisons, même des plus énergiques, peuvent, étant réduits à de faibles proportions, on pourrait dire aux doses convenables, devenir des agens salubres. Ne sait-on pas que plusieurs expérimentateurs très habiles ont constaté la présence de l'arsenic dans de bienfaisantes eaux minérales? C'est ainsi que l'illustre chimiste Thénard a constaté les proportions de ce radical de tant de composés vénéneux, et sous l'une de ses formes les plus

pain, est morte en 6 heures; un jeune pigeon, ayant pris 1/8e de gramme de caféine dans des pilules de mie de pain, est mort au bout de 3 heures 15 minutes.

toxiques, dans les eaux minérales abondamment distribuées en boissons au Mont-Dore.

En définitive, la composition du thé est pleinement connue. Quant à préciser les effets des divers principes contenus dans cette boisson, la science doit attendre encore de nouvelles et plus complètes expériences. Ce que nous savons d'ailleurs ne suffit-il pas déjà? Ne possédons-nous pas aujourd'hui tous les moyens d'apprécier avec justesse les avantages résultant de l'introduction du thé dans l'alimentation humaine? Chacun sait que, pour l'homme à l'état de vigueur et de santé, le thé offre un stimulant d'une suavité incomparable, que pour le malade il est, sinon toujours un énergique agent thérapeutique, du moins un *adjuvant* des plus précieux. Le mieux est donc de s'en tenir à l'opinion de la majorité des savans, chimistes ou physiologistes, sur les propriétés salutaires du thé, opinion qui s'était fait jour en Europe dès le XVII^e siècle, non-seulement grâce au savant voyageur Kæmpfer, mais aussi aux publications des naturalistes les plus éminens de cette époque (1). Comme exemple de l'heureuse influence alimentaire du thé, c'est la Chine qui s'offre encore en première ligne, de même qu'elle nous enseigne les meilleurs procédés de préparation et de culture. Ici cependant il ne faudrait pas trop se préoccuper des apparences. On a voulu expliquer l'embonpoint si général parmi les Chinois par l'usage constant du riz et du thé. C'est dans leur alimentation très compliquée qu'est la véritable origine de cette obésité caractéristique. Le thé a seulement pour effet de la favoriser, en excitant, en soutenant sans cesse l'action digestive des organes : il nous sera aisé de le démontrer, et ce ne sera pas sortir de notre sujet que de dire quelques mots d'un régime d'alimentation qu'il importe à divers titres de bien connaître, et qui a d'ailleurs le thé pour base principale (2).

Comment les Chinois ont-ils été conduits de siècle en siècle, par des traditions non interrompues, à suivre un régime d'alimentation

(1) Le thé a ce qu'on peut appeler sa *littérature*, et c'est en Hollande qu'on rencontre surtout d'intéressans travaux sur ce sujet. Citons les observations recueillies dès 1640 par le savant médecin hollandais Tulpius, la *Dissertatio potus theæ* de l'illustre Linné, l'ouvrage de Cornélius Bontekoe sur l'*Excellente boisson du Thé*, ouvrage traduit dans toutes les langues et propagé en divers pays par les nombreux agens de la compagnie hollandaise des Indes. En France, le thé a eu aussi ses apologistes, Morisset en 1648, Souquet en 1657. En Angleterre Sydenham, en Allemagne Ettmuller, ont concouru à populariser cette boisson alimentaire, contre laquelle s'étaient vainement élevés Boerhaave et Van-Swieten.

(2) Je dois d'utiles renseignemens sur ce sujet à l'obligeant concours de M. de Montigny, notre consul à Shang-haï, ainsi qu'aux écrits d'intrépides et zélés voyageurs français dans l'extrême Orient, MM. Casimir Leconte, Isidore Hedde, Natalis Rondot, Haussmann et Renard.

aussi bizarre, offrant à l'observateur un si grand nombre de curieux détails? Pour le bien comprendre, il faut se rappeler les conditions générales où se trouvent ces contrées, si populeuses que le manque accidentel de récoltes y occasionne d'effroyables mortalités, si abondantes en rizières, jardins, cultures de thé, que, faute de pâturages, les animaux de l'espèce bovine, trop rares, suffisent à peine aux travaux des champs. Aussi ne peut-on les engraisser pour le service de la boucherie; le lait même des vaches, indispensable à l'élevage des veaux destinés à l'entretien et au renouvellement de ces animaux de travail, est exclu du régime alimentaire des hommes. C'est sans doute afin d'éviter tout changement dans ces dispositions, dictées par d'impérieuses exigences, qu'on s'est proposé d'inspirer aux Chinois une invincible aversion pour le lait. On y est parvenu au point de faire repousser également de la consommation tous les produits obtenus du lait. Pour justifier le dégoût que ce liquide leur inspire, les Chinois disent que « c'est du *sang blanc* (1). »

Ce fut sans doute sous le puissant aiguillon de la faim que les Chinois, à différentes époques, se décidèrent à essayer l'emploi d'alimens inusités jusque-là, mais qui depuis se sont introduits dans la nourriture habituelle de ces populations. Parmi les viandes ou autres substances animales comestibles en Chine, on peut citer, chez toutes les classes de la société, celles qu'on se procure en nourrissant jusqu'à complet engraissement, avec le riz cuit à l'eau, des poissons secs et la desserte de la table : 1° une race de chiens du genre *chien-loup*, à oreilles droites, museau pointu et corps de chacal, désignés par M. Geoffroy-Saint-Hilaire sous le nom de *chiens de boucherie de Chine*, race caractérisée par la coloration noire de l'intérieur de la gueule (2); 2° une belle race de chats nourris et engraissés également au logis, où les retiennent un collier et une petite chaîne; 3° de gros rats dont la reproduction est favorisée par des nichoirs en poterie représentant autant de volumineuses bou-

(1) On remarque cependant sur les marchés des villes chinoises un grand nombre de fromages. En y regardant de plus près, il est facile de reconnaître que dans la confection de ces fromages le lait n'entre pour rien. Ils sont uniquement formés de graines légumineuses (haricots, fèves, etc.) trempées, réduites en pâte, soumises à une sorte de fermentation qui les désagrége, et développe une odeur légèrement aigre et putride, non sans analogie avec l'odeur de certains fromages européens.

(2) Les voyageurs ont recueilli une curieuse anecdote qui montre combien ces habitudes d'engraissement des chiens sont générales en Chine. Au moment où, peu d'années avant le voyage de la commission française de 1844, M. de Besplat, capitaine de l'*Audacieuse*, faisait voile sur cette frégate pour Cherbourg, on vint lui annoncer que parmi le bétail vivant embarqué, les marchands chinois avaient compris un chien, très gras à la vérité. Le capitaine ordonna qu'on lui laissât la vie sauve. L'ordre fut exécuté sans peine, et le chien se montra par d'intelligentes caresses reconnaissant de la grâce qui lui était accordée.

teilles à goulots courts, faciles à boucher lorsqu'on veut s'emparer de toute la nichée, et rangés côte à côte comme certains nichoirs à pigeons dans nos colombiers (1).

Sous la dénomination d'*estomacs de poisson*, les Chinois consomment les vessies natatoires épaisses du diodon (2), qui fournissent des mets de consistance gélatineuse plus ou moins forte. Parmi les alimens du même genre, ils ont une prédilection marquée pour les ailerons de requins (sortes de nageoires partiellement transformables en gélatine par l'ébullition dans l'eau). Ils recherchent volontiers les moules desséchées, dont l'odeur rance et la couleur brune seraient loin de flatter notre goût et d'exciter notre appétit; — une espèce de coquillage ou volute de couleur rose orangé tacheté de brun (3); — des holothuries, dites *limaces* ou *biches de mer* (4), recueillies ou pêchées près des côtes, animaux mous, à peau rude, ayant quelque ressemblance avec de très grosses sangsues, que les Chinois fendent en deux pour en faire écouler un abondant liquide, et dont ils obtiennent une sorte de potage mucilagineux, retenant les lambeaux rugueux et tenaces de la peau flottans au milieu de ce liquide épaissi. Ils obtiennent encore un mets gélatiniforme à l'aide de l'ébullition prolongée dans l'eau des tendons de cerfs et de quelques autres animaux, après avoir, par une énergique trituration, réduit ces tendons en fibrilles ressemblant aux étoupes de chanvre. On sait que les tendons analogues extraits des jambes des veaux, bœufs, vaches, moutons, sont employés en Europe pour la fabrication de la colle forte.

En Chine, on ne laisse pas, comme chez nous, perdre ou jeter au

(1) Les marchands de comestibles ne font aucun mystère sur les espèces d'animaux qu'ils livrent aux consommateurs : les rats et les chats avec leurs longues queues, les chiens avec tous leurs attributs sont exposés en vente à tous les regards; on les voit dépouillés et pendus par le cou aux traverses et montans des boutiques. Beaucoup d'autres viandes sans doute sont consommées en Chine. « Celle de cochon, dit M. Geoffroy Saint-Hilaire, est considérée comme de première qualité, le cheval et le chien sont ce qu'on appellerait parmi nous des viandes de basse boucherie. »

(2) Pour la détermination des différentes parties des poissons, mollusques, etc., introduits dans l'alimentation chinoise, j'ai été heureux de pouvoir recourir à l'obligeance du savant M. Valenciennes, dont on connaît la parfaite compétence en histoire naturelle.

(3) *Voluta melo*. Originaires des mers d'Afrique, ces volutes ont le pied charnu très gros. On peut les comparer aux escargots que consomment également les Chinois. Depuis longtemps en faveur dans quelques parties de la France, en Bourgogne, en Bretagne, en Provence, les escargots arrivent maintenant en très grand nombre par les voies de fer à Paris, et font presque concurrence aux huîtres.

(4) Les holothuries sont des zoophytes échinodermes qu'on trouve aux bords de la mer, pourvus de suçoirs extensibles et rétractiles; ils sont partiellement remplis de liquide, et ne ressemblent guère aux animaux comestibles dont l'homme fait habituellement usage dans les différentes contrées de l'Europe.

fumier les chrysalides des vers à soie restées dans les cocons après l'étouffage : ces chrysalides, rôties à la poêle comme des marrons, constituent un mets qui passe pour agréable dans le Céleste-Empire. Sur les marchés de quelques villes chinoises, à Canton même, on observe encore, parmi les alimens que fournit le règne animal, des grenouilles et des crapauds vivans ou dépouillés et mis en paquet, des rats salés ou desséchés, et jusqu'à de grosses chenilles. Quant aux lombrics ou vers de terre, ils ne font point partie des comestibles mis en vente; seulement on assure que, durant les disettes, ils sont au nombre des insuffisantes ressources péniblement recherchées par les malheureuses populations des localités que désolent ces périodiques famines (1). Des produits plus recherchés sont ceux de la pêche (2), parmi lesquels se rencontre le fretin des poissons, que les Chinois réduisent en hachis très menu et mélangent sous cette forme à d'autres alimens (3).

A tant d'excentriques moyens d'accroître et de ménager les ressources alimentaires du peuple chinois, il faut ajouter les fours à incubation artificielle, réglés avec les plus grands soins, comme les appareils de magnaneries. Il en est aux îles de Chusan qui contiennent plus de 5,000 œufs; on s'en sert principalement pour faire éclore des œufs de canards. Ces fours sont construits d'ordinaire auprès d'un canal ou d'un cours d'eau, afin que les petits soient facilement dirigés par quelques canes vers leur élément favori. De cette fructueuse pratique est née sans doute l'habitude, d'abord d'utiliser des œufs dont l'incubation se trouvait accidentellement interrompue, puis d'introduire dans l'alimentation des œufs dont on développait à volonté les germes par une incubation plus ou moins prolongée, suivant la fantaisie des consommateurs, et jusqu'à produire un petit poulet muni de tous ses organes. On ne saurait reprocher du moins à une si jeune volaille de n'être pas assez tendre. C'est encore par une conséquence de leur sollicitude extrême

(1) Il faut remarquer d'ailleurs qu'on trouve en Chine quelques denrées alimentaires moins inconciliables avec le goût européen, des perdrix, des faisans, des bécasses, etc.

(2) Un des procédés curieux et assez productifs de la pêche en Chine consiste dans l'emploi de cormorans bien dressés, placés à l'avant des bateaux, mais qui cependant avaleraient toujours leur proie, pêchant ainsi pour leur propre compte, si on ne leur faisait forcément comprendre le *sic vos non vobis* en leur passant au cou un anneau qui arrête les poissons au passage et permet aux hommes de s'en emparer. On ne laisse pas toutefois le cormoran au dépourvu : il reçoit de temps à autre les rebuts de la pêche.

(3) Le seul épargné de tous ces produits de la pêche chinoise est le *cyprinus auratus triloba*. Ce poisson bien connu, remarquable par sa vive coloration rose à reflets dorés, comme par sa queue étalée en panache, sert de parure aux salons, où il est conservé dans des vases de porcelaine remplis d'eau limpide, et fait aussi l'ornement des jardins, où il peuple d'élégans viviers.

pour ménager les produits comestibles obtenus des animaux, que les Chinois conservent les œufs vieux ou frais à l'aide de la saumure (solution saturée de sel) ou du sel marin cristallisé; ils préservent même d'une putréfaction trop avancée les œufs qui ont déjà subi une altération notable en les enveloppant dans une pâte de chaux, de cendres et d'eau, qui bientôt forme une incrustation protectrice: ce sont autant de vivres dont les jonques chinoises approvisionnent les navires.

Les célèbres nids d'hirondelles nous offrent un dernier exemple de cette ingénieuse aptitude qui porte la race chinoise, sous l'influence d'un climat spécial, à varier et à multiplier indéfiniment les substances alimentaires. Ces nids comestibles, dont la nature était jusqu'à ce jour demeurée incertaine, ont été tour à tour attribués par un grand nombre de voyageurs et de naturalistes célèbres, soit à une écume de mer tenace, provenant des semences de la baleine, ramassées par ces hirondelles sur les rochers (1), soit à des algues gélatineuses, à des lichens, soit encore à du suc gastrique, à des mélanges de zoophytes, de frai de poisson, ou à des mucus (2). Il est constant aujourd'hui que les nids comestibles d'hirondelles sont formés par une substance muqueuse d'une remarquable abondance, mucus tout spécial secrété au temps des amours de ces petits oiseaux. Importés bruts des îles de la Sonde, les nids de salanganes sont à Canton l'objet d'un minutieux nettoyage à la main; classés par ordre de pureté et de blancheur, ils coûtent sur le marché de cette ville de 100 à 300 francs le kilo. Une qualité d'une exceptionnelle blancheur revient à 773 francs rendue dans Paris, où elle se vend 1,000 francs le kilo (3). On prépare ces nids en les maintenant dans l'eau ou le bouillon à la température de 100 degrés pendant deux heures; ils sont alors réduits à des filamens translucides représentant les assises du nid et disséminés dans une solution mucilagineuse, offrant une consistance analogue à celle des ailerons de requins préparés. Il est inutile peut-être d'ajouter que le haut prix de cet aliment de luxe ne saurait être justifié par une saveur extraordinairement agréable, moins encore par ses propriétés nutritives exceptionnelles. On ne peut l'expliquer que par la ferme confiance des Chinois et des Orientaux en général dans les vertus aphrodisiaques attribuées à cette substance alimentaire.

(1) Willughby, 1676, *Ornith.* « Ex spuma maris basin scopulorum alluentis tenacem quandam materiam colligunt sive ea balœnarum seu aliorum piscium sit semen, ex qua suos nidos ædificant. »

(2) Voyez les *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, 1859, p. 521.

(3) Pour le potage d'une personne, il faut employer un nid et demi pesant 12 grammes et coûtant, dans ce cas, 12 francs.

Le règne végétal n'a pas été moins hardiment exploité que le règne animal par les Chinois. Seulement on ne rencontre plus ici des alimens aussi éloignés des habitudes européennes. Le riz d'abord, à titre de substance amylacée, remplit en Chine comme en Europe un rôle semblable à celui du sucre et des fécules. Il ne peut suffire seul à la réparation de nos organes, car les substances azotées s'y trouvent moins nombreuses et en plus faibles proportions que dans le froment, qui lui-même n'est pas assez riche sous ce rapport. Préparé avec soin et combiné avec un régime habilement varié comme celui des Chinois, le riz remplit un rôle utile. Le procédé chinois pour la coction du riz est des plus simples, et le nombreux personnel de notre expédition fera bien de l'imiter. On fait cuire cet aliment dans une chaudière ou une marmite évasée à l'aide de la vapeur produite par un petit volume d'eau, qui suffit pour maintenir humide la paroi du fond correspondant à la portion directement chauffée par le feu (1). Il faut environ 1 litre d'eau pour 20 litres de riz. Dans cet état, on emploie le riz en Chine un peu comme le pain en France, durant les repas (2).

Au nombre des autres alimens tirés par les Chinois des végétaux se rencontrent : 1° des tubercules, ignames, patates, produits de plantes féculentes; 2° des fruits à noyau et à pepins, en particulier la remarquable pêche d'Amoy, les oranges dites *mandarines*, des graines de légumineuses, des haricots, des fèves, etc.; 3° des feuilles ou plantes herbacées, des choux, notamment le *pet-saie*, dit *pak-soy*, des algues marines qui fournissent des gelées alimentaires. L'une de ces plantes donne aux industrieux Chinois une sorte d'extrait qu'ils moulent en longues et légères bandelettes blanches, vendues sous le nom de *mousse de Chine*. La plus remarquable pro-

(1) La marmite à faire cuire le riz est au nombre des ustensiles de ménage qui dans les familles chinoises se transmettent de génération en génération.

(2) Souvent même les repas sont terminés par une dernière ration de riz et précédés, chez quelques grands personnages, par des sucreries plus ou moins abondantes et variées; ces usages ont peut-être pour but et pour résultat utile d'éviter l'excitation aux excès de table en donnant la première place aux plus sapides et plus agréables alimens. Il résulte en outre de ces habitudes générales que la fabrication de sucreries nombreuses et variées constitue une des plus importantes industries de l'empire, et que de très grandes fortunes ont été acquises par les confiseurs, qui ont des comptoirs dans un grand nombre de cités à la fois. Le bas prix du sucre et la grande abondance des fruits variés en Chine ont énormément développé la fabrication et la consommation des sucreries de toute nature, et donné lieu à des exportations considérables de préparations alimentaires. La production des fruits confits et autres friandises en Chine dépasse annuellement 300 millions de kilog. La consommation du sucre en Cochinchine est plus considérable encore, par suite du plus bas prix de ce produit, qui coûte seulement 1 sou 1/2 la livre, et de l'habitude générale de l'associer au riz dans l'alimentation ordinaire de la population.

priété de cette préparation est de faire prendre en gelée consistante cinq cents fois son poids d'eau (dix fois plus que la colle de poisson).

Un tel régime alimentaire suppose des condimens variés qui fassent disparaître la saveur assez fade des principaux mets. L'alimentation chinoise sous ce rapport ne laisse rien à désirer. Le gingembre, le poivre, le curcuma, la noix d'Arec, quelques autres épices, y tiennent une grande place. Comme préparation essentiellement propre au pays, il faut citer surtout un liquide doué d'une saveur forte, mais assez agréable, nommé *soya*. Cette sauce nationale est préparée dans chaque famille d'après des recettes diverses, mais qui admettent toutes l'emploi d'une variété de haricots noirs, réduits par la coction en une bouillie épaisse, soumise à une fermentation qui développe certains produits cryptogamiques analogues à ceux qu'on oberve dans les fromages conservés à Rochefort. La bouillie ainsi obtenue forme une pâte qui, dégagée de ses moisissures et délayée dans l'eau chaude, laisse surnager un liquide très savoureux, conservé en bouteilles par les Chinois, et connu dans le Céleste-Empire sous le nom de *soya*.

Revenons au plus sain des condimens, c'est-à-dire au thé, dont l'usage devient nécessaire quand, adoptant la coutume chinoise, on associe au riz d'assez fortes proportions de substances animales diversement préparées (1), quand surtout il faut suivre ce régime si compliqué au milieu des influences malfaisantes d'un pays marécageux. Les eaux ne deviennent en effet potables dans certaines parties de la Chine que clarifiées à l'aide de l'alun (1/2 millième), ou corrigées par l'ébullition et l'infusion de thé, qui les purifient et les dégagent de diverses matières organiques en fermentation. D'ailleurs les Chinois ne consomment que rarement des boissons froides, et dans ce cas les liquides préférés sont un vin de riz et un faible alcool de céréales. Espérons qu'il sera facile à tous les Européens conduits en Chine de s'habituer à un régime que semble réclamer impérieusement la température du pays. L'usage du thé s'impose dans les contrées humides à ceux même qui ne pouvaient le sup-

(1) On peut supposer que certains alimens de cette catégorie exciteront une certaine répugnance chez les personnes non habituées à en faire usage. On évitera peut-être cette répulsion, si l'on pousse jusqu'au bout les pratiques habituelles des Chinois, en faisant comme eux hacher très menu toutes les viandes; de telle sorte, toutes différences de formes entre lièvres, chevreuils, perdreaux, faisans, chiens, chats et rats disparaissent entièrement. Nous devons ajouter que les consommateurs indigènes, comme les étrangers, ont toute facilité dans le choix des formes de ces préparations culinaires, car les rôtisseurs chinois sont très habiles; ils savent présenter aux acheteurs sous d'appétissantes apparences les animaux rôtis entiers, même très volumineux, tels par exemple que les cochons, qu'ils suspendent à cet effet dans des fours en tôle au-dessus d'un brasier ardent.

porter, comme le prouve l'exemple de certains Français établis en Angleterre (1).

Il y a un fait d'ailleurs qu'ont dû mettre en évidence nos études sur les principales boissons alimentaires : c'est l'influence exercée par le climat, les mœurs, les habitudes de travail, sur le développement de la consommation dans les divers pays. On combat les chaleurs sèches de l'Afrique par le café, les chaleurs humides du Nouveau-Monde par le chocolat, les émanations marécageuses sur les divers points du globe par le thé. De là des différences infinies dans l'accueil fait à ces boissons en dehors des contrées d'où elles sont originaires. Le café, qui soutient l'Arabe, forcément sobre durant ses courses au désert, fournit de même un puissant auxiliaire au voyageur exposé à de longues fatigues, au laborieux mineur, contraint, dans les Andes comme en Belgique, de compléter des rations alimentaires à peine suffisantes. Le chocolat est recherché dans tous les pays où règne une température énervante qui fait adopter un breuvage nutritif de préférence à une alimentation solide. Le thé, à son tour, avec la chaleur vivifiante et les douces sensations qu'il répand dans toute l'économie, procure une excitation générale, qui vient en aide aux forces digestives, augmente l'énergie de l'organisme, et oppose une salutaire résistance à l'action débilitante des influences paludéennes. Pour nous en tenir à cette dernière boisson, à l'usage qu'on en fait et qu'on en devrait faire en France, un premier point est également à noter : c'est que, notre climat étant plus sec que celui de la Grande-Bretagne, les populations françaises sont soumises à d'autres conditions hygiéniques. Le thé n'entre pas dans le régime habituel de l'alimentation; on le réserve pour quelques soirées intimes, pour quelques réunions mondaines, etc. Ce n'est guère que contraints par la maladie et avertis par leurs médecins que les gens de la campagne font usage de cette infusion. Que de pays cependant où le thé pourrait exercer une

(1) Pour se défendre en Chine des influences malsaines du climat, bien plus redoutables que les armées, il faut introduire dans l'alimentation l'usage continuel de l'eau clarifiée, des infusions de thé et des rations suffisamment nutritives, c'est-à-dire contenant des doses bien équilibrées d'alimens féculens ou farineux et de produits azotés ou tirés des animaux. L'usage des viandes conservées devient ainsi indispensable aux Européens qui auraient de la répugnance pour la viande du pays, et, chose singulière, cette branche de l'alimentation européenne est favorisée par la nation qui possède le plus aujourd'hui les sympathies de la Chine. Depuis le siége de Sébastopol, un Français a établi en Crimée, principalement avec le concours des capitalistes russes, une industrie nouvelle qui utilise des débris animaux naguère perdus, et dont les premiers produits, expédiés en France sous forme de conserves alimentaires, viennent d'être achetés par le gouvernement français, afin d'être ajoutés aux munitions embarquées pour l'expédition de Chine.

action bienfaisante! Bornons-nous à signaler certains districts fiévreux de la Sologne et de la Dombes. L'usage du thé n'y améliorerait-il pas, comme en Chine, comme dans la Grande-Bretagne, les fâcheuses conditions de la vie humaine? On doit souhaiter que des relations plus largement ouvertes avec l'empire de la Chine et l'abaissement des droits mettent un jour ce produit de première nécessité à la disposition des familles souffrantes de tant de localités dont l'atmosphère contient des germes de maladie et de mort. Enfin, si l'on veut embrasser dans un rapide coup d'œil l'ensemble des faits que nous venons d'exposer, il sera facile d'en tirer aussi quelques conséquences positives. Mieux qu'aucune autre contrée du globe, la Chine réunit les conditions favorables à la culture du thé. Malheureusement, dans le commerce international avec le Céleste-Empire, une partie notable des thés préparés en vue des exportations cachent sous de belles apparences des substances étrangères insalubres. Puisque la culture et la production du thé nous sont refusées, puisqu'au moyen d'une expédition dispendieuse on veut s'assurer des relations meilleures avec le Céleste-Empire, il faut non-seulement se garder d'imiter la Chine dans la préparation frauduleuse de la feuille aromatique, il faut encore déjouer de coupables manœuvres; il faut aussi s'efforcer de populariser le bienfaisant breuvage dans les contrées marécageuses de la France et du nord de l'Europe, où il doit intervenir comme un agent thérapeutique indispensable. Si le café et le chocolat se recommandent par leurs qualités alimentaires, appréciables surtout dans les pays chauds, le thé n'a pas un rôle moins utile à remplir en Europe, soit dans nos villes, où ses propriétés toniques peuvent exercer une action si salutaire, soit dans les campagnes déshéritées de la nature, où il opposerait un énergique antidote aux malignes influences du climat.

PAYEN, de l'Institut.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 décembre 1859.

Le mot seul de congrès avait eu une vertu magique d'apaisement. On allait donc le tenir enfin, ce merveilleux spécifique de paix! On se rassurait par système. On ne voulait plus rien prévoir ni rien entendre. Les questions italiennes! on les oubliait, on les ajournait jusqu'au moment où les médecins consultans de l'Europe se réuniraient au palais du quai d'Orsay. Le congrès reculait-il du 5 janvier au 19, tant mieux; c'étaient quinze jours de gagnés pour ce suave et trop court *far niente* politique. Il est si doux de faire durer les rêves où l'on se donne la joie d'espérer tout ce que l'on souhaite; la seule chose préférable est de ne penser à rien. Eh bien! ce n'est pas nous qui aurons le cœur de blâmer ceux qui, sachant estimer cette trève, l'ont voulu déguster sans distraction; elle a duré moins longtemps encore qu'ils ne semblaient pouvoir se le promettre. Nous ne savons si, au temps où nous vivons, la France possède des astrologues : nous les prions naïvement de nous dire si la fin de décembre et le commencement de janvier sont désormais destinés à être une époque climatérique pour notre politique. Force superstitieux l'affirmaient d'avance aux approches de cette fin d'année, et vont le croire de plus belle, grâce à l'effet produit par une simple brochure : *Le Pape et le Congrès.*

Cette brochure a fait tout le mal; mais avant d'aborder le monstre, encore faut-il le reconnaître. Ici notre embarras est extrême, et nous n'avons d'autre façon de nous en tirer que de le confesser franchement. La brochure est anonyme; elle n'avoue pas son origine. D'où vient-elle? — Notre première tâche est de déchiffrer cette énigme. Si elle est l'émanation spontanée d'un écrivain isolé, elle ne doit être jugée que sur son simple mérite; c'est une affaire de mince importance. Si elle est l'expression de la politique du gouvernement français, elle change de caractère : les opinions d'un gouvernement sont des engagemens qui lient la nation, elles sont des actes gros d'événemens. Dans la première hypothèse, la brochure n'eût fait ni une

vive ni une longue sensation. Les conclusions qu'elle donne ne sont point une nouveauté. De nombreux écrivains libéraux se sont efforcés déjà de démontrer les incompatibilités du pouvoir spirituel de la papauté avec les conditions d'un bon gouvernement dans les états soumis au pouvoir temporel du saint-siége; les modérés, ceux qui se contentent de marcher avec les faits, ont demandé que la séparation de la Romagne, déjà accomplie, fût sanctionnée par l'Europe; les plus modérés même se fussent tenus pour satisfaits d'un gouvernement laïque établi dans les Romagnes sous forme de vice-royauté ou de vicariat, et réuni au saint-siége par une simple vassalité. Si la brochure eût été l'œuvre d'un écrivain ordinaire, elle n'eût apporté qu'une adhésion particulière de plus aux opinions que nous venons d'indiquer : elle n'eût point excité une grande attention; tout au plus dans le camp libéral eût-on raillé l'écrivain de la singulière contradiction sur laquelle sa thèse est bâtie, puisqu'il veut prouver à la fois, et que le pape doit nécessairement être souverain temporel, et que le pape ne peut pas être un bon souverain; on eût ri surtout de ce type de Romain, de ce moine contemplateur et artiste, fureteur d'antiquités et amateur de processions, cicerone de musées et diseur de patenôtres, de ce *civis romanus* retranché du domaine de l'activité humaine : étrange fantaisie, où l'auteur résume les félicités qu'il destine avec une si naïve inconséquence aux habitans de Rome. Peut-être eût-on douté de la sincérité du catholicisme qu'il affecte tout en se cachant sous la cagoule de l'anonyme. On eût fait honneur à l'écrivain en s'occupant ainsi de son œuvre, et l'on eût pris congé de lui sans déplaisir. La chose est bien différente si l'on doit lire dans la brochure la pensée d'un gouvernement. L'opinion du publiciste isolé était peu de chose en elle-même; elle ne valait que par la force et l'élévation du talent employé à l'exposer et à la défendre. C'est tout le contraire pour un écrit gouvernemental : les lacunes ou les chocs du raisonnement, la bizarrerie des conceptions, n'enlèveraient point à un tel écrit son immense portée; les conclusions pratiques restent en effet malgré tout, et sont alors l'essentiel. Si, par exemple, la brochure qui nous occupe avait l'origine qu'on lui prête, elle nous informerait des directions nouvelles de la politique française; elle nous annoncerait que la France est disposée à prendre vis-à-vis du congrès le parti des faits accomplis en Italie, le parti de la Romagne contre une restauration papale, le parti des duchés contre le rétablissement des archiducs; elle nous apprendrait que la France demanderait au congrès la révision des engagemens de Villafranca. Une si grave signification n'efface-t-elle pas l'effet d'une argumentation mal enchaînée ou de quelques conceptions maladroites?

Nous revenons donc à la question : la brochure *le Pape et le Congrès* est-elle une production individuelle, ou exprime-t-elle la pensée du gouvernement? L'on trouvera peut-être que c'est pousser trop loin la naïveté ou la subtilité que de poser une question semblable, et que c'est avoir l'esprit mal fait que ne pas accepter bonnement et simplement ce singulier écrit avec le sens que le public y attache partout en France et à l'étranger. A un tel reproche, notre réponse est facile. L'embarras que nous manifestons, nous l'éprouvons sincèrement, et si cet étonnement des brochures anonymes pouvait devenir un procédé gouvernemental, nous croirions rendre un véri-

table service au public et au pouvoir en exposant aujourd'hui les causes sérieuses de notre embarras, car c'est le meilleur moyen de signaler le vice et le péril d'un tel système. A nos yeux, il est d'un intérêt public éminent que la véritable pensée du pouvoir sur les grandes questions politiques engagées soit clairement exprimée. L'intérêt des affaires, nous le savons, ne permet point aux gouvernemens de faire connaître leurs vues à toute heure; mais lorsqu'un gouvernement juge utile d'éprouver ses desseins sur l'opinion publique, il ne faut pas qu'il y ait d'incertitude et d'ambiguïté dans sa pensée, pas de méprise possible sur la forme où il juge à propos de la produire. Nous ne craindrons pas de le dire : il y a là pour un gouvernement plus qu'une mesure de prudence, il y a un devoir d'honneur. Pour prendre un exemple dans la question actuelle, dans la question romaine et italienne, que d'intérêts élevés, respectables, pressans, sont attachés à l'interprétation de la politique française, que l'on doive chercher oui ou non cette interprétation dans une brochure! Il y a l'intérêt des grands états européens convoqués pour préparer de concert avec nous l'arrangement des affaires d'Italie; il y a l'intérêt du monde catholique en général, du clergé et des catholiques français en particulier, dont nous ne partageons pas les préjugés à l'endroit de Rome, mais dont nous ne pouvons méconnaître que la voix a droit de se faire entendre dans le règlement d'une question qui prend à leurs yeux la gravité d'une question de liberté de conscience; il y a l'intérêt des populations italiennes, qu'une impulsion mal comprise de la France pourrait pousser intempestivement à une imprudente exaltation d'espérances ou précipiter dans le désespoir; il y a enfin, quoique infimes, les intérêts du capital et du travail, les intérêts des affaires, si sensibles aux accidens de la politique. Nous ne nous tromperons pas en disant que ces intérêts divers ressentent le même embarras que nous éprouvons nous-mêmes à propos de la brochure. Ils sont les uns et les autres réduits à une situation peu digne et peu sûre : peu digne, car il est triste d'être obligé, pour régler sa conduite, de se perdre en commentaires sur une expression problématique de la pensée du gouvernement; peu sûre, car que faut-il pour changer en déception absolue les plus plausibles inductions qui se puissent tirer d'un écrit anonyme? Un désaveu, une note explicative du *Moniteur*, rien de plus.

La difficulté de se prononcer est grande pour des esprits sérieux et des hommes de bonne foi : qu'on en juge. Si nous prenons pour guides les actes officiels auxquels ont donné lieu les affaires d'Italie, il ne nous est pas permis de voir dans la brochure la pensée du gouvernement français. D'abord *le Moniteur* nous a maintes fois avertis qu'il était le seul organe du gouvernement, et qu'aucune publication n'avait qualité pour partager avec lui cette fonction. Le gouvernement s'est d'ailleurs à plusieurs reprises expliqué sur les affaires d'Italie en des termes qui ne sauraient se concilier avec les vues présentées dans la brochure. En commençant la guerre, l'empereur n'a-t-il pas dit : « Nous n'allons pas en Italie fomenter le désordre ni ébranler le pouvoir du saint-père, que nous avons replacé sur son trône! » Dans sa circulaire aux évêques, le ministre des cultes vers la même époque ne repoussait-il pas la pensée que l'*intégrité* du pouvoir du saint-siége pût être compromise par la guerre d'Italie? Peu de temps après, à Rennes, à propos

de l'inauguration de l'archevêché, le nonce du pape ne rappelait-il pas « les déclarations solennelles faites par l'empereur et l'illustre ministre ici présent, » et le ministre des cultes ainsi désigné ne répondait-il pas au nonce: « Le cri de guerre retentit en Italie, et il n'a rien, grâce au ciel, qui puisse effrayer le père des fidèles? C'est l'empereur en effet qui tient l'épée de la France, et dans le feu des combats, au milieu des bataillons ennemis rompus et dispersés, il n'oubliera jamais la modération des pensées, la puissance du droit et le respect des choses saintes. » La paix de Villafranca ne faisait pas allusion aux états du saint-père; mais elle annonçait la restauration des archiducs dans l'Italie centrale, des archiducs, qui cependant avaient pris parti pour l'Autriche, ce qui semblait impliquer la conservation pure et simple des droits du saint-père sur l'intégrité de son domaine temporel, puisque le saint-père était demeuré neutre pendant la guerre et que sa neutralité avait été reconnue par nous. On ne peut avoir oublié la fameuse note publiée par *le Moniteur* le 9 septembre, où l'exécution complète du traité de Villafranca était si chaudement recommandée aux populations de l'Italie centrale, où des mots si sévères, les mots de passion et d'intrigue, étaient employés pour qualifier les actes des gouvernemens provisoires, où les meneurs du mouvement italien étaient accusés de plus se préoccuper de petits succès partiels que de l'avenir de la patrie commune. Enfin la lettre de l'empereur au roi de Sardaigne, qui semblait donner la mesure extrême des concessions que le gouvernement français était disposé à faire aux vœux de l'Italie centrale, est encore dans toutes les mémoires. L'on remarqua la confiance extrême avec laquelle elle fut accueillie par les organes du parti catholique. Après cette série de témoignages, avec cet ensemble d'*evidences*, pour nous servir de l'énergique expression anglaise, aurait-on juridiquement le droit d'attribuer au gouvernement français l'inspiration d'un écrit dont la conclusion pratique est ainsi formulée : « Nous voudrions que le congrès reconnût comme un principe essentiel de l'ordre européen la nécessité du pouvoir temporel du pape? Pour nous, c'est là le point capital. Le principe nous paraît ici avoir plus de valeur que la possession territoriale plus ou moins grande qui en sera la conséquence naturelle. Quant à cette possession elle-même, la ville de Rome en résume surtout l'importance; le reste n'est que secondaire. » Nous ne le pensons pas. Pourtant voyez avec quel art, quelles précautions, quelles habiletés de mise en scène la brochure a été présentée au public! Le journal officiel n'a point parlé, il est vrai; mais les journaux officieux, ceux que l'on a toutes raisons de croire bien informés, ont employé tous les moyens pour nous y faire reconnaître une révélation d'en haut. Avec quelle respectueuse admiration, avec quelle dévotion, pour mieux dire, n'ont-ils point parlé de ces pages sacrées? Ne sont-ils pas allés jusqu'à traiter d'opposition politique et de rébellion d'esprit de parti le moindre geste de dissidence ou d'incrédulité? N'ont-ils pas voulu, avec le zèle de la conviction la plus persuasive, nous forcer d'adorer sous les espèces et apparences de la brochure le mystère de la présence réelle? Ne faudrait-il voir là que les artifices d'une spéculation gigantesque sur la curiosité et la crédulité publiques, la réclame la plus vaste, la mieux ourdie, la mieux soutenue qui ait encore amorcé l'opinion? Comment ne pas com-

prendre et ne pas plaindre la perplexité dans laquelle nous sommes placés? Nous courons le danger, — et ici l'on nous passera l'outrecuidance de parler au nom de la diplomatie européenne, au nom des intérêts financiers et industrieis, au nom des populations italiennes, au nom, Dieu nous pardonne! du pape lui-même, — nous courons le danger, ou de méconnaître et de travestir la vraie politique du gouvernement, ou d'être dupes d'une mystification colossale. Le danger est grave, qu'on veuille bien le remarquer, car l'ambiguïté et l'incertitude ne profitent qu'à ceux qui se croient favorisés par la brochure; ceux-là sont intéressés à croire, et s'exaltent dans la foi que l'écrit anonyme encourage. Cette même ambiguïté désarme au contraire ceux dont la brochure attaque les intérêts et les opinions; ceux-là sont officiellement obligés de ne pas croire à l'autorité de ce manifeste. Au fond, ce procédé devrait être écarté, repoussé par tout le monde, car il peut être retourné contre ceux qu'il sert passagèrement en apparence. Il compromet la dignité des gouvernemens, il blesse la sincérité des opinions, il ébranle la sûreté des relations. Nous répudions, quant à nous, pour les causes que nous aimons, l'avantage de tels moyens. Nous ne voudrions pas l'emporter sur nos adversaires par surprise. Nous croyons devoir la franchise à nos ennemis. Aussi, malgré les profonds dissentimens qui nous séparent de M. l'évêque d'Orléans, nous ne pouvons nous empêcher d'applaudir à ce cri de conscience virile par lequel il demande à l'auteur de la brochure de rompre l'anonyme. « Il faut un visage ici; il faut des yeux dont on puisse connaître le regard, un homme enfin qui réponde de ses paroles. »

La brochure simplifiera-t-elle les difficultés de l'Italie? Malgré les objections que nous opposons à la forme de cet écrit, nous le souhaiterions sincèrement; mais nous n'osons l'espérer. La brochure suppose en effet que la question de la Romagne pourra être résolue par l'autorité du congrès, et d'un autre côté elle passe sous silence la solution pratique et finale réclamée par l'Italie centrale, l'annexion au Piémont. Examinons à ces deux points de vue les perspectives des questions italiennes.

L'on dit déjà, et c'est un des premiers effets de la publication anonyme, que la convocation du congrès est encore retardée. Cela ne nous étonne point. Il serait naturel que l'éclat de cette brochure eût porté quelques gouvernemens à considérer une négociation préparatoire comme un préliminaire obligé de la réunion du congrès. Il importe beaucoup à des puissances qui se réunissent en congrès d'être assurées d'avance de leur accord : autrement les délibérations mêmes du congrès pourraient donner lieu à des scissions et à des luttes d'influences, à des traités particuliers, à la formation d'alliances séparées, et se terminer par des conflits. Cet intérêt est plus évident encore dans les circonstances où le prochain congrès est appelé à se réunir. Ces circonstances sont loin de ressembler à celles où se trouvait en 1815 le congrès de Vienne, dont la brochure invoque les précédens avec trop peu de discernement. Le congrès de Vienne était la liquidation d'une guerre de vingt ans, dans laquelle toutes les parties de l'Europe, de Moscou à Cadix avaient été successivement ou simultanément engagées. Tous les états continentaux avaient été remaniés ou transformés pendant cette période, et la ruine de Napoléon laissait une masse énorme de terri-

toires dont il fallait opérer la distribution. En outre, le congrès de Vienne n'avait à se mouvoir que dans les données de l'ancien droit européen, du droit légitimiste, et ne devait pas rencontrer dans son œuvre les prétentions d'un droit rival, du droit populaire. Enfin le congrès de Vienne n'avait pas sa liberté d'action enchaînée : aucune des puissances qui le formaient n'avait abdiqué pour ses résolutions la sanction de la force.

Quel contraste avec le champ d'action et les facultés du prochain congrès de Paris! Celui-ci n'a pas de territoires à distribuer; la guerre d'Italie n'a donné lieu qu'à une conquête, celle de la Lombardie. L'emploi de cette conquête est déjà déterminé par le traité de Zurich. Dans le règlement de la situation du reste de l'Italie, une question de principe domine avant tout les arrangemens territoriaux qu'il y aurait à prendre. Cette question de principe est un conflit entre le principe légitimiste et le droit populaire. Il s'agit de savoir d'abord qui l'emportera, du droit des souverains invoquant les traités et les titres d'hérédité, ou du droit des populations manifestant leur souveraineté par leurs vœux. Personne n'admettra que cette question puisse être éludée au sein du congrès; il faudrait pour cela que les princes dépossédés commençassent par faire au congrès l'abandon de leurs droits, s'en remettant à lui pour les compensations qu'il saurait leur procurer dans les arrangemens ultérieurs. Or cette abdication générale est parfaitement invraisemblable. Si cette question de principe se pose, et elle sera infailliblement posée, nous voulons bien que la France et l'Angleterre se prononcent nettement et sans réserve pour le droit populaire; mais il serait absolument chimérique d'espérer qu'elles seraient suivies par les autres puissances. Les autres puissances n'arracheront pas gratuitement de leurs couronnes le rayon divin de la légitimité. N'attendez ni de la Russie, ni de la Prusse, ni de l'Espagne un tel sacrifice et la consécration d'un tel précédent. Les puissances qui s'appuient à la légitimité ne se croiront pas compétentes pour abroger les titres des souverains dépossédés. En tout cas, ceux-ci ne leur reconnaîtraient pas l'autorité de le faire. Si le droit légitimiste dépasse l'autorité d'un congrès, à plus forte raison le droit populaire décline-t-il un tel tribunal lorsqu'il lui est contraire. L'autorité du congrès est donc contestable en pareille matière et sera contestée des deux côtés. Enfin ce qui met le comble aux difficultés du prochain congrès de Paris, c'est que, — la chose est acquise par des déclarations répétées à satiété, — il renonce au pouvoir exécutif; il n'emploiera pas la force à l'appui de ses décisions. De deux choses l'une donc : ou le congrès se divisera sur les questions de principes et aboutira à une confusion, ou bien, si les cabinets sont devenus miraculeusement sceptiques en matière de légitimité, le congrès empruntera à l'économie politique le principe du laisser faire et permettra aux Italiens de s'arranger comme ils voudront et comme ils pourront. Nous voulons bien céder au torrent de l'opinion, attendre et demander comme tout le monde la réunion d'un congrès; mais nous avouerons que nous ne partageons pas l'engouement enfantin qu'inspire aujourd'hui cet expédient politique. Pour arriver en effet au résultat que nous entrevoyons, l'on conviendra que ce n'est pas la peine pour les puissances de se réunir en congrès.

Suivons une autre hypothèse. Supposons qu'on s'entende sur la question

de principe, supposons que dans le cas où la brochure n'aurait pas réussi à convertir la cour de Rome, les cabinets consentent à passer outre et à mutiler par un acte européen la souveraineté temporelle du chef de l'église; supposons que l'Autriche nous délie bénévolement des promesses de restauration de Villafranca : le congrès aura alors des territoires à sa disposition, les Romagnes, Parme, Modène, la Toscane. On se trouvera encore en face d'une question de principe. Les populations de l'Italie centrale ont exprimé et répété un vœu : elles veulent être annexées au Piémont et former avec le Piémont un état qui, par ses seules forces, mette à l'abri l'indépendance de la péninsule. Ce vœu de l'Italie centrale n'est point capricieux ou chimérique; il est inspiré par un sentiment très net et très fort des vraies conditions de l'indépendance de l'Italie. Les esprits élevés et courageux qui en ont été les promoteurs regardent l'annexion comme la conséquence nécessaire de la paix de Villafranca, puisque cette paix a laissé à l'Autriche et les forteresses du quadrilatère et un pied sur la rive droite du Pô. Pour résister au besoin à cette position menaçante de l'Autriche, en la transformation morale de laquelle on leur permettra de n'avoir pas une foi soudaine, ils veulent constituer un royaume puissant de l'Italie supérieure. Ils se sont attachés à cette combinaison avec une jalouse et énergique conviction qu'ils ont communiquée aux populations gouvernées par eux. Le plus remarquable des chefs de l'Italie centrale, M. Ricasoli, vient d'en donner une preuve éclatante. Sa devise est l'annexion ou la mort. Le péril qu'il redoute n'est point le retour des archiducs : c'est la formation d'un royaume distinct dans l'Italie centrale. C'est de peur de prêter indirectement les mains à la préparation éventuelle d'un état de cette sorte, que, dans l'incident Boncompagni, on l'a vu résister avec une opiniâtreté victorieuse à l'absorption de la Toscane dans une régence commune aux quatre états du centre : il a voulu que le sort de la Toscane demeurât exclusivement lié à celui du Piémont, et ne se confondît pas dans une combinaison qui aurait présenté le cadre tout fait d'un nouveau royaume. Les vues du baron Ricasoli sont partagées en cela par tout ce qu'il y a de vivace et d'énergique en Italie, par le parti national, devenu essentiellement unitaire. La brochure ne fait aucune allusion à la politique d'initiative des Italiens. La Romagne une fois officiellement détachée des états pontificaux, elle ne dit point ce qu'il en faudrait faire, elle n'ouvre pas la bouche sur la combinaison territoriale à laquelle le congrès devrait l'agréger. Il y a là pourtant un grand écueil pour la France et pour le congrès. Chercher à créer un royaume de l'Italie centrale, c'est non-seulement susciter bien des embarras entre les cabinets pour le choix d'un candidat à la nouvelle royauté, c'est encore tourner contre soi le mouvement qui a prévalu en Italie, contredire les vœux des populations, rouvrir peut-être la péninsule aux menées révolutionnaires, en un mot s'attirer tous les inconvéniens d'une lutte contre une tendance nationale après avoir assumé ceux d'une rupture avec le droit légitimiste. Comment le congrès surmontera-t-il cette difficulté, s'il a survécu aux autres? Nous sommes curieux de le voir.

Plus on avancera dans le développement des questions italiennes, et plus, nous en sommes convaincus, il deviendra évident que la meilleure politique

est de laisser les Italiens résoudre entre eux les questions qui les concernent. Il est possible que l'on arrive à cette conviction par l'impuissance même des tentatives multipliées d'intervention que l'on aura essayées; mais combien il serait sage de nous épargner les frais de cette expérience et les irritantes injustices qu'elle nous exposerait à commettre et en Italie et même dans le gouvernement intérieur de la France! Que l'on considère les dangers qui résultent pour notre politique intérieure d'une politique d'intervention constante dans les affaires d'Italie. Le nœud des questions italiennes est à Rome, on le voit bien aujourd'hui. Que répondre aux catholiques et au clergé français, s'ils nous voient intervenir sans cesse dans la péninsule? Il faut s'y attendre : ou ils voudront contraindre notre politique à défendre l'autorité pontificale contre les plus légitimes réclamations de l'Italie, ou ils rendront notre politique responsable de tous les échecs que subira la papauté. Leur fermera-t-on la bouche? Ce serait injuste et imprudent, injuste, car il n'est pas permis de refuser aux grands intérêts du pays et à leurs organes naturels les moyens d'exercer une influence légitime sur la direction de la politique nationale; imprudent, parce que l'on s'exposerait à compliquer d'une question de liberté religieuse à l'intérieur une question de politique étrangère. Qu'a-t-on gagné à l'interdiction de la publication des mandemens? Nous avions refusé de croire à cette interdiction. Le gouvernement a plusieurs fois protesté qu'il n'a et qu'il n'exerce aucun pouvoir préventif sur les journaux, et en effet la législation ne lui en confère aucun. Nous avions supposé que certains journaux cléricaux, qui brillent plus par la violence que par le courage, et qui portent les épreuves de leur cause avec assez peu de dignité pour s'amuser en ce moment à poursuivre de leurs bouffonneries vulgaires ceux qui les ont plus d'une fois défendus pour l'amour de la liberté, s'étaient rendus à un simple conseil, satisfaits comme ces avocats qui pensent avoir gagné leur procès lorsque le juge les interrompt avec les mots sacramentels : « La cause est entendue. » Il nous a bien fallu convenir de notre erreur lorsqu'en effet un journal officieux nous a prévenus avec une grande assurance que la publication des mandemens est interdite. Chose curieuse, et phénomène commun en France à cette heure! ce journal amateur des interdictions est un des Abélards qui chantent des épithalames enthousiastes, — *Hymen! ô Hymenæe!* — aux fiançailles de l'Italie avec la liberté! Quel mal eût produit la publication illimitée des mandemens? L'irritation du parti clérical contre la brochure en eût-elle été plus violente? Nous ne le pensons pas.

Qu'auraient à dire au contraire les catholiques si l'on posait en principe que la France laisse les Italiens maîtres de s'organiser comme ils l'entendent en Italie, qu'elle a foi dans la vitalité et dans la sagesse de la cour de Rome, et que le respect de l'autorité pontificale, autant que le respect de l'indépendance d'un peuple, lui interdit de se mêler de leurs affaires? Cette politique, sincèrement pratiquée, servirait plus efficacement que toutes les interventions les intérêts de la papauté en Italie. Une intervention est toujours blessante pour ceux chez lesquels elle s'exerce : nécessairement ignorante et arbitraire, elle méconnaît les intérêts qu'elle veut protéger aussi bien que ceux qu'elle vient combattre. Les antipathies de l'Italie moderne

et de la papauté sont nées de ces interventions aveugles et grossières. Ce n'est pas plus en France qu'en Autriche et en Espagne que se peut trouver la solution de la question romaine : c'est en Italie, car la question est essentiellement italienne. Or il y a assez d'esprit, assez de finesse et de sagacité politique en Italie, aussi bien dans le parti libéral que dans la cour de Rome, pour qu'on s'y puisse entendre sur les nécessités et les avantages mutuels qui doivent lier l'Italie et Rome. Il ne faut pour cela qu'une chose : c'est que des deux côtés l'on soit bien persuadé que l'on ne pourra plus recourir à l'étranger, ou que l'on n'aura pas à subir une pression étrangère. — C'est impossible, dira-t-on. Essayez. — Il y faudra trop de temps. Qu'importe le temps, puisqu'il n'y a de naturel et de viable que ce qu'il enfante!

Ce qui vaudrait mieux à nos yeux pour la pacification de l'Italie que les arrêts hypothétiques du congrès, c'est le parfait accord de la France et de l'Angleterre. Protégé par la bienveillance des deux grandes nations occidentales, le nouvel ordre de choses qui s'établirait dans l'Italie abandonnée à elle-même pourrait se passer de la reconnaissance officielle des cabinets puristes en fait de légitimité. Toutes les apparences indiquent de plus en plus que l'on peut compter sur cet accord. En tout cas, l'Italie aura au congrès le représentant qu'elle y appelait avec une rare unanimité. M. de Cavour nous arrivera muni d'instructions générales et de pleins pouvoirs. Il sera chargé de démontrer au congrès que les votes de l'Italie centrale n'ont pas été l'ouvrage d'un parti, d'une minorité, qu'ils ont été au contraire l'expression des vœux de la grande majorité des peuples; il défendra la légitimité de ces votations; il séparera, comme il l'a fait déjà avec bonheur en de nombreuses occasions, la cause italienne de la cause révolutionnaire; il défendra donc l'annexion, secondé par les démarches des députés de l'Italie centrale. Parmi ces députés, celui que l'on désigne comme devant représenter Parme, Modène et Bologne est M. Minghetti, un des esprits politiques les plus remarquables de l'Italie. M. Minghetti est Bolonais; il a été ministre de Pie IX en 1848, et a eu depuis lors le rare mérite de vivre dans son pays sans dévier de la ligne du libéralisme modéré. Lors du dernier voyage de Pie IX à Bologne, le pape le fit appeler et eut avec lui un long entretien sur les affaires du pays. Ce fut le seul membre de l'opposition que le saint-père voulut voir : c'est assez dire quelle est la modération de ses opinions. Nous ne savons encore si la Toscane enverra M. Peruzzi ou M. Matteucci. Au surplus, la nomination de M. de Cavour a fortifié dans l'Italie centrale le mouvement annexioniste. L'on nous cite un curieux exemple de la puissance qu'a dans toute la péninsule le nom seul de cet illustre homme d'état. Au commencement de la guerre, la police de Naples, craignant des désordres, s'avisa d'un curieux expédient. Elle fit fabriquer de fausses lettres, soi-disant écrites par M. de Cavour, où il était recommandé aux patriotes napolitains de demeurer calmes, et de ne pas compromettre le succès de la cause italienne par des mouvemens intempestifs. L'on attribue à cette ingénieuse exploitation du nom de M. de Cavour par la police le maintien de l'ordre à Naples pendant l'époque si critique de la guerre. N'oublions pas les services qu'un autre Italien illustre pourra rendre à son pays dans les circonstances présentes. Nous voulons parler de M. Massimo d'Azeglio, dont le chaleureux

et loyal patriotisme éveille partout en Europe de nobles sympathies. Ce vétéran de la cause italienne vient de publier une brochure : *La politique et le droit chrétien au point de vue de la question italienne.* Cet honnête et important écrit devra être compté par le congrès comme un des élémens les plus sérieux de l'instruction que cette assemblée sera chargée de dresser. Les évêques français pourraient trouver dans l'ouvrage de M. d'Azeglio d'intéressantes révélations sur les dangers que fait courir au sentiment religieux en Italie l'état actuel de la domination temporelle, et la preuve qu'au lieu de protester contre d'urgentes réformes, la hiérarchie catholique ferait bien mieux d'exhorter le pape à une transaction réclamée par les intérêts les plus élevés de la religion.

Si les amis de la liberté avaient besoin de recevoir des leçons de patience, ils en trouveraient d'éloquentes dans les tristes scènes dont les États-Unis ont été récemment le théâtre. Un vieux fermier puritain, le malheureux Brown, voué à la cause de l'abolition de l'esclavage avec cette ténacité et cette énergie religieuse que les émigrans du XVII^e siècle ont transmises à leurs descendans, exaspéré d'ailleurs par les violences sanguinaires et spoliatrices exercées dans le Kansas, où il était établi, avait rêvé de porter un coup à l'esclavage en délivrant les noirs de la Virginie, en assurant leur évasion, et en les conduisant sur le territoire canadien. Ce malheureux violait sans doute, par une telle entreprise, les lois positives de son pays; ce qui était pire encore, il exposait les états du sud aux horreurs d'une guerre servile. Il avait échoué; il était tombé blessé avec ses fils aux mains des autorités virginiennes. Jugé, il avait reconnu lui-même avec une mâle droiture que la loi ordonnait son supplice; mais de nombreuses circonstances, la sainteté de ses intentions, la simplicité de son esprit, sa ferveur religieuse, sa franchise, son courage, les maux qu'il avait soufferts, ses enfans sacrifiés, le recommandaient à la clémence publique. Tous les nobles cœurs des États-Unis s'étaient émus en sa faveur. Les *meetings* et les congrégations religieuses demandaient sa grâce. Des milliers de voix proclamaient que sa mort serait une honte pour l'Amérique; d'autres glorifiaient et sanctifiaient d'avance son supplice. « Voyez le nouveau saint! s'écriait à Tremont-Temple le grand écrivain américain Emerson; nul n'a été plus pur et plus brave parmi ceux que l'amour des hommes a jamais conduits à la lutte et à la mort! Un nouveau saint qui attend encore son martyre, et qui, s'il le souffre, rendra le gibet aussi glorieux que la croix! » Rien n'y a fait : les Virginiens ont été impitoyables, et ont effrayé et indigné le monde par leur implacable inhumanité. Brown a été pendu. Les partisans de l'esclavage ont cru qu'il leur fallait cette victime; ils n'ont pas compris qu'ils donnaient au contraire un martyr à la cause de l'affranchissement. Déjà en effet l'horreur et la fatalité de ce supplice rejaillissent sur le parti de l'esclavage. De nombreux démocrates se détachent de cette cause, qu'ils soutenaient par la plus inique des tactiques politiques, et il semble que le congrès américain, en attendant des luttes favorables à l'affranchissement, tiendra du moins à honneur de placer à sa tête un président qu'aucune complicité n'unisse avec le parti qui a sur lui le sang de Brown.

Peut-on prendre garde, au milieu de l'émotion nouvelle que les affaires

d'Italie causent en Europe, aux résultats de la conférence de Würzbourg, tels qu'ils ont été portés à la diète dans les propositions concertées des états secondaires? Il sera assez tôt de s'occuper de ce travail de réforme partielle tenté sur le pacte germanique lorsque la diète s'y sera sérieusement appliquée. Rien n'annonce malheureusement que l'Allemagne semble près de sortir du marasme où elle est retombée après les excitations si vives de la guerre. La Prusse, toujours condamnée aux velléités et aux hésitations, ne fait rien pour mériter l'ascendant auquel elle aspire. L'Autriche, qui ne pouvait se rajeunir et recouvrer de nouvelles forces qu'en se retrempant dans une politique libérale, fait de pénibles efforts, que paralyse la haine qu'elle continue à nourrir contre la liberté religieuse et la liberté de la pensée. Il n'y a en Autriche qu'un homme d'état de race, c'est le ministre des finances, M. de Bruck, qui lutte avec un courage merveilleux contre la ruine des finances autrichiennes; mais les ressources de ce courageux esprit ne s'épuiseront-elles pas à travers la politique étroite, bigote, intolérante, du cabinet auquel il appartient? Était-ce bien le moment pour la cour de Vienne, au lendemain d'un désastre, d'ajouter aux griefs politiques de la Hongrie le frémissement d'une agitation religieuse par des mesures vexatoires dirigées contre les protestans? Était-il opportun de bâillonner de nouveau la presse et d'étouffer les controverses publiques dans un pays que la sénilité a conduit au bord d'un abîme? On dirait en vérité que le gouvernement autrichien veut donner raison à la prophétie découragée : *Austria moribunda*, que prononçaient naguère sur elle des voix qui ne demanderaient pas mieux que de se tromper dans leurs tristes prévisions. Faisant allusion aux mesures restrictives auxquelles est de nouveau soumise la presse autrichienne, un journal de Vienne disait naguère : « Les sujets qui appellent la discussion, les questions qui sont sur les lèvres de tous les habitans de l'empire, ne peuvent être abordés, dans les circonstances actuelles, sans le plus grand danger par les journaux indépendans. Si l'année prochaine nous continuons de garder le silence sur certains objets, que nos lecteurs le sachent, notre silence ne doit être attribué ni à l'ignorance publique, ni à la négligence de nos devoirs. » Voilà pour un journal un triste compliment de bonne année à l'adresse du public. Les bons conseils ne manquent pourtant pas au gouvernement autrichien. Ses meilleurs amis les lui donnent avec force. Nous croyons pouvoir citer parmi ceux-là l'un des plus influens publicistes de l'Allemagne, le rédacteur en chef de la *Gazette d'Augsbourg*, M. Hermann Orgès. Ce vigoureux et libéral écrivain a été à coup sûr pour l'Autriche un partisan utile cette année. Il n'hésite point cependant à blâmer l'inintelligence dont le cabinet de Vienne fait preuve à l'égard des journaux. « Tout gouvernement, écrit M. Orgès, qui n'a rien à attendre de l'opinion publique et qui la redoute au contraire doit naturellement, dans l'intérêt de sa conservation, opprimer la presse; mais si des dangers viennent à le menacer au dehors et s'il a besoin de l'appui de l'opinion, il ressent alors à fond les dommages causés par le bâillonnement de la presse. Une presse libre peut seule en effet, à un moment donné, procurer à un gouvernement des bras, des finances, et provoquer l'enthousiasme qui inspire les grands sacrifices. Nous le disons avec l'énergie la plus profonde et la plus convaincue, aucun pays plus que l'Au-

triche n'a besoin de la liberté de la pensée. » M. Orgès signale avec une vraie sagacité politique l'utilité d'une presse libre comme moyen d'influence extérieure, et, dans un état composé de nationalités diverses et désunies, comme moyen de ralliement et d'unité. L'Autriche a besoin de l'étranger, puisque sans les capitaux du dehors elle ne peut mettre en valeur ses richesses naturelles, et elle est menacée dans l'unité de son empire par la tendance des races à se disjoindre. Pour ce double motif, M. Orgès l'exhorte à se réconcilier avec l'esprit moderne. « C'est, dit-il, l'interprétation la plus étroite de l'idée de nationalité qui sert de base aux ennemis de l'Autriche dans leurs attaques contre elle. Au-dessus de l'idée de nationalité, il y a pourtant l'idée de progrès. Presse libre, tribune libre, chaires libres, voilà pour l'empire d'Autriche le commencement et la fin de toute réforme. » L'écrivain de la *Gazette d'Augsbourg* aurait pu signaler aux incorrigibles absolutistes de Vienne le magnifique hommage que lord Palmerston vient de rendre à la presse politique dans une réunion agricole à Romsey. Avec le tact d'un homme qui connaît son siècle, le premier ministre d'Angleterre n'a pas craint de proclamer que la presse politique est un des plus merveilleux, des plus féconds et des plus glorieux instrumens de progrès de notre époque. Il s'adressait à un peuple qui comprend l'utile puissance de ce levier intellectuel et moral, et qui sait estimer les avantages qu'il en retire. Il n'avait pas besoin de faire sentir à ses auditeurs l'aveuglement et l'imbécillité des pays qui, mutilés volontaires, trouvent plus commode d'enchaîner cette force que de s'en servir. S'il eût parlé à ceux-là, il eût pu se borner, pour leur édification, à une simple comparaison et à un simple contraste. Il n'aurait eu qu'à leur montrer, aux deux extrémités de la civilisation européenne, l'Angleterre et l'Autriche, l'une débordant de vie, grâce à la liberté, l'autre débilitée, paralysée et vieillie par la compression, et leur dire de choisir entre la destinée d'un empire et le sort de l'autre.

Il ne faudrait pas laisser croire que l'attention n'est due dans les affaires du monde qu'à ceux qui s'agitent, aux peuples dont la vie est toute pleine de révolutions ou de guerres. C'est par les vues pratiques, même au milieu de discussions assez animées et de préoccupations au sujet de ses possessions transatlantiques, que la Hollande se distingue toujours. Les dernières crises de l'Europe ne pouvaient avoir qu'un retentissement indirect en Hollande; l'apaisement qui a suivi ne s'est fait sentir que par un petit incident, la démission du ministre de la guerre, le général van Meurs, qui a été remplacé par le baron de Casembroot. Le général van Meurs tenait, à ce qu'il semble, à laisser encore sous les armes la milice appelée pendant la guerre d'Italie, et ce désir était loin de répondre au vœu de l'opinion générale, qui demandait le renvoi immédiat des miliciens dans leurs foyers après le rétablissement de la paix. C'est le signe le plus évident des tendances de l'esprit public. La nouvelle session qui s'est ouverte à La Haye, il y a plus de deux mois déjà, est venue offrir un aliment à cet esprit. Pour la Hollande, il y a toujours deux ordres de faits en instance, les questions coloniales et les questions industrielles, les chemins de fer. Il y avait une raison de plus récemment pour que les Hollandais se préoccupassent, non sans une certaine anxiété, de leurs colonies des Indes orientales : un mas-

sacre a eu lieu au midi de Bornéo, dans le royaume de Banjermassin; une cinquantaine de personnes, hommes, femmes, enfans, ont été victimes d'une recrudescence du fanatisme mahométan. Il y avait aussi des troubles toujours renaissans à Sumatra, à Célèbes. Une expédition avait été organisée pour réprimer ces agitations; elle a été neutralisée par les maladies. Le gouvernement s'est hâté d'envoyer des renforts, sans négliger de scruter les causes de ce réveil du fanatisme mahométan aux Indes. On a cru voir une des causes de cette recrudescence dans le nombre toujours croissant des pèlerins qui font le voyage de La Mecque, et qui, à leur retour, mettent tout en œuvre pour fanatiser les masses. C'est ce qui a donné l'idée d'une ordonnance qui impose certaines conditions pour le voyage de La Mecque, et fait peser une certaine responsabilité sur ceux qui font ce pélerinage. Ces faits, et des bruits évidemment exagérés sur l'état des esprits aux Indes, ont causé une certaine émotion dans le pays et ravivé la lutte au sujet de l'économie intérieure des possessions orientales et de la conduite des affaires dans ces régions. C'est maintenant une levée de boucliers du parti conservateur des Indes contre ce qu'il taxe d'application de principes par trop libéraux aux colonies. En même temps il s'acharne contre l'immixtion outrée du parlement dans les affaires coloniales. Le ministre, M. Rochussen, tout en observant une grande réserve, laisse percer son système, qui consiste à se garder tout à la fois des vues rétrogrades et des réformes hasardées. Le maintien de ce qui existe, c'est à quoi vise pour le moment sa politique; plus tard, quand on saura le résultat de la nouvelle expédition partie, au mois d'octobre, de Java contre Boni (Célèbes), et quand on sera rassuré complétement sur la situation des Indes, il sera opportun de revenir sur bien des réformes, d'ouvrir de nouvelles discussions.

Quant aux affaires intérieures, la Hollande est tout entière aux questions de chemins de fer, qui depuis le mois d'octobre ont rempli les discussions des chambres. Le gouvernement a proposé un plan embrassant deux lignes, celle du midi, de Rotterdam au Mœrdyk, et la ligne du nord-est, ayant pour point de jonction la ville d'Arnhem. Ce projet a soulevé une vive opposition de la part de la ville d'Amsterdam, de plusieurs parties de la Frise, de la Gueldre, d'Utrecht, et de ce travail d'opposition est sorti un projet différent de celui du gouvernement, proposant de faire d'Utrecht le centre d'un réseau. Tout le monde avait assurément de bonnes raisons. Les opposans se plaignaient de voir la ville d'Amsterdam laissée de côté; les partisans du gouvernement invoquaient surtout la nécessité de se mettre à l'œuvre et de commencer, pour arriver promptement à rejoindre la ligne belge du Mœrdyk. A ces questions de tracés venaient se joindre les divergences sur la construction par l'état ou par l'industrie privée. La loi, présentée par le gouvernement, discutée avec vivacité dans la seconde chambre, et votée à la majorité de quelques voix seulement, vient maintenant de subir l'épreuve d'un premier examen dans la première chambre; on ignore encore le résultat de cette épreuve. Le pétitionnement d'ailleurs ne discontinue pas, et la question est devenue plus compliquée, en ce que le ministère, pour donner satisfaction aux vœux de la capitale, avait proposé en même temps le plan du percement des dunes, travail hardi qui ouvrirait au port d'Amster-

dam une voie maritime et plus prompte et plus facile. Or ce plan a trouvé une assez forte opposition au sein de la seconde chambre, en partie pour des motifs financiers, en partie pour des motifs techniques. Quoi qu'il en soit, cette opposition a été très mal reçue de la capitale, qui veut résolûment s'adresser au roi pour qu'il soit donné suite audit projet. Le ministère, appuyé par une petite majorité seulement dans la seconde chambre lors du vote des voies ferrées, incertain encore du vote de l'autre chambre, au milieu de l'expression bien vive des vœux des différentes parties du pays, se trouve dans une situation difficile, malgré l'adoption du budget. La discussion du budget s'est ressentie d'ailleurs du déplacement des partis sous l'influence des débats sur les chemins de fer; le point le plus saillant peut-être a été l'adoption du chapitre de la guerre, bien que le nouveau ministère ait refusé net la loi organique de l'armée, annoncée l'année dernière par son prédécesseur sur les instances de la majorité. M. de Casembroot a contesté la constitutionnalité d'une pareille loi. Il ressort de tout ce qui précède que la solution de la situation actuelle de la Hollande dépend en premier lieu du vote de la première chambre concernant le projet des chemins de fer, puis de la tournure des affaires aux Indes. On espère que, par des mesures prises dans ces contrées, les nouvelles ne tarderont pas à devenir de plus en plus satisfaisantes.

E. FORCADE.

---

# ESSAIS ET NOTICES.

## LE MARQUIS DE LAJATICO.

L'Italie vient de perdre un homme fait pour l'honorer et la servir dans ses vicissitudes contemporaines, le marquis de Lajatico, qui était allé représenter en Angleterre les intérêts nouveaux de la Toscane émancipée, et que la mort a enlevé en quelques jours, avant qu'il n'eût achevé sa mission, avant qu'il n'eût vu les destinées de sa patrie fixées suivant ses espérances. Assurément tout passe vite aujourd'hui, les événemens se pressent, et les hommes vont au pas de course. C'est bien le moment de se souvenir du mot énergique : *Præterit figura mundi*. Quelle sera désormais la figure du monde, et qui peut se promettre d'assister au renouvellement des choses? C'est à peine si l'attention, distraite par tout ce qui vit et s'agite, a le temps de se détourner à la hâte vers ceux qui disparaissent dans la mêlée universelle. Cet homme de bon conseil et ce galant homme qui vient de mourir presque seul dans un hôtel de Londres, loin de Florence et loin des siens, qui n'ont pu arriver pour sa dernière heure, ce grand seigneur italien était du moins de ceux qui en disparaissant laissent un vide, et dont le

nom reste attaché à toute une période de l'histoire de leur pays. Les derniers événemens ont donné à ce nom une notoriété plus étendue, plus européenne. Il y a longtemps que le marquis de Lajatico s'était fait une place, distincte parmi les hommes sincèrement attachés à la cause de l'émancipation et de l'organisation libérale de la péninsule. Par la loyauté de son caractère et la droiture de son esprit, par son rang, par sa fortune, par les positions éminentes qu'il avait occupées, et par ses interventions dans des heures décisives, c'était un personnage politique fait pour représenter le patriotisme italien dans ce qu'il a de plus juste et de plus pratique. Il était difficile de ne voir que révolution et anarchie dans une cause si activement défendue par ce gentilhomme, propriétaire des plus beaux palais et des plus vastes domaines de Rome et de la Toscane, par ce diplomate fidèle aux traditions de toute une famille de serviteurs de l'état, par ce politique ami éprouvé de la monarchie et de la religion. Conspirateur, agitateur et même homme d'opposition, le marquis de Lajatico ne l'avait jamais été; c'était simplement un honnête homme indépendant, sentant avec son pays, et dont la vie a une moralité singulièrement opportune, car elle prouve que si la maison de Lorraine avait pu être sauvée à Florence, elle l'eût été par celui qui a fait le dernier effort pour concilier l'attachement au prince et le sentiment patriotique.

Ce diplomate italien qui vient de mourir, don Neri Corsini, marquis de Lajatico, était de la grande maison romaine des princes Corsini. Son père avait été sénateur de l'empire français, et fut plus tard sénateur de la ville de Rome. Son oncle Neri Corsini était à Vienne en 1815, chargé de défendre les intérêts de la Toscane, et depuis il resta longtemps ministre du grand-duc. Par ses alliances et par celles de ses enfans, le marquis de Lajatico tenait aux plus grandes familles, aux Rinuccini, aux Barberini de Rome, au marquis Gino Capponi, le doyen du libéralisme toscan, dont une de ses filles a épousé le petit-fils. Le second de ses fils est officier d'artillerie dans l'armée piémontaise, et a fait brillamment la dernière campagne. Et je ne dis ceci que pour rappeler encore comment cette cause italienne, qu'on représente quelquefois comme une imagination de sectaires, rattache naturellement à elle tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus intéressé même à la paix publique et à la conservation sociale. Le marquis de Lajatico, dès sa jeunesse, était destiné par tradition de famille à servir l'état : après de brillantes études universitaires, il fut employé dans les bureaux du gouvernement, et devint secrétaire-général du ministère des affaires étrangères; il fut ensuite conseiller d'état, major-général, enfin gouverneur civil et militaire de la ville de Livourne. C'est dans cette dernière et éminente position qu'il se trouvait, lorsque l'avénement de Pie IX au pontificat en 1846 ouvrait pour l'Italie l'ère d'une régénération presque inattendue.

Il ne faut pas l'oublier, c'est Pie IX qui le premier a dit à l'Italie contemporaine de se lever et de reprendre foi en ses destinées, et on sait ce que cette magique parole réveilla d'espérances. Partout à la fois, à Rome, à Florence, à Pise, à Bologne, à Turin, les populations se ranimaient, tandis que les gouvernemens commençaient à s'adoucir. Ce fut le temps des démonstrations et des manifestations populaires. Livourne, l'une des plus turbulentes

villes de l'Italie, — elle l'a montré depuis en 1848, — ne fut pas la dernière à s'émouvoir; elle avait cependant une telle confiance dans le sage et libéral esprit de son gouverneur, qu'elle se montra constamment docile à sa voix au milieu de ces enivrantes agitations des premiers momens. Livourne ne se trompait pas dans sa confiance, car le marquis de Lajatico, par les lumières de son intelligence, par les inspirations de sa raison, appartenait d'avance à ce mouvement de réformes qui commençait. Par sa qualité de fonctionnaire de l'état, il s'était naturellement tenu toujours en dehors de toutes ces menées secrètes qui ont été pendant si longtemps la seule forme de la vie politique au-delà des Alpes, le seul moyen employé par un grand nombre de libéraux italiens pour travailler à l'affranchissement de leur pays; mais d'un autre côté, dans l'intérieur de sa conscience, il ne se méprenait pas sur les temps nouveaux. Son esprit était tout acquis à un large système de réformes; sa fidélité au prince y voyait le gage de l'affermissement de la dynastie grand-ducale popularisée par une initiative généreuse, et dans l'indépendance de sa situation personnelle, en dehors de tous les partis, il voyait un moyen de travailler librement, selon ses convictions, à la résurrection nationale et politique de l'Italie.

Conservateur et libéral à la fois, sincère par-dessus tout, le marquis de Lajatico fut des premiers à cette époque à sentir la force irrésistible de ce mouvement et les dangers dont il pouvait être la source, si l'on ne se hâtait de le dominer par une direction intelligente et spontanée. Le gouverneur de Livourne ne le cachait pas dans ses rapports officiels au grand-duc, dès qu'il vit poindre les premières réformes, accueillies avec une sorte d'ivresse. Son avis eût été d'organiser aussitôt dans les conditions les plus larges un gouvernement consultatif, qui eût resserré le lien entre la dynastie et le pays, en devenant l'expression tempérée et suffisante encore de tous les vœux publics. Ces conseils, semblables à ceux que Rossi donnait à Rome, ne furent point écoutés. On alla de concessions en concessions; on céda pas à pas, tantôt en adoucissant le régime de la presse, tantôt en se laissant arracher l'organisation d'une garde nationale. Il en résulta ce qui était facile à prévoir, ce que le gouverneur de Livourne avait prédit dès la première heure, — une série de faiblesses amenant pour le pouvoir une déconsidération dont il ne se relevait un moment que par des concessions toujours nouvelles, à tel point que le grand-duc Léopold II se trouvait conduit, au mois de septembre 1847, à chercher tous les moyens de fortifier son gouvernement, et il appelait au ministère le marquis de Lajatico comme l'homme le mieux fait pour ramener la confiance publique.

Tout marchait vite en ce temps, et il arriva une chose bien simple : ce qui eût suffi au commencement de 1847 ne suffisait plus au mois de septembre. Le marquis de Lajatico le sentit, et il déclarait avec une nette hardiesse au grand-duc qu'à ses yeux on ne pouvait désormais assurer l'ordre et rester maître du mouvement universel qu'en donnant une constitution et en adoptant une politique franchement nationale. On vivait encore dans de telles illusions au palais Pitti que le mot de constitution fut considéré presque comme une offense. « Mais c'est appeler l'Autriche! » dit le grand-duc. Le marquis de Lajatico répondit en invoquant les droits d'indépen-

dance de la Toscane. De part et d'autre, c'était toucher au nœud de la question. Le grand-duc repoussa dédaigneusement la proposition qui lui était faite, et congédia assez durement le marquis de Lajatico, qui, en quittant l'audience du prince, trouvait dans une antichambre le comte Serristori et le général Proni, déjà désignés pour lui succéder au ministère et dans le gouvernement de Livourne. C'était vraiment une disgrâce complète, et le loyal conseiller se voyait réduit à quitter la Toscane elle-même pour avoir osé exprimer au prince une opinion franche et prévoyante suggérée par l'état du pays et de l'Italie tout entière. Les événemens vinrent cependant donner bientôt raison au marquis de Lajatico. L'agitation allait toujours en croissant, et cette constitution, qui était une impossibilité en septembre 1847, qui « aurait appelé sur la Toscane les malheurs d'une intervention autrichienne, » cette constitution devenait une nécessité au mois de février 1848. « Elle était, suivant le langage public du grand-duc, l'objet des vœux les plus anciens et les plus ardens du prince, ainsi que de sa famille, le développement des institutions que son aïeul, son père et lui-même avaient introduites dans le pays, et il s'empressait de la donner à son peuple, qu'il croyait entièrement mûr pour en savoir profiter. » Ainsi parlait le préambule du statut toscan. Les révolutions de Paris, de Milan et de Vienne ne tardaient pas à imposer l'autre partie du programme du marquis de Lajatico, l'adoption d'une politique d'indépendance nationale en Italie.

Voilà donc la Toscane entrant dans le mouvement constitutionnel et national. Le grand-duc alors dut naturellement songer à l'homme qui, quatre mois auparavant, lui avait proposé cette politique : le marquis de Lajatico revint à Florence pour être tout à la fois ministre de la guerre et ministre des affaires étrangères. Il y avait de sa part quelque mérite à prendre le pouvoir dans des circonstances si rapidement aggravées, et où tout était difficile. Il se mit à l'œuvre pourtant, nouant une alliance plus intime avec le roi Charles-Albert, qui venait de passer le Tessin, et préparant à la hâte une petite armée toscane pour l'envoyer en Lombardie. C'est ce petit corps d'armée, fort incomplétement organisé, et à peine muni du plus strict nécessaire, qui se battit bravement sous les murs de Mantoue, dans les sanglantes affaires de Curtatone et de Montanara. Le nouveau ministre de la guerre voulut lui-même aller visiter le camp; il se trouva à une sortie de la garnison de Mantoue, et s'élança intrépidement au plus chaud de la mêlée. Le roi Charles-Albert, témoin de sa conduite, lui donna sur le champ de bataille le grand cordon des saints Maurice et Lazare.

Ce n'était pas d'ailleurs une petite tâche que le marquis de Lajatico avait acceptée comme ministre de la guerre, en se chargeant de reconstituer et de développer les forces militaires d'un pays tel que la Toscane, où l'armée, supprimée autrefois par le grand-duc Léopold I^er^, n'avait été postérieurement rétablie que dans les limites fixées par le célèbre traité du 12 juin 1815 avec l'Autriche; ce traité assignait à la Toscane un contingent de six mille hommes, qui, en cas de guerre, devait même passer sous les ordres d'un général autrichien. Tout ce qui regardait l'armée avait donc été singulièrement négligé, et se trouvait à peu près à l'abandon en 1848. D'un autre côté, le grand-duc Léopold II était loin de seconder d'un zèle chaleureux et actif

les projets de son ministre pour organiser des forces destinées à combattre les soldats de l'Autriche. Le grand-duc disait, il est vrai, dans ses proclamations, en paraissant se glorifier, que « les soldats toscans avaient été les premiers qui eussent marché à la conquête de l'indépendance sous les ordres du magnanime roi de Sardaigne; » il excitait le pays et le parlement à prêter leur concours « à la sainte cause de l'indépendance italienne, pour hâter le terme victorieux de la guerre contre l'étranger; » mais en même temps, en bon archiduc, il ne laissait point d'entretenir, à l'insu de son ministère, des relations suivies avec l'empereur. Il agissait en prince un peu trop pénétré de l'idée qu'il aurait à recourir de nouveau aux armées autrichiennes. Le marquis de Lajatico, comme ministre de la guerre, se trouvait placé entre l'opinion, qui le pressait de réorganiser les forces militaires, et le grand-duc, qui se croyait intéressé à retenir cet élan, à embarrasser tous les projets par des lenteurs. C'était l'impuissance.

Le résultat de ce système ne pouvait être douteux. Les passions extrêmes se firent une arme de l'inaction du gouvernement, des revers qui vinrent bientôt compromettre la cause de l'indépendance italienne. L'agitation ne fit que s'accroître en Toscane, l'émeute gronda à Livourne. Deux ministères sombrèrent coup sur coup, et le grand-duc se trouva conduit en peu de temps à accepter le ministère démocratique de MM. Guerrazzi et Montanelli, dont le premier acte fut la dissolution des chambres. Tout n'était point encore perdu cependant. Le parlement nouveau, issu des élections faites à cette époque, était loin de répondre aux espérances du parti démocratique : il reflétait dans son ensemble l'esprit de ce pays aux mœurs paisibles, et où domine toujours le goût de l'ordre. Le marquis de Lajatico, sondant résolûment la situation, eût voulu que le grand-duc s'appuyât sur ces précieux élémens d'ordre qui étaient dans le parlement, dans la garde nationale, et rompît avec la révolution pour fonder un pouvoir franchement constitutionnel et italien, mais en même temps décidé à faire face à tous les désordres. L'entreprise était hardie et devait réussir. Aussi le marquis de Lajatico fut-il navré lorsque le grand-duc, au lieu de lutter et de vaincre, quittait Florence le 7 février 1849 et partait secrètement, laissant le pays sans gouvernement, sans direction. Il fit en ce moment l'œuvre d'un bon citoyen : il concourut de son vote à l'organisation d'un gouvernement de circonstance, le seul possible alors. Seulement il eut le courage de se présenter dans le parlement envahi par la populace et de demander que ce gouvernement de fait que la fuite du prince imposait fût constitué de façon à représenter et à rassurer le pays, au lieu d'être le gouvernement exclusif de la faction démocratique. Le marquis de Lajatico eut encore une lueur d'espoir après cette triste débâcle : ce fut en apprenant que le grand-duc, retiré dans une petite ville maritime de la Toscane, à San-Stefano, et entouré du corps diplomatique, avait accepté l'intervention piémontaise offerte par Gioberti, alors premier ministre de Charles-Albert. Il embrassa chaleureusement cette idée, dans laquelle il voyait le salut du régime constitutionnel en Italie, et il se hâta d'écrire au grand-duc pour lui offrir de nouveau ses services. Malheureusement cette lettre fut interceptée et valut à celui qui l'avait écrite d'être menacé d'un procès de trahison à Florence.

Le marquis de Lajatico avait dû s'expatrier en 1847 pour avoir osé proposer une constitution à un prince absolu, et il se voyait réduit encore une fois à s'exiler avec sa famille sous le gouvernement démocratique qui régnait en Toscane.

Une plus vive amertume patriotique était réservée au marquis de Lajatico dans ce second exil : c'était de voir le prince qui avait fini par refuser l'intervention du Piémont rentrer bientôt à Florence avec le secours des armées autrichiennes. La restauration du grand-duc se présentait pourtant sous de plus favorables auspices; elle s'opérait par une réaction naturelle de l'opinion, par ce mouvement spontané du 12 avril 1849, œuvre du parti constitutionnel modéré. Le grand-duc lui-même, retiré à Gaëte, n'avait point hésité à ratifier au premier instant les promesses libérales faites en son nom. On crut du moins avoir sauvé le *statut*. La déception du marquis de Lajatico fut grande quand il vit les soldats de l'Autriche envahir malgré tout la Toscane, qui s'était pacifiée d'elle-même, et le grand-duc oublier ses promesses, suspendre d'abord, puis supprimer définitivement les institutions dont il avait garanti l'existence. Ceux qui avaient pris l'initiative et la direction du mouvement du 12 avril 1849 avaient cru ramener un prince constitutionnel et italien, ils avaient rendu le pouvoir à un archiduc plus autrichien et plus absolu que jamais. Le marquis de Lajatico, revenu, lui aussi, à Florence après ces orages, ne fit dès lors qu'une chose : il se réfugia dans son patriotisme froissé, et ne voulut point désespérer. Il était si peu révolutionnaire de son naturel que, malgré bien des mécomptes, il ne renonça point à la pensée de travailler encore à concilier l'intérêt dynastique et l'intérêt du pays. Oubliant ses griefs, surmontant des répugnances personnelles très fortes, bravant la froideur qui l'attendait dans les régions officielles, il ne laissa pas de conserver ses relations avec la cour. Les hommes d'opinions plus vives blâmaient quelquefois ces ménagemens; ils voyaient une transaction presque coupable là où il n'y avait qu'un dévouement plus élevé au bien public. Le marquis de Lajatico n'allait pas à la cour pour son intérêt personnel, mais il gardait le droit de parler, même au risque de n'être point entendu, et par lui l'opinion constitutionnelle avait en quelque sorte son entrée au palais Pitti.

Tant qu'une certaine liberté de la presse survécut à la suppression de la constitution, le marquis de Lajatico s'en servit avec ses amis pour donner des avis prévoyans et sages avec autant de franchise que de modération. Lorsque l'opinion publique n'eut plus aucun moyen légal de se faire entendre, il resta étranger à tout acte qui aurait pu diminuer la valeur des efforts que ses relations avec la cour et avec les hommes du gouvernement lui permettaient de tenter. Il attendait l'occasion, et cette occasion vint au commencement de 1859. La fermentation était grande en Italie, et à Florence plus que partout. Des milliers de volontaires quittaient la Toscane pour aller servir dans l'armée piémontaise. Les soldats toscans eux-mêmes, quoique placés sous les ordres d'un général autrichien, ne cachaient point leurs sympathies pour la cause de leur pays. Des publications aussi fermes que modérées reproduisaient toutes les vibrations du sentiment national. Que faisait le grand-duc en présence de cette agitation des esprits? Au pre-

mier moment, il n'aurait pas voulu séparer ses intérêts de ceux de l'Autriche; puis, pressé par les circonstances, il se montrait résolu à se réfugier dans la neutralité. Le gouvernement s'efforçait d'attribuer toutes les manifestations publiques aux menées de quelques factieux. C'est alors que le marquis de Lajatico se décidait à adresser au président du conseil, M. Baldasseroni, la lettre du 18 mars, qui était un acte de patriote et de citoyen dévoué à la dynastie. Il révélait toute l'étendue et la force de l'opinion nationale, montrait le péril de la neutralité, et laissait entrevoir enfin que la dynastie elle-même ne pouvait se sauver que si elle s'alliait avec le Piémont, et si les jeunes princes allaient prendre part à la guerre. On lui répondit que le grand-duc, plutôt que de rompre avec l'Autriche, quitterait de nouveau la Toscane, comme il l'avait fait en 1849. Peu de jours après, ce loyal et sage conseiller se présentait à un cercle de la cour, et il fut reçu avec une froideur qui ne pouvait lui laisser de doute sur sa nouvelle disgrâce.

Les événemens se hâtaient cependant. L'ultimatum autrichien arrivait à Turin, les soldats de la France commençaient à paraître au sommet des Alpes; l'armée toscane s'émut alors, les rassemblemens populaires remplirent les rues de Florence; la journée du 27 avril 1859 se leva pleine de menaces, et le grand-duc, à qui tout manquait à la fois, l'armée et le peuple, se vit obligé de rappeler à lui le marquis de Lajatico, qui poussa le dévouement jusqu'à se charger en cette extrémité de former un nouveau ministère. C'est l'histoire de cette tentative suprême que celui-ci a racontée dans une lettre qu'il adressait peu après à son fils, et où il décrivait les brusques et violentes péripéties de ces quelques heures. Le marquis de Lajatico se faisait à lui-même l'illusion qu'on pouvait sauver encore la dynastie et le grand-duc régnant par la politique de la lettre du 18 mars 1859, en reprenant le drapeau tricolore comme signe de nationalité, en s'alliant au Piémont et à la France, en entrant franchement dans la guerre qui se préparait. Il fut détrompé quand il consulta ses amis et le premier entre tous, le marquis Cosimo Ridolfi. Le grand-duc Léopold II s'était fait un irréparable tort en manquant à toutes ses promesses de 1849. On ne crut pas à sa sincérité, on exigeait avant tout son abdication en faveur de son fils. Le marquis de Lajatico dut rentrer au palais Pitti porteur de cette condition, sans laquelle les amis de la dynastie ne croyaient plus pouvoir la sauver. « Je voudrais, a-t-il dit avec une franchise pleine d'émotion, je voudrais que tous les hommes politiques du monde fussent à même de juger en pleine connaissance l'acte que je dus accomplir, parce que j'ai le ferme espoir qu'ils diraient tous d'une seule voix que je ne pouvais ni ne devais faire autrement... »

La condition de l'abdication était dure sans doute; elle n'impliquait cependant qu'un sacrifice personnel de la part d'un prince qui déjà s'était montré prêt à reprendre le drapeau tricolore, à déclarer la guerre au chef de sa famille, et à rejeter dans l'oubli des traités que la veille il déclarait inviolables. Le grand-duc a dit depuis, dans une protestation datée de Ferrare : « Plutôt que de me laisser contraindre à déclarer la guerre, je me réfugie auprès d'un état ami auquel je suis lié par des traités de secours réciproques. » C'était inexact autant que malheureux. Léopold II avait tout accepté : sa dignité n'aurait pas eu plus à souffrir d'un acte personnel d'ab-

négation que des pénibles concessions qu'il avait déjà faites; il s'arrêta devant cette nécessité de l'abdication. On sait le reste. La famille du grand-duc quittait Florence au milieu d'un peuple silencieux, qui n'eut ni une injure ni un mouvement de sympathie pour cette famille fugitive, qui se proscrivait elle-même faute de pouvoir se résigner à devenir nationale, et la Toscane marchait à ses destinées nouvelles, s'alliant à la France et au Piémont, s'organisant au sein d'un calme intérieur qui ne s'est point démenti. Le rôle du marquis de Lajatico en ces dernières heures fut aussi loyal que simple et patriotique. Il fit tout ce qu'il put pour sauver la dynastie, et quand tout fut épuisé, il s'offrit encore pour garantir sa sûreté, fût-ce au risque de sa propre vie, ce qui ne fut point heureusement nécessaire.

Libre désormais de tout engagement envers la maison de Lorraine, ayant largement payé la dette de ses affections dynastiques, le marquis de Lajatico n'avait plus qu'un devoir : c'était de se dévouer aux destinées nouvelles de son pays; il accepta d'aller représenter la Toscane au camp des armées alliées en Italie. Par ses manières supérieures, par sa dignité facile, par le désintéressement avec lequel il remplit la mission dont il était chargé, par le sang-froid qu'il montra aux batailles de Palestro et de Solferino, pendant lesquelles il se tint toujours à cheval au milieu de l'état-major du roi de Sardaigne, le représentant de la Toscane faisait honneur à son pays, en même temps qu'il lui rendait plus d'un service par ses rapports avec les chefs souverains des deux armées. Il avait vu avec une véritable tristesse le départ de la maison de Lorraine, et qui sait s'il ne croyait pas encore secrètement à la possibilité de son retour dans des conditions meilleures après la conquête de l'indépendance? Dès qu'il vit le grand-duc et ses fils prendre place sans nécessité dans le camp autrichien contre l'Italie, il n'eut plus la moindre illusion; l'incompatibilité était devenue radicale à ses yeux, tout devait être fini. Le marquis de Lajatico fut l'un des premiers à penser dès ce moment que la Toscane n'avait rien de mieux à faire que de s'annexer au Piémont. Sa vive intelligence politique découvrit bientôt les difficultés insurmontables qu'éprouverait tout gouvernement nouveau en Toscane. La maison de Savoie avait pour lui l'avantage d'être une maison italienne forte de sa popularité et d'offrir toutes les garanties d'ordre et de paix intérieure. La formation d'un royaume constitutionnel sous le sceptre de la maison de Savoie lui apparaissait enfin comme la combinaison la plus juste et la plus pratique pour sauvegarder désormais l'indépendance italienne vis-à-vis de l'étranger. C'est dans ce sens qu'il conseillait le nouveau gouvernement toscan dès les premiers temps de son séjour au camp des armées alliées.

En adoptant cette pensée, devenue plus générale après la paix de Villafranca, le marquis de Lajatico se montrait toujours le même, national, monarchique, constitutionnel et conservateur. Son zèle ardent pour les intérêts de son pays lui fit accepter après la paix d'aller représenter cette politique à Paris et à Londres. Il vit trois fois l'empereur des Français, en juillet et en octobre, et se fit le défenseur des vœux des Toscans. Un jour peut-être la correspondance du diplomate florentin offrira plus d'un trait curieux à l'histoire, en même temps qu'elle sera un témoignage de plus de son dévouement intelligent. Le marquis de Lajatico ne mettait du reste au-

cune subtilité dans la diplomatie; il restait simplement un homme sincère et franc. C'est en remplissant la patriotique mission de défendre les intérêts de son pays qu'il est mort en Angleterre, surpris par un mal inattendu, et au moment d'expirer il recommandait encore à son jeune secrétaire de persévérer dans les sentimens qu'il lui avait inspirés.

Le marquis de Lajatico est donc mort comme il avait vécu, en patriote honnête, sincère, quoique toujours modéré, et il a mérité que ses restes, rapportés à Florence, fussent déposés dans l'église de Santa-Croce, à côté de ceux des plus illustres citoyens toscans. Il y a pourtant dans une telle vie une moralité qui tourne au profit de l'Italie, et qui est après tout une lumière en politique. Lorsque ces dévouemens intelligens, éclairés, fidèles jusqu'au bout, ne peuvent sauver une famille de princes, lorsqu'une incompatibilité radicale, absolue, fondée sur une antipathie de nationalité, éclate périodiquement, et dans les heures les plus décisives, entre une maison régnante et un pays, c'est que les déchéances sont irrévocables, et que les destinées sont accomplies. On veut y voir une œuvre de révolution, et ce n'est que le triste fruit de fautes accumulées.

CH. DE MAZADE.

---

# POÉSIES

—

## LA BALLADE DU DÉSESPÉRÉ.

Qui frappe à ma porte à cette heure?
— Ouvre, c'est moi. — Quel est ton nom?
On n'entre pas dans ma demeure
A minuit ainsi, sans façon.

— Ouvre. — Ton nom? — La neige tombe,
Ouvre. — Ton nom? — Vite, ouvre-moi!
— Quel est ton nom? — Ah! dans sa tombe
Un cadavre n'a pas plus froid.

J'ai marché toute la journée
De l'ouest à l'est, du sud au nord.
A l'angle de ta cheminée
Laisse-moi m'asseoir. — Pas encor!

Quel est ton nom? — Je suis la gloire,
Je mène à l'immortalité.

— Passe, fantôme dérisoire!
— Donne-moi l'hospitalité.

Je suis l'amour et la jeunesse,
Ces deux belles moitiés de Dieu.
— Passe ton chemin : ma maîtresse
Depuis longtemps m'a dit adieu.

— Je suis l'art et la poésie;
On me proscrit. Vite, ouvre. — Non.
Je ne sais plus chanter ma mie,
Je ne sais même plus son nom.

— Ouvre-moi! je suis la richesse,
Et j'ai de l'or, de l'or toujours.
Je puis te rendre ta maîtresse.
— Peux-tu me rendre nos amours?

— Ouvre-moi : je suis la puissance,
J'ai la pourpre. — Vœux superflus!
Peux-tu me rendre l'existence
De ceux qui ne reviendront plus?

— Si tu ne veux ouvrir ta porte
Qu'au voyageur qui dit son nom,
Je suis la mort : ouvre, j'apporte
Pour tous les maux la guérison.

Tu peux entendre à ma ceinture
Sonner les clés des noirs caveaux;
J'abriterai ta sépulture
De l'insulte des animaux.

— Entre chez moi, maigre étrangère,
Et pardonne à ma pauvreté.
C'est le foyer de la misère
Qui t'offre l'hospitalité.

Entre : je suis las de la vie,
Qui pour moi n'a plus d'avenir.
J'avais depuis longtemps l'envie,
Non le courage de mourir.

Entre sous mon toit, bois et mange,
Dors, et quand tu t'éveilleras,

Pour payer ton écot, cher ange,
Dans tes bras tu m'emporteras.

Je t'attendais; je veux te suivre.
Où tu m'emmèneras, j'irai;
Mais laisse mon pauvre chien vivre,
Pour que je puisse être pleuré!

HENRY MURGER.

---

## BOUQUET D'AUTOMNE.

### I.

#### ADIEU, JARDIN!

Voici l'automne, adieu les fleurs!
Que faire en un jardin sans roses,
Où sifflent des vents querelleurs?
Restons au logis, portes closes;
Voici l'automne, adieu les fleurs!

Voici l'automne, adieu les fleurs!
La terre en vain cherche à sourire;
Les soleils sont froids et railleurs,
Les cœurs n'ont plus rien à se dire.
Voici l'automne, adieu les fleurs!

Voici l'hiver, vendange est faite;
Cuve et pressoir vont s'épuiser.
L'ivresse est au bout de la fête.
Plus un raisin, plus un baiser!
Voici l'hiver, vendange est faite.

Voici l'hiver, vendange est faite.
Le givre a blanchi nos buissons;
Du chêne il effeuille la tête;
Plus de nids et plus de chansons!
Voici l'hiver, vendange est faite.

Eh bien! adieu, vigne et forêt,
Jardin sans fleurs, soleil sans flamme!
Rentrons dans l'asile secret,
Et visitons enfin notre âme.
Adieu, jardin, vigne et forêt!

Adieu, jardin, vigne et forêt!
J'aperçois dans un monde immense,
Où la nature disparaît,
Tout un printemps qui recommence.
Adieu, jardin, vigne et forêt!

## II.

### LE MOIS DES MORTS.

Novembre a mis, comme un suaire,
Sa longue robe de brouillards;
Le soleil, dans les cieux blafards,
Semble une lampe mortuaire.

Les feuilles pendent en haillons
Au noir squelette de la vigne,
Et là-bas fument les sillons
Près de ces tombes qu'on aligne.

Le semeur, en grand appareil,
Donne au champ la façon dernière;
Comme un mort promis au réveil,
Le grain est couché sous la terre.

Mais rien ne parle encor d'espoir;
Tout s'endort et tout se recueille.
Il n'est resté ni fleur ni feuille;
La terre est grise, le ciel noir.

Connais-tu ces buissons moroses?
C'est l'aubépine et l'églantier.
Où sont les roses du sentier
Et les mains qui cueillaient ces roses?

Dans ces prés ne retourne pas;
Le bois mort que le vent y sème,
Avec la trace de vos pas,
A caché le sentier lui-même.

Tu peux marcher jusqu'à la nuit.
Tu seras seul avec ton livre :
On refuse, hélas! de te suivre
Où jadis on t'avait conduit.

Tu n'aurais là d'autre cortége
Qu'oiseaux noirs et loups aux abois;
L'hiver a changé dans les bois
Vos lits de mousse en lits de neige.

Voici l'heure où le souvenir
Peuple seul la forêt discrète;
Sans y troubler aucune fête,
Les morts peuvent y revenir.

Au bord des étangs et des chaumes,
A l'abri dans les chemins creux,
Tu peux converser avec eux;
Suis pas à pas ces chers fantômes.

Ils te ramènent par la main
Dans ce passé que l'on t'envie,
Où les lambeaux de votre vie
Pendent aux buissons du chemin.

Qu'ont-ils fait de leurs premiers charmes,
Ces jardins aux vives couleurs,
Où l'on récolte moins de fleurs,
Hélas! qu'on n'y sème de larmes?

Voici les berceaux familiers
Où, dans la mousse et les pervenches,
Les baisers chantaient par milliers,
Comme les oiseaux sur les branches.

Mais ces arbres et ces soleils,
S'ils t'ont prêté l'ombre et la flamme,
S'ils t'ont donné leurs fruits vermeils,
Ont pris tous des parts de ton âme.

Tu la jetais à tous les vents,
Pour un mot, pour un regard tendre...
Mais viens, et les morts vont te rendre
Ce qu'ont emporté les vivans;

Car là-haut, sur les mêmes grèves,
Dans ces astres peuplés d'esprits,
Flottent à la fois les débris
Et les germes de tous nos rêves.

Là-haut, dans l'immatériel,
Tout va perdre et retrouver l'être;
Quand les morts descendent du ciel,
C'est pour nous aider à renaître.

Pur de désirs et de remords,
Fais donc, sans terreurs insensées,
La moisson d'austères pensées
Qui se récolte au mois des morts.

## III.

### LA PREMIÈRE NEIGE.

Dans mon verger clos de buis,
Où je puis
Tout surveiller de ma chambre,
Mes deux pommiers, — quel malheur! —
Sont en fleur...
Et nous touchons à novembre.

Un caprice, un faux réveil
Du soleil
Au printemps leur a fait croire,
Et les fleurs imprudemment,
Un moment,
Ont blanchi l'écorce noire.

Mes pêchers, mon grand souci,
Vont ainsi
Rougir dans la matinée,
Et perdre à ce jeu trompeur,
J'en ai peur,
Leurs fruits de toute une année.

Mais un vent souffle du nord,
Apre et fort,
Et les avertit du piége.
Tout mon jardin réservé
Est sauvé!
Voici la première neige!

Tombe, ô neige, et tiens couverts
Les blés verts,
L'espoir des moissons prochaines;
Étends sur eux le duvet
Qui revêt
Déjà le front des vieux chênes!

Viens marquer son dernier jour
A l'amour;
Arrête une folle séve:
S'il s'est trompé de saison,
En prison
Viens clore aussi mon doux rêve!

Sur mes cheveux tu descends;
Je t'y sens,
O neige, et je m'en étonne.
Le soleil était si chaud!...
Il le faut,
Dis-moi bien que c'est l'automne.

VICTOR DE LAPRADE,
de l'Académie française.

---

## REVUE MUSICALE.

—

Le succès d'*Orphée* au Théâtre-Lyrique s'accroît chaque jour, comme nous l'avions prévu. Il n'y a pas une personne qui se pique ou qui s'efforce de comprendre un peu les arts qui ne veuille entendre ce chef-d'œuvre d'un sentiment si profond et si pur, et qui ne revienne charmée, avec le désir de l'entendre encore. Mme Viardot soutient dans le rôle principal, qu'elle a véritablement créé, la réputation qu'elle s'est acquise, et elle sa-

tisfait jusqu'à ceux qui lui voudraient une voix plus jeune et d'un timbre plus musical. C'est le triomphe de l'intelligence et du style sur la nature et la résistance des organes matériels. De pareils événemens prouvent encore une fois qu'il y a dans la musique, et même dans la musique dramatique, des beautés impérissables qui ne demandent qu'à être bien interprétées pour produire leur effet. Que les jeunes compositeurs se rassurent donc, et que la restauration d'un vieux chef-d'œuvre leur serve d'exemple, non pour imiter la manière de Gluck, mais pour s'inspirer de son génie et pour créer à leur tour des formes nouvelles! C'est une profonde erreur de croire que l'admiration des monumens du passé empêche en nous la puissance créatrice. L'amour enfante l'amour, la lumière produit la lumière. Il n'y a de stérile que l'ignorance et le dédain.

Cependant on a repris à l'Opéra *l'Ame en peine* de M. de Flottow et l'*Herculanum* de M. Félicien David pour la continuation des débuts de Mme Vestvali. Il nous serait impossible d'affirmer que cette belle personne a rencontré dans le rôle d'Olympia, créé dans l'origine par Mme Borghi-Mamo, un succès plus significatif que celui qu'elle a obtenu dans *Roméo et Juliette* de Bellini. La voix de Mme Vestvali manque un peu d'éclat, et son talent, qu'on ne saurait contester sans injustice, ne produit pas l'effet décisif que le public est en droit d'attendre. Il semble qu'on pourrait désirer à Mme Vestvali, qui prononce et articule avec beaucoup de netteté, une certaine harmonie dans les dons divers qui la distinguent. M. Gueymard, qui remplaçait M. Roger dans le rôle d'Hélios, y a été plus heureux qu'on ne pouvait l'attendre, et il a dit particulièrement le joli *cantabile* de l'ivresse, au second acte, avec une émotion communicative. Il a été parfaitement secondé par Mme Gueymard, dont la belle voix résiste et se conserve presque dans sa pureté première.

M. Roger, que nous venons de nommer, est heureusement rétabli de l'affreux accident qui l'a frappé l'été dernier. L'art est venu à son secours, et une main postiche lui a été ajustée avec un artifice si bien dissimulé, que M. Roger a pu paraître tout récemment, le 15 décembre, sur la scène de l'Opéra, dans une représentation solennelle donnée à son bénéfice. Le public, qui était accouru en foule, a fait à cet artiste distingué un accueil plein de sympathie. M. Roger a chanté tour à tour un acte de *la Dame blanche*, le quatrième acte de *la Favorite* avec Mme Gueymard, et le cinquième acte du *Prophète* avec Mme Alboni. La soirée a été brillante, un peu longue, et a produit *vingt-trois mille francs*. M. Roger doit être content de l'ovation qu'on lui a faite, et qu'il mérite à bien des égards. Il serait dangereux cependant d'attacher à cette belle représentation donnée en l'honneur d'un artiste intelligent qui a fourni une brillante carrière une signification qu'elle ne saurait avoir.

Puisque nous parlons de l'Opéra, il n'est pas hors de propos de dire un mot de la nouvelle salle qu'on se propose de construire à Paris. On assure que l'administration a déjà choisi l'emplacement sur lequel on doit l'édifier, et que le plan même du monument qu'on destine à l'art musical est adopté d'avance sans débats et sans concours public. C'est une grande affaire, ce nous semble, que de bâtir un grand théâtre lyrique qui doit servir de modèle à toute la France, et qui sera le point de mire de l'Europe entière. Tant

de conditions d'élégance, de sécurité et de sonorité sont nécessaires pour constituer une bonne salle qui doit être le temple d'un grand drame lyrique, qu'il eût été à désirer qu'on appelât la discussion sur un projet qu'il sera impossible de modifier plus tard. Ces scrupules nous sont inspirés par la connaissance que nous avons de la salle actuelle du grand Opéra de Paris, beaucoup trop vaste pour le charme et la conservation de la voix humaine, et par la lecture d'une publication intéressante, *Parallèle des principaux théâtres modernes de l'Europe*, de MM. Clément Coutant et Joseph de Filippi. Des curieux renseignemens contenus dans cet ouvrage, il ressort que c'est la naissance de l'Opéra qui a donné lieu à l'agrandissement indéfini des salles de théâtre, et les grandes salles sont la cause de l'état déplorable où se trouve aujourd'hui l'art de chanter. Au nom de l'art musical, qui ne s'accommode pas des trop vastes enceintes pour produire ses effets les plus puissans, au nom surtout des pauvres chanteurs, qui ne peuvent résister longtemps aux efforts qu'ils sont obligés de faire, nous demandons que la nouvelle salle de l'Opéra qu'on se propose de construire ne dépasse pas les proportions de celle qui existe depuis quarante ans rue Lepelletier.

Le théâtre de l'Opéra-Comique n'a pas la main heureuse depuis quelque temps. Les mauvais ouvrages s'y succèdent sans intermittence, et ces ouvrages mal venus n'y sont pas mieux exécutés pour cela. Qu'est-ce par exemple qu'*Yvonne*, opéra en trois actes que l'affiche qualifie de drame lyrique? Un fastidieux mélodrame bâti sur la vieille donnée des *bleus* et des *blancs*, l'antagonisme des royalistes et des républicains dans la guerre de la Vendée, sujet usé aussi bien au théâtre que dans les romans. M. Scribe, qui a commis ce gros péché, a voulu le faire partager à M. Limnander, compositeur de mérite qui a fait *les Monténégrins*, opéra en trois actes où l'on remarquait d'heureuses inspirations. M. Limnander n'a pu cette fois conjurer l'influence du poème qu'il a eu la faiblesse d'accepter et pallier, par les sons de sa musique, les interminables lamentations d'*Yvonne*, une vieille fermière vendéenne qui ne cesse de fatiguer le public de son amour pour son fils Jean. L'action se passe en Bretagne, ce qui n'ajoute rien à l'agrément du sujet. Que dire de l'exécution d'*Yvonne*, où l'on peut louer quelques morceaux qui, mieux placés, auraient produit un meilleur effet? Qu'elle ne rachète pas l'ennui mortel qui s'exhale, pendant trois actes et plusieurs tableaux, de cet interminable mélodrame, auquel on a fait de larges coupures depuis la première représentation.

Après la sombre et larmoyante *Yvonne*, le même théâtre nous a donné le sémillant *Don Gregorio*, opéra-comique en trois actes, dont le sujet n'est pas moins connu, car il s'agit des vicissitudes d'un pauvre précepteur dans l'embarras. Le libretto de MM. de Leuven et Sauvage a été mis en musique par M. Gabrielli, un Napolitain qui est fixé à Paris depuis quelques années, et à qui l'on doit, à l'Opéra, un ou deux ballets de sa composition. Je ne sais pas si M. Gabrielli a des idées; mais si cela lui arrive quelquefois, ce n'est pas dans *Don Gregorio*, dont les fades gazouillemens ne peuvent intéresser personne. Si l'ouvrage de M. Gabrielli obtient un certain nombre de représentations, on les devra à M. Couderc, qui joue le rôle principal, celui du précepteur dans l'embarras, avec son talent habituel, et à M^lle^ Pannetrat, qui

chante avec plus de bravoure que de charme des lieux-communs de vocalisation.

On se demande, en voyant de telles œuvres se produire sur un théâtre aimé du public, qui possède un si riche répertoire, s'il n'y a plus de compositeurs en France, et à quelle haute protection M. Gabrielli a dû une faveur que rien ne justifie. Comment! il n'y a que trois théâtres lyriques pour un peuple de trente-six millions d'âmes, et vous livrez l'Opéra et l'Opéra-Comique, subventionnés par l'état pour essayer de grandes choses, à des médiocrités obséquieuses qui viennent prendre la place des artistes élevés aux frais de la nation! Ou bien donnez la liberté des théâtres, que réclament depuis si longtemps le sens commun et les besoins de l'art, ou faites un meilleur usage de l'autorité que vous vous attribuez de diriger la fantaisie, qui se passerait fort bien de votre contrôle. Le sort des jeunes compositeurs français est vraiment digne de compassion. Non-seulement ils n'ont pas, comme les peintres, les sculpteurs et les architectes, des commandes de travaux de la part du gouvernement, mais on les prive encore de la faculté de se produire sur les deux seuls théâtres subventionnés qui existent à Paris. A cet état de choses vraiment déplorable, nous ne voyons qu'un remède : la liberté des théâtres, la faculté laissée à chacun de chanter, de danser et de siffler comme il l'entendra, sous la simple réserve de ne pas blesser la décence publique. Toute autre mesure que la liberté des théâtres ne sera jamais qu'un palliatif, et les arts en France ne cesseront pas d'être entravés par le favoritisme et la bureaucratie.

Le Théâtre-Italien poursuit sa carrière sans grand éclat et sans grand bruit. M^me^ Borghi-Mamo, après trois ans d'exil qu'elle a passés à l'Opéra, est revenue à ses premières amours, et elle a fait sa rentrée par le rôle de Rosine du *Barbier de Séville*. On s'est aperçu aussitôt que ce n'est pas impunément que cette habile cantatrice a chanté dans une langue étrangère et pour un public qu'on ne corrigera pas de préférer les cris dramatiques aux sons qui charment l'oreille avant de toucher l'âme. M^me^ Borghi-Mamo a perdu quelque chose de ce timbre doux et mélancolique qui caractérisait sa voix de *mezzo-soprano*, et les embellissemens qu'elle a cru devoir ajouter au duo entre Rosine et Figaro ont paru à tout le monde d'un goût équivoque. Nous en dirons autant de l'air napolitain qu'elle chante pendant la leçon que lui donne Almaviva, et qu'il faudrait laisser aux marchands de musique qui débitent les chefs-d'œuvre de M. Offenbach. On sait que l'administration du Théâtre-Italien a commis l'incroyable étourderie de faire représenter le 26 novembre devant le public parisien *Un Curioso accidente*, sorte de pastiche en deux actes composé de morceaux divers empruntés aux opéras de la jeunesse de Rossini. Parmi les petits ouvrages qui ont servi à dégrossir la main de l'auteur du *Barbier de Séville* se trouve une opérette en un acte, *l'Occasione fa il Ladro* (l'occasion fait le larron), qui fut écrite à Venise en 1812. Un poète italien qui habite Paris, M. Berettoni, a conçu le projet de prendre cette pièce sous un titre nouveau et de l'enrichir de tous les morceaux qu'il plairait à sa fantaisie d'y intercaler *per fas et nefas*. Cet étrange oubli des convenances a fait sortir Rossini de sa réserve habituelle : il a protesté par une lettre adressée à M. Calzado, directeur du Théâtre-

Italien, contre la qualification d'*opéra nouveau* que portait l'affiche en annonçant la première représentation d'*Un Curioso accidente*. La direction s'est empressée de faire droit à la réclamation de l'illustre maestro, et *Un Curioso accidente* n'a été donné qu'une seule fois. On a eu le temps d'y remarquer un très joli trio pour voix d'homme tiré *della Pietra del Paragone*, un duo pour deux femmes d'*Aureliano in Palmira*, et un rondeau que Rossini avait écrit jadis pour Mme Malibran.

On nous promet au Théâtre-Italien la reprise du *Matrimonio segreto* de Cimarosa. A la bonne heure! revenez donc aux vrais chefs-d'œuvre de votre ancien répertoire, donnez-nous autre chose que des mélodrames illustrés de cloches, d'enclumes et de marteaux, contez-nous de ces bonnes bêtises d'autrefois, et laissez reposer un peu les histoires agréables d'enfans rôtis et de tyrans de Padoue, d'autres lieux! On chante Gluck au Théâtre-Lyrique, l'Opéra-Comique paraît vouloir donner sur le théâtre de Monsigny et de M. Auber le *Don Juan* de Mozart! Qui vous empêche de reprendre votre bien, *la Serva padrona* et *il Re Teodoro* de Paisiello, *Cosi fan tutte* de Mozart, la *Camilla* de Paer, *le Cantatrici villane* de Fioravanti, *la Prova d'un opera seria* de Gneco, *le Nozze di Dorina* de Sarti, *la Cosa rara* de Vincenzo Martini, etc.? Ah! malheureux que vous êtes, vous ne connaissez pas la centième partie des trésors que vous possédez! Il serait injuste cependant de ne pas savoir gré à l'administration du Théâtre-Italien du nouveau ténor qu'elle nous a fait entendre. M. Giuglini, qui chante à Londres depuis plusieurs années, a débuté pour la première fois à Paris dans le rôle de Manrico du *Trovatore* de M. Verdi. Sa voix est un ténor de demi-caractère qui manque un peu de force et surtout de souplesse, mais dont les six notes supérieures, d'*ut* à *la*, sont claires et charmantes. M. Giuglini, qui est grand, gesticule un peu trop, et ne semble pas encore suffisamment maître de la scène. Il a dit avec goût la sérénade du premier acte, l'andante de l'air du troisième, ainsi que la phrase émue du *Miserere*. Parfaitement secondé par Mme Cambardi, qui, dans le rôle de Leonora, a montré tout le désir qu'elle a de bien faire, M. Giuglini a été assez bien accueilli par le public, qui l'attend dans un opéra mieux approprié à ses moyens.

Le 10 novembre dernier, on a fêté à Paris, ainsi qu'à Londres et dans les principales villes d'Allemagne, le centième anniversaire de la naissance de Schiller, poète aimé par son génie, par une vie de labeur et de dévouement à la plus noble des causes, l'indépendance et l'émancipation du genre humain. Six cents musiciens, sous la direction de M. Pasdeloup, ont exécuté, dans la grande salle du cirque des Champs-Élysées, une marche et une cantate que Meyerbeer avait composées pour la circonstance, plusieurs morceaux de Mendelssohn, l'ouverture d'*Oberon* de Weber et le finale de la neuvième symphonie de Beethoven. La salle était remplie jusqu'aux combles par un public dont la plus grande partie était composée des compatriotes de l'auteur de *Don Carlos* et de *Wallenstein*. Un discours plein de pensées généreuses a été prononcé en allemand par le docteur Kalisch, et la séance s'est terminée dans un meilleur ordre qu'elle n'avait commencé.

Puisque nous venons de parler de l'Allemagne, disons qu'elle vient de perdre encore un compositeur distingué, Reissiger, qui est mort à Dresde

le 7 novembre, âgé de soixante et un ans. Né le 31 janvier 1798 à Betzi, près de Wittenberg, Reissiger, qui était le fils d'un musicien, fut initié de très bonne heure aux principes de la musique. Envoyé à l'université de Leipzig en 1818, Reissiger s'adonna pendant quelque temps à l'étude de la théologie, qui en Allemagne est la base de toute éducation libérale. Soutenu par des amis généreux, Reissiger, qui était fort pauvre, reprit avec ardeur l'étude de la composition sous la direction d'un nommé Schicht, qui fut pour lui un bienfaiteur, et il se rendit à Vienne en 1821, où il composa son premier opéra, qui ne fut pas représenté. En 1822, Reissiger quitta Vienne pour aller à Munich prendre des conseils du célèbre compositeur Winter. Après avoir obtenu beaucoup de succès par la composition d'une ouverture sur un thème de cinq notes que lui avait donné Winter, Reissiger partit pour Leipzig et pour Berlin, où le roi de Prusse, charmé de ses talens, lui donna les moyens de faire un voyage en Italie. Reissiger vint à Paris en 1824 et séjourna dans cette grande ville pendant toute une année. Il se rendit en Italie, visita Milan, Bologne, Florence, Rome, Naples, et puis retourna à Berlin à la fin de 1825, où il fut chargé de dresser le plan d'un conservatoire de musique à l'instar de celui de Paris, qu'on voulait établir dans la capitale de la Prusse. Au mois d'octobre 1826, Reissiger fut nommé directeur de la musique du roi de Saxe à la place de Marschner, qui était appelé à la cour de Hanovre, où il est encore. Reissiger a occupé ce poste jusqu'à sa mort. Compositeur plus fécond qu'original, il a écrit cinq ou six opéras qui ont eu du succès, une grande quantité de messes et de motets, beaucoup de musique instrumentale. Imitateur facile de Weber surtout et de beaucoup d'autres maîtres, Reissiger produisait incessamment et livrait à la gravure tout ce qui s'échappait de ses mains. Il est l'auteur d'une jolie valse qui circule dans le public sous ce titre menteur : *la Dernière Pensée de Weber*. Reissiger a réclamé lui-même dans les journaux la paternité de cette heureuse inspiration. « *La Dernière Pensée de Weber,* dit Reissiger dans une lettre à un ami, a été composée par moi en 1822 et envoyée dans la même année à l'éditeur Peters, à Leipzig, qui la fit graver à la suite de mon trio, *opéra* 26. Je l'ai jouée souvent à Leipzig en public, et toujours avec un grand succès. Je l'ai communiquée à Weber, qui en fut charmé, et qui la jouait souvent. Cette valse a été publiée à Paris par un spéculateur sous le titre qui l'a rendue populaire. » Puisque je touche en passant à cette question délicate de l'authenticité de certaines compositions musicales, je dirai aussi que la valse si populaire qu'on attribue à Beethoven est de Schubert, et que l'admirable mélodie de l'*Adieu,* qu'on a mise dans l'œuvre de Schubert, est d'un compositeur modeste dont j'ai oublié le nom. Les erreurs de ce genre sont innombrables dans le commerce de musique, surtout en France et en Angleterre.

Un chanteur célèbre, qui pendant longtemps a fait les délices du Théâtre-Italien, Tacchinardi, père de Mme Persiani, est mort aussi l'année dernière à Florence, âgé de soixante-quinze ans. Né dans la capitale de la Toscane en 1776, imitateur élégant de Babbini, un des plus admirables ténors italiens du commencement de ce siècle, Tacchinardi, qui était un artiste instruit et fort distingué, vint à Paris et débuta à l'Odéon, le 4 mai 1811,

dans un opéra de Zingarelli, *la Distruzione di Gerusalemme*. Son physique peu avantageux excita d'abord un certain étonnement, car on s'écria dans la salle : « Il est bossu! » En effet, Tacchinardi avait la tête enfoncée dans de grosses épaules qui faisaient saillie et avaient toute l'apparence d'une difformité. C'était un chanteur brillant, mais un mauvais comédien que Tacchinardi, dont le style fleuri formait un grand contraste avec celui de Crivelli, ténor non moins remarquable qui partageait avec lui la faveur du public parisien. Tacchinardi eut surtout un grand succès dans *la Molinara* de Paisiello, tandis que Crivelli excitait l'admiration des connaisseurs dans le rôle de Lindoro de *la Nina* du même compositeur. Tacchinardi est resté à Paris jusqu'en 1815. Retiré à Florence depuis plusieurs années, Tacchinardi a formé un grand nombre de bons élèves parmi lesquels il faut citer, après M^me^ Persiani, M^lle^ Frezzolini, dont nous avons pu admirer l'élégance et la *dolce maestà*.

Les concerts ont déjà commencé. C'est M. Sivori qui a brillamment inauguré la saison par quatre soirées qu'il a données dans la salle Beethoven. Secondé par des artistes de mérite tels que MM. Accursi, Ney, Rigault et surtout M. Ritter, pianiste au style vigoureux, net et d'une remarquable précision, M. Sivori a charmé l'auditoire très distingué qu'il avait réuni autour de son archet merveilleux. Du reste, on remarque dans toutes les directions de l'art musical un retour significatif vers les œuvres des vieux maîtres qui ont été consacrées par le temps et l'approbation des connaisseurs. Un homme zélé, un chercheur patient et plein d'ardeur pour les bonnes choses, M. Farrenc, a conçu le projet de réunir et de publier un choix des meilleures compositions pour le piano, depuis les clavecinistes du XVI^e^ siècle jusqu'aux larges et pathétiques inspirations de Beethoven. Le *Trésor des Pianistes*, car tel est le titre de cette publication intéressante, réunira, dit M. Farrenc, toutes les œuvres, pour piano seul, de Mozart, de Beethoven et de Weber, toutes les œuvres remarquables d'Haydn et d'Emmanuel Bach, une très grande partie de celles de Sébastien Bach, les meilleures pièces de Dominique Scarlatti, les meilleures sonates de Clementi, les œuvres de Hummel. Ainsi le *Trésor des Pianistes* mettra sous les yeux de l'amateur et de l'artiste cette série de formes et de tâtonnemens successifs qui, depuis William Bird, John Bull, Claudio Merulo, au XVI^e^ siècle, jusqu'à Chopin, le dernier des maîtres modernes, ont servi à manifester le génie de l'homme dans une partie très importante de l'art musical. De pareilles publications révèlent bien l'esprit investigateur de notre époque et le besoin que nous éprouvons tous de connaître le passé pour mieux préparer l'avenir, car, redisons-le en finissant, l'admiration des vieux monumens de l'art alimente en nous la puissance créatrice, loin de l'empêcher.

P. SCUDO.

---

V. DE MARS.

sique
dans
dans
l'une
que
ni de
r du
*nara*
dans
resté
cchi-
citer,
ce et

inau-
oven.
ult et
uable
ni au-
direc-
mal-
seurs.
onnes
ix des
siècle
*s Pin-*
a, dit
hoven
Bach,
pièces
res de
nateur
depuis
pin, le
omme
cations
e nous
r, car,
imente
po.